

BRUNEL, Antoine de

Voyage d'Espagne curieux, historique,
et politique, fait en l'année 1655... --

A Paris : Chez Charles de Sercy..., 1665

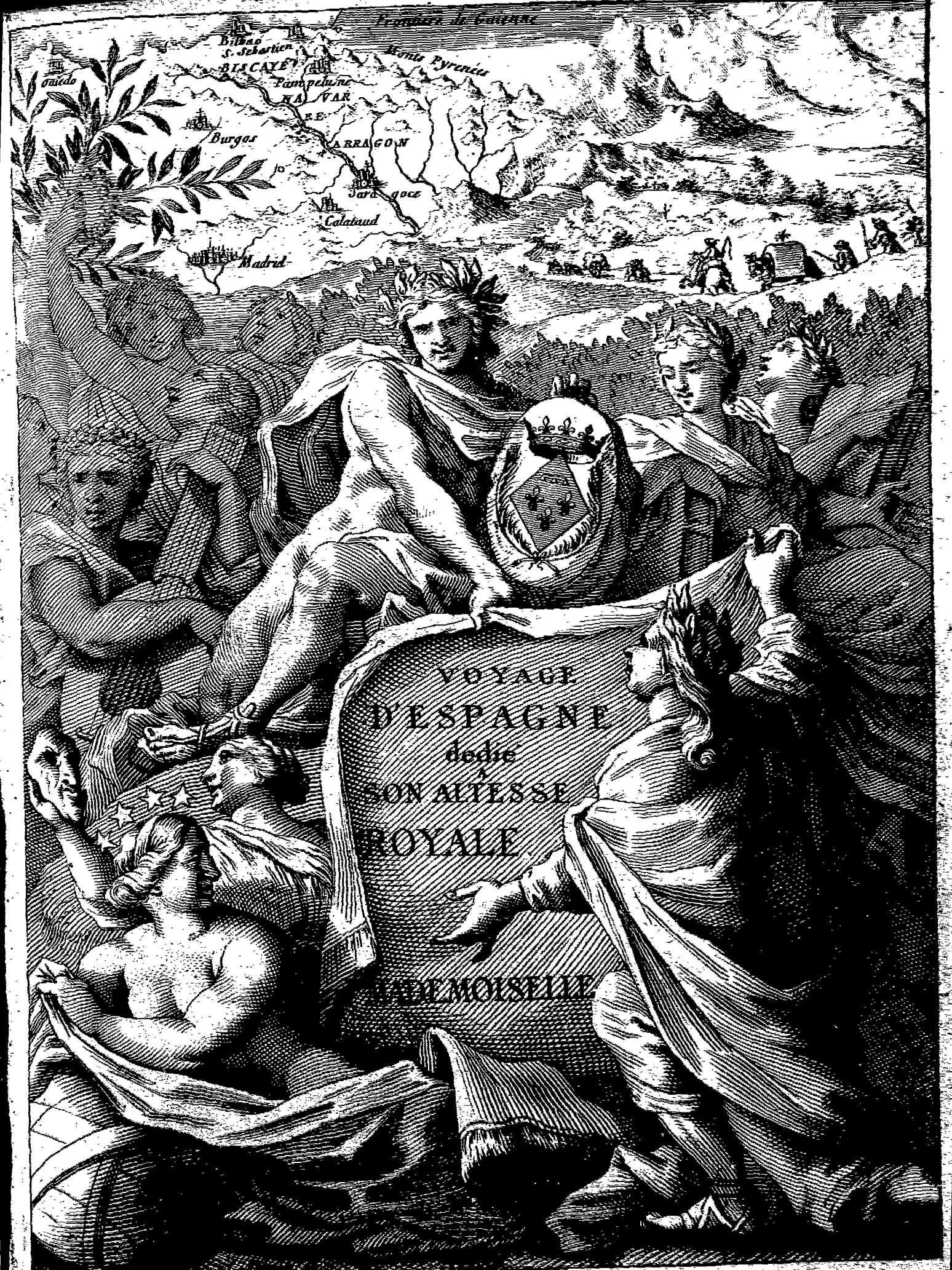
[28], 340, [2] p., a-i4, o2, A-Z4,
2A-2T4, 2V3 : grab. ; 4°

Autor tomado de Palau, 372949. --

Front. calc.: "Le Doven Sc.". -- Marca
de imp. en port.

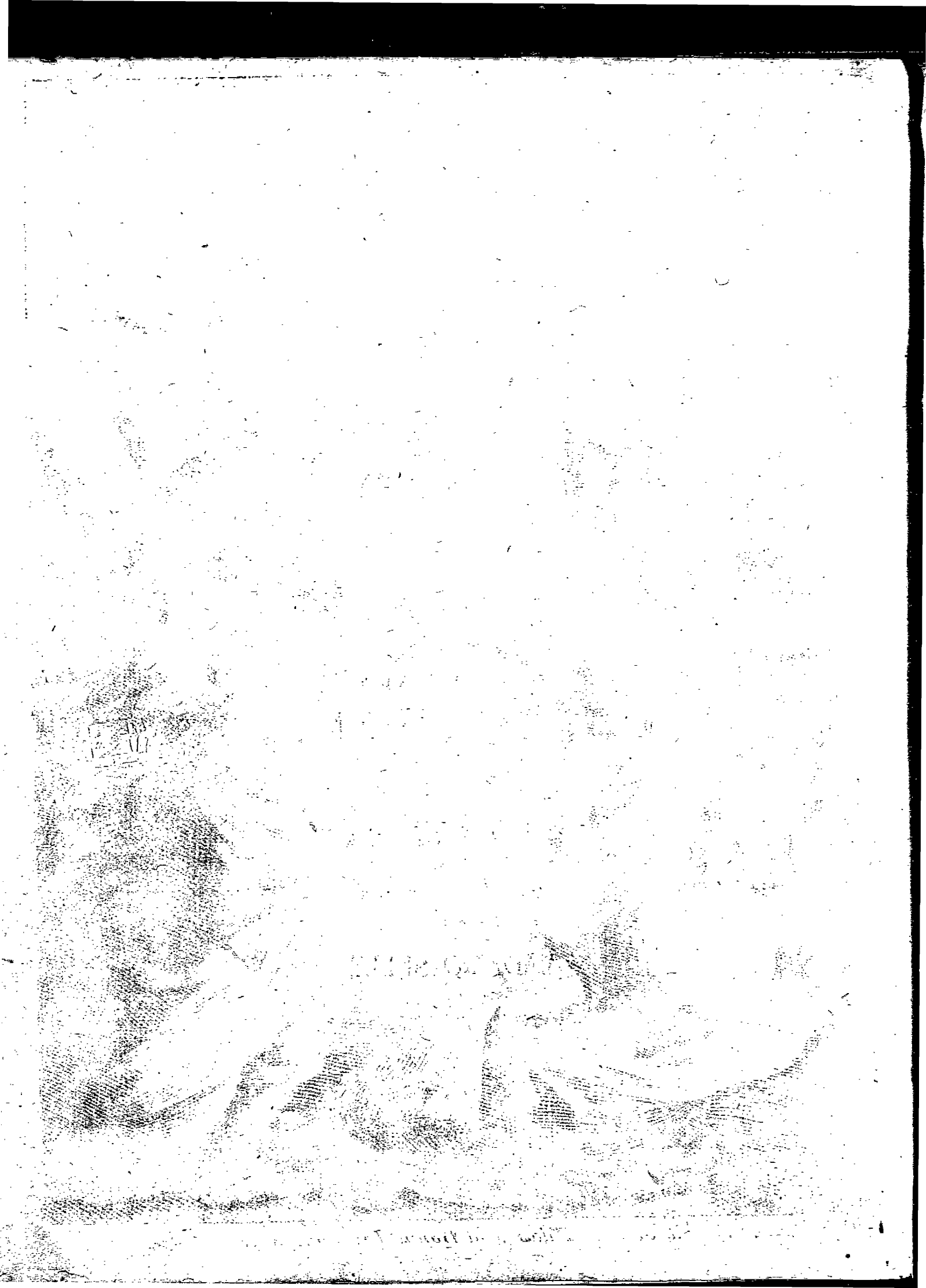
1. España-Descripción y viajes 2.
Espainia-Deskribapena eta bidaiak I.
Título

BEI-R-240



VOYAGE
D'ESPAGNE
dedie
A SON ALTESSE
ROYALE
Mlle MOISELLE

A Paris Chez Charles de Sercey au Palais, a la Bonne Foy Couronnée. 1750



par de la Harpe

VOYAGE D'ESPAGNE

CVRIEVX. HISTORIQUE,

de *1759*
ET POLITIQUE.

Fait en l'Année 1655.

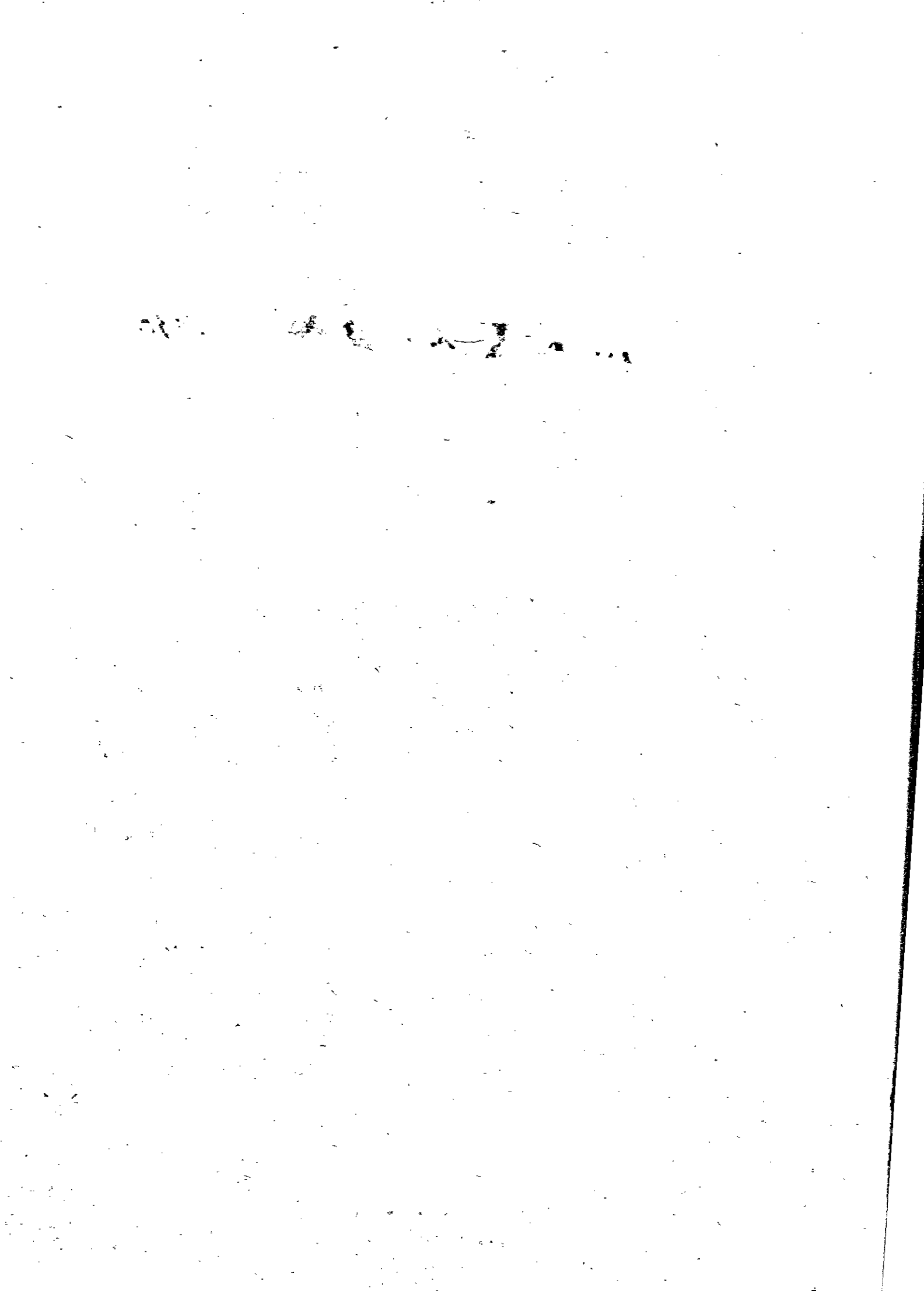
DEDIE' A SON ALTESSE ROYALE
MADEMOISELLE.



A PARIS,
Chez CHARLES DE SERCY, au Palais, au sixième Pilier de
la grand'Salle, vis à vis la montée de la Cour des Aydes,
à la bonne Foy couronnée.

M. DC. LXV.

Avec Privilège de sa Majesté.





A

SON ALTESSE

ROYALE,

MADemoISELLE.



ADemoISELLE.

*Ce Livre que i'offre à
Vostre Altesse Royale,*

à inj

ÉPISTRE

m'estant tombé entre les
mains, comme un enfant
trouvé sans le nom du pere,
dont la reputation pust répon-
dre de sa suffisance; ie jugeay
qu'il estoit à propos avant que
de le produire, de faire tirer
son horoscope, pour sçavoir
principalement s'il pouvoit
aspirer à l'honneur d'entrer
dans le Cabinet d'une Prin-
cesse, dont l'approbation ne

EPISTRE.

promet pas moins à un Ou-
vrage que l'immortalité.
Ceux qui ont dressé sa figu-
re m'ont assuré que ie ne de-
vois pas hesiter à le faire pa-
roistre, que les Dames ne le
rebuteroient pas, que les gens
de Lettres le souffriroient vo-
lontiers, & que les Mini-
stres des Princes, & ceux qui
ont part au gouvernement
des Estats, luy feroient tout

EPISTRE

m'estant tombé entre les
mains, comme un enfant
trouvé sans le nom du pere,
dont la reputation pust répon-
dre de sa suffisance; ie jugeay
qu'il estoit à propos avant que
de le produire, de faire tirer
son horoscope, pour sçavoir
principalement s'il pouvoit
aspirer à l'honneur d'entrer
dans le Cabinet d'une Prin-
cesse, dont l'approbation ne

EPISTRE

promet pas moins à un Ou-
vrage que l'immortalité.
Ceux qui ont dressé sa figu-
re m'ont assuré que ie ne de-
vois pas hesiter à le faire pa-
roistre, que les Dames ne le
rebuteroient pas, que les gens
de Lettres le souffriroient vo-
lontiers, & que les Mini-
stres des Princes, & ceux qui
ont part au gouvernement
des Estats, luy feroient tout

EPISTRE.

le bon accueil imaginable. Ils m'ont dit mesme que plusieurs qui n'ont iamais esté en Espagne, seroient bien aises d'y aller par son moyen, que l'estime des honnestes gens seroit son partage, qu'il pourroit acquérir l'amitié des plus grands Potentats de l'Europe, & qu'enfin le Voyage que son Auteur a fait au delà des Pyrenées, seroit cause qu'il
feroit

EPISTRE

feroit le tour du monde, & qu'il y seroit connu de toutes les Nations. Comme ces témoignages sont estrangers, ie pense qu'ils ne sçauroient passer pour une vanité affectée, ny pour l'effet de la bonne opinion qu'un Auteur pourroit auoir de son Ouvrage, & qu'ainsi ie ne dois point craindre de les marquer à V. A. R. non plus que d'en

EPISTRE.

*informer le public. Je ne puis
neantmoins estre persuadé de
tant de choses si avantageuses
que par vostre glorieux suf-
frage, & pour en estre tout à
fait convaincu, il faut que
V. A. R. confirme par son
jugement infailible, ce que ces
Astrologues de bon succez
ont jugé par leurs predictions
incertaines. Mais elles m'ont
toutesfois semblé si favora-*

EPISTRE

bles à ce Livre, que j'ay crû
que sa lecture ne vous déplai-
roit pas, & que j'en ay conceu
assez de hardiesse pour oser
vous le presenter. Je serois in-
finiment heureux, si ma con-
jecture estoit suivie de la sa-
tisfaction de V. A. R. & si
le souhait que ie fais d'auoir
occasion de pouuoir contri-
buer à son diuertissement par
l'impression de quelqu'autre

EPISTRE.

*Ouvrage, pouvoit estre une
nouvelle marque du profond
respect, avec lequel ie desire
estre toute ma vie.*

MADEMOISELLE,

DE VOSTRE ALTESSE ROYALE,

Le tres-humble, tres-obeissant
& tres-fidele seruiteur,
C. DE SERCY.



AVERTISSEMENT

A V L E C T E V R .

Q V O Y que ce Liure ne porte pas le nom de son Auteur, on n'a pas eu dessein de luy dérober le moindre rayon de la gloire, qu'un si bel Ouvrage luy peut donner: Mais comme il est inconnu au Libraire, & que sa Relation ne luy est tombée entre les mains, que par un effet du hazard, on n'a pu satisfaire la curiosité publique sur ce sujet. Cette confession ingenuë doit persua-

AVERTISSEMENT

der que celuy qui a reueu le Manuscrit, n'est pas alteré de reputation estrangere, ny d'humeur à mettre l'habit d'vn autre, pour se parer de ce qui n'est pas à luy. Aussi veut-il bien qu'on sçache que sa suffisance ne va pas iusques à composer des Liures, & que quand il en auroit le talent, il n'en auroit pas la demangeaison. Il a diuisé celuy-cy par Chapitres, & recueilly au commencement de chacun les matieres principales, à la priere du Libraire qui l'a desiré, pour la facilité de ceux qui prendront le plaisir de le lire ; & il n'y a rien fait dauantage que corriger les fautes de plus de

AV LECTEUR.

quarante Copistes, par la main desquels il auoit passé, & rectifier ce qu'ils auoient corrompu. Ainsi comme il n'aspire qu'à la gloire où vn Correcteur d'Imprimerie pourroit honnestement pretendre; il n'ajouste pas qu'il y a changé beaucoup de termes surannez, plusieurs erreurs populaires, des expressions Prouinciales, & des endroits dont la construction estoit vicieuse, qui sans doute estoient de l'Original, & dont le grand nombre est causé que l'Impression n'est pas si correcte qu'on le pourroit desirer, parce que la Presse rouloit déjà lors qu'on s'apliqua tout

AVERTISSEMENT

de bon à cette correction, & à le diuifer par Chapitres. Si on l'eust donné au public avec moins d'empressement, on y auroit moins laissé de fautes. Celles de l'Autheur ne se peuuent attribuer à la precipitation avec laquelle il a écrit en voyageant, parce qu'elles paroissent trop naturelles, mais on peut dire à sa décharge, que depuis dix ans qu'il a écrit, la Lāgue s'est purgée d'une infinité d'erreurs, & de mauuaises façons de parler, & qu'il ne luy en seroit point tant échapé, sil eust reueu son Manuscrit luy-mesme, puis qu'on remarque dans tout le reste de sa

compo-

AV LECTEUR.

composition, vne narratiue incomparable, vn tour aisé, vne maniere insinuante, vne grace singuliere des pensées agreables, & vne proprieté merueilleuse de ses expressions pour les matieres qu'il traite. Ces remarques sont bien plutost pour rendre quelque sorte de justice à ce glorieux Incõnu, que pour faire valoir sa Relation. Elle se soustiendra d'elle-mesme, sans qu'elle ait besoin d'Eloges, puisque les Ouurages doiuent tirer de leur bonté propre, leur loüange la plus effectiue.



T A B L E

DES CHAPITRES.

CHAPITRE PREMIER.

- D**E P A R T D E L ' A U T H E U R .
Son dessein & sa maniere d'écrire. Description de
saint Jean de Luz, & de la Riviere de Bidasso. Misere
du pays des Basques & de la Langue qu'on y par-
le. page 1
- II. Passage de l'Auteur à Irum. Description de S. Seba-
stien, de son Port & de sa Rade. Cause de l'exil du Mar-
quis de sainte Croix, General de l'Armée Navale d'Espa-
gne en 1652. Qualitez, charges & inclinations du Baron
de Batteuille. 6
- III. Incommodité des Voyageurs en Espagne. Misere des
Hostelleries, & leur salleté agreablement décrite. Mau-
vais giste de l'Auteur & de sa compagnie. Passage du
Mont S. Adrien. Situation de Vitoria. 11
- IV. Arrivée de l'Auteur à Burgos. Description de cette
Ville. Ciivilité d'un Marchand. Difficulté de l'Auteur à
s'exprimer en Espagnol. Titres qui se donnent aux person-
nes en cette Langue. Chasteau de Lerma. 16
- V. Arrivée de l'Auteur à Madrid. Pourquoi les François
sont appelez Gauaches. De la Maison du Roy. De ses
Hallebardiers ou Gardes du Corps. Prisons superbes. Les
Espagnols mauvais Comédiens. 22

DES CHAPITRES.

- VI.** De l'humeur des Espagnols. Qu'ils sont moins fiers que leur mine le monstre. En quelle estime sont les Comtes de *Castiglio*, *Pigneranda* & d'*Ognate*. Avantages des Grands. Insolence des Artisans. Occupations du Roy, & la maniere dont il passe la vie. Austerité Espagnole. Suite des occupations du Roy. De quelle façon on presente les Requestes & Memoires à sa Majesté, & de quelle sorte elle y répond. 29
- VII.** *Dom Louys de Haro*, heritier des biens & de la faveur de son Oncle. Estats des deux Castilles. Demandes du Roy à ces Estats. Grandes dépenses qu'il fait au dedans de son Royaume. Confiscation à son profit sur des Religieux. Dépense excessiue pour un Pont. Raillerie sur ce Pont. Inclinations du Prince d'Espagne. Sa maladie & sa mort, imputée à la negligence de *Dom Pedro d'Arragon*. 35
- VIII.** Disgrace du Comte d'*Oliuarez*. Ses addresses, & ses artifices. La Reyne le détruit dans l'esprit du Roy, & le fait chasser de sa Cour. Sa mort. Pourquoi *Dom Louys* se contente du rang de *Fauory*. Traits d'esprit du Duc de *Villa Medina*. Son amour indiscret. Effets de cet amour. Sa mort. 40
- IX.** Les Espagnols ne dépensent que pour leurs Maistresses. Profusion de l'*Admiral de Castille*. Effronterie des Courtisanes. Les femmes d'honneur ont peu de liberté. Bon mot d'une fille de ioye. Historiette lasciuve d'une autre Courtisane. Maniere dont ces vertueuses vont au Cours. Effets de la ialousie excessiue des Espagnols. Traitement cruel des maris à leurs femmes en *Andalousie*. Du Cours & de la façon que les gens de qualité y paroissent. Plaisante consommation qui se fait chaque soir dans les grands logis. 45

T A B L E

- X.** *Des Grands d'Espagne. Petits avantages de leur grandeur. Il y a trois sortes de Grands. Maniere dont leurs femmes sont receuës chez la Reyne. Du droit de Mayorazgo. Que c'est un moyen aux Gentilshommes pour se moquer de leurs creanciers. Des Ordres de Cheualerie. Des diuers Conseils du Roy. Du Tribunal de l'Inquisition & de son absolu pouuoir. Les Traitans en Espagne entreprennent les leuées des gens de guerre. Intelligence des Cavaliers avec leurs Capitaines, pour voler les cheuaux du Roy.* 51
- XI.** *Qu'il est difficile aux Espagnols de conseruer des Troupes en Catalogne. La guerre leur est tres-sensible dans cette Prouince. La découuerte des Indes, & l'expulsion des Maures ruineuses à l'Espagne. Philippes II. détruisit l'authorité des Nobles. Coup de politique raffinée de ce Roy, pour acheuer d'abatre leur puissance. Emplois éloignez & manimens des finances recherchez par les gens de qualité. Richesses craintiuës. Thresors hardis. Taxe d'aisez à Madrid, leuée avec rigueur. Le Comte de Pigneranda puissant en biens. Cherté du vin aux Indes. Pourquoi il est deffendu d'y planter des vignes. Deperissement du commerce des Indes. Raison de ce deperissement. Moyen dont les Marchands se seruent pour frustrer le Roy de ses droits sur l'or & l'argent qui en vient.* 57
- XII.** *De la politique & de l'humeur Espagnole. Du sequestre des biens des Gennois, fait par les Espagnols en l'année 1654. Maniere dont ce differend fut accommodé. Les Espagnols ne se fient qu'aux naturels de leurs pays. Nombre prodigieux de François dans Madrid. Necessité d'estre vestu de noir pour parler au Roy. De l'habillement Espagnol. Particularitez de la taille & de l'ajustement des personnes. Raison pour laquelle les Espagnols se bouüonnent à rebours.* 69

DES CHAPITRES.

- XIII. De la feste du Cours du mois de May. Train des gens de qualuè lors qu'ils s'y promonent. Pourquoi les cochers ne s'assient plus sur le deuant du carrosse. Pourquoi tous les carrosses sont atelez de mules. Le grand usage des mules dommageable à l'Espagne. Détail des galanteries de cette feste du Cours. Maniere dont les Courtisanes & leurs Amans y paroissent, & plusieurs particularitez curieuses de cette réjouissance publique. Coustume surprenante pratiquée dans le Cours, de tirer les rideaux des carrosses, & de se cacher quand le Roy passe. 77
- XIV. Description de la Maison Royale d'Aranjuez, & des iardins, statuës, fontaines & autres embellissemens de ce lieu. Asnes d'une grandeur excessiue, & d'un prix considerable. 82
- XV. Maniere dont la Reyne est seruië à table par ses Dames, & par ses Meninos. Qui sont ces Meninos. Les femmes fardées avec excez. Particularitez de la Cour & suite de la Reyne, & de l'ajustement des Dames. Sa Majesté sort avec peu d'éclat. Petit nombre des Archers, Gardes & Hallebardiers du Roy. Ceremonie de la Herradura ou marque des Taureaux. 89
- XVI. Description de l'Escorial, & des Peintures, Statuës, Tombeaux des Roys, & autres curiositez de ce lieu. 95
- XVII. Description de la Feste ou course des Taureaux avec toutes les particularitez de cette réjouissance publique. Plaisante entrée dans la place, d'un Champion aussi ridicule que sa monture. En quoy consiste l'ordinaire de cette Feste. Hardiesse du Bouffon de D. Louys de Haro. Brauoure d'un paysan monté sur un Asne. Que ce diuertissement est sanguinaire. 102
- XVIII. Procession de la Feste-Dieu. Marche du Roy, de

TABLE

- ses Conseils, & autres personnes en cette Ceremonie. Des Geans & Geantes de carton. Du Serpent appellé la Tarasca. Terreur panique causée par les Geans de carton creus Diabls par des Muletiers. De la representation des Autos ou Comedies spirituelles.* 110
- XIX. *L'hoste de l'Aubeur fraudant les Fermiers du Roy, est surpris par les Alguazils. La Iustice fort à craindre en Espagne. Le procez de la fraude accommodé. Vol & assassinat en la maison d'un Assentiste ou Maltotier. Punition legere de ce crime. Esclaves en Andalousie. Traitement cruel des Espagnols aux Indiens. Grand profit que tire le Roy de Portugal du commerce des Negres. Particularitez du trafic des Indes & de l'Andalousie, Biscaye, & autres Prouinces. L'Espagne manque d'Artisans. Grand nombre d'Ouuiers Estrangers pour suppléer à ce deffaut des naturels.* 117
- XX. *Droiçt du Roy sur les maisons de Madrid. Subtilité de l'air de cette Ville. Bonté de ses eaux. Reglement de police. Lumiere deffenduë dans les ruës pendant la nuict. Les grands Seigneurs se font seruir à genoux. Dom Louys de Haro se fait vendre cet honneur par Christobal, & par Dom Fernando de Conteras. Le Roy monte seul ses cheuaux. Bastards des Roys n'entrent iamais dans Madrid. Raison de cette Coustume. Les Espagnols tres ialoux dans les matieres d'honneur, & dans leurs amours.* 126
- XXI. *Ialousies & transports amoureux de deux Courtisanes, contre Messieurs de Fiesque & de Mogeron. Caprices, ajustemens, & bizarreries des filles de ioye. Des Cantonieras ou putains de carrefour.* 132
- XXII. *Entreprise du Duc de Lorraine pour se sauuer de Toledo. Son dessein découuert. Raisonnemens & discours*

DES CHAPITRES.

- politiques sur sa detention, & sur l'humeur & la conduite de ce Prince.* 135
- XXIII. *Discours & raisonnemens politiques sur les desseins de Cromwell, & sur l'Estat des affaires des Royauxmes de France, d'Angleterre, & d'Espagne, pendant les années 1654. & 1655.* 144
- XXIV. *L'Auteur rapporte les maximes principales de deux écrits composez en Castillan, où sont représentées les necessitez de l'Espagne, & les abus qui s'y commettent avec les moyens d'y pourvoir.* 166
- XXV. *Visite de l'Auteur & de ceux de sa Compagnie au Comte de Pigneranda. Eloge de ce Comte. Haine des Espagnols contre les Hollandois.* 177
- XXVI. *Difficultez à obtenir des passeports pour sortir d'Espagne. L'Auteur & ceux de sa compagnie obtiennent audience de Dom Louys de Haro. Modestie de ce premier Ministre. De quelle sorte en usent ceux qui ont affaire à luy. Sa conduite comparée avec l'ambition ordinaire des Ministres des Princes. Ses occupations & son grand attachement au service du Roy. Audiences publiques qu'il donne. Son esprit comparé à celuy de son predecesseur. Son entretien avec l'Auteur & les personnes de sa compagnie. Sa bonté excessiue. Sa conduite comparée avec celle d'Olivarez son Oncle. Comparaison de la faueur de l'un & de l'autre. Discours de Dom Louys au Roy, lors qu'il luy donna l'administration de ses affaires. Portrait de l'exterieur de Dom Louys.* 183
- XXVII. *Remarques sur le Ministere de Dom Louys de Haro. Il denoit tascher de faire la Paix avec la France, lorsqu'elle estoit en guerre avec elle mesme. Manquement des Espagnols. Leur artifice pour cacher leur desffiance de*

T A B L E

Prince de Condé. Negligence du Marquis de sainte Croix. Les François ont tiré aussi peu d'avantage des troubles de Naples, que les Espagnols de ceux de France. Le Comte d'Ognate employé pour reduire les Napolitains. 196

XXVIII. *Raisons qui porterent le Conseil d'Espagne à envoyer un Ambassadeur à la Reyne de Suede. Effet de cette Ambassade. Pimentel continué Ambassadeur apres l'abdication de cette Reyne. Examen de cette continuation. Discours sur l'abdication de sa Majesté. Son successeur aussi bon Politique que grand Capitaine. Jalousie de la Reyne contre luy apres qu'il fut élu. Sa conduite extraordinaire luy cause des inquietudes extrêmes. Ses occupations serieuses. Ses plaisirs. Ingratitude d'un Ecrivain. Dégoust des Senateurs & du peuple contre la Reyne. Raisons & motifs de son abdication. Elle mesprise son sexe & ne se fait servir que par des hommes. Son habillement. Son desir extrême de voir le Prince de Condé, changé tout d'un coup en froideur. Honneurs excessifs qu'elle rend à l'Archiduc. Le Prince de Condé resolu de ne la point voir. Les Espagnols de concert avec elle contre ce Prince. Il les mesprise aussi bien qu'elle. Raisonnemens sur l'attachement des Espagnols à cette Reyne. Sa complaisance pour eux. Sa bonté pour Pimentel. Pronostique sur la fin des Heros.*

206

XXIX. *Des Ambassadeurs, Residens, & Agens de Princes estrangers qui se trouvoient à Madrid, lorsque l'Auteur y estoit, & de ce qu'ils y negocioient pour les interests de leurs Maistres. Le Comte de Fiesque Agent du Prince de Condé. Maladie de ce Comte. Sa generosité. Ses occupations. Fascheux estat où son mal l'auoit réduit. Son train. Ses appointemens. Le sieur de Mazerolles, Agent du mesme Prince*

DES CHAPITRES.

Prince. Ses belles qualitez. Sa maladie. Son train deffrayé par le Roy. Qui estoit le sieur de Trincars. Le sieur de saint Agolin premier Enuoyé de ce Prince. Sa maladie, & l'extravagance de ses Medecins. Son tombeau. Ambassadeur du grand Duc de Florence. Les interests de ce Prince l'obligent d'en entretenir un près du Roy Catholique. Ambassadeur de Venise. Ses belles qualitez. Son entretien avec l'Auteur, & ceux de sa compagnie, sur des matieres de curiosité & d'Estat.

222

Suite du precedent Chapitre.

Le Comte Lambert Ambassadeur de l'Empereur. Sa taille & sa mine. Il est comparé avec son Predecesseur. Vn Agent du Roy de Dannemark. Vn Enuoyé du Landgrave d'Armstadt, & ce qu'il negocioit pour son Maistre. Le Nonce du Pape. Difficulté sur la reception de son Successeur. Depart de la Duchesse de Mantouë pour s'en retourner dans le Milanéz. Sa naissance & ses Conseils donnez aux Espagnols, pendant sa Regence de Portugal mesprisez.

235

X XX. *Qualitez d'un Gentilhomme avec lequel l'Auteur auoit fait amitié à Florence. Danger où ce Gentilhomme se vit exposé allant en Espagne. Bon traitement qu'on luy fit à Majorque. Rencontre de deux Bandes de Voyageurs. Leur resolution de partir d'Espagne. Arrivée à Madrid d'une autre troupe de Voyageurs. Accueil qu'on leur fait à la Cour. Leur dessein de faire le tour d'Espagne. Ciuilitéz reciproques. L'Auteur & les personnes de sa compagnie se disposent à partir pour s'en retourner. Leur depart. Leur passage à Alcalá & autres lieux de leur*

T A B L E

- route. *Maniere de ferrer les cheuaux en Espagne.* 241
- XXXI. *Passage de l'Autheur à Arcos. Il y est arresté avec sa compagnie par les Fermiers de la Doüanne. Copie de son passeport. Auanie des Doüanniers. Ils depeschent à Madrid pour la iustifier. L'Autheur y retourne en poste pour faire ses plaintes au Roy. Les postes d'Espagne bien montées, & peu couruës. Diuerses particularitez des Postes. Arrinée de l'Autheur à Madrid.* 250
- XXXII. *Sollicitations de l'Autheur, pour auoir raison des Doüanniers d'Arcos. Effet de ses sollicitations. Prerogatiues de la charge de President de Castille. Maniere dont s'expediët les affaires au Conseil du Roy. Copie d'un passeport autentique, & d'une lettre de cachet de sa Majesté Catholique, au Viceroy d'Arragon. Dom Louys écrit à Dom Iuan d'Autriche, en faueur de l'Autheur, & de ceux de sa compagnie. Sa Lettre. L'Autheur va remercier Dom Louys, & prend congé de luy. Il rend les mesmes ciuilitéz au Comte de Pigneranda. Copie d'une Lettre de ce Comte. Il part de Madrid avec un Alguazil & un Ecriuain. L'Alcalde d'Arcos refuse de se rendre prisonnier. Les autres Doüanniers rendent toutes les hardes saisies.* 259
- XXXIII. *L'Autheur & ceux de sa compagnie partent d'Arcos. Erizza, Texa, & Catalaud, Villes d'Arragon. Lorenzo Gracian Infanzon, Autheur moderne. Sa maniere d'ecrire. Lastañosa aussi Autheur moderne. Son cabinet. L'Autheur arriue à Sarragosse. Description de cette Ville. Le Duc de Monteleon Viceroy d'Arragon. Raisons pour lesquelles les Espagnols luy ont donné cet Employ.* 277
- XXXIV. *Grande autorité du Chef de la Iustice du Royaume d'Arragon, appellé el Iusticia. Remarques*

DES CHAPITRES.

sur les droits & priuileges de ce Royaume. Estrange Serment des Arragonois à leur Roy. La Loy qui ordonnoit ce Serment, abolie par Dom Pedro el Puñal. Beau priuilege des Arragonois qui subsiste encore. Deux Iuges accusez en vertu de ce priuilege. Le Roy les protege. Ils sont exilez & leurs biens confisquezz. Grand bruit dans le Royaume pour la conseruation de ses priuileges. Pourquoy les Iuges de ce Royaume tremblent quand ils iugent. Le procez fait au Iuge dans l'Arragon pour vn Arrest iniuste, n'empesche pas l'execution du mesme Arrest,

283

XXXV. Differente maniere de trancher la Teste par deuant & par derriere à Sarragosse. Particularitez de cette Ville. De l'humeur des Arragonois. Leur pays n'a iamais manqué de grands hommes. Qualitez de Ferdinand. Il aspira à la Monarchie uniuerselle. D'un Arragonois qui vouloit arracher les dents aux François en Catalogne. La guerre de cette Prouince a esté auantageuse à l'Arragon. Preparatifs ridicules de ceux de Sarragosse pour la prise d'Arras.

290

XXXVI. L'Auther part de Sarragosse. Plaisant equipage d'un voyageur Espagnol, qui conte à l'Auther, & aux personnes de sa compaignie, trois galanteries du Duc d'Osone Viceroy de Naples. Applications que font les Espagnols des differentes pointes, & traits de l'Esprit à quelques vns de leurs Roys. Liberalité de Philippes II. Tudela Ville de Nauarre, habitée par des Voleurs & par des Bandits. L'Auther rapporte ce qui estoit arriué au Cardinal de Reys, en passant par cette Ville. Ce Cardinal persuada ingenieusement aux Espagnols, que le siege d'Arras n'estoit pas leué, afin d'estre mieux traité en trauersant leur pays.

298

TABLE DES CHAPITRES.

- XXXVII.** *Arrivée de l'Auteur à Pampelune. Description de cette Ville. Il visite le Viceroy de Navarre. Description de la Citadelle. Moulin à bras merueilleux. L'Auteur & ceux de sa compagnie, vont remercier le Viceroy du bon accueil qu'il leur avoit fait. Leur entretien avec luy. Bassesse du Capitaine de ses Gardes, pour avoir des gans. Le Roy d'Espagne ne tire aucun profit du Royaume de Navarre. L'inclination que conservent les Navarrois, de retourner sous la domination de leur Prince legitime, les garantit de subsides. L'Auteur passe la plaine de Roncevaux. Il raille agreablement sur les traditions des bonnes gens du pays. Montagne de Roncevaux, la plus haute des Pyrenées.* 308
- XXXVIII.** *Conclusion de cet Ouvrage, par une comparaison admirable de l'Espagne avec la France, & de l'humeur des Espagnols avec celle des François.* 320

F I N.

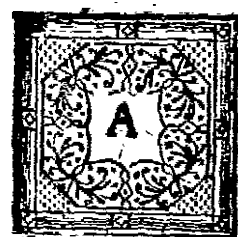
VOYAGE



VOYAGE
D'ESPAGNE,
CVRIEVX, HISTORIQUE,
ET POLITIQUE.

DEPART DE L'AVTHEVR.
Son dessein & sa maniere d'écrire. Description de saint Jean de Luz, & de la Riviere de Bidasso. Misere du pays des Basques & de la Langue qu'on y parle.

CHAPITRE PREMIER.



Nostre sortie d'Italie, l'an mil six cent cinquante-quatre, nous deuions passer en Espagne, mais parce que Monsieur de..... auoit resolu que Monsieur de..... son second fils feroit le Voyage, & qu'il nous auoit ordonné de l'attendre à Mont-

pellier où il luy auoit commandé de se rendre ; de la maison d'un Gentilhomme de Xaintonge, où il auoit esté quelques mois, nous fûmes obligé de l'y attendre. Il ne nous y joignit qu'à la fin du mois de Decembre. La rigueur de la saison nous fit resoudre à y passer l'Hyuer, & de remettre nostre voyage au commencement du Printemps ; mais parce qu'au mois de Mars, il fait déjà beau en Languedoc, nous en partismes le sixième. Je ne m'amuseray pas à décrire tout ce que nous vîmes dans cette agreable Prouince, ny à raconter tout ce que nous en apprîmes de considerable, en la trauersant presque d'un bout à l'autre, non plus qu'à parler de la Guyenne par où nous passâmes, ny de Bayonne où nous prîmes nos mesures pour sortir de France. Comme nous ne fîmes cette traite que pour aller en Espagne, ie luy reseruay toute ma curiosité, & ie ne commençay à charger mes tablettes de remarques, que lors que ie fus sur la frontiere de ce Royaume. Pour ne pas oublier quantité de particularitez que i'y ay apprises, du pays, des mœurs, du gouvernement, & de l'estat present de cette imperieuse Nation qui l'habite ; ie veux faire icy vn extrait de tout ce que i'ay couché sur diuers broüillons, pendant nostre sejour à Madrid. Il faudroit que ie démêlasse la confusion mesme, si ie voulois y apporter quelque ordre. Tout y paroistra de la façon que ie l'ay veu & que ie l'ay appris, & s'il y a souvent des repetitions, c'est que ie n'entreprends pas vn Ouurage lié, & que ie veux laisser courir ma

Relation, selon les objets, les lieux, les temps, les personnes, les compagnies, les entretiens, & les reflexions qui se sont présentées à mon esprit. Roulant sur tant de matieres, & non seulement sur ce que j'ay veu, & qui nous est arriué, mais aussi sur tout ce que j'ay oüy, & dont j'ay tasché de m'informer le mieux qu'il m'a esté possible. Ce ne sera pas merueille, s'il y a des endroits, où ie diray peut-estre des mensonges sans mentir, & d'autres où i'erreraï sans croire de faillir; mais ne destinant cét écrit qu'à ceux qui en ont veu ietter les fondemens & assembler les matereaux, & qu'à nous servir des memoires, d'une partie de cette vie que nous employons depuis six ans, à étudier le monde en la vraye & grande Escole, qui est le Voyage; les méprises & les beueües qui s'y trouveront, & que j'ay commises, ou qui m'ont esté données, seront des taches qui ne paroistront pas, & dont nous pourrons nous défaire à mesme temps que nous les reconnoissons. Que si par hazard il tomboit entre les mains de quelques autres, ils en pourront prendre le certain & le fort, & laisser le douteux & le foible, sans se prendre à moy de ce qui n'est pas escrit pour eux. Cependant j'ay tasché de ne pecher par moy-mesme ou par autruy, que le moins qu'il se pouuoit, & ce que ie marquois le soir, selon les diuers objets & les diuerses compagnies que j'auois veües le iour, ie le repassois le lendemain, pour m'en enquerir des personnes que ie croyois me pouuoir détromper, si j'auois esté mal informé, & me donner de meil-

V O Y A G E

leures lumieres, si celles que i'auois euës n'estoient pas legitimes. Suiuant cette methode, i'ay satisfait bien ou mal à la curiosité que i'auois de connoistre chez soy cette altiere & prudente Nation, qui n'en fort gueres que pour commander aux autres, & en assurer l'obeissance à son Roy, par des Garnisons & des Colonies qu'il enuoye aux places qu'il tient au vieux & nouveau Monde, & par le moyen des Gouuernemens & des Magistratures qu'il luy donne, exclusiuelement à tous ceux des pays où il les distribuë.

S. Jean de
Luz.

Estans resolu d'y entrer du costé de S. Sebastien qui est le plus aisé, pour le faire avec plus de seureté, nous fûmes coucher au dernier Bourg de France qui se nomme S. Jean de Luz. Comme il fait tout le commerce d'entre ces deux Frontieres, il vaut vne bonne Ville, car il est grand, vaste, riche & bien basty. On estime fort les Matelots, qu'on en tire pour la pesche des moruës & des Baleines. Nous y trouuâmes des Flamans qui en auoient loüé vne cinquantaine pour les employer aux Terres neuues. On commence à s'appercevoir dès Bayonne, que l'humeur de ces peuples tient vn peu de celle de ses Voisins, & qu'ils sont rogues & peu communicatifs avec l'Estranger; les femmes y marchent couuertes de leurs cotillons qu'elles se iettent sur la teste & decouurent leurs fesses, pour cacher leurs ioües. Nous n'auions le lendemain à faire que deux lieuës, pour estre dans les terres du Roy d'Espagne, & nous decourismes d'assez loin Fontarabie, qui

D'ESPAGNE.

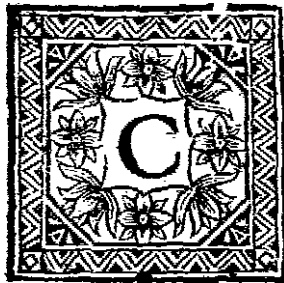
est] vne forteresse sur l'embouchure du Bidasso. C'est vn Fleuve ou plustost vn Torrent qui separe les deux Royaumes. Il est assez large à l'endroit où on le passe, qui est marécageux, & qui se grossit & se diminuë par le flux & le reflux. Quand il est bas, il est guayable en beaucoup d'endroits. Sur son bord est Andaye, petit bourg ou village, qui est vis à vis de Fontarabie, & n'en est separé que par l'eau du Bidasso. Il faut aller chercher la barque plus haut, nous eusmes de la peine à la trouuer, n'ayant pas pris le chemin droit par la Poste, à cause que le Maistre fait ce qu'il peut pour ioïer quelque mauuais tour à ceux qui voyagent sur leurs cheuaux. Les droits de la Barque sont à moitié aux François, & à moitié aux Espagnols. Ceux-là, tirent le payement quand on passe en Espagne, & ceux-cy le touchent de ceux qui vont en France, mais de tous les deux costez on rançonne également le passager. Il y a autant de communication sur cette Frontiere que s'il n'y auoit point de guerre entre les deux Nations, aussi n'a t'elle pas besoin qu'elle s'y fist, car la desolation y seroit aussi-tost vniuerselle. C'est vn pays pauvre & montagneux, où il ne croist que du fer, tant ce qu'en tient la France, que ce que l'Espagnol en possède, & qui en est la plus grande partie. Il se nomme *Biscaye*. On y parle vne Langue qui n'est entenduë que de ceux du pays, aussi est elle si pauvre, qu'un mesme mot signifie plusieurs choses, & qu'elle ne peut par cette raison estre receuë dans le commerce; on ne l'écrit point;

& les petits enfans apprennent à l'escole le Castillan ou le François, selon le Roy auquel ils sont Sujets.



Passage de l' Auteur à Irum, description de S. Sebastien, de son Port & de sa Rade. Cause de l'exil du Marquis de Sainte Croix, General de l'Armée Navale d'Espagne en 1652. Qualitez, charges & inclinations du Baron de Battenille.

CHAPITRE II.



C'EST vne surprise bien grande que dès qu'on est au delà du Biddasso, on n'est plus entendu si l'on ne parle Espagnol, au lieu qu'un moment auparavant on s'aydoit du François. Apres avoir fait vn demy quart de lieuë, on trouue Irum, premier bourg appartenant au Roy d'Espagne; on ne demande ny passeport ny raison de ce qu'on y vient faire, & on eust dit qu'il n'y auoit aucune guerre ny défiance. L'Alcalde vient seulement demander deux reaux, comme vn droit qui luy est deub; mais au retour, & lors que l'on veut passer en France, on n'en vse pas avec cette mesme retenüë. On nous traitta au logis de la Poste, de mesme que nous l'auions esté en Italie sur le chemin de Naples, & encore plus maigre.

ment. De petits plats remplis de petits morceaux, nous faisoient desespérer de pouuoir nous rassasier, mais il en vint assez pour nous contenter, car on sert plat apres plat. Quand il falut payer on nous écorcha, & nous fusmes contraints de donner quatre escus pour vn repas qui n'en valoit pas vn. Au trauers de beaucoup de Montagnes qui font vn chemin assez incommode & pierreux, nous allasmes ce mesme soir coucher à S. Seba-^{S. seba-}stien, ^{stien.} on en est auprès sans le voir, y ayant vne grande butte de sable qui le couure; quand on l'a passée, on voit cette Villette au pied d'vnè Montagne qui la deffend de la Mer, bien que presque des deux costez elle l'embrasse de ses ondes qu'elle pousse assez auant pour y former vn port: Mais pour y assurer les Vaisseaux, on y a fait vn reduit ou formè de bassin, où ils viennent à costé de la Ville, & au pied de la Montagne qui les couure du vent & de la tempeste, bien qu'il n'y ait aucune apparence qu'ils y puissent estre maltraitez par l'orage, on nous dit qu'il s'estoit neantmoins veu des temps si estranges qu'ils auoient fracassé iusques aux Nauires qui estoient à l'ancre dans le Port. Il est vray que ceux qui y entrent ne sont pas des plus grands, car il n'y a de l'eau que pour les Barques & les Chaloupes. Les Vaisseaux de guerre se tiennent au passage qui est vn autre Port ou Plage à vn quart de lieuë de cette Ville, tirant vers Fontarabie, c'est où le Roy d'Espagne tient son Esquadre de Vaisseaux dans la mer Oceanne, elle n'est pas à present en fort bon estat. Elle re,

uint de Bordeaux assez delabrée, & on ne travail-
le point à la raccommoder faute d'argent.

Au deuant de S. Sebastien, on void sur le sable
vn grand Vaisseau commencé, & qui deuoit ser-
uir d'Admiral; ce seroit vn beau bastiment s'il estoit
acheué, on nous apprit qu'il est en cét Estat depuis
long-temps, & qu'on y a dépenfé plus de millions
qu'il n'en falloit pour vne douzaine de telles fa-
briques, mais que ceux qui les ont dépensez ont
profité de la meilleure partie.

Bilbao.

Bilbao, & Sainct Sebastien sont les principaux
Ports que tient le Roy d'Espagne en la Mer Ocean-
ne. On parle encore de *la Corugna*, qui est celuy où
se tint trop long-temps le Marquis de Sainte Croix,
pendant que Bordeaux estoit sur le point de se
remettre sous l'obeissance de son Roy, s'il ne le
secouroit. Il ne pouuoit choisir vn lieu plus pro-
pre pour le rafraischissement de sa flotte, puisqu'il
n'y a point d'endroit en toute cette coste, où il
croisse plus de Citrons & d'Oranges. Aussi s'en
fait il vn grand trafic en France, aux Pays-bas, &
en Angleterre, s'il y eust plus de contentement
qu'il n'en eust eu à combattre Monsieur de Van-
dosme, il le paye chèrement, car il est en prison
depuis son retour d'un si bel exploit. Saint Seba-
stien est situé dans vn pays fort petit qu'on nom-
me *Guipuscoa*, le commerce y attire beaucoup de
monde, bien que ce ne soit qu'une petite Ville.
Elle est fort ramassée & extremement peuplée,
plusieurs familles demeurent en vne mesme mai-
son, & vn Marchand estrangier est contraint d'y
loger

*Le Marquis
de Sainte
Croix, Ge-
neral de
l'Armée Na-
male d'Es-
pagne.*

loger chez vn Bourgeois, ne pouuant tenir maison entiere. Il y a quantité de Flamans qui sont obligez d'y viure de cette façon. Ce qui a introduit cette coûtume, c'est qu'au commencement qu'ils y ont trafiqué, ils ont donné par liberalité & pure gratification, vn pour cent à leur hoste, de toutes les marchandises qu'ils vendoient. Et pour se conseruer ce profit, ils ont fait cét ordre qui a causé vn procez à quelques-vns d'eux, qui ne le veulent pas obseruer. Ce qui me plaît davantage de cette ville, est que les rues y sont larges, fort droites & tres-bien pavées d'vne pierre qui est comme celle de Florence. Le principal reuenu de tout ce pays, se tire de quelques mines de fer. Il y en a de si riches, & d'vn métal si pur, qu'elles en peuuent fournir toute l'Europe. Les laines de la vieille Castille s'y embarquent aussi en bon nombre de sacs & de balles, qu'en enuoyent les Marchands de diuers lieux. Le Baron de Batteuille, Gentilhomme Francomtois, en est Gouverneur, & de tout le Guipuscoa. Il s'y tient à present, & bien qu'il ait rendu de bons seruices à l'Espagne, & particulièrement dans les troubles de Guyenne, & qu'il ait si bien pris l'humour Espagnole, qu'il en a comme oublié sa Langue & son pays; on ne laisse pas de luy enuier beaucoup cét Employ, auquel est joint celuy de General des Vaisseaux. Nous le fûmes voir, & il nous receut assez bien, mais il ne nous rendit point la visite, & nous en partîmes sans luy dire adieu. Nous y sejournalmes près de trois iours, & y

Droit des Bourgeois de S. Sebaſtien, sur les Marchands étrangers.

Le Baron de Batteuille.

passâmes les Fêtes de Pasques. Nous auions esté recommandez à vn fort honneste Marchand, qui l'apresdînée, nous mena à vn Conuent de Religieuses où nous oüïsmes vne pitoyable Musique. Vn Bourdelois qui est au Baron de Batteuille, connoissant quelques-vnes de ces chastes renfermées, leur fut parler apres la Musique, & elles le prièrent de nous mener à leur parloir, souhaitant de nous voir & de nous entretenir. Mais comme nous n'entendions point encore la Langue, nous nous en excusâmes. Leur Conuent est sur vne hauteur d'où l'on peut fort bien battre la Ville qui est vis à vis, & le Chasteau ou Citadelle qui est sur le haut de la Montagne, au pied de laquelle est la Ville, sert plûtoſt de guerite pour la découverte, que de défense à cette Place.



Incommodité des Voyageurs en Espagne. Misere des Hostelleries, & leur salleté agreablement décrite. Mauvais giste de l'Auteur & de sa Compagnie. Passage du Mont S. Adrien. Situation de Vittoria.

CHAPITRE III.



É Mardy apres Pasques, ayant esté traitez par nostre Marchand, nous nous mîmes en chemin pour nous rendre à Madrid, & faire quatre-vingt-quatre lieuës d'une traite. Nous ne passâmes qu'un pays sec & montueux, & nous nous apperçûmes que nous trauerfions le sommet des Pyrenées de ce costé-là, qui fendent presque l'Espagne, comme l'Apenin, l'Italie. Il nous falut bien-tost apprendre à voyager à la mode du pays, qui est d'aller acheter en diuers lieux ce que l'on veut manger. Nous auions se-journé à S. Sebastien, en partie pour nous y pour-voir d'un *Moço de mulas*, c'est à dire d'un valet de Voiturin, pour nous guider iusques à Madrid, & qui eut soin d'acheter nos viures, & d'en porter la prouision. On nous demanda quarante escus pour le voyage d'un de ces Faquins, & comme nous vîmes qu'ils estoient si chers, nous nous re-solûmes à n'en point prendre, & à nous guider

nous mesmes par nostre industrie. Tellement que ce fut moy qui fis par tout le *Mozo de mulas*. Voicy en quoy consiste la charge, & de la façon que l'on vit en Espagne. Dés qu'on est arriué à l'Hostellerie, on demande s'il y a des lits, & apres s'en estre pourueu, il faut ou donner la viande cruë que l'on porte, à cuire, ou bien en aller acheter à la boucherie. Si l'on trouue quelque Chapon, Poule ou Perdrix, on tasche de s'en accommoder. On nous disoit que de ces derniers animaux, nous en mangerions quantité, & de bien plus gras & grands, & de meilleur goût que ceux de France, mais nous n'en auons iamais trouué qu'un, qui de plus n'auoit pas tous ces auantages. Le meilleur est de porter de la viande dans ses besaces, & d'acheter & faire prouision de ce que l'on trouue au lieu où l'on est, pour le lendemain. Lorsque l'on est à la tauerne, il faut aller acheter, pain, vin & œufs, car tout cela est en party, & il n'est permis qu'à ceux qui en ont affermé le droit d'en vendre. L'impot y est si grand, que l'on paye au Roy d'un œuf, un *quarto*, qui vaut deux liards, tellement que presque dans toute la Castille un œuf couste un sol. C'est vne pitié de voir ces tauernes, on a assez disné quand on en a veu la salleté. La cuisine est un lieu où l'on fait le feu au milieu, sous un grand tuyau ou cheminée, d'où regorge la fumée avec vne telle épaisseur, que souuent on croit estre dans quelque renardiere, d'où l'on veut faire sortir la beste qui s'y retire. Vne femme ou un homme qui ressemblent

→
Chapon
d'Espagne.

Misere des
Hostelleries.

à des gueux pouilleux & couverts de haillons, vous mesurent le vin qu'ils tirent d'une peau de bouc ou de pourceau, dans lequel ils le tiennent & qui leur sert de caue & de tonneau. Souvent il sent la peau & la poix à pleine gorge, & le meilleur vin devient un breuvage désagréable. Le blanc est une liqueur ardente, & qui ressemble à de l'eau de vie. Mais il ne porte point son eau, & pour peu qu'on y en mette, il devient insipide & sans force. Tout ce que je viens de dire montre qu'on est assez mal en Espagne; mais je puis bien assurer que nous ne l'avons pas tant esté, que je l'avois bien crû; sur tout dans la Biscaye, bien que ce soit un pays plus maigre, & moins fertile que la Castille. Il est vray qu'estant Frontiere, il n'est pas tant chargé de subsides, & que le peuple y est plus libre. Aussi trouve-t-on quelque chose dans les logis, mais on le fait payer au double. A une journée & demie de S. Sebastien, il nous fallut passer une assez grande Montagne, qu'on nomme le Mont S. Adrien. Elle n'est pas des plus rudes ny des plus affreuses, mais ce que j'y trouve de remarquable, est qu'au haut il y a comme une creste au dos du rocher, qui empesche absolument de la passer, & que la Nature sembloit avoir mise pour une separation fixe & insurmontable, entre la Biscaye & la vieille Castille. Aussi a-t'il falu en ouvrir le passage à force de marteaux, de ciseaux, ou de mines; car on a percé le rocher, & on marche trente ou quarente pas dans l'ouverture qu'on y a faite. Il y a une maison qu'on y a

*Mont Saint
Adrien.*

bastie, qui ne peut manquer d'estre bien couuerte, puis qu'elle l'est, par vne si grande masse de rocher. Ayant franchy ce merueilleux passage, on descend dans la vieille Castille, où l'on trouue vn peu plus de plaine, bien que la fertilité n'en soit gueres plus grande. Nous eûmes ce iour là autant de peine que nous en auions eu au passage du Mont S. Godard, la nuit nous ayant surpris au milieu de la descente, & pour surcroît de malheur, nous ne trouuâmes pas où loger au premier village. Ce qui nous vint fort mal, car vn de nos cheuaux estoit deferré des deux pieds de deuant. Il falut neantmoins aller chercher gîte en vn autre miserable lieu, où nous fûmes conduits par l'hoste mesme, qui n'auoit que du pain & du vin à nous donner & deux lits, dont les linceuls & les matelas ne nous obligerent point à quitter nos habits. Nous commençâmes dès lors à estre dans le plus fin de l'Espagne, puisque nous nous trouuions dans la vieille Castille, où est Valladolid, qui a seruy longtemps de siege aux Roys. Tout le pays n'est que sable & petits tertres peu fertiles, qui souuent sont entrecoupez par des Montagnes chaperonnées de rochers. On trouue de temps en temps de bonnes plaines, & des valées qui fournissent aux habitans les denrées nécessaires pour leur entretien. Mais en nulle part ie n'ay veu vne terre moins diuersifiée par des plantages d'arbres fruitiers, & par des iardinages. Je ne sçay si c'est que le terroir n'y est pas propre, ou que les habitans ne sont pas assez laborieux pour en prendre le soin.

En approchant de Vittoria, qui est la première *Vittoria.* ville de Castille, nous traucrâmes la plus iolie plaine & la mieux cultiuée que nous ayons rencontrée. Cette petite Ville est située au bout de cette plaine, & à ce que nous vîmes elle est assez agreable. Nous nous y reposâmes vn demy iour, tant pour faire ferrer nos cheuaux, que pour rendre vne lettre que nous auions au Maistre de la Doüanne, de qui nous esperions auoir les adresses necessaires, pour poursuiure seurement nostre chemin. On parloit de voleurs, & au delà de Burgos, on auoit tout fraîchement commis vn grand vol. Cette lettre nous vint fort à propos, car iusqu'icy, on ne nous auoit rien dit, ny pour nos hardes, ny pour nos cheuaux; mais on nous assura que si nous eussions seulement passé la porte sans auoir pris vn billet de la Doüanne, tout nous auroit esté confisqué; heureusement pour nous, la lettre que nous auions à donner, s'adressoit à celuy qui est le Fermier du Roy pour tous ses droits. Dés qu'il l'eut receuë, il nous visita, & non seulement il nous fit auoir vn bon passeport, mais de plus, il nous regala de vin, de chapons, & de langues de bœuf; ces presens nous seruirent bien en chemin, car en ayant garny nos besaces, nous y eûmes recours en cas de necessité. La ciuilité de cét Espagnol nous plût infiniment, & nous fit à tous iuger que la Nation est plus genereuse que l'Italienne, bien qu'elles soient également interessées, & aussi peu communicatiues l'vne que l'autre.



Arrivée de l'Auteur à Burgos. Description de cette Ville. Civilité d'un Marchand. Difficulté de l'Auteur à s'exprimer en Espagnol. Titres qui se donnent aux personnes en cette Langue. Chasteau de Lerma.

CHAPITRE IV.



LE premier Aupil, nous fumes dîner à *Miranda*, coucher à *Pancorbo*, & le lendemain nous en fimes autant à *Birbiesca*, & à *Monasterio de Rodillas*. Le troisiéme iour du mesme mois, nous arriuasmes à *Burgos*, qui est la principale ville de Castille, & si considerable dans les Estats des deux Castilles, qu'elle y possede le premier rang, bien que *Tolède* le luy dispute. Nous n'auions point esté incommodéz du chaud depuis nostre départ, mais ie vous assure que nous le fumes beaucoup ce iour là du froid. Il faisoit vne bise si cruelle, qu'elle geloit tout, & mesme nous trouuasmes de la glace en beaucoup d'endroits. Aussi *Burgos* est la plus froide ville d'Espagne, & est située au pied d'une assez grande Montagne. Elle a esté autrefois fort marchande, mais depuis peu, elle a presque perdu tout son commerce. Elle n'est pas fort grande, mais ce qu'on y voit de plus beau, est l'Eglise & l'Archeuesché

Burgos.

l'Archeuesché, qui pour l'Espagne sont des Chefs-d'œuvre, car on y bastit generalmente assez mal, en des endroits par pauvreté, en d'autres faute de pierre & de chaux, ce qui fait que par tout & à Madrid mesme, on voit beaucoup de maisons de terre. Et ceux qui y bastissent le mieux le font avec de la brique, qu'ils lient avec de la terre au lieu de chaux. Vn autre ornement de *Burgos*, est vn Pont large & fort commode, qui va du fauxbourg à la ville. On tient que les Habitans parlent le meilleur Castillan de toute l'Espagne. Il est certain que de son territoire il sort de tres bons Soldats, & que le Roy n'a gueres d'endroit d'où il en tire plus. Nous y receûmes vne ciuilité toute extraordinaire d'vn Marchand pour qui nous auions vne lettre du Douïannier de *Vittoria*. Il ne se mit pas seulement en peine de nous faire trouuer compagnie pour Madrid à cause du danger des voleurs; mais de plus voyant que nous estions en vn logis où nous serions maltraitez. Il nous mena faire vn tour par la Ville, & nous conduisit chez soy, où il nous donna à disner avec beaucoup de franchise, qui valoit mieux que tout ce qu'il mist sur la table. On ne sert que plat apres plat, & on commence par la soupe qui est vn peu de bouillon, avec deux ou trois petites tranches de pain. On sert à chacun vne petite coupe ou écuelle de terre faite en forme de gobelet, le poivre & le saffran rehaussent si fort le goust de la Menestre que l'on a peine à la manger. C'estoit vn Samedy, & comme l'on mange en ce pays, ce iour là, les foyes,

*Ciuilité
d'un Mar-
chand.*

*Ordre du ser-
uice de ta-
ble.*

Difficulté de
l'Authéur à
s'exprimer
en Espagnol.

les cœurs, les poulmons, les pieds, la queuë & la teste des bestes, nous fûmes seruis de quelques-uns de ces mets. Enfin nous le fûmes beaucoup mieux que si nous eussions deu courir les rauernes pour nous acheter de quoy manger. De plus il nous défraya de si bonne grace, que nous fûmes surpris, car avec beaucoup de liberté, il nous mena dans la chambre, où estoit mis le couuert, & où la femme estoit au lit malade de la fiéure quarte. Ce iour là ie fis tres suer ma memoire, pour en tirer tous les maux Espagnols, qui pouuoient y estre cachez depuis que nous l'estudions à Florence; & dés que ie rencontrois quelque terme de ciuilité, ie le repetois si souuent, qu'on voyoit bien que i'estois en grande disette de complimens. Monsieur de P..... disoit de fois à autre quelque mot, & Monsieur de S..... se teut tousiours. Tellement que tout le faix de l'entretien tomboit sur moy, qui ne m'en pouuois gueres bien démêler, sur tout quand la femme commença à luy parler de son lit. Je ne sçauois si ie deuois la traiter de *Vuestra merced*, ou de *Vuestra señoria*, & i'estois si embarrassé, que souuent croyant que le premier ne conuenoit qu'aux hommes, i'en rougissois comme d'un grand peché, & ie me reprenois aussi-tost en disant le second, qui ne se donne qu'aux personnes de qualité, car *Vuestra merced*, est icy de tout genre, & y est si commun, que les palfreniers & les gueux s'en honnorent l'un l'autre. Mon refuge fut de boire à sa guerison, en disant *Señora a la salud de....* (I'hesitay en cét endroit ne sçachant de

quel mot me seruir, & ie crois que ie me seruis de tous deux *qué Dios le dia prompta guarison.*) Je ne sçay si elle m'entendit, car à present i'ay appris que ce dernier mot n'est pas Espagnol. Mais ie sçay bien que ie commis vne grande inciuité, car ie mis la main au chapeau, ce qu'on ne fait point icy quand on est à table. Apres nous estre mieux escrimés des dents que de la langue, il falut nous retirer, & nostre hoste ne nous retint pas long-temps, & à la façon du pays sortit le premier, car si l'on se boutonne icy à rebours, on y obserue *L'introitus domini, & l'exitus alieni* d'une autre façon, & on dit que le Maistre sort le premier, pour en accompagnant l'Estranger, le laisser derriere soy toujours Patron de la maison. I'oubliai de faire le compliment d'adieu à la femme. A nostre retour au logis où nous auions mis pied à terre, nous trouuâmes que la veufue chez laquelle nous estions logez estoit yure, surquoy ie diray qu'en Allemagne ie n'ay pas veu tant de femmes qui se foulassent, que i'en ay rencontray au deça des Pyrenées. Celle cy n'a esté que la seconde, qui apres s'estre gorgées de vin qu'on enuoye prendre à la tauerne, s'en venoient pisser à l'escurie deuant tous ceux qui y estoient. Nous fûmes voir avec nostre Marchand vn Hospital, vn Conuent, & vne Eglise, où il y auoit vn Crucifix merueilleux à ce que l'on dit. Les Moines y attendent les passans avec vn autre Crucifix d'argent avec lequel ils en cherchent, le presentant à baiser, & à mesme temps le plat pour receuoir l'aumône : comme

*Ceremonie
contraire à
celle de
France.*

nous n'estions gueres accoustumez à cette double action, de porter les levres à vn endroit, & mettre en mesme temps la main à la bouche, nostre deuotion se ralentist fort, & voyant que nostre Marchand s'en scandalisoit, ie luy demanday si c'estoit icy la coustume de presenter le Crucifix à baiser aux passans, & qu'en nostre pays cela ne se pratiquoit pas. Ainsi ie sauuy nostre action qui ne leur paroissoit pas de bons Chrestiens, car le monde est icy encore plus scrupuleux & moins éclairé qu'en Italie; iusques là qu'en vn endroit où nous ne salüions pas toutes les Croix, on nous cria que nous n'estions pas Chrestiens; mais si on vouloit les salüer, on auroit beaucoup à faire à cause de la grande quantité qu'il y en a, en mesme temps qu'on en découure vne, on en voit auprès vne vingtaine d'autres de diuerses tailles. Elles sont presque toutes de bois, & au lieu qu'en Allemagne, en France, & en Italie, on les voit avec vn grand chapiteau, celles-cy n'ont point de bout où repose la teste du Crucifix. Bien que nous fusions presque resolu de coucher à *Burgos*, nous changeâmes d'avis presque aussi-tost que nous eûmes quitté nostre Marchand, sur ce qu'on nous dit que nous trouuerions à trois lieües de cette Ville vn tres-bon logis; les valets estans allez promener penserent nous en empêcher l'execution. Car comme l'vn d'eux estoit entré dans l'Eglise avec ses esperons, on luy ferma les portes pour en auoir de l'argent, de mesme qu'on nous voulut faire au Palais à Thoulouse, mais enfin il s'en tira

& reuint. Nous montasmes aussi-tost à cheual , & dès que nous fûmes hors de la Ville, nous manquasmes le grand chemin; vn Prestre qui nous en auertit nous assurant que c'estoit le mesme d'aller au lieu d'où il estoit , fit que nous le prîmes pour guide, mais nous fusmes tres-mal logez. Le lendemain avec la pluye & le froid, nous fûmes dîner à *Lerma* , & y sejourناسmes tout le reste du iour , y ayant trouué vne assez bonne maison. Chasteau de Lerma. Monsieur P.... coucha au lit où auoit dormy le Duc de Lorraine. Nous fûmes voir la maison du Seigneur, qui passe pour la plus belle d'Espagne apres l'Escorial. C'est vn vaste bastiment, mais assez mal entendu , & qui n'est accompagné ny de iardin ny de plantage pour la promenade. Comme c'estoit le Dimanche de *Quasimodo* , nous trouuasmes tous les Habitans du bourg qui y estoient assemblez , & beuoient entr'eux dans vne grande salle. Dès que nous y entraimes, on vint fort ciuilement nous presenter à boire, & le *Corregidor*, qui est l'Officier du lieu, nous vint entretenir & nous fit voir quelques chambres de ce Palais.





Arrivée de l' Auteur à Madrid. Pourquoi les François sont appelez Gauaches. De la Maison du Roy. De ses Hallebardiers ou Gardes du Corps. Prisons superbes. Les Espagnols mauvais Comédiens.

CHAPITRE V.



*pourquoy
les François
sont appellez
Gauaches.*

ESTANS partis le cinquième du courant de *Lerma*, nous arriuasmes le neuvième à *Madrid*, où nous souhaitions avec passion d'estre, tant pour y iouyr de quelque repos, que pour passer dans vn plus doux climat, car dans toute cette *Castille*, nous n'auions eu que froid, pluye & vent, & le pays y est si sauuage, que quand nous découurions quelque endroit moins inculte, nous en approchions avec ioye. Je ne vous sçauois dire la quantité de Pelerins François qui alloient ou qui venoient de saint Iacques en *Galice*. Ce sont eux qui font que les Espagnols nous nomment *Gauachos*, puisque c'est vne marque qu'en France nous auons bien du monde & bien faineant, de venir ainsi border les chemins d'Espagne. L'ignorance & la gueuserie sont cause de ce desordre, & qu'il meurt en Espagne toutes les années, ie ne sçay combien de pauvres Pele-

rins, qui n'y sont pas receus comme en Italie, car icy ils n'ont dans les Hospitiaux que le couuert. Le plus ioly bourg que nous vîmes en chemin fut *Aranda del Duero*, où nous nous preparâmes pour passer le septième la Montagne de *Samosierra*, qui separe la vieille Castille d'avec la nouvelle, où est *Madrid*. On nomme ces passages *Puertos*, tout de mesme que si c'estoit quelque Riviere qu'on deust passer en bateau ou à gué, & au commencement nous y auons esté trompez, croyant que ce seroit quelque Torrent fascheux. Ce iour là nous eufmes pluye, grêle, neige & vent, & ne reconnûmes point que l'Espagne fût plus chaude que les autres pays; puisque nous nous sentions glacez en vne saison si auancée, au milieu des deux Castilles. On ne quitte les Montagnes qu'à trois ou quatre lieuës de *Madrid*, d'où l'on voit encore leurs sommets blancs. La plaine où elle est située, n'est pas fort égale, & l'on ne trouue qu'enfonceures de demy quart en demy quart de lieuë. Le terroir n'est garny d'aucun arbre; du costé que nous en approchâmes il est cultiué, mais il ne semble pas fort bon, n'estant que sable & terre legere, hormis quelques costeaux & quelques décentes, vn peu de bois & beaucoup de pierres. Nous auons eu par tout bon chemin, aussi dit-on que la mauuaise terre le produit, & quand nous demandions celuy de *Madrid* qui est droit & large, on nous disoit avec vne rodomontade Espagnole, que nous ne pouuions le manquer, puisque c'estoit *El mayor camino que tanga el mundo*.

Aranda del Duero.

On appelle Ports les passages des Montagnes.

Rodomontade de Espagnole.

C'est à dire le plus grand chemin du monde.

Du costé que nous approchâmes de cette Ville, elle ne paroît pas beaucoup, mais de celuy où est le *Buen Retiro*, la veuë en est tout à fait agreable; elle n'est fermée d'aucunes murailles; les ruës en sont toutes larges, mais les plus puantes du monde. Ceux qui calculent bien toutes les immondices qu'on y iette, disent que l'on les parfume tous les iours de ce qui sort de plus de cent mille bassins. Le pavé est si rompu qu'il est encore pire que celuy de Poictiers, & les carrosses y sont si rudes, que de s'en servir en des lieux si inégaux, c'est se condamner à la rouë. Elle est d'une grandeur approchante de celle de Leïden ou d'Vtrecht.

*Les maisons
excessive-
ment cheres
à Madrid.*

Les maisons y sont extraordinairement cheres, aussi bien que toutes choses. On ne bastit que de brique & de terre, à cause qu'on a que peu de chaux, & que la pierre se doit tirer de sept lieuës loin, c'est à dire d'auprés l'Escorial. Vne maison qui passeroit pour chetive ailleurs, se vend icy des vingt & vingt-cinq mil escus. Quand vn homme bâtit on tient qu'il a beaucoup d'argent en bourse. Ceux qui ont esté dans les Gouvernemens d'outremer, à leur retour abbatent leurs maisons & font des Palais, par où l'on voit qu'ils ont esté ou Vice-Ducs de Milan, ou Vice-Roys de Naples, ou Gouverneurs de Flandres. Ainsi cette Ville qui est nouvelle, & dont la plûpart n'a esté bastie qu'à la legere, & selon les moyens de ceux qui y vouloient habiter, s'embellit aujour-d'huy, à mesure que la meilleure partie du revenu du

du Roy, vient à se repartir entre les mains de ceux qui l'administrent. *La plaza Mayor*, est fort belle, elle est vn peu plus longue que large, & à tous ses costez on voit des maisons vniformes, qui sont les plus hautes de *Madrid*. Elles sont toutes entourées de deux ou trois rangs de balcons pour seruir aux spectacles des festes des Taureaux, qui sont les plus celebres ceremonies d'Espagne.

La grande place de Madrid.

Festes ou courses des Taureaux.

C'est, à ce que l'on dit, vn diuertissement qui est resté des Maures, & qui tient beaucoup de la Barbarie ancienne. Il est tellement au goust de la Nation, que toutes les Villes ont leur Feste de cette nature, & ne croiroient pas auoir aucun bonheur, si elles manquoient à la solemniser. Le Roy n'oseroit s'absenter de celles de *Madrid*, sans que le peuple en murmurast. Son Palais est à vn bout de la Ville sur vne hauteur presque imperceptible; du costé par où l'on y va, il a la veüe sur vne petite Riuiere qui passe du costé où il n'y a point de maisons, & partage vne petite vallée où l'on voit quelques plantages, par où il peut aller à la *Casa del campo*, qui est vn chetif bastiment de plaifance, où il n'y a rien que quelques allées dans vn bois. Sur ce ruisseau plutôt que Riuiere, *Philippes II.* fit bastir vn grand & large Pont, mais qui n'est mouillé d'eau qu'en quelques arcades. Aussi crois je qu'il a esté plutôt fait pour passer plus commodement l'enfonceure de cette vallée, que pour seruir de grand Pont à vn petit ruisseau. Il n'y a rien de magnifique en la maison du Roy, mais elle n'est pas non plus si chetiue qu'on nous l'auoit representée. Elle a au

Casa del campo

De la maison du Roy.

deuant vne tres-belle place, où elle ne feroit pas vne laide façade, si le bastiment en estoit vn peu plus haut, & si vne Tour qui y manque estoit acheuée. On y voit deux cours quarrées assez grandes. Tous les Conseils se tiennent dans le Palais, & le Roy peut aller en chacun des lieux où ils s'assemblent, par des galleries secrettes. Cela fait qu'il y a tousiours grand monde & grand bruit aux heures que lesdits Conseils sont assemblez. Au quartier du Roy tout est tranquille, & personne ne remuë iusques à l'heure qu'il va à la Messe, qui est le temps auquel il le faut voir; alors on dispose ses Hallebardiers tout le long de la galerie où il doit passer; ils sont composez d'Allemans, de Bourguignons & d'Espagnols; il y en peut auoir deux ou trois cens, qui portent tous la liurée iaune avec des bandes de velours rouge. Il n'y a point d'autres Gardes. Le Roy sortant de son appartement, a deuant soy, le Capitaine desdits Gardes, & est suiuy d'une ou deux personnes. En passant au milieu de ces Hallebardiers, il reçoit les Requestes qu'on luy presente de part & d'autre. Vn iour qu'il alloit à sa Chappelle, nous voulûmes entrer deuant luy afin de le mieux voir; mais l'Huissier qui estoit à la porte fit, comme vn autre nous auoit fait à Ratisbonne en pareille occasion, disant que les habillez de couleur ne pouuoient entrer. Il n'y a point de maison en cette Ville que ie trouue plus belle que les Prisons, mais il n'y en a point où ie voulusse moins habiter. C'est vn bastiment massif, long & large, dont les fenestres sont bien treillissées de

*Hallebardiers du Roy
vestus de
iaune.*

*Prisons su-
perbes.*

bons barreaux de fer, qui semblent y estre mis autant par ornement que pour la sureté; en effet outre qu'ils ne sont point à petits quarraux, & qu'ils sont beaucoup plus larges que ceux des grilles des Religieuses, ils sont dorez & façonnez avec art: tellement qu'on ne trouuera pas étrange que ie m'y fois mépris, & que j'aye crû au commencement cette maison l'habitation de quelque Grand d'Espagne.

Tous conuiennent qu'il n'y a point de Ville en Espagne, où il y ait tant de monde qu'en celle-cy, & il est aisé à le croire, puisque pour sa grandeur elle est fort bien peuplée; apres Paris ie n'en ay ^{Madrid lieu} ^{peuplé.} veu aucune où il y ait tant de carrosses; on ne les voit attelés que de Mules, & il n'y a que le Roy & son grand Escuyer qui en fassent mettre plus de quatre. On n'y voit autre magnificence qu'un peu de dorures aux ferrures, & au dedans de l'Imperiale, la plûpart de ces maisons roulantes sont couuertes de toille cirée. D'un costé de la Ville il y a le *Prado*, qui est vne grande allée où l'on va ^{Le Prado.} au Cours, & auprès duquel est vn grand bastiment, mais assez bas, qui est vne maison du Roy nommée le *Buen Retiro*. Le Comte d'Oliuarés pen ^{Le Buen Retiro.} dant son Ministère, dépensa beaucoup de millions pour vne piece qui n'est pas grand' chose. Je n'en ay veu qu'une partie, & vn endroit où l'on prepare vne Comedie en machines qui coûtera beaucoup, vn Florentin en est l'Entrepreneur. Pour Comedies ordinaires nous auons icy deux Theatres où l'on iouë tous les iours. Les Comediens

ne prennent pour eux, qu'environ vn fol & demy pour personne, autant en donne-t'on pour l'Hospital, & apres pour monter aux bancs, on donne environ deux sols, qui sont pour la Ville à qui appartiennent les Theatres; pour s'asseoir il en couste sept sols de France, tellement qu'en tout la Comedie couste près de quinze sols. Quant à la composition & aux sentimens qu'on y touche, ie n'en sçauois rien dire de certain, ma connoissance en la Langue n'allant pas encore si auant que i'entende la Poësie, où sont tousiours les façons de parler les plus figurées. La representation n'en vaut presque rien, car excepté quelques personnages qui reüssissent, tout le reste n'a l'air, ny le genie de vray Comedien. Ils ne ioüent pas aux flambeaux, mais en plein iour, ce qui empesche que leurs Scenes ne paroissent avec éclat. Les habits des hommes ne sont ny riches, ny proportionnez aux sujets. Vne Scene Romaine & Grecque, se represente avec des habits Espagnols. Toutes celles que i'ay veuës ne sont composées que de trois Actes qu'ils nomment *Jornadas*. On les commence par quelque Prologue en Musique, mais on chante si mal, que leur harmonie semble des cris de petits enfans. Aux Entr'actes il y a quelque peu de farce, quelque Ballet ou quelque intrigue particuliere, ce qui est souuent le plus diuertissant de toute la piece. Au reste, le peuple se frappe si fort de ce diuertissement, qu'à peine y peut on auoir place. Les plus honorables sont tousiours prises par auance, & c'est vne marque que l'oisiueré est

*Les Espa-
gnols mau-
uais Come-
diens.*

excessiue en ce pays, puisque dans Paris mesme où l'on ne iouë pas tous les iours, on ne voit point tant d'empressement d'aller à la Comedie.



De l'humeur des Espagnols. Qu'ils sont moins fiers que leur mine le monstre. En quelle estime sont les Comtes de Castiglio, Peñoranda & d'Ognate. Auantages des Grands, insolence des Artisans. Occupations du Roy, & la maniere dont il passe la vie. Austerité Espagnole. Suite des occupations du Roy. De quelle façon on presente les Requestes & Memoires à sa Majesté, & de quelle sorte elle y répond.

CHAPITRE VI.



YANT rapporté assez exactement ce qui concerne le particulier des lieux que nous auons veus, ie veux dire ce que i'ay remarqué en general de l'humeur des Espagnols & de leur gouvernement.

On estime cette Nation fort rogue & fort fiere, mais au fonds, elle ne l'est pas tant qu'elle le semble; sa mine trompe sans doute, & quand on la frequente, on n'y trouue point tant de gloire qu'on se l' imagine, & l'on reconnoit que c'est vn vice qui luy vient plütoft d'vne fausse Morale, que d'vn

Les Espagnols moins fiers qu'ils n' paroissent.

*Causes de la
fierté Espa-
gnole.*

temperamment insolent. Elle croit que c'est grandeur d'ame, que de paroître fanfaronne en les gestes & en ses paroles. Et le mal est, que voyant fort peu les autres Nations, elle n'a pas moyen de s'appercevoir de ce défaut qui luy vient avec le lait qu'elle succe, & le Soleil qui l'éclaire.

Il se trouue des Espagnols si ignorans, qu'ils ne croient pas qu'il y ait d'autres terres que l'Espagne, d'autre ville que Madrid, & d'autre Roy que le leur. Quand ie parle d'Espagnols ignorans, j'entens parler de ces bons & purs Castillans, qui n'ayant point quitté leur foyer ne sçauent si Amsterdam est aux Indes ou dans l'Europe. La Noblesse & les Grands ne sortent gueres de *Madrid*, ils ne vont à la guerre ny aux pays Estrangers, si on ne leur donne des Charges, ou si on ne les y enuoye. On ne sçait ny d'auis de Gazettes, ny de nouvelles imprimées ou écrites, & ie n'ay iamais esté si étonné que d'apprendre que cette Nation que nous croyons si raffinée, que nous estimons si imperieuse, & que nous publions posséder le secret de la Monarchie vniuerselle, & de mettre aux ceps tout le reste de la Chrestienté, n'ait que peu de personnes qui puissent passer pour grandes testes, dont on tient que le Comte de *Castiglio* Viceroy de Naples, n'est pas le moindre, *Peñoranda*, *Dom Luis de Haro*, & vn autre, sont ceux qui gouvernent tout. Le Comte d'*Ognate* est vn grand esprit, mais suspect au Fauory, qui le tient le plus qu'il peut éloigné des affaires. Les Grands d'Espagne ne le paroissent que de loin. Je les trouue icy

*Cét autre est
D. Fernan-
do de Con-
treras.*

fort petits, & ie crois que tout leur auantage consiste à se pouuoir couvrir & asseoir en presence du Roy, n'y ayant au reste point de Republique où ie voye plus d'égalité qu'icy. Vn Cordonnier, quand il aura quitté sa forme & son halefne, & qu'il aura mis son épée & son poignard à son costé, à peine osterá le premier son chapeau à celuy pour qui il traualloit vn moment auparauant dans sa boutique. On ne peut parler au moindre de la populace sans luy bailler tous les titres d'honneur, & entr'eux ils se traittent de *Señores Caualleros*. Quand vn gueux demande l'aumône, en la luy refusant, il faut luy faire le compliment de *Perdone Vuestra merced no tengo dineros*, c'est à dire, *pardonnez moy, Monsieur, ie n'ay pas de monnoye*. Il n'y a point de Prince qui viue comme le Roy d'Espagne, toutes ses actions & toutes ses occupations sont toujours les mesmes, & marchent d'vn pas si égal, que iour par iour, il sçait ce qu'il fera toute sa vie. On diroit qu'il y a quelque loy qui l'oblige à ne iamais manquer à ce qu'il a accoustumé. Ainsi les semaines, les mois, les années, & toutes les parties du iour, n'apportent aucun changement dans son train de vie, & ne luy font rien voir de nouueau. Car à son leuer, selon le iour qu'il est, il sçait quelles affaires il doit traiter, ou quels plaisirs il doit gouter. Il a ses heures pour l'Audience estrangere & du pays, & pour signer tout ce qui regarde l'expedition de ses affaires, & l'employ de ses deniers, pour oüyr Messe, & prendre ses repas. Et l'on m'a assuré, que quoy qu'il arriue, il demeure fixe sur

*Auantages
des Grands
d'Espagne.*

*Insolence des
Artisans.*

*Occupations
du Roy, &
la maniere
dont il passe
la vie.*

cette façon d'agir. Tous les Samedys il s'en va à vne Eglise qui est au bout du vieux *Prado*, nommée *l'Atocha*, où il a vne deuotion particuliere à la sainte Vierge, disant que c'est d'elle qu'il a receu de grandes faueurs, & des secours merueilleux en ses plus grandes aduersitez. La France rapporte aussi à ses prieres toutes ses prosperitez, & comme celles de ces deux grands Estats sont depuis si long-temps diametralement opposez, il semble vn peu incompatible, que n'arriuant gueres de bonheur à l'vn qui ne soit le malheur de l'autre, tous deux se vante de l'auoir propice. Toutes les années il va au mesme temps à ses Maisons de plaissance. On dit qu'il n'y a qu'vne maladie qui le puisse empêcher de se retirer à *Aran*, au *Pardo*, ou à *l'Escorial*, aux mois, qu'il a accoûtumé de iouïr de l'air de la campagne. Enfin ceux qui m'ont parlé de son humeur, m'ont dit qu'elle répond à sa mine & à son port, & ceux qui l'ont approché, assurent que quand ils luy ont parlé, ils ne luy ont iamais veu changer d'affiette, ny de posture, qu'il les receuoit, les écoutoit, & leur répondoit avec vn mesme visage, n'ayant rien de mobile en tout son corps que les levres & la langue. Cette grauité naturelle ou affectée, est vne partie si essentielle à la Royauté en ce pays, qu'on nous a dit qu'vn iour la Reyne s'estant emportée à rire vn peu trop à table, pour les postures & les discours ridicules d'vn bouffon on l'auertit que cela n'estoit pas seant à vne Reyne d'Espagne, & qu'il falloit estre plus serieuse, dequoy se trouuant surprise, estant ieune & nouvellement arriüée d'Allemagne

*Austerité
Espagnole
exercée con-
tre la Reyne
mesme.*

magne, elle leur dit qu'elle ne s'en pouuoit empêcher, si on ne luy ostoit cét homme, & qu'on auoit tort de le luy faire voir, si on ne vouloit pas qu'elle en rit. Deux iours de la semaine il donne audience publique, mais elle va principalement à receuoir les Requestes & Memoires de ceux qui ont à luy demander quelque grace. Il ne leur répond pas sur le champ, mais les fait toutes porter en vn endroit, où elles sont veuës & leuës par vn Secretaire d'Etat, qui les distribuë aux diuers Conseils, selon qu'elles touchent les choses de leur objet. Apres c'est à celuy qui veut estre expedié, d'aller voir aux Secretaires quelle réponse on y a faite, mais souuent ils ne l'y trouuent pas, sur tout, si c'est quelque pretention de payement ou de recompense; & lors qu'il a perdu toute esperance de sçauoir ce qu'est deuenüe sa Requeste, il luy est permis d'en presenter d'autres tant de fois qu'il veut; mais cela y sert de peu, car le Roy n'en voit le plus souuent aucune, & tout est touïjours porté au mesme Conseil, qui n'ayant pas dessein de le contenter, ne luy fait iamais voir ny requeste, ny réponse, ainsi il se trouuera dans la ville de *Madrid* beaucoup de supplians, qui apres des années entieres y perdent leur ancre & leur papier. Sa Majesté a aussi des heures auxquelles elle signe toutes ses expeditions d'Etat, & de ses finances. Tellement qu'il ne se fait rien, & il ne se donne pas vn sol sans les ordres signez de sa main, au lieu qu'en France les Secretaires d'Etat tiennent le cachet & la signature du Roy en leur pouuoir; ce qui leur seroit vn moyen de faire beaucoup de choses

Suite des occupations du Roy.

De quelle façon on presente les Requestes & memoires au Roy. & de quelle sorte il y répond.

de leur chef s'ils en vouloient abuser. Il est vray qu'icy, aussi bien que là, les Secretaires ne signent & ne presentent rien à signer, qui ne soit au gré du Fauory ou premier Ministre. Et *Dom Fernando de Contregas*, Secretaire general, & qui avec *Peñoranda*, & *Dom Luis de Haro*, gouuerne tout, ne fait rien signer que celuy-cy ne l'ait approuué, & le Roy qui s'en repose sur luy, signe tout ce qu'on luy presente sans le lire, car il n'y eut iamais de Prince plus débonnaire, & qui eust plus de confiance en ses Ministres que celuy-cy, qui apres s'estre déliuré du *Comte Duc*, ne vécut sans Fauory qu'autant de temps qu'il s'en passa iusques à la mort de la Reyne, qui arriua bien-tost apres la disgrace de ce premier Ministre.



Dom Luis de Haro, heritier des biens & de la faueur de son Oncle. Estats des deux Castilles. Demandes du Roy à ces Estats. Grandes dépenses qu'il fait au dedans de son Royaume. Confiscation à son profit sur des Religieux. Dépense excessiue pour un Pont. Raillerie sur ce Pont. Inclinations du Prince d'Espagne. Sa maladie & sa mort, imputée à la negligence de Dom Pedro d'Arragon.

CHAPITRE VII.



EV de temps apres le deceds de la Reyne, le Roy fit entrer dans sa Priuanga, comme l'on parle icy, le neveu du disgracié, qui aujourd'huy est le tout puissant en cette Cour. Il en est aussi vn des plus riches, & comme il a recueilly toute la succession du Duc d'Oliuarez, il semble qu'estant possesseur de tant de biens, il se contente de iouyr de son credit, sans se seruir de ses maximes, & se rendre au mesme temps heritier de la haine qu'on luy portoit, à cause que sa politique estoit tout à fait interessée. On croit donc que le Fauory ne met pas les mains dans les coffres de son Maistre, aussi est-il besoin d'en vser de la sorte, car ils n'ont iamais esté tant épuisez, outre l'argent qu'il faut au

c'est à dire faueur.

Dom Luis de Haro heritier des biens & de la faueur d'Oliuarez son Oncle.

Prince de Condé & à ceux qui l'ont suiuy, tous les mois, & dont ils sont tres-mal payez, cette Cour est encore obligée de faire des frais extraordinaires pour la Catalogne. Elle n'y a que fort peu de monde, & elle fait vn traité pour y faire venir trois ou quatre mille Valons & Allemans, dont le moindre Fantassin luy couste six vingts escus. Elle a promis au Marquis *Serra*, qui est à cette condition retourné à Barcelonne, cent mil écus par mois, pour y maintenir l'armée, & resister aux François. On attend la Flotte des Indes, mais comme l'année passée elle n'apporta pour le compte du Roy que huit cent mil écus, on ne sçait ce qu'apportera celle cy, bien qu'on publie qu'elle sera fort riche, & qu'elle sera chargée du reuenu de deux ans. Auant que le Roy partit pour *Aranjuez*, il assembla les Estats des deux Castilles, qui sont composez des deputez de vingt-deux Villes. Chaque Ville y en a deux. On appelle cela tenir *Las cortes*. Le Roy les harangua, & leur dit que de dix millions d'or que luy donnoient ses Royaumes, il ne luy en reuenoit que trois au plus, & que veu les necessitez de l'Estat, il vouloit qu'ils auisassent aux moyens de les luy faire toucher tous entiers. Que pout cét effet chaque Ville prist le soin de faire porter sa taxe dans ses coffres, qu'on supprimast beaucoup d'Officiers établis pour l'administration de ses finances, & qui luy en mangeoient la meilleure partie, & leur demanda aussi quelque augmentation. Les *Cours* s'assemblent, & traouillent encore sur cette affaire, mais on doute fort qu'elles consentent cette

C'est un noble Genois.

Estats des deux Castilles.

Demandes du Roy.

suppression, parce que ce seroit ruiner beaucoup de monde, & quantité de leurs parens; quant à l'augmentation, on croit qu'elles ne iugeront pas que le peuple puisse payer plus qu'il fait, veu la misere & la pauureté du pays. Cependant ce Prince, outre ces dix millions d'escus, ne tire presque rien de ses peuples; car de la Nauarre, de l'Arragon, & du Royaume de Valence, qu'on ne ioint pas aux Castilles, on ne croit pas qu'il en tire plus de deux millions.

Tout le monde connoist les dépenses auxquelles l'obligent les grandes guerres qu'il soustient, mais outre cela, il en fait au dedans qui luy consomment le plus clair de ses reuenus. Ce s'ont diuerses pensios; n'y ayant presque aucun Grand d'Espagne, Duc, Comte, Marquis, ny Cheualier, qui ne soit couché sur l'Estat; ce n'est pas pour les seruices qu'ils ont rendus à la guerre, mais pour ce que la plûpart d'entre eux sont dans vne necessité tres grande: iusques-là qu'on m'a assuré, qu'il y en a beaucoup qui ont traité avec leurs creanciers, & qui leur laissent toucher leur pension, moyennant vne petite somme qu'ils en tirent pour s'aider à viuoter. Aussi ne compte t'on pour riches, outre les trois Fauoris nommez cy-dessus, que le Duc d'Albe, le Marquis de Leganez, le Comte d'Ognate, & deux ou trois dont i'ay oublié le nom, tout le reste de la Noblesse n'a pas de quoy fournir à la dépense qu'elle fait. Je ne rapporte que ce qu'on m'en a dit, n'ayant pas esté assez long temps à *Madrid*, pour m'en estre bien éclaircy. Mais quoy qu'il en soit, quand le Roy n'auroit pas

Grandes dépenses que le Roy est obligé de faire au dedans de son Estat.

à leur payer ces pensions, il en a beaucoup d'autres qui luy coustent vne bonne partie de son reuenu. On compte en toutes ses Armées ie ne sçay cōbien d'Officiers reformez, à qui l'on donne leurs gages, comme s'ils estoient dans le seruice actuel. Il est vray qu'on les paye le moins que l'on peut, & ie ne sçay comme ils peuuent viure, ayant parlé icy à vn Alfier qui venoit de Portugal, & dont la paye est de douze écus par mois, qui protestoit n'en auoir pas receu fix en dix années.

*Confiscation
faite sur des
Religieux
au profit du
Roy.*

Il ya quelque temps que de bons Religieux furent obligez de mettre dans les coffres du Roy soixante mil écus, ce qui les a fort faschez, & a refroidy le zele qu'ils auoient pour la Maison d'Autriche en ces quartiers. Ils auoient embarqué cét argent sur la flotte sans l'enregistrer, & l'affaire ayant esté découuerte, on le leur confisqua selon les loix. Le Pere qui auoit esté mis à la conduite de la somme, fit que les gens du Roy ne purent la trouuer, mais comme on confisqua les fonds des autres Couvents, ils la presenterent, & on l'appliqua au profit du Roy, quoy que ces bons Peres allegassent qu'ils ne l'auoient fait venir que pour bastir vne Eglise au lieu d'ou est leur Saint Fondateur.

Ce Prince ne dépense rien, ny à bastir, ny en jardinages, son Palais pourroit estre orné en beaucoup de façons, & la hauteur où il est, auroit grand besoin d'vne muraille, qui en forme de terrasse releuast toute cette pente, qui semble tous les iours s'affaisser. Au bas on pourroit faire vn beau jardin, d'vn bois qui ne sert que de repaire à quelques

lapins, & de nid à des Corneilles que Charles-quin
y fit apporter des Pays-bas. La Riviere qui passe au
bas se nomme *Mançanares*, elle est si petite que le
nom qu'elle porte est plus long qu'elle n'est large,
son lit est sablonneux, & en Esté elle est si basse,
qu'au mois de Juin & de Juillet, on y fait le Cours
des carrosses. Le Pont ou la Chaussée sur laquelle on
la passe, est longue & large, & a cousté ie ne sçay
combien de cent mille Ducats, & celuy-là n'estoit
pas sot, qui dit lors qu'on luy racontoit que Phi-
lippe II. auoit fait vne telle dépense pour vne si che-
riue Riviere, qu'il falloit vendre le Pont ou acheter
de l'eau.

*Dépense ex-
cèssive pour
un Pont.*

*Rail'erie sur
la Riviere
& sur son
Pont.*

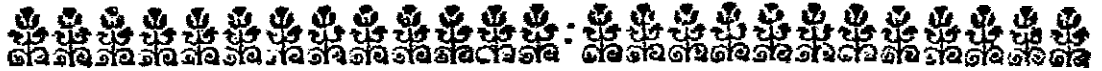
On me contoit ces iours passez, que le Roy a eu
plusieurs Fils naturels de diuerses personnes, mais
que pour en courir l'honneur, il ne paroît que
D. Iuan d'Austriche. Des legitimes qu'il eust, il ne
luy resta que le Prince & l'Infante, tous les autres
sont morts assez ieunes. Le Prince estoit d'un esprit
hardy, mais sanguinaire & cruel, selon les marques
qu'il en auoit données. On tient que ce qui l'enleua
à tant d'Estats, dont il estoit regardé comme l'uni-
que heritier, fut que *Dom Pedro d'Arragon*, premier
Gentilhomme de sa Chambre, ayant souffert qu'un
ne nuit il coucha avec vne fille de ioye, il s'échauffa
tant avec elle, que le lendemain il tomba malade
d'une grosse fièvre. Les Medecins n'ayant pas sceu
ce qui s'estoit passé, le saignerent, & ainsi affoiblis-
sant ses forces, dont la diminution caufoit son mal,
auancerent sa fin. *Dom Pedro*, pour n'auoir pas em-
pesché cet excez, ou pour ne l'auoir pas découuert

*Inclinations
du Prince
d'Espagne.*

*Maladie de
ce Prince.*

*Et sa mort
imputée à la
negligence de
D. Pedro.*

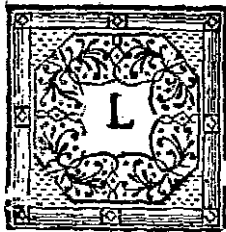
aux Medecins, en a esté long-temps disgracié, & bien qu'il soit beaufrere du Fauory, ne peut encore retourner à la Cour, il luy est seulement permis de demeurer en vne maison à vn bout de la Ville, où il ne reçoit point de visites & n'en rend point avec éclat.



Disgrace du Comte d'Oliuarez. Ses adresses, & ses artifices. La Reyne le détruit dans l'esprit du Roy, & le fait chasser de sa Cour. Sa mort. Pourquoi Dom Luis se contente du rang de Fauory. Traits d'esprit du Duc de Villa Medina. Son amour indiscrete. Effets de cette amour. Sa mort.

CHAPITRE VIII.

*Disgrace du
Comte d'O-
liuarez.*



*Ses adresses
pour tromper
le Roy.*

A chute du Comte d'Oliuarez a fait du bruit par toute l'Europe, & a montré que la faueur qui n'est fondée que sur la bienueillance du Prince, & qui ne se maintient que par l'artifice de celuy qui la possède, n'est pas de durée, comme celle qui s'appuyant sur de bons seruices, rend la personne necessaire à celuy à qui elle est agreable. Aussi raconte-t'on que celuy cy s'est conserué vn temps l'esprit & l'affection du Roy par de petites adresses, qui l'ont enfin perdu. Entr'autres on m'a parlé d'vne, dont il se seruit

seruit pour abuser son Maistre, sur vne plainte qu'on luy auoit faite, c'est que le pain estoit encheri, & auoit presque manqué à *Madrid*, à cause qu'il auoit pris vne somme d'argent des Villages circonuoisins, pour les exempter de l'obligation qu'ils ont, d'apporter tous les iours vne certaine quantité de pain au marché quelque temps qu'il fasse. La disette que causa l'auarice de ce Fauory, vint aux oreilles du Roy: Mais en ayant esté auerty, il donna ordre, que tout le pain qui estoit en diuers quartiers de la Ville, fust porté & étalé en la rue où deuoit passer le Roy, pour se rendre à Nostre-Dame d'*Atocha*. Ceux à qui il en donna la commission, s'en acquiterent si bien, que les boutiques & les bancs en parurent tous chargez. Le Roy voyant cette abondance, dit qu'il connoissoit bien par là, que ceux qui luy auoient dit que le pain manquoit, estoient des menteurs & des calomniateurs. Pour faire qu'il n'eust plus de tels auis, il donna ordre que nonobstant toute exemption, les Villages apportassent tous les iours en la place publique, le pain qu'ils estoient obligez d'y voiturer; ainsi on n'ouït plus de telles plaintes, & le Roy creut long-temps que ce qu'on luy en auoit dit, estoit vne imposture de ses ennemis & de ses enuieux. Cependant que la Reyne par sa sagesse & par sa patience vint à bout d'vne si grande affaire, qu'estoit celle de le ruiner dans l'esprit du Roy. Elle prit peu à peu la part au gouvernement de l'Estat, que ce jaloux ambitieux luy auoit si long-temps disputée. S'y estant acreditée, elle fit comprendre à son ma-

*La Reyne
détruis Olié-
narez dans
l'esprit du
Roy, & le
fait chasser
de la Cour.*

mary, en quel désordre étoient ses affaires, & en quel danger se trouuoit sa Couronne par la mauuaise conduite de son Fauory. Elle s'y prit si adroitement, qu'il fut chassé de la Cour, & qu'on commença en suite à luy faire son procez. Celuy qui en cette rencontre étoit le plus grand Conseiller de cette Princesse, étoit le Comte de Castiglio, proche parent de celuy qu'elle entreprenoit de perdre. On eut beaucoup de peine à y faire condescendre le Roy: mais enfin l'Inquisition s'en messant, & le recherchant sur la maudite doctrine des *Alumbrados*, dont il auoit mesme imbù le Roy, peu s'en fallut qu'il ne luy fust abandonné; mais il abregea le procez par sa mort, qu'on croit mesme auoir esté auancée par poison; & que ses parens furent ceux, qui luy rendirent ce bon office, pour en posseder plûtoft les biens. *Dom Luis de Haro* en recueillit la meilleure partie, & en a esté si bien accommodé, qu'un homme m'a dit tenir de sa bouche, qu'il auoit cent trente mil écus de reuenu, & il ne faut pas s'étonner qu'après cela il se contente du rang de Fauory, ou premier Ministre, sans en chercher avec auarice tous les auantages qu'il en pourroit receuoir. Mais si par là il ne fait pas crier contre soy, comme son Oncle, il est d'autre part appuyé de peu de creatures, ne trouuillant pas à s'en faire, & c'est ce qu'a voulu dire le Pasquin, le comparant avec son predecesseur, *Des hombres perdieron à España, vno por ser malo à Todos, el otro por ser bueno à nada.*

Mort d'Oli-
marc.

D. Luis de
Haro se con-
tente du
rang de Fa-
uory & possi-
gnoy.

Auant qu'il fust en faueur, il estoit dans le

Carrosse avec *Villa Medina*, lors qu'on l'y tua à coups de Stillet. Ce Gentilhomme estoit le plus galant, & le plus spirituel Courtisan de toute l'Espagne. Les Curieux racontent quantité de ses traits d'esprit; & celuy-cy ne fut pas le moindre, lors qu'entrant dans vne Eglise, on luy presenta vn bafin où l'on donnoit de l'argent pour tirer des ames de Purgatoire; car ayant demandé combien il falloit, pour en déliurer vne, & l'autre luy disant ce qu'il voudroit, il y mit deux pistoles, & à mesme temps voulut sçauoir si elle estoit dehors, l'autre l'en assurant, il reprit ses deux pistoles, & dit qu'il luy suffisoit, & qu'elle n'estoit plus en danger d'y retourner, mais que ses deux pistoles le couroient grand de ne retourner plus dans sa bourse, s'il ne les y mettoit, & ainsi les y remit. De toutes ces gentilleses & galanteries, il n'y en a point eu, qui luy ait cousté plus que celle d'vne masquade. Il estoit deuenu amoureux de la Reyne Elizabeth, & eust si peu de retenue, qu'il en donna des marques qui éclaterent & le firent iuger pour temeraire & indiscret. La bonté de cette Princesse qui aimoit les hommes d'esprit; ne sçachant rien de sa folie, faisoit qu'elle le voyoit d'assez bon œil. Cela aida à le perdre, car outre qu'il ne put s'empescher de parler en Galant de sa Maistresse, plutôt qu'en sujet, il parut vn iour masqué, d'vn habit tout chargé de pieces de huit, avec vne deuise qui fit parler tout le monde, bien qu'elle fust equiuoque. Et qu'elle dist: *mis amores son reales*, on vit bien qu'elle marquoit

Traits d'esprit du Duc de Villa Medina.

Amours de Villa Medina.

Ce sont des reales ou pieces de cinquante-huit sols. Effets de sa violence passion.

plûtost le haut lieu où il aimoit , que l'auarice dont il s'accusoit. La force de sa passion le porta à faire preparer vne Comedie en machines , & d'y dépenservingt mil écus ; & apres pour pouuoir embrasser la Reyne , en l'enleuant au feu , il le fit mettre au theatre & brûler presque toute la maison. Vn sujet qui donne de la jalousie à son Maître, est sur le penchant de sa ruyne. Et celuy-cy en plein iour fut poignardé dans son Carrosse, où il estoit avec Dom Luis de Haro.

*Reflexion
sur les
amours de
Vilina Me-
dina.
Sa mort.*





Les Espagnols ne dépensent que pour leurs Maistresses. Profusion de l'Admiral de Castille. Effronterie des Courtisanes. Les femmes d'honneur ont peu de liberté. Bon mot d'une fille de ioye. Historiette lascive d'une autre Courtisane. Maniere dont ces vertueuses vont au Cours. Effets de la ialousie excessiue des Espagnols. Traittement cruel des maris à leurs femmes en Andalousie. Du Cours & de la façon que les gens de qualité y paroissent. Plaisante consommation qui se fait chaque soir dans les grands logis.

CHAPITRE IX.



VAND on parle des grandes dépenses des Espagnols, & qu'on s'enquiert comment ils se ruinent, puisqu'on ne voit point trop de pompe, ny trop de luxe parmy eux, & qu'ils ne vont point dans les armées; Tous ceux qui ont vécu à Madrid, assurent que ce sont les femmes qui ruinent la plûpart des maisons. Il n'y a personne qui n'entretienne sa Dame, & qui ne donne dans l'amour de quelque Courtisane. Et comme il n'y en

Les Espagnols ne dépensent que pour leurs Maistresses.

*Profusion de
l'Admiral
de Castille.*

a point de plus spirituelles dans l'Europe, ny de plus effrontées, & qui entendent mieux ce maudit métier; dès qu'il y a quelqu'un qui tombe dans leurs rets, elles le plument d'une belle façon. Il faut des iuppes de trente pistoles, qu'on nomme des gardes pieds, des habits de prix, des pierreries, des carrosses & des meubles. Et c'est un défaut de generosité parmy cette Nation, de rien épargner pour le sexe. On assure que l'Admiral de Castille, qui n'est pas des plus accommodez, a fait donner à une seule fois à une de ces Débauchées quatre-vingt mil écus. Un *Pallaucini* de Gennes, dit qu'une inclination luy cousta, il n'y a pas longtemps, deux mil écus, & que voyant que la Carogne à qui il auoit affaire, estoit pour le mener de longue, il l'abandonna sans en auoir rien obtenu. On a quatre Festes icy ou Processions hors de la Ville, qui sont comme autant de Rendez-vous solennels où elles essayent de paroître. Alors il faut que tous les Galants leur fassent des presens, & s'ils s'y oublient, tout est perdu, & ils ne sont pas gens d'honneur, aussi se piquent-ils entr'eux de faire paroître ces infames & en tirent gloire. Il n'y a Ville au monde, où l'on en voye plus à toutes les heures du iour, les ruës & les promenades en sont pleines, elles vont avec des voiles noirs, & les replient sur le visage, ne se laissant qu'un œil découuert. Elles parlent au monde hardiment, & on les trouue autant impudentes que dissolues. En Italie elles ne le sont pas tant, car elles ne vont pas chercher le monde comme icy. Mais si la

*Effronterie
des Courti-
sanes.*

corruption est vniuerselle, les maux qu'elles causent sont presque infaillibles. Cependant ces pecheresses se sont entierement acquises toute la liberté de *Madrid*, car les grandes Dames & les femmes de bien, ne sortent presque point, & ne vont ny à la promenade ny au Cours; la plûpart d'elles, ont la Messe au logis, & hors quelques visites qu'elles se rendent, elles ne se voyent point en public, & quand elles y vont, c'est presque toujourns en siege. Sans doute tout ce sexe a l'esprit ioly, en ces quartiers, car il ne s'exerce qu'à des douceurs qu'on nomme *requiebros*, & ne s'étudie qu'à dire de bons mots, & à trouuer des pointes d'esprit. Elles n'en ont gueres d'honnestes, & l'on dit qu'il y en eut vne, qui voyant peinte sur vn mur leur partie honteuse avec cette inscription, *Sin hundo*, prit aussi-tost du charbon & mit, *falta de corda*.

Les femmes d'honneur ont peu de liberté, à cause de celles qui ne le font pas.

Un mot d'une fille de ioye.

On raconte qu'une autre qui estoit aimée d'un des plus grands & des plus riches Seigneurs de toute l'Espagne, n'ayant eu de luy que quatre pistoles pour vne iouissance, fut tellement indignée de l'auarice de son Galant, que quelque temps apres, elle l'alla voir en habit d'homme, & luy dit que comme il l'estoit venuë trouuer autrefois pour iouyr d'elle, elle venoit à son tour pour iouyr de luy; ayant pris le dessus, dans la chaleur des embrassemens & des caresses amoureuses d'une feinte passion, elle se leua brusquement, & luy ietta vne bourse avec deux cent pistoles, disant, *Assi pago mis putas*, & iamais ne le reuit, ny ne vou-

Historiette lascive d'une autre Courisane.

lut reprendre sa bourse. Il n'y a rien de si frequent que les changemens que l'amour se plaist à faire dans les inclinations de ceux qu'il échauffe, il fait le plus souuent vn dissipateur d'un liberal, & vn liberal d'un auare. On peut assurer que s'il n'inspire pas à vn homme de ne rien épargner pour les Dames, il court grand risque de n'estre qu'un vilain le reste de ses iours, & si de tous ceux qui brûlent de son beau feu, il y en a quelqu'un qui conserue encore vn esprit de lesine & d'œconomie sordide, on peut dire quelque grande que soit sa naissance, qu'il est nay bassement, que ce défaut ne le quittera point, & que son infamie durera iusques au tombeau. Cette auanture est d'autant plus singuliere, qu'on y remarque l'auarice d'un homme, punie par la liberalité d'une femme, & son sexe faire honte au nôtre, par vne action qui montre assez, en la considerant separement de la débauche, qu'il faut estre pourueu de quelque grandeur d'ame pour se vanger de la sorte.

*Maniere
dont ces ver-
tueuses vont
au Cours.*

*Les Espagnoles
se fardent
excessiue-
ment.*

Quand elles vont au Cours, d'ordinaire elles ont les rideaux des Carrosses tirez, & quand elles ont vn homme avec elles, on ne leur parle point, autrement, on leur dit tout ce que l'on veut; le fard y est si commun qu'on n'en voit pas vne qui n'ait le visage peint. Et elles appliquent si mal le vermillon & la ceruse, que l'un & l'autre rebutent ceux qui les voyent. Enfin elles sont generalement laides & gastées, & se fardent autant pour couvrir leur visage à verole, que pour l'embellir.

Effets de la

Au reste les marys qui veulent que leurs femmes
vivent

viuent bien, se rendent d'abord si absolu, qu'ils les traitent presque en esclaves, de peur qu'ils ont qu'une honneste liberté, ne les fasse emanciper au delà des loix de la pudicité, qui sont fort peu conuës, & mal obseruées parmy ce sexe. On m'a assuré qu'en Andaloufie, où les maris sont encore plus violens, ils les traitent comme des enfans, ou comme des seruantes. Car quand ils prennent leur repas, s'ils les font approcher de la table, ce n'est pas pour y manger avec eux, mais pour les seruir, & s'ils ne leur donnent pas cette permission, c'est qu'ils veulent les tenir dans vn degré de sujétion plus honneste ; ils leur donnent à manger de leur table en terre, où elles sont assises sur des tapis ou sur des carreaux à la mode des Turcs. Aussi est-ce vne coustume ; que tant dans les Eglises qu'aux promenades, elles sont ainsi sur leurs fesses comme des garçons tailleurs ; par où j'appris enfin pourquoy en quantité de maisons, au lieu de sieges ie ne voyois autour des salles que deux ou trois carreaux l'un sur l'autre le long des murailles.

jaloufie excessive des Espagnols.

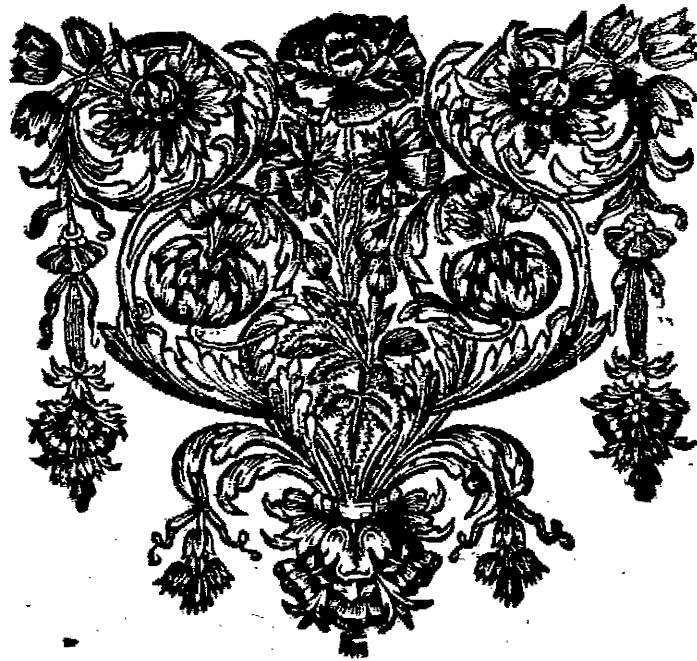
Traitement cruel des maris à leurs femmes en Andaloufie.

On fait le Cours ou à la *Calle-mayor*, dans la ville, ou au *Prado* près *del Retiro*, où *al Rio*, au dessous du Palais. Vn grand Seigneur n'y paroist gueres plus que les autres, il y vient seulement avec quatre Mules à son Carrosse, & vn peu plus d'Estafiers, les Pages se mettent dans le mesme Carrosse à la portiere. Ils ne sont pas vêtus de liurées, mais le plus souuent de noir. On ne voit gueres de Valet de pied qui ait de galon de couleur, que sur les

De Courir & de la façon que les gens de qualité y paroissent.

*Plaisante
consomma-
tion qui se
fait chaque
soir dans les
grands logis.*

manches , & s'il y en a en quelqu'autre endroit ,
c'est en fort peu de trains. Ceux du Roy sont
toujours les plus mal couverts & les plus mal
payez , à ce que l'on m'a dit. Le soir , chez quel-
que Seigneur que ce soit , l'on mange tout ce
qu'il y a , & on brûle toutes les chandelles , &
l'on consume toute l'huile & tout le sel qui y
est , ou bien les valets le prennent.



Des Grands d'Espagne. Petits avantages de leur grandeur. Il y a trois sortes de Grands. Maniere dont leurs femmes sont receuës chez la Reyne. Du droit de Mayoraazgo, que c'est vn moyen aux Gentilshommes pour se moquer de leurs creanciers. Des Ordres de Cheualerie. Des diuers Conseils du Roy. Du Tribunal de l'Inquisition & de son absolu pouuoir. Les Traitans en Espagne entreprennent les leuées des gens de guerre. Intelligence des Caualliers avec leurs Capitaines, pour voler les chevaux du Roy.

CHAPITRE X.



LES Grands d'Espagne sont de deux Des Grands d'Espagne. sortes, ou à vie ou à race. A ceux-là, le Roy dit, qu'ils se courent pour leurs personnes, & aux autres Petits avantages de leur grandeur. pour eux, & tous les leurs. Et c'est la seule ceremonie & difference qu'on y apporte pour faire vn Grand d'Espagne, qui n'est qu'une grandeur chimerique, & vn peu de fumée; car vn homme n'en a pas plus de biens. Ceux qui épousent des heritieres des maisons des Grands

d'Espagne, qui l'ont esté faits à race, le deuiennent par leurs femmes.

*Trois sortes
de Grands.*

C'est ce que j'ay appris touchant les Grands, mais ie trouue dans les Liures Espagnols, qu'il y en a de trois sortes, les vns auxquels le Roy commande de se courir auant qu'ils luy parlent; les autres après luy auoir parlé, & auant qu'il leur réponde, & les derniers qui ne se courent qu'après luy auoir parlé, & qu'il leur a répondu. Quand le Roy fait vn Duc, il est Grand, de la façon que la consequence est bonne, il est Duc, doncques, il est Grand, mais non pas il est Grand, doncques il est Duc, parce qu'il y a quantité de Grands qui ne sont que Comtes ou Marquis. A leurs femmes, *se les da el almohada en el estrado de la Reina y las recibe leuantada.* C'est à dire que la Reyne les reçoit debout, & qu'elle leur donne le carreau. Le Roy les traitent de Princes, *en las cartas cedula y prouisiones reales.* En la Chappelle du Roy ils s'affient sur vn banc que l'on nomme, *el vanco de los Grandes: no por antigüedad sino como cadauno, llega y halla el lugar de ocupado.* On les traite de *Señoria*, par la Pragmatique de Philippe II. C'est presque tout l'auantage qu'ils ont par dessus le reste des Gentilshommes, qui sont exempts, aussi bien qu'eux, de toute imposition & de tout tribut, horsmis quand il s'agit du bien commun, mais en ces guerres par cette raison, on les a si fort chargez, qu'ils payent presque la moitié de leurs reuenus feodaux. Ils ne sont obligez à aucun logement, que quand la Cour marche; mais à parler en general de toute la

*Maniere
dont les fem-
mes de grãds
sont rares
chez la Rey-
ne.*

Noblesse d'Espagne, elle à vn beau droit, si au moins il luy est bien conserué, c'est que pour endetée qu'elle soit, on ne peut luy laisir que le reuenu de son bien, parce qu'il est tout en *Mayozazgo*, c'est à dire, comme ie croy, en Fideicommis, mais avec des auantages; de plus, que les creanciers arrestans les reuenus, les iuges ordonnent que le Gentilhomme ayant tant de valets, de cheuaux, de carrosses, & de train, iouyra d'vne pension capable de le nourrir, & entretenir selon son rang, & quand il deuroit cinquante mil écus de rente, & qu'il n'en auroit que trente, les creanciers ne peuuent pretendre, que ce qui restera de ce qu'on luy ordonnera pour son entretien. On trouue icy peu de Cheualiers de l'Ordre de la Toison, la plûpart ne recherchant pas cét honneur, parce qu'il est difficile de l'acquérir, & qu'il est sans profit. On l'a enuoyé depuis peu à l'Archiduc Leopold. Les Ordres les plus communs sont *Calatrana*, qui porte vne rose rouge sur le manteau, *Alcantara* vne verte, & *Santiago* vne épée rouge, ou vne flèche, tous sont presque de mesme dignité & rang. Les Cheualiers n'en ont autre profit, que quelques Commanderies qu'ils peuuent obtenir de temps en temps, par la faueur du Roy; depuis que deuant *Lerida*, il perit bon nombre de ces Cheualiers, on n'en conte que dixhuit cent en tous les trois Ordres, au lieu qu'on dit qu'auparauant, il s'en trouuoit plus de quatre mil. *Alcantara* est le plus estimé, aussi pour l'obtenir, il faut prouuer deuant le Conseil des Ordres, qu'on est noble de

Droit de Mayozazgo.

Bon moyen aux Gentilhommes, pour se macquer de leurs creanciers.

Ordres de Cheualerie.

Celuy de la Toison difficile à obtenir.

Ordre d'Alcantara, de Santiago.

quatre races; aux autres il ne le faut estre que de deux.

*Diuers Con-
seils du Roy.*

Dans la seconde cour du Palais, on tient en plusieurs Chambres, diuers Conseils, celuy d'Estat se tient sous l'appartement du Roy, où l'on traite du bien general de tous les Estats; celuy de guerre s'y assemble aussi, où l'on delibere des moyens de la bien executer, apres que dans celuy d'Estat elle a esté resoluë; à costé est le Conseil de Castille qu'ils nomment *Real*, & qui est de grande importance, y ayant dix-sept Conseillers, & vn President, beaucoup d'affaires des autres Conseils luy passent par les mains, & sur tout de celuy des Indes, à cause des grands interests qu'y ont les peuples des deux Castilles. Il y en a vn pour l'Arragon, l'Italie y a le sien, & la Flandre aussi, celuy des Indes se tient en vn autre endroit, aussi bien que celuy des Finances, qu'ils nomment *de la Hazienda*, vn autre, *de las ordenes*, qui traite des affaires des Ordres de Cheualerie, & iuge des preuues de Noblesse de ceux qui les pretendent, se tient au mesme lieu que ces deux derniers. De tous ceux cy, il n'y en a pas vn qui ne soit dans l'enceinte du Palais. Celuy de l'Inquisition a son Tribunal dans la maison du President du Saint Office. Celuy de la *Cruzada*, qui traite des dispenses pour manger de la viande le Samedy, & de semblables reuenus, que le Roy touche par l'octroy des Papes, se tient chez le President. Il n'y en a point qui pretende estre si absolu, que celuy de l'Inquisition. On m'a assuré qu'il n'est pas toujors au pouuoir des Roys

*Tribunal de
l'Inquisi-
tion.*

*Pouuoir ab-
solu de l'In-
quisition.*

d'en tirer ceux qui y sont deferez, & bien que cette Jurisdiction soit emanée du Pape, il s'est trouué des conjonctures où elle n'a point eu d'égard à ses Ordres. Elle ne s'étend pas seulement sur ceux qui en la Religion, choquent les sentimens de l'Eglise, mais de plus c'est vne rude medecine, pour ceux de qui le temperament ne plaist pas à l'Estat, & on les fait depescher sans qu'il s'en fasse bruit, comme on le vouloit faire ressentir à *Antonio Perès*, & que le Duc d'*Olinarez* estoit en danger de l'experimenter, s'il ne fust mort. Tout ce qui se resout en ces diuers Conseils, auant qu'il s'execute, passe par celuy d'Estat, pour voir s'il n'y a rien qui soit contraire au bien general de tous les membres de la Couronne.

Le matin, à cause que tous les Conseils s'assemblent au Palais, on y voit beaucoup de monde, mais ce n'est qu'aux deux basses Cours; les personnes d'affaires & ceux qui ont des pretentions, ou comme l'on parle icy, qui y sont *para pretensiones*, s'y rendent pour les y poursuiure. On y voit entr'autres quantité de Traitans pour les leuées de Soldats, qui y sollicitent leur payement. Quand on veut monter de la Caualerie, on mene tous les chevaux à la grande place, qui est au deuant du Palais, & on leur coupe à chacun vne oreille. Par là, ils sont marquez comme chevaux appartenans au Roy, & si le Cavalier à qui on donne vn de ces chevaux le vend, ou qu'autrement on le trouue entre les mains de quelqu'un, qui ne serue point le Roy, on peut le luy faire saisir & enleuer sans autre

*Les Traitans
font les le-
uées des gens
de guerre.*

*Intelligence
des Caua-
liers avec
leurs Capi-
taines, pour
voler les che-
vaux du
Roy.*

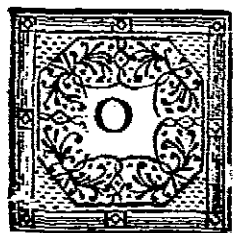
forme de procez. Il est vray que le Cauallier luy en coupe encore vne autre, & que l'ayant rendu parfait courtaut, il s'en accommode avec son Capitaine, qui pour quelques piaftres, luy fait déposer deuant le Commissaire qu'il est mort; apres quoy l'Officier qui l'a dans son escurie, le vend; & c'est en ce temps l'vn des plus grands profits que font les Capitaines de Caualerie en Catalogne, à ce que m'en a dit vn, qui venoit d'y seruir.





Qu'il est difficile aux Espagnols de conseruer des troupes en Catalogne. La guerre leur est tres-sensible dans cette Prouince. La decouuverte des Indes, & l'expulsion des Maures ruineuses à l'Espagne. Philippes II. detruisit l'authorité des Nobles. Coup de politique rafinée de ce Roy, pour acheuer d'abatre leur puissance. Emplois éloignez, & manimens des finances recherchez par les gens de qualité. Richesses craintiues. Thresors hardis. Taxe d'aizez à Madrid, leuée avec rigueur. Le Comte de Pigneranda puissant en biens. Cherté du vin aux Indes. Pourquoy il est deffendu d'y planter des vignes. Deperissement du commerce des Indes. Raison de ce deperissement. Moyen dont les Marchands se seruent pour frustrer le Roy de ses droits sur l'or & l'argent qui en vient.

CHAPITRE XI.



On a beaucoup de peine non seulement d'assembler du monde pour la Catalogne, mais encore de l'y conseruer quand on l'y a mené. Comme c'est vn pays où les Soldats pâtissent beaucoup, deux inconueniens

Qu'il est difficile aux Espagnols de

H

*conferuer des
troupes en
Catalogne.*

font qu'ils n'y subsistent gueres, l'un qu'il y perissent bien-tost, & sur tout, les walons, Flamans, & Allemans. L'autre qu'ils n'y sont pas, qu'ils se débarrassent & taschent de se sauuer, sur tout les Castillans & les Napolitains, ceux cy passant par la France se rendent à l'Armée, où ils ont encore quelque écu du General, & retournent en leur Pays: ceux là en font autant, & costoyant les Pirenées le long du Languedoc, rentrent dans la Castille par la Nauarre ou par la Biscaye. Si l'on prend de vieux Soldats de quelque Nation qu'ils soient, on est assuré qu'ils connoissent le Pays, & qu'ils iouïront le tour: & si l'on en prend de nouveaux, outre qu'ils ne valent guere, ils n'y durent pas longtemps, n'estans pas accoustumez au Pays. Tellement que le Roy d'Espagne ne fait en aucun endroit la guerre qui l'embarresse plus qu'en celuy cy, où elle luy est d'une telle importance, estant en vne partie de son Estat si jalouse, qu'il n'y fait point de perte qu'il ne voulust racheter par vne autre, deux fois aussi grande en Flandre ou en Italie. En effet ceux qui connoissent à fond cette Cour, assurent qu'on s'y moque, pour ainsi dire, des pertes que le Roy fait autre part, mais que celles qu'il fait en Catalogne, touchent au vif, & sont autant de blessures, qu'il semble que l'Estat reçoit au cœur, par où l'on voit que ceux qui ont étably pour moyen assuré d'ébranler la Monarchie d'Espagne, la guerre qu'on luy feroit en son pays, en ont sans doute bien compris le foible. Si elle y veut resister, il faut que pour y assembler très peu

*La guerre de
Catalogne
est sensible
aux Espagnols.*

de forcés, elle y consomme des sommes immenses, puis qu'outre la nécessité de toute sorte de denrées & de munitions; elle en a vne si grande de monde. C'est vn mal qui luy est arriué de nos iours, car on peut iuger par le dire de Cicéron, qu'elle en estoit bien pourueüe au temps des Romains; puisque donnant aux Espagnols le nombre du monde, aux Gaulois le courage, il ne reserue pour le peuple Romain que la pieté. Mais qui sçait les consecutiues depeuplations de l'Espagne, connoît bien d'où luy vient cette disette; l'entrée des Gots & des Vandales dans cette Prouince, l'irruption des Maures qui la suiuit, dissipèrent la meilleure partie de ses habitans; lors que ces Estrangers y auoient si bien pris racine, que les Villes regorgeoient de monde, Ferdinand d'Arragon qui conquesta toute l'Espagne, en fit beaucoup petir & en chassa vne bonne partie.

La découuerte qui se fit peu apres des Indes, en tira de grandes Colonies, & a continué de peupler d'Espagnols le nouveau Monde, tant par le grand concours de ceux qui y alloient s'établir, le trouuant vn meilleur pays que celuy qu'ils abandonnoient, que pour la nécessité qu'on y a eu d'y en transporter pour y faire la guerre, pour l'equiement des Flottes, & pour les garnisons des Forts qu'on y a battis, & des Villes qu'on y a fortifiées; tellement que la meilleure partie de l'Espagne est aux Indes, & que les Roys ayans besoin d'argent, y font allez troquer leurs sujets pour de l'or, & à present il n'y a mine si fertile au *Potosi*, & dans tout

*La décou-
uerie des In-
des, ruines.*

se à l'Espa-
gne.

le *Peru*, qui puisse fournir à toutes les dépenses qui leur est nécessaire de faire faute d'hommes, de façon que lors que les Galions arriuent, ils ne scauroient apporter tant de richesses, qu'il n'en fust encore besoin de plus grandes, pour acquitter les debtes de l'Estat, & outre que la meilleure partie est à des particuliers de Flandres, de Hollande, de Gennes, & de France, ce qui est pour le Roy est deu à diuerses personnes qui y ont des assignations pour leur payement. S'il vient donc de l'or des Indes, l'Espagne n'est que le Canal par où il passe, & qui va tout droit se décharger dans la Mer, de l'abondance des autres pays. Aussi dans la similitude du monde à vn corps, on la compare pour cét égard à la bouche, qui reçoit toutes les viandes, les maché & les prepare, mais les enuoye aussi tost aux autres parties, & n'en retient pour soy que le simple goust, ou ce qui par hazard s'attache aux dents. Celuy-là n'a donc pas eu mauuaise raison, qui considerant qu'en Espagne, on ne voit pas beaucoup d'or, & qu'autre part on ne trouue que de ses pistoles, & que s'il y a d'autres especes, elles en sont le plus souuent tirées, a iugé que les Espagnols seruoient aux autres Nations, comme les *dammati ad metalla*, aux anciens Empereurs: ou bien qu'elle estoit comme l'asne d'Arcadie, qui bien que chargé d'or broutoit les chardons. Mais ce qui acheua sa desolation, fut l'expulsion generale des Maures. On a eu diuerses raisons pour se défaire d'une si méchante canaille, & puis qu'on leur a imputé l'empoisonnement des eaux pour faire mourir les

L'expulsion
des Maures,
ruineuse à
l'Espagne.

Chrestiens , & qu'on a reconnu qu'ils auoient de continuelles intelligences avec les Affriquains, les Turcs & autres ennemis du Royaume. Philippe II. ne pouuoit entrer dans vne meilleure resolution , que de se deliurer pour vne fois de cette continuelle apprehension. Ce n'est pas qu'il n'ait laissé à dire contre cette action, qu'un bon Politique ne doit que le moins qu'il peut passer à des chastimens si vniuersels, que tout l'Estat s'en ressent plus affoibly que corrigé, que lors qu'on se porte le cousteau au sein pour se deliurer d'un mal qu'on apprehende, on montre que l'on sçait plutôt agir en desesperé, qu'en resolu, & en prudent; que c'est ignorer la force & l'usage des lenitifs, que de recourir aussi tost à *l'ure* & au *seca*: que c'est vne plus grande vertu de conuertir le méchant & d'instruire le vicieux, que de le chasser de sa maison, & luy en deffendre l'entrée; & enfin qu'on peut combattre l'erreur & en conseruer les personnes. Aussi est-il certain que cét Edit priua le Roy d'Espagne de quantité de bons & riches sujets qui n'auoient point l'esprit turbulent, & qu'on pouuoit avec le temps amener à la connoissance, & à la profession du Christianisme. Mais le moyen leur en fut tout à fait osté, car s'ils l'embrassoient, on disoit que c'estoit feinte, & seulement pour se soustraire à la rigueur de cét Edit. Par là, l'auarice des executeurs iouia son ieu, & il n'en resta que ceux qui leur graissoient si bien les mains, qu'ils passoient leurs maisons sans les toucher, sans les reconnoistre, & sans les en faire sortir.

Quoy qu'il en soit des diuers secours que causa cette rigueur extraordinaire, & que les vns y ayent admiré des traits d'une politique tout à fait genereuse; & les autres des taches d'une cruauté dénaturée, puis qu'elle priuoit vn Roy de ses Sujets, & tout vn peuple de son pays natal; il est certain que depuis ce temps-là, l'Espagne est demeurée comme deserte, & n'a pû se remettre d'une si grande perte, qu'on a fait monter à quelques millions de personnes; car outre qu'elle se dépeuploit ainsi de gayeté de cœur, les Indes, par nécessité, ou par inclination de ses Sujets, l'éclaircissoient encore, y attirant de temps en temps de grandes Colonies, qui font qu'aujourdhuy on y compte presque autant de monde sorty d'Espagne qu'il y en est resté.

Après ces malheurs, qui au commencement passoient pour des bonheurs, n'importeils à ceux qui faisoient parade de la possession des Indes, & de l'expulsion des Maures, sont nées les guerres, qui ont si fort embrasé cette Prouince, qu'on compte qu'en vingt ans, elle y a consumé plus d'un million & demy de personnes, & la peste qui l'a de temps en temps affligée, en a emporté près d'un autre million; ce qui fait iuger que depuis le regne de Philippes IV. les Espagnols n'ont fait que s'épuiser d'or & de monde. Aussi le sont-ils d'une façon si extraordinaire, que si leurs ennemis s'estoient bien entendus, & si après leur desunion ou separation, ceux qui leur restoit sur les rangs, ne s'estoient pas broüillez chez eux, ils ne pouuoient qu'ils ne se trouuassent dans vne absolue impuissance de leur résister.

Outre cét ambigu de bien & de mal, que ceux qui en iugent selon l'euuenement, ou selon leur sens, remarquent en la découuerte des Indes, & en l'expulsion des Maures; on parle d'vn autre trait de politique, qui ne donnant pas sur le general de tout le Royaume, en attaqua la partie la plus noble & la plus illustre. C'est que Philippe II qu'on a nommé le Salomon de son siecle, apprehendant que les Grands & la Noblesse d'Espagne, se seruissent vn iour de leurs richesses & de leurs forces contre son autorité, & celle de ses successeurs, & considerant que sous Charles quint, ils auoient fait paroître leur humeur turbulente, qui pensa luy donner de la peine, crût ne se pouuoir mieux assurer des mal-intentionnez, que par la foiblesse & l'impuissance de tout le corps; pour cét effet, il commença à ietter de la vanité & de l'enuie parmy eux, multipliant le nombre des Grands, des Ducs, des Marquis, & des Comtes. Cette fumée chassa de leurs maisons, le soin de l'vtilité, & la dépense s'y redoubla avec éclat, chacun s'efforçant de paroître plus que son compagnon. Quand il les vit engagéz de toutes parts, il permit qu'on se peût attaquer à leurs fiefs, & ainsi osta le Priuilege de *Mayorasgo*, qui estoit le plus beau qu'eust la Noblesse d'Espagne. De plus, pour empescher qu'ils n'eussent des places fortes, & des maisons où ils pussent se retirer quand ils voudroient broüiller, il fit vn Edit, par lequel il estoit défendu aux Seigneurs & Gentilshommes de refaire & rebastir leurs Chasteaux aux endroits où ils tomberoient,

*Philippe II.
détruisit
l'autorité
des Nobles.*

*La Noblesse
privée des
droits de
Mayorasgo.*

*Coup de po-
litique raffi-
née de ce
Roy, pour
achever d'a-
battre la
puissance des
Gentilshom-
mes.*

*Emplois
éloignez, &
manimens
de finances,
recherchez
par les gens
de qualité.*

*Richesses
craintives.*

& ceux qui ont fait le chemin de Valence, à *Madrid*, assurent qu'on y voit beaucoup de vieux Chasteaux bien situez pour commander au pays, qui tombent en ruine sans qu'on les releue. Ainsi en comblant les Nobles d'honneur, il leur osta le credit, & les obligea à plus de frais, & en leur épargnant ceux d'entretenir leurs Forteresses, il leur enleua la crainte, & le respect que leur portoient leurs Vassaux; depuis ils n'ont fait qu'aller en diminuant, & auiourd'huy on leur entend encore dire, que ce Prince ne se contenta pas de rogner les aïsses à leurs predecesseurs, mais qu'il les coupa tout à fait, & les reduisit dans l'impuissance où ils sont à present, & qui est vn peché originel, qui les talonne de si prés, que s'ils n'ont quelque ressource, il les accable. La plus assurée est d'estre employé à quelque Gouvernement éloigné de la Cour, où les deniers publics leur passent par les mains. Alors ils ne s'oublient point, & taschent de se garnir si bien la bourse, qu'ils en ayent pour s'accommoder, eux & leur posterité. On conte qu'outre ceux qui cherchent d'ameliorer leur fortune en Italie ou en Flandres par quelque Charge proportionnée à leur naissance de cinq ou six ans, il en va plus d'vne cinquantaine aux Indes, qui y font si bien valoir leurs charges, qu'ils en retournent riches. Je ne parle pas des Vice-Roys qui s'y changent de trois ans en trois ans, & qui y amassent des millions; on sçait que dessous eux, il y a vne grande quantité d'Officiers, qui y font bien leurs affaires. Mais aussi personne n'ignore dans *Madrid*, qu'ils cachent

cachent au Soleil mesme , qui les a fait naistre , les thresors qu'ils en ont apporté, ils craignent que s'ils en faisoient monstre, on leur demanderoit compte de leur administration ; ou que par maniere de prest à ne iamais rendre , on les obligeroit à en fournir au Roy vne bonne partie; par là , ils n'osent faire valoir leur argent, ny l'employer à l'achapt de quelque bonne terre, & aiment mieux le manger en capital, que de s'exposer à la risque de ne s'en pas trouver tout à fait les Maistres. Aussi l'on voit qu'à petit feu , ils consomment ce qu'ils ont amassé avec grand ardeur, & que souuent leur maison ne iouyt que d'un bonheur, qui ne s'étend pas iusques à la seconde generation.

Ceux-là sans doute qui sont dans les Finances & dans les Conseils du Roy , ont vn plus assuré moyen de s'enrichir, comme ils se trouuent assis au timon des affaires; Ils font les leurs sans craindre qu'on les choque, & côme c'est à eux de faire rendre compte à autruy, ne voyant personne qui le leur puisse faire rendre, ils employent avec éclat le bien qu'ils ont acquis. Ainsi on les voit bastir des Palais d'une dépense extraordinaire, en vn pays où le bois, la pierre & la chaux sont hors de prix. C'est donc parmy ^{Thresors} ces Messieurs, que se trouue vne abondance ^{hardis.} qui ose se montrer en public, autre part elle est cachée & si honteuse, qu'elle fait souuent la necessiteuse, de peur qu'on ne la reduise à l'estre: Et sur ce sujet il y a des Flamans habituez à *Madrid*, qui nous ont raconté qu'on les taxa, il y a quelques années, à cause qu'on les croyoit aisez & riches. La façon

Taxe d'aisez, levée avec rigueur.

avec laquelle on y proceda estoit vn peu rude; on appelloit vn riche Banquier, ou autre deuant vn Commissaire du Conseil, quand il y estoit, on luy disoit qu'il y auoit vn Edit du Roy, par lequel il étoit obligé de mettre dans ses coffres deux ou trois mil écus; s'il s'en deffendoit sur son impuissance, ou sur ce que le Roy luy deuoit d'autre part, on ne l'écoutoit point, & on le renuoyoit en luy notifiant, que s'il ne payoit dans trois iours, il deuoit sortir à six lieuës de *Madrid*, accompagné de gens de Iustice qui luy feroient des frais; & quelques iours apres s'il ne payoit, il deuoit s'éloigner de vingt lieuës de la Cour. Ceux qui payerent se redimerent de cette vexation & de toute cette dépense; ceux qui s'opiniâtrèrent contre vne taxe qui leur sembloit si iniuste, souffrirent l'vn & l'autre, & furent de plus obligez à mettre leur cotte toute entiere dans la recepte generale, pour rentrer en leurs maisons.

Les gens de robe & de plume, sont les plus accommodez.

Le Comte de Pigneranda, puissant en biens.

Les gens de robe & de plume sont icy les plus pecunieux; & on ne parle que de Conseillers, de Senateurs, & de Secretaires, qui sont entrez dans les affaires extrêmement pauvres, & qui en peu de temps s'y sont fait riches & opulents. Ceux qu'on croit auoir le plus de moyens sont ceux qui manient les affaires des Indes; aussi le Côte de *Pigneranda*, qui a si bien seruy aux negociations de Munster & du Pays-bas, & qui est du secret du Fauory, au lieu de choisir la Presidence du Conseil de Flandres, à laquelle sans doute il estoit plus propre qu'à aucune autre, a mieux aimé à son retour, auoir

celle du Conseil des Indes: Chacun ſçait le profit qu'il y a à faire ſur les charges qu'on y donne, & ſur les marchandises qui en viennent, & qu'on y enuoye. On dit qu'il n'y a point en toutes les Indes, de marchandises d'un debit plus prompt ny plus lucratif que le vin; auſſi ne permet on pas qu'on y en porte d'autre, que de celuy d'Éſpagne, & on l'y vend ſi bien, que celuy qui couſte vn écu dans l'Andalouſie, ou aux autres endroits où on le charge, y en vaut ſix ou ſept. Pour y entretenir cette cherté, & empêcher qu'on ne vienne à en perdre le profit, il eſt deſſendu ſur peine de la vie, d'y planter des vignes, bien qu'on aſſure que le terroir y eſt auſſi propre qu'en aucun endroit d'Éſpagne. Le trafic en general n'y va plus ſi bien que par le paſſé, comme ie l'ay marqué cy-deſſus, & outre beaucoup de raiſons qu'on en dit en ce pays là, on en trouue vne en celuy-cy, qui pour vn peu de bien que le Roy & ſes Miniſtres en ont receu, a oſté le courage à tous les trafiquans, & leur a fait chercher des remedes à l'oppreſſion qu'ils craignoient, ce qui priue le Roy d'un grand reuenue. Voicy le grief des Marchands, tout ce qui ſ'embarquoit aux Indes ſ'y deuoit enregiſtrer, & payer le dixieſme denier, & ſ'il ne l'eſtoit pas on le conſiſquoit auſſi-toſt. Par là, on ſçauoit iuſques à vn ſol de combien la Flotte eſtoit riche, ce qu'elle apportoit pour le Roy, & ce qui eſtoit pour les particuliers. Il y a quelques années que ſa Maieſté Catholique ayant faute d'argent, fit mettre la main ſur celuy qui eſtoit aux Marchands. On le prit bien par forme de preſt, mais outre que les

*Cherté des
vin aux In-
des.*

*Pourquoy il
eſt deſſendu
d'y planter
des vignes.*

*Deperiffa-
ment du
commerce
des Indes.*

*Raiſon de ce
deperiffa-
ment.*

affaires des Marchands ne souffrent pas le plus souvent ces emprunts forcez, on ne leur a point rendu. Tellement qu'à fin qu'on ne leur iouë plus de pareils traits, ils aiment mieux s'exposer à perdretout, qu'à se le voir saisir, lors qu'ils ont fait leur compte de l'auoir au débarqué. Ainsi il y en a beaucoup qui ne font point enregistrer ny l'or ny l'argent qui leur vient, & frustrent le Roy du reuenu qui luy est deu, aimant mieux s'entendre avec les Capitaines, bien qu'il leur en couste dauantage, que de courir risque de ne rien receuoir que de belles paroles. Auant que la Flotte arriue à Cadis, des Vaisseaux Holandois ou Anglois l'attendent au port de cette Ville, ou à S. Lucar, & dés qu'ils en ont des nouvelles, ou qu'elle paroist, ils luy vont à la rencontre, & de bord à bord prennent des Capitaines affidez, ce qui est pour le compte de ceux qui les y enuoyent, & le portent ou en Angleterre, ou en Hollande, ou autre part, sans qu'il entre dans les Ports d'Espagne. Les Marchands mesme de Seuille & autres Villes du Royaume, enuoyent sur ces Vaisseaux tout leur argent comptant en ces pays-là, où ils peuuent en disposer librement & sans crainte qu'on mette la main dessus. On a auis que cette année la Flotte vient plus riche qu'à l'ordinaire, mais que le Vaisseau dont la charge estoit la plus considerable est échoüé, on doute encore si l'on aura tout sauué. Mais ceux qui veulent qu'il n'y ait rien de perdu, ajoutent, qu'on y a trouué beaucoup plus d'or & d'argent qu'il n'y en auoit d'enregistré. Si cela est le Roy en profitera par le droit de confiscation.

*Moyens dont
les Mar-
chands se ser-
uent, pour
frustrer le
Roy de ses
droits sur
l'or & l'ar-
gent des In-
des.*



De la politique & de l'humeur Espagnole. Du sequestre des biens des Gennois, fait par les Espagnols en l'année 1654. Maniere dont ce differend fut accommodé. Les Espagnols ne se fient qu'aux naturels de leurs pays. Nombre prodigieux de François dans Madrid. Necessité d'estre vestu de noir pour parler au Roy. De l'habillement Espagnol. Particularitez de la taille & de l'ajustement des personnes. Raison pour laquelle les Espagnols se boutonent à rebours.

CHAPITRE XII.



Considerer en gros le Gouverne-
ment de ces Estats, il semble qu'il
marche d'un pas si égal qu'on n'y scau-
roit rien remarquer qui se demente
de cette hardie Politique, qui n'est
iamais embarrassée, & qui passe sur les plus piquan-
tes épines avec autant de resolution, que si elle ne
cheminoit que sur des roses. Mais à le considerer
par le menu, on trouue que les Espagnols qui don-
nent par tout beaucoup à l'exterieur & à l'apparence
payent autant de mine & de contenance, en ce
qui est de leurs affaires publiques, qu'en tout le

*De la politi-
que & de
l'humeur
Espagnole.*

reste de leurs actions. Dans les ruës à la promenade, à la Comedie, & par tout où ils sont éclairés de plusieurs personnes, ils sont extrêmement graues, posez, & tout à fait retenus. En particulier quand on est familier avec eux, ils agissent d'un air si différent du premier, qu'on ne croiroit pas que ce fussent les mesmes hommes. On les trouue aussi évaporez, aussi badins, & aussi gaillards que ceux des autres Nations. La politique de chaque Estat est presque de mesme genie, & de la mesme trempe que les peuples qui le composent. A regarder celle d'Espagne d'un œil desinteressé, on y trouuera ce rapport. Elle paroist d'abord ferme, constante, hardie, & entierement confite dans la raison & dans le iugement; mais quand on l'enuisage de près, & qu'on l'examine piece à piece, on la trouue sujette à des foibleesses dont on ne l'auroit iamais creuë capable. Elle est quelquefois si chancellante, qu'elle trébuche au plus beau chemin, quelquefois elle est si opiniastre, & si fort sur sa reputation & sur son interest, qu'elle perd tout par ses vetilles; & elle est tousiours si lente, que de mil traits de souplesse qu'elle veut iouïr, il ne luy en reüssit pas vn par ses longueurs. De cette verité qu'on m'a fait toucher au doigt, i'en en apporteray pas des exemples tirés du temps passé, comme des reuolutions de Flandres sous Philippe II. & de ce qui arriua en France du temps de la Ligue sous le mesme Roy. Il y en a de plus frais, & de ce Regne, au soulèvement des Catalans, & à la separation du Portugal, qui furent tous deux des maux preueus; mais

auxquels on n'apliqua point le remede necessaire, tant par opiniâtré, que par irresolution & longueur. Je ne veux parler que de ce dont on s'entretient à present à *Madrid*, les opinions y sont fort partagées sur le sequestre des biens des Gennois, & les vns assurent qu'il a esté tres iuste & fait tres à propos, les autres ne sont pas de ce sentiment. Mais tous sont dans celuy-là, que le Ministre l'ayant commencée avec tant de vigueur, il deuoit la poursuivre de mesme, & puisque c'estoit vne affaire de reputation & d'interest, il ne falloit pas qu'un si grand Monarque hesitast à la pousser à bout, ou bien que si on desiroit si tost faire l'accommodement, voyant le dommage que cette mesintelligence apporteroit aux affaires, il ne falloit pas l'auoir tant traîné, puisque cependant elles perissoient tant faute des remises des Gennois, que par ce qu'en tenant l'affaire en suspens, on ne pouuoit y suppléer en se seruant des deniers qu'on leur auoit saisi. Ceux qui ont negocié de la part de la Republique, ont tasché de faire comprendre en cette Cour, que le siege d'Arras échoüa l'année passée, parce que les Marchands reuoquerent les lettres de change qu'ils auoient données pour Anuers. Les Ministres ne le veulent point auoier, bien qu'on s'apperçoie qu'ils commencent à le reconnoistre. Cependant par leurs pointilles, on a esté presque vn an à l'ajuster, bien qu'ils le souhaitassent autant que les Gennois. Et bien que toute cette longueur n'ait esté que pour y sauuer leur reputation, peut-estre n'en sera-t'elle pas plus à couuert; tout le passé est

*Du sequestre
 des biens des
 Gennois.*

annulé par l'accord, & ont donne main-leuée de la faisie, & la dispute touchant Final, qui l'auoit causée, doit estre decidée par des Arbitres.

On a esté long-temps d'accord de ce principal; vn accessoire de point d'honneur en a arresté l'exécution, qui estoit que la Republique ne vouloit point rendre les prisonniers qu'elle auoit faits deuant Final, si le Roy ne les luy demandoit, & le Roy vouloit qu'on les rendist auant qu'on executast rien. Comme on estoit sur le point de tout rompre, par l'entremise du Marquis *Serra*, frere de ce luy qui commande en Catalogne, on s'est aduisé d'un milieu, qui est que l'Ambassadeur verroit le Comte d'*Ognate*, & luy diroit, s'il ne croyoit pas que la Republique obligeroit sa Majesté en luy rendant lesdits prisonniers, & que l'autre respondroit oüy, & qu'ainsi tout seroit pacifié. Mais on ajoute que le Comte d'*Ognate*, qui est fier & adroit & qui a esté le premier moteur de cette mesintelligence à son tetour de Naples, l'aua assez bien la teste à l'Ambassadeur. En tout ce procedé, il me semble qu'on voit dans les Ministres d'Espagne, vne grande chaleur à se ressentir de l'affront que la Republique leur auoit fait, mais elle ne continua pas, & l'on en ternit la gloire, par vne longueur qui n'a de rien profité, puis qu'enfin on s'est accommodé à des conditions qu'on pouuoit d'abord accorder.

La bonne correspondance qui est depuis beaucoup d'années entre les François & les Gennois, fit que les premiers offrirent à ceux cy leur assistance, pour tirer raison de la violence des Espagnols. La
Republique

Republique se sentit tellement obligée au Roy tres-Chrestien, qu'elle enuoya vers luy *Lazaro Spinola*, noble Citoyen, en qualité d'Ambassadeur Extraordinaire, pour témoigner à sa Majesté la reconnaissance qu'elle auoit de ses offres, & de sa protection, dont il auoit bien voulu l'assurer en cette occasion. Il semble que ce differend n'ait seruy qu'à dégoûter les Gennois de la communication des Espagnols, pour les faire rapprocher de ceux qu'ils ont regardé autrefois comme les plus fiers ennemis de leur liberté. Si on excepte dans Gennes quelques personnes que l'intérêt & le sang ne peuvent détacher du party d'Espagne, tous les autres sont dans vne disposition fort contraire à celle où estoient leurs peres sous le regne de François premier, & l'on peut dire que les Gennois n'ont pour les Espagnols qu'autant d'amitié qu'un creancier en a pour son debiteur, des mains duquel il voudroit bien auoir retiré son fait, & que s'ils estoient remboursez de ce qui leur est deub, les Espagnols ne leur feroient de rien; mais les Gennois ont beau faire, leur patience n'inspirera point à leurs debiteurs le desir de les satisfaire, ils feront assez s'ils tirent leurs arrearages, car pour le principal ils ne le doiuent plus compter parmy leurs debtes actiues, les Espagnols ne sont pas fâchez d'auoir la reputation d'estre insolubles, soit afin qu'on ne leur demande pas le payement, ou que la necessité de leurs affaires les oblige d'en vser de la forte.

*Les Gennois
sont crean-
ciers des Es-
pagnols
pour des
sommés
considéra-
bles.*

Cependant c'est vn aduertissement aux Gennois,

K

de se retirer s'ils peuvent peu à peu de dessous la patte des Espagnols.

Il n'y a point d'Estranger qui ne la doive craindre, pour bons que soient les seruices qu'il leur a rendu. Car ils ne considerent que leurs interests & eux-mesmes, tellement que les Flamands & les Italiens qui sont sujets du Roy, n'y recoiuent point autre traictement que s'ils estoient nays sous vn autre Prince. S'ils veulent se pouffer aux Charges, & faire leur fortune à la Cour, ou aux Armées, on leur dit qu'ils ne sont pas Espagnols naturels, ainsi les peuples qui sont sous ce Gouvernement n'ont gueres le moyen de s'aduancer, car en leur pays on donne toutes les principales Charges à des Espagnols, tant pour y maintenir la majesté de la Nation; que par ce qu'on ne se fie pas à eux, & on les declare presque inhabiles à toutes sortes d'emplois, parce qu'ils ne sont pas nays en Espagne. Ce n'est pas qu'elle ne soit pleine d'Estrangers qui y viennent pour y trauailler dans les villes aux mestiers, & aux champs à la terre. Mais ce ne sont qu'artisans & mercenaires qui y sont attirez par le profit & qui ne se messent que de leur petit trafic. On compte que dans Madrid il y a plus de quarante mil François, qui sous vn habit Espagnol, & en se disant Bourguignons, Vallons, & Lorrains, y font fleurir le Commerce & la Manufacture. Ils ont besoin de cacher leur naissance, car si elle est conneuë ils sont obligez de payer par iour à la Ville vn ou deux quarts par teste, qui sont enuiron vn sol de nostre monnoye,

Les Espagnols ne se fient qu'aux naturels de leur pays.

Nombre prodigieux de François à Madrid.

& quand il arriue quelque aduersité à l'Estat, s'ils ne se tiennent clos & couverts, ils sont sujets à mil insultes, & mesme à estre batus. Ceux qui connoissent bien le nombre d'étrangers qu'il y a en cette Ville, assurent que quand ils voudront entreprendre, ils pourront s'en rendre maistres, & en chasser les Espagnols.

Ceux qui y viennent pour quelques affaires, ou pour y estre long-temps, s'habillent aussi tost à la mode du pays. Nous auons touïjours paru dans nos habits de voyage; mais si nous y eussions esté *para pretensiones*, comme ils parlent, il nous eust fallu charger la Gonille & tout le harnois Castillan, autrement on n'est pas bien veu à la Cour. Pour parler au Roy, c'est vne necessité d'estre habillé de noir; iusques là qu'à vn Enuoyé du Prince de Condé, on donna temps de s'habiller de cette couleur, auant qu'on l'introduisist deuant Sa Majesté, luy ayant fait sçauoir qu'il n'en pourroit autrement auoir Audiance. Les femmes mesme, pour abandonnées qu'elles soyent, desirans de le paroistre moins, sollicitent aussi tost l'Estranger de quitter l'habit extraordinaire & d'éclat, de peur qu'on ny prenne trop garde, quand on les visite. Leurs habits sont vne roupille à grandes basques qui joint tres-bien au corps iusques sur les hanches. Ils portent vne ceinture de maroquin qui les serre sur l'estomac, ou vn peu plus bas que le nombril, leurs chausses sont fort étroites, & iusques là que pour les tirer & les mettre, ils ont des boutons aux costez d'en bas, par où ils s'y enferrent le matin & s'en def-

*Necessité
d'estre vistu
de noir pour
parler au
Roy.*

*Habillé
Espagnol.*

*Particulari-
tez de la
cuisse & de
l'ajustement
des person-
nes.*

font le soir. Leur fouliers sont de la forme du pied, & pour les mignons, ils sont étroits de semelle & d'ampaigne, vn petit pied & vn gros gras de jambe, sont si fort estimés, que les Galants se lient le pied avec des rubans pour le faire paroistre petit, & en souffrent beaucoup de martyre, à mesme temps que par quelque faux garde-jambe, ils affectent de paroistre tout à fait à la mode. Les bas de soye dont ils se seruent, sont à mailles lâches, & qui ressemblent à du rézeau, ils les portent fort tendus dessus vn bas blanc, qui paroist au trauers. Ils ne se seruent plus de chapeaux à large bords, ils en ont d'assez petits qu'ils doublent de taffetas noir, c'est vn grand ornement & d'vne magnificence extraordinaire que d'y porter pour cordon quantité de l'arges dantelles noires, qui coutent sans doute au tant qu'vn beau bouquet de plumes, puis qu'elles leur viennent de Flandre, ou de France, ils ne sont pas somptueux en linge, & on n'y void guerre de dentelles, la plus part du monde porte la Gonille, dont deux ou trois seruent vn an. La raison pour laquelle ils commencent tousiours à s'habiller par le haut, & à se boutonner par le bas, n'est pas, parce qu'ils font tout à rebours des autres Nations, mais à cause de l'air qui est icy si penetrant, que si l'on ne prend bien garde de n'en estre point frappé à l'estomac le matin, on court risque d'en estre malade, c'est pourquoy ils courent bien cette partie, & on a veu des personnes qui pour l'auoir negligée, en ont souffert de grands accidens, & en sont deuenus perclus de leurs mem-

*Raison pour
laquelle les
Espagnols se
boutonnent
à rebours.*

bres, aussi bien que pour auoir dormy la nuit à fenestres ouuertes. La bayette & ratine noire est l'estoffe dont ils s'habillent l'Hyuer, en Esté ils ont des habits de taffetas, mais ils gardent toujourns le manreau & la roupille de Bayette.



De la feste du Cours du mois de May. Train des gens de qualité lors qu'ils s'y promenant. Pourquoi les cochers ne s'assient plus sur le deuant du carrosse. Pourquoi tous les carrosses sont atelez de mules. Le grand usage des mules dommageable à l'Espagne. Détail des galanteries de cette feste du Cours. Maniere dont les Courtisanes & leurs Amans y paroissent, & plusieurs particularitez curieuses de cette réjouissance publique. Costume surprenante pratiquée dans le Cours, de tirer les rideaux des carrosses & de se cacher quand le Roy passe.

CHAPITRE XIII.



Le premier de May, nous vismes le Cours qui se fait hors de la porte de Toledé, c'est vn des plus celebres, & on y void quantité de carrosses de toutes sortes, les vns y sont tirez par quatre mules, & s'ils sont à des grands Seigneurs ou Ducs, les

*Feste du
Cours du
mois de
May.*

*Train des
gens de qua-
lité.*

*Pourquoy
les cochers
ne s'assient
plus sur le
deuant des
carrosses.*

*Pourquoy
tous les car-
rosses sont
attelés de
mules.*

*Le grand
usage des
mules, dom-
mageable à
l'Espagne.*

*Ecclesiasti-
ques mo-
qués.*

mules de deuant sont attachées à de longues cor-
des, & il y a vn Postillon. Les autres en ont six,
& alors on iuge que ce sont de grands & de puif-
sans Seigneurs, bien qu'il ne soit permis d'vser de
cette magnificence que hors de la ville, à cause
que s'estant vn iour introduite dans la ville on re-
presenta au Roy qui trouuoit peu de monde au
Cours, que la vanité estoit telle que ceux qui n'a-
uoient pas moyen d'y venir à six mules, s'en ab-
stenoient, pour n'y paroistre avec moins de train,
que ceux auxquels ils vouloient s'égalier. Cela fit
qu'on deffendit les carrosses à six mules. Aucun
cocher ne s'assied sur le deuant du carrosse,
mais sur vn des cheuaux du timon, depuis
que le Comte Duc ayant dit vn secret qui
fut reuelé par le cocher, leur deffendit le sie-
ge. Tous les attelages sont presque de mules, de-
puis que pour enuoyer de la Caualerie en Catalo-
gne, on prit ou l'on menaça de prendre les che-
uaux de carrosse. Cependant les haras de bonne
race se perdent de telle façon, que si l'on n'y ap-
porte remede, l'Espagne se trouuera sans cheuaux,
on employe la pluspart des caualles à porter des
mulets, parce que le profit en est plus grand, pour
le prompt & bon debit qu'on en trouue. En Por-
tugal le Roy a obuié à cét inconuenient, en def-
fendant qu'on se seruist des mules, & sur ce que
les Ecclesiastiques ne voulurent pas estre sujets à
son Edict, à cause de leurs priuileges, il les en
exempta, mais deffendit aux Mareschaux sur pei-
ne de la vie de ferrer aucune mule, par où il les

ramena aisément à l'observation de son commandement.

La galanterie de cette feste consiste principalement en l'ajustement des femmes, qui s'estudient d'y paroître avec éclat : aussi mettent elles leurs plus beaux habits, & n'oublient ny leur vermillon, ny leur ceruse, dont alors elles empruntent tous les traits. On les voit en diuerfes façons dans les carrosses de leurs amoureux, les vnes ne s'y monstrent qu'à demy, & y sont ou à moitié ou à rideaux tirez, ou s'y monstrent à découuert, & font parade de leurs habits & de leurs beautez, celles qui ont des Galands qui ne peuuent ou ne veulent pas leur donner des carrosses, se tiennent sur les auenuës du Cours, & bordent les ruës ou les chemins qui y menent, on ne parle point à elles, aux autres on peut dire tout ce que l'on veut de doux, de hardy, & de libre, sans qu'elles s'en offensent. C'est icy vne partie de leur liberté, ou libertinage de demander indifféremment à ceux qu'il leur plaist, qu'ils leur payent des limons, des oublies, des pastilles de bouche, ou autres friandises que l'on porte par le Cours. Elles l'enuoyent dire par celles qui les vendent, & c'est vne inciuilité de ne leur pas dire qu'elles leur en portent, & qu'on les payera, & apres il en couste souuent pour cinq sols de marchandise, plus d'un écu. On voit de plus en cette Feste quantité de beaux cheuaux, qui font parade de leurs selles, & des rubans, dont ce iour là on leur a paré le dos & le crin, ceux qui les montent sont ou les Galans des

Detaill des galanteries de la feste du Cours.

Mauieres dont les Courtisanes & leurs Amans y paroissent.

Particularitez de ce que se promenade.

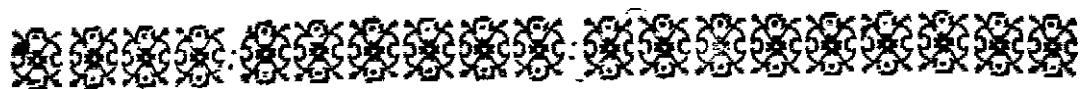
Dames à qui ils ont presté leurs carrosses, ou personnes qui viennent à cheual iouïr du Cours, n'ayant point de carrosse. Après qu'on a fait diuers tours, & qu'on a parcouru toutes les files des carrosses comme la nuit vient, on commence à s'arrester, & à manger dans les carrosses qui pour la plûpart portent de la prouision. Ce n'est pas seulement en cette Feste qu'on le pratique, presque tous les iours, & sur tout les Dimanches, on ne voit que collations & goûtez, qu'ils nomment *Merendas*, au lieu où l'on se promene, tant les Espagnols se plaisent à festiner à la campagne, quand ce ne seroit que d'un oignon, d'une salade, d'un iambon, ou de quelques œufs durs, car ils font par tout tres mauuaise chere. On y voit aussi quelques femmes d'honneur qui y viennent avec leurs maris, ou quelques Galantes qui y viennent avec leurs Amoureux, mais estant ainsi sous leurs yeux, elles s'y comportent si modestement, qu'à peine ozent-elles regarder le monde, & rendre le salut. Le petit Bourgeois paroist épars par les champs d'alentour, ou sur le bord de la Riuiere, ou en quelque recoin du pré ou du bled verd, il collationne de fort peu de chose, avec beaucoup de majesté & de ioye, en compagnie de sa femme, & de sa famille, ou de quelque amie. On m'a assuré que hors ces maigres débauches champêtres, les Espagnols n'en font gueres dans leurs maisons à se traiter les vns les autres. Et ceux qui se sont trouuez dans leurs festins ajoutent que dans vn moment les plats qui sont sur la table disparoissent, chacun des inuitez

en

en saisissant vn, avec ce mot *con licencia*, pour l'envoyer à sa Maistresse, ce qui fait qu'on demeure souuent sans viande, & presque tousiours sans goûter les meilleures.

Au temps de cette Feste, le Roy est d'ordinaire à *Aranjuez*, & souuent il y vient en relais, & apres auoir fait vn tour, il s'en retourne de mesme sans entrer dans la Ville, ce qui me sembla d'abord vn maigre plaisir, puis qu'il y a sept bonnes lieuës de *Madrid* à *Aranjuez*: Mais ayant veu avec quelle vitesse il les fait, avec six mulets qu'on pousse tousiours presque à pleine carriere, iusques à ce qu'à my chemin on en rencontre six autres qui le menent à *Madrid*, ie ne l'ay plus iugé ny incommode ny ennuyant, puis qu'à faire ces sept lieuës il ne met guere plus de trois heures; Mais ie ne puis comprendre le plaisir qu'il trouue au Cours, si ce que l'on m'a dit est vray, qui est que par respect, quand il passe chacun tire ses rideaux, ce qui fait qu'il ne voit que les carrosses, au lieu qu'on n'a inuenté cette sorte de promenade, que pour se montrer avec éclat, & pour s'entretenir en se diuertissant par la veuë de tout ce beau monde roulant, & on ne peut nier que ce ne soit vne coûtume qui détruit le plaisir qu'on voit s'augmenter autre part, au mesme temps que le Prince s'y trouuant, tout le monde arreste deuant luy, & les femmes se demasquent.

*Coûtume
surprenante.*



Description de la Maison Royale d'Aranjuez, & des iardins, statues, fontaines & autres embellissemens de ce lieu. Asnes d'une grandeur excessive, & d'un prix considerable.

CHAPITRE XIV.



Le cinquième de May nous fusmes à *Aranjuez* pour y voir la Cour, & cét agreable sejour où le Roy passe toutes les années vn mois de Printemps, est sans doute vn agreable lieu, & les Espagnols qui n'en ont point veu de semblables, n'en parlent que comme des champs Elisées. Les Poëtes dans leurs Comedies en citent les iardins & les fleurs, comme d'un endroit où Flore regne, accompagnée de tous ses thresors. La situation en est tres-belle, & les auenuës en sont fort agreables. Auant que d'en approcher, on passe le Tage sur vn pont de bois, qui a vne porte au bout pour le fermer quand la Cour n'y est pas; car alors on est obligé de passer dans vne barque, & d'y payer les droits qui font partie des rentes d'*Aranjuez*. Au delà du pont on tourne à la main droite, & en vn recoin que fait le Tage, on voit les hauts ormeaux & les magnifiques plantages qui entourent la Maison du Roy. Ce qu'on rencontre d'abord, est vn parc clos de murailles de terre qu'on

nomme *Tapia*, il semble assez vaste, & est embelly par quelques allées. Avant que d'en approcher on a à droit & à gauche de la bruyere où l'on voit quantité de lapins. Les ayant passés à cét endroit, l'on entre à costé du Parc dans vne grande allée, à laquelle de tous les costez en aboutissent de semblables, & on arriue à vne porte qui est au bout d'un pont qu'on a fait sur vn Canal, tiré depuis le Tage iusques à cét endroit. Par là on a formé vne Ile où est le jardin qui est fort net & bien entretenu, il a son entrée du costé du Palais, & dés qu'on a passé vn pont qui y mene, on rencontre deux Statuës de bronze, dont l'une iette de l'eau par ses bras coupez, & à vn pas de là on est sur les bords du bassin de la fontaine de Diane, qui est au milieu sur vne hauteur de pieces rapportées, de pierres, de bois, de mouffe & de terre, où quantité de figures de toutes sortes d'animaux sont attachées, qui iettent agreablement de l'eau à mesme temps qu'elles la recoiuent des tuyaux qui la leur conduisent du Tage, car en tout ce jardin, ie n'ay pas veu vne fontaine d'eau viue. A l'entour du bassin on voit huit vaisseaux de Myrthe, si ie ne me trompe, dont les branches sont si bien couchées, que la poupe, la prouë, & tout le corps en est tres bien formé. Ils portent chacun vne figure ou petite statuë, qui iette de l'eau contre les bestes qui sont sur la hauteur du milieu. On trouue ensuite la fontaine du *Ganimede* que l'on voit sur son aigle au haut d'une colonne, & à costé dans le bassin vn Mars, vn Hercule, & vne autre Deité en pierre ou en bois blan-

chy & plastré. Vn peu plus auant sur la gauche, en vne allée qui coupe celle-cy, on voit la fontaine de la *Gelofia*, qu'on nomme ainsi, parce qu'il y a au haut vn quarré où l'eau forme comme vne de ses laloufies que l'on met au deuant des fenestres. Sur la droite on en voit vn autre qui a au haut vne espee de molette dorée & rentrant dans l'allée du milieu, on va à la fontaine de *las harpias*, qui est la plus mignone de toutes. Le bassin en est quarré, & aux quatre coins il y a des colonnes sur lesquelles sont les figures de ces animaux infames qui vomissent de l'eau contre la figure d'un homme, qui cherche vne épine à la plante de son pied, & qui est assis sur la colonne du milieu. En auançant vers le bout du jardin, on rencontre dans la mesme allée la fontaine de *Dom Iuan d' Austria*, qu'on nomme ainsi, parce que la figure qui est au haut, & qui iette de l'eau par ses cheueux, a esté faite d'une pierre qu'on trouua dans vn Vaisseau Turc apres la bataille de Lepanthe. Elle a deux bassins, & au bas quatre petites statuës de Cupidons, avec diuers emblêmes. Sans doute ce iardin est ioly par soy-mesme, & par les enioliuemens qu'on y a faits, mais ils ne sont pas tous d'une égale force. Les allées sont presque toutes trop étroites, & on diroit qu'on a voulu épargner la terre pour les compartimens qui ne sont pas fort grands ny fort larges. Les berceaux qui les courent sont bas & faits de méchantes perches ou lates, au lieu qu'ils deuroient estre d'une belle charpente, qu'on n'épargneroit pas mesme dans le jardin d'un riche particulier. Tout autour

de l'Isle le long de la Riviere & du Canal, est vne assez grande allée, bien balliée & entretenuë, couverte de hauts Ormeaux. C'est la plus belle promenade qu'on y voye, & celle où leurs Majestés se plaisent le plus. Il y a quelques cabinets de charpente, & entre autres, vn, qui regarde sur le grand chemin de Madrid, où la Reyne fut le iour de la feste des Taureaux, pour les voir passer lors que le Roy & sa Cour les amenoient du troupeau, dont on les auoit separez. Le iour de cette réjouissance est fort secret, & le Roy ne le dit point que la nuit d'auparavant qu'il mande les *Herradores*, ou Collecteurs, & Marqueurs de Taureaux, & qu'il fait auertir les Bergers de s'approcher avec leurs troupeaux. Nous le sceusmes étant dans la grande allée, dont ie parleray dans ce Chap. Nous y rencontrâmes la Reyne qui alloit à la promenade, & comme nous eusmes passé son carrosse, & celuy de quelques-vnes de ses Dames, ou Filles d'honneur, vn homme à cheual, qu'on dit estre l'Inspecteur ou Gouverneur de ce Sexe, nous rappella, disant, qu'il y auoit vne Dame, qui ayant sa cousine mariée aux Pays-bas, nous en vouloit demander des nouvelles. Nous y retournâmes, & apres quelques mots d'entretien, elle dit, que peut-estre le lendemain se feroit la feste, n'osant le dire ouuertement; mais en ayant esté asseuré sur le soir, nous iugeâmes, que son peut-estre n'auoit esté que pour ne pas publier ce qu'on tenoit secret, de peur que de Madrid, & des lieux d'alentour le monde n'y accourust. Ce Garde-Dames, troubla tout ce petit entretien, nous

venant dire de nous retirer du costé du carosse de ces Dames, & que nous leur auions assez parlé. Ainsi nous nous en retournaſmes sur nos pas, surpris de son inciuité & de l'impertinence du Bouffon de la Reyne, qui avec vn tuyau de fer blanc, s'en vint à M..... pour luy parler de près, faisant semblant d'estre dur d'oreille. Cette grande allée est au delà du Village, ou du petit Hameau d'*Aranjuez*, qui est si chetif, qu'à peine on y trouue à loger; aussi le soir de nostre arriuée il nous fallut aller plus auant, & bien qu'il fist clair de Lune, & que nous eussions des guides, nous nous égarasmes au sortir d'*Aranjuez*. A peine trouuasmes nous au lieu où nous fûmes vne écurie pour nos cheuaux, & le couuert pour nous, & nous fûmes trop heureux d'y dormir sur des bancs & sur des chaises. Ce n'est pas que cette Cour ne soit fort grosse, car la plûpart des Officiers logent en la maison du Roy, bien que chetive, mais pour peu d'extraordinaire qu'il y arriue, on n'y trouue plus de logis. Il n'y a qu'une Hostellerie ou *Posada*, pour me seruir de leurs termes; elle estoit occupée par les gens de l'Ambassadeur de l'Empereur, & nous n'y pûmes auoir place que le lendemain. Ce fut ce iour là que nous voulûmes acheuer de voir *Aranjuez*, & apres auoir esté à l'endroit où l'on nourrit les Chameaux, où nous ne rencontraſmes qu'une femelle avec vn petit, les autres estant à la campagne à paistre, ou à charroyer du bois, nous nous en retournaſmes par diuerses belles allées, nostre guide nous racontant que lorsque ces femelles auoient porté, elles estoient

deux ans sans faire des petits. Il adiousta que souvent on faisoit combattre des Chameaux contre des chiens, & que c'estoit vn agreable diuertissement, de voir comment cette beste si mal faite, se défendoit adroitement des mâtins qui l'attaquoient, & que quelquefois sa furie forçoit les barrières, & se déchargeoit sur les spectateurs. Quand nous fûmes reuenus auprès de nostre logis, il nous parla de nous faire voir vn beau jet d'eau, & nous le figura si beau & si rare, que nous le suiuismes pour le voir: mais y estant, nous reconnûmes sa bestise & simplicité, puisque ce n'estoit qu'une scie qui traualloit à faire des aix, poussée par des eaux qui faisoient rouler diuerses rouës. Ce qui nous confirma dans la pensée, que ce qui est commun parmi nous, passe icy pour vne merueille. L'apresdinnée nous fûmes voir cette grande & magnifique allée, qui est au bout du Village, du costé par où l'on va à *Alcala de los Henares*. On y voyoit de tres beaux Ormeaux à deux rangs de chaque costé, & afin qu'ils deuiennent toujourns plus hauts, & qu'ils soient mieux nourris, on fait couler quand on veut de l'eau entre ces rangs, qui les humecte. Elle est fort large & fort longue, & en deux ou trois endroits on trouue de grands ronds, où les carrosses peuuent tourner, de mesme qu'au Cours de Paris. Elle aboutit à vn pont qui est sur le Tage, & qui est fermé par vne porte: Tellement que le Roy estant à *Aranjuez* sans Gardes, ou avec seulement dix ou douze Hallebardiers, y est comme en vn lieu retranché par ces ponts, qu'il faut necessai-

*Asnes d'une
grandeur ex-
cessive, &
d'un prix
considerable.*

rement passer auant que d'y arriuer. A main droite est vne autre allée, qui mene à vne grange, où l'on entretient trois asnes pour couvrir des caualles, & auoir de bonnes mules. De ma vie ie n'en ay veu de si grands; le plus ieune estoit d'une hauteur qui égaloit les plus grandes mules, & les deux autres n'estoient gueres moins hauts. Le premier a cousté vingt deux mille reaux de Bilton, qui font plus de 6000. liures, & l'autre 15000. reaux, qui vont à quatre mil cinq cens liures. Ils n'ont vacance que deux iours de l'année, à sçauoir la Feste Dieu & le iour de l'Ascension que nous y fûmes, autrement, *Cada Dia salta dos vezes el macho sobre la hembra*, comme on nous le dit. On voit par là, qu'occupant toutes leurs caualles à leur donner de beaux mulets, ils perdront peu à peu leurs Haras. Et comme l'on ne voit que mules dans *Madrid*, il y auroit de la peine d'y monter de la Caualerie dans vn besoin. On a parlé de les deffendre, mais on y a trouué de la difficulté, ie ne sçay pas si ç'a esté celle que les Ecclesiastiques y ont apportée, mais ie sçay bien qu'on s'en pouuoit vanger comme ce Roy, qui disant qu'il ne vouloit point violer leurs priuileges de se seruir de mulets, deffendit aux Marchaux d'en ferrer aucuns à peine de la vie, par où il les obligea de s'en deffaire sans bruit & sans murmure.



Maniere dont la Reyne est servie à table par ses Dames, & par ses Meninos. Qui sont ces Meninos. Les femmes fardées avec excez. Particularitez de la Cour & suite de la Reyne, & de l'ajustement des Dames. Sa Majesté sort avec peu d'éclat. Petit nombre des Archers, Gardes & Hallebardiers du Roy. Ceremonie de la Herradura ou marque des Taureaux.

CHAPITRE XV.



B IEN que nous n'ayons iamais donné dans la foiblesse de ces Voyageurs, qui ne connoissent les Cours des Princes des pays où ils sont, que par le soin qu'ils ont eu de les voir manger, & de les voir monter à cheual, le peu de temps que nous auions à estre en Espagne, & le peu d'entrée que nous auions à la Cour, ou parce qu'elle est trop reseruée, ou parce que nous n'auions personne qui nous y introduisist, nous fit resoudre de nous seruir de ce moyen qui ne contente que les yeux, & satisfait fort peu l'entendement. Le iour de l'Ascension par l'entremise du sieur Benjamin Ruht, Anglois, on nous permit d'estre en vn coin de la chambre où disnoit la Reyne. C'est vne Princesse de moyenne

*Maniere
dont la Rey-
ne est seruite
à table par
ses Dames
& par ses
Meninos.*

*Qui sont ces
Meninos.*

*Les femmes
fardées avec
excez.*

taille, & plutôt petite qu'auantageuse. Elle a le visage plat, mais peu grand, vis à vis est vne Dame, qui met deuant elle tous les plats qu'en apporte, qui est comme son Ecuyer tranchant. Aux costez elle en a deux autres; celle de la droite fait l'essay de la boisson, & luy donne à genoux la coupe, celle de la main gauche luy tient la sous-coupe & la seruiette. Elle boit fort peu, mais mange assez bien. On luy sert quantité de plats, mais peu de bons, à ce qu'on en peut iuger, elle a vn Bouffon qui parle presque tousiours, & qui tasche de la faire rire & de la diuertir par son caquet. Quatre ou cinq ieunes garçons qui sont des meilleures maisons d'Espagne, portent les plats qu'ils vont prendre dans la chambre voisine. On les nomme *Meninos*, & on ne veut pas que ce soit des Pages, disant qu'il n'y a que le Roy qui en ait. Ceux-cy sont plus estimez que les Pages, & sont habillez à la campagne de diuerses estoffes, & bien qu'ils le fussent tous de gris, il y auoit de la difference en la couleur. Nous fûmes surpris de voir que la Majesté d'Espagne, qui marche si grauement s'oublie en ces endroits, car en presence de la Reyne ces *Meninos* ne se comportoient point avec respect; on les entendoit iaser, & ils se partagerent avec le Bouffon vn plat de pommes, mesme à la porte il y en eust qui se pinçant l'vn l'autre y firent du bruit, sans que personne y prist garde pour les en chastier. Nous remarquames que toutes les Dames sont fardées avec excez, & qu'elles en mettent tant, qu'elles s'en rendent les ioues de couleur d'écarlatte, mais d'vne façon

si grossiere, qu'on diroit qu'elles ont plus trauaillé à se déguiser qu'à s'embellir, aussi sont-elles si laides, que tout le fard du monde mis le plus adroitement ne scauroit y remedier. Elles montent les premieres en carrosse, & apres qu'elles ont remply trois ou quatre carrosses, les *Dueñas* qui sont les vieilles femmes habillées de blanc, & presque voilées, se mettent dans le dernier. La Reyne & l'Infante montent apres dans vn carrosse à six cheuaux, avec vne vieille à la portiere. Les grands *Vertugadins* remplissent tout le costé du carrosse où elles se mettent. Leurs moustaches faites en ailerons longs & larges, semblent à des panneaux de quelque bast. Je n'en ay point veu porter à la Reyne, qui n'auoit que ses cheueux retrouffez vn peu vers l'oreille. Leurs collets ou cravattes sont de grandes pointes, qui sans doute coustent beaucoup, bien qu'elles ne paroissent pas belles. La mode en est presque de mesme qu'en France, l'ayant prise de la Princesse de Carignan quand elle estoit à *Madrid*, dont elles les nomment *Valonas à la Carignana*. Elles ont presque toutes des miroirs, des monstres, ou des petits portraits à leur ceinture. Je n'y vis point d'autre Galand, que le Marquis d'*Aytona*, qui alloit à pied au costé d'vn carrosse, en contant à vne qui estoit à la portiere. On m'a dit pourtant qu'on les caiole librement dans la chambre de la Reyne, & que quand on ne les y peut voir, on leur fait l'amour par les fenestres, où elles paroissent & s'entretiennent avec leurs Amans par des signes inuenitez pour ce beau cōmerce. Quand elles se marient,

Particularitez de la Cour & suite de la Reyne, & de l'ajustement des Danes.

la Reyne augmente leur dot de 50000. écus, mais qui sont assez mal payez. Outre cette suite de femmes, & de quelque Escuyer, la Reyne n'en a point d'autre quand elle sort, que celle de son Bouffon, & de quelques bas Officiers & Valets de pied. Elle n'a point de Gardes, & ie fus surpris de voir le peu d'éclat avec lequel elle sort en public. Le Roy mesme n'en a icy que dix ou douze qui sont au deuant du degré, & outre ce que i'en ay marqué, i'appris que les Archers qui sont Bourguignons & Flamans, & dont est Capitaine le Duc d'Arshot, estoient les premiers en rang. Quand le Roy est à *Madrid*, il en monte tous les iours dix en garde, qui sont obligez d'y paroistre avec le Manteau de liurée qu'ils quittent hors delà. Leur arme est vne espece d'épieu, qu'on nomme icy *Cuchilla*, & ils sont en tout cent cinquante. Ils montent chaque iour des Hallebardiers Espagnols & Allemans, seize hommes par Nation. C'est la garde introduite en Espagne par la maison d'Autriche. On dit qu'il y a de plus deux vieilles Compagnies Espagnoles, qui estoient de la Garde des Rois de Castille, qui sont encore conseruées, mais qui ne sont gueres bien payées ny entretenuës, non plus que les autres. Le lendemain de l'Ascension on vit au matin arriuer *Dom Loüis de Haro*, que le Roy auoit mandé pour la Feste de la *Herradura* des Taureaux. Vn peu apres qu'il fut arriué, sa Majesté fut à la pointe de l'Isle du iardin monter à cheual, & apres auoir commandé qu'on fist retirer tout le monde derriere les barrieres, s'en alla avec toute

*La Reyne
sort avec peu
d'éclat.*

*Petit nombre
des Archers,
Garde des
Hallebardiers
du Roy.*

*Ceremonie
de la Herradura
ou
marque des
Taux.*

la Cour au bout d'une grande allée, chasser dans les barrières les Taureaux qui estoient à la campagne. Pour les y faire entrer, il y a du monde à cheval devant lesdits Taureaux, qui les agacent avec de grands bastons, afin qu'ils les suivent, & ainsi courant devant eux, ils les attirent dans l'enclos, pendant que par derrière il y a des gens qui par des cris & des coups les y font entrer tous en troupe. Le Roy vient apres avec tout son monde, & le badinage se finit, quand ils sont dans l'allée qui va à la place du Palais. Leurs Majestez furent oüyr Messe, apres quoy le Gouverneur d'*Aranjuez* le meilleur *Toreador*, c'est à dire combatteur de Taureaux de toute l'Espagne, vint donner la seconde chasse aux Taureaux, pour les faire entrer dans le réduit d'ais, qu'on avoit fait auprès de la place, où l'on devoit les marquer d'un fer chaud. On les y laissa jusques à trois heures apres dîner, & alors tous les balcons & tous les échaffaux estans chargez de spectateurs, leurs Majestez vinrent en leur loge, & ayant donné ordre qu'on commandast, on vit dans la place entourée de barrières, vne quantité de certains ieunes païsans, qu'on nomme *Herradores*, qui y attendent le Taureau pour le colletter, & on leur en lasche vn ou deux, & aussitost le plus vaillant court le saisir à la queue ou aux cornes, & estant secouru des autres, ils taschent de le coucher par terre, & à mesme temps vn autre vient d'un feu fait à costé de la place avec vn fer ardent, & il luy donne la marque sur la cuisse, pendant que les autres luy fendent les oreilles. Il faut

*Merveilleuse
adresse.*

estre adroit pour cette action, tant auant que de la faire qu'après l'auoir faite; car le Taureau est furieux en l'vn & en l'autre temps. Pour le tromper comme il vient à eux, ils luy opposent ou vn manteau ou vn chappeau, & comme cette beste ferme les yeux en frapant, le plus hardy luy faute au col, & le saisit par les cornes, & tous les autres par tous les endroits qu'ils luy peuuent attraper. Mais il en culebutte & maltraite beaucoup, & c'est vne merueille qu'il n'en tuë vne grande partie; car il court souuent droit à eux, les renuerse, & leur passe par dessus le corps, mais ie ne sçay comment ils font, ceux que l'on croit morts, se releuent aussi-tost. Il est vray qu'ils font fort adroits à éuiter les cornes, & à se laisser tomber, afin qu'il donne le coup en l'air. C'est vn assez ioly ieu, mais auquel il ne feroit pas bon d'estre Acteur: & ie m'estonne comment vn grand Roy veut seulement y assister: Mais c'est plutôt par politique & pour satisfaire à la Coustume, que par plaisir qu'il y prenne. Pour luy en faire trouuer vn peu plus qu'à l'ordinaire, *Dom Louis de Haro* fit entrer dans la lice son fol ou Bouffon, qui vestu de toutes couleurs, & monté sur vn cheual blanc en eust de si bons coups de cornes, qu'vne fois il en fut enleué en l'air, & le pauvre Cavalier iccté par terre. L'on marqua ainsi 22. ou 23. de ces Taureaux, qui seruiront au bout de quelque temps aux Festes de *Madrid*, dont nous esperons voir celle de S. Isidore, Patron de cette Ville.

*Bouffon de
Dom Louis
de Haro iet-
té par terre.*

*Description de l'Escorial, & des Peintures,
Statuës, Tombeaux des Roys, & autres
curiositez de ce lieu.*

CHAPITRE XVI.



VELQVE temps apres, nous fûmes à l'*Escorial*, qui à la verité peut passer en Espagne pour vn merueilleux Ouurage, mais aux endroits où les beaux bastimens sont plus communs, il ne passeroit pas pour tout à fait extraordinaire. A le considerer en general, c'est vne masse de pierre tres-parfaite, mais en le prenant en détail, on n'y trouue rien qui ne soit d'une magnificence moindre qu'on ne se l'estoit imaginé. Tellement que si Philippe II. qui l'a fait bastir, & qu'on nomme le Salomon de son Siecle, n'auoit pas mieux ressemblé à ce sage Roy, que cet edifice à son Temple, auquel on le compare, la copie n'auroit iamais valu l'Original. Cependant pour en mieux presser la comparaison, on veut que Charles-Quint, comme vn autre David, forma le dessein d'un si saint Ouurage, mais qu'ayant esté vn homme de sang & de guerre, Dieu l'auoit reserué au regne de son Fils. On repaist de ce conte, l'ignorant Estranger. Mais les sçauans, & l'Histoire nous apprennent, qu'apres

la bataille de S. Quentin, Philippe II. fit deux vœux, l'un de n'aller iamais à la guerre, l'autre de bastir ce Conuent, en la place de celuy qu'on y auoit brûlé, à l'Ordre de S. Hierosme. Il y dépenfa près de six millions d'or, bien que par ménage, & pour la commodité de la pierre, il choisist le plus vilain endroit de la Nature; car il est au pied de la Montagne, & auprès d'un chetif Village, qu'on nomme *Escorial*, qui à peine a de quoy loger un honneste homme; ce qui est étonnant, puisque la Cour y va trois fois l'année; Le lieu où est la maison, se nomme *el sitio* par excellence, pour ce qu'on l'applanit pour y bastir. Le bastiment est un tres-beau quarré, qui a quatre tours aux quatre coins; quand on y arriue, on ne sçait de quel costé est l'entrée, car au sortir de l'allée, on trouue vne espeece de grande & longue place, où l'on ne voit que des petites portes, pour en la trauersant passer en deux corps de logis, qui en sont comme les offices & les logemens des gens de la Cour. Ayant costoyé toute cette façade du quarré, on vient à celle qui regarde la Montagne, où l'on trouue un tres beau, grand & magnifique Portail, dont les costez sortent en forme de colonnes. On entre par cette si superbe porte dans vne cour presque quarrée; au bout vis à vis de la porte, est l'Eglise. On y monte par un Perron de cinq ou six marches, qui sont de la longueur du large de la cour, & qui s'estendent d'un bout à l'autre. Le porche sous lequel on entre est soustenu de belles Colonnes; & au plus haut de la muraille, il y a six Statuës, dont les deux du milieu sont

font de David & de Salomon, par lesquelles on veut estre representez Charles Quint, & Philippe II. Au tour de cette Eglise, il y a plusieurs corps de logis tous cõpris dans le parfait quarré, qui enferme tout ce bâtiment. On y cõte quantité de basse-cours, mais parce que l'on nous y a fait voir, il ne s'ẽble pas qu'il y en ait plus de sept ou huit; on ne peut nier, que ce ne soit vn tres-beau Couuent pour des Moines, mais on ne s'ẽauroit auõier que ce soit vn assez magnifique Palais pour vn Monarque, tel qu'estoit Philippe II. qui l'ayant fait bastir en vingt-vn an, & en ayant iouy douze ou treize, se vantoit, que du pied d'vne Montagne & de son Cabinet, il estoit obey en l'vn & en l'autre monde avec deux doigts de papier.

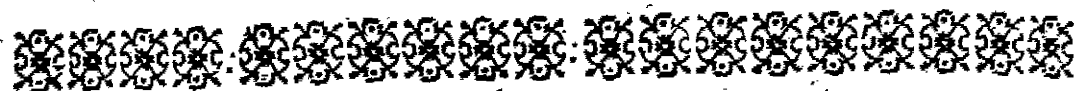
L'appartement du Roy & de la Reyne n'a rien de Royal, on n'y voit aucuns meubles, & on dit que c'est icy la coustume, que quand le Roy va en quelques-vnes de ses maisons de plaisir, on y porte iusques aux chalits. Les chambres y sont petites, basses, & les plat-fons n'en sont pas si beaux, que l'on doie leuer les yeux pour les regarder. On fait grand bruit de la quantité de peintures qu'il y a des meilleurs Maistres, & sur tout du Titian, qui y a trauaillẽ long-temps; on y voit beaucoup de ses pieces, mais pas tant qu'on le publie. Les Espagnols se connoissent si bien en tableaux, que les moindres leur semblent des Chefs-d'Oeuures. Et le Marquis *Serra* de Genes qui y estoit avec nous, ne pouoit assez se moquer de la sottise d'vn Castillan, qui nous voulant tout faire admirer, iusques à de

petits & chetifs païfages dans vne gallerie où nous estions, disoit qu'il n'y en auoit point de pareils au monde, puis qu'ils estoient dans vn lieu où se promenoit le Roy. On voit à la Sacristie quelques bonnes pieces, & surtout vn Christ, & vne Magdelaine. Il y en a aussi en l'Eglise qu'on estime beaucoup. Quant aux peintures de Fresque; le Chœur peint de la main du Titian, est sans doute vn bel Ouvrage, aussi bien que la Bibliotheque, où ie crois que le mesme a trauaillé, où l'on voit entr'autres l'ancienne forme d'Auocasser pour les coupables, qui y sont representez mains & pieds liez; en vn Ciceron, qui harangue en faueur de Milon, ou de quelque autre, que ie n'ay pas assez bien connu à sa mine, pour en parler sans crainte de me méprendre. Cette Bibliotheque est sans doute vne tres-belle piece, tant pour la grandeur, largeur, hauteur, clarté, & ornements, les belles peintures, & quelques tables de marbre qui sont au milieu, & où l'on peut lire & écrire, que pour la quantité des bons Liures bien choisis, s'il en faut croire les Moines, & tres-bien dorez, & fort peu leus à ce qu'on en peut iuger. En la Sacristie on montre des Ornaments Sacerdotaux, où la broderie & les pierreries disputent à l'enuy par l'Art & par la matiere, qui les rendra plus somptueux & plus riches. On nous y montra vne Croix de grosses perles, de beaux diamans & d'émeraudes, qui est vn tres ioly bijou, & qui n'en vaudroit pas moins s'il estoit dépaylé. Je m'en ferois tres volontiers chargé, si on luy eust voulu faire passer les Pyrenées, seule-

ment pour faire voir à mes amis cent mil écus en peu d'effe. La *Bibliothèque* dont ie viens de parler, l'*Autel Maieur*, & la *Sepulture des Roys*, qu'on nomme *Pantheon*, sans que ie puisse en comprendre la raison, si ce n'est à cause que c'est vne seule voûte ronde, comme le *Pantheon* de Rome, sont sans doute les trois plus belles pieces de ce superbe bastiment. On va à l'*Autel Maieur* par de tres magnifiques degrez de marbre rouge, & il atteint iulques au haut de la Nef par seize Colonnes de iaspe, si ie ne me trompe, qui ont seulement cousté à tailler quelques cinquante ou soixante mil écus. Entre deux, on voit des niches, où il y a des Statuës de bronze doré, aussi bien que sur les costez des tables ou priez Dieu avec des figures de mesme matiere. Le *Pantheon* est sous cét Autel, on y descend par vn degré clair, mais étroit. A l'entrée de cette magnifique Chappelle, on voit reluire vn marbre, qui rehausse sa lumiere sombre par celle qui iette l'or, dont tout le fer qui y est, & quelques endroits de cette belle pierre sont couverts. Au milieu il y a vn grand chandelier de bronze doré, vis à vis de l'Autel, & en six diuerses niches, il y a vingt quatre Sepultures de marbre noir, pour y loger autant de corps: au dessus de la porte il y en a deux, & en tout vingt-six. Ce superbe Mausolée estoit petit, mais bien pratiqué. Il a esté acheué sous le Roy, à present regnant, qui y fit mettre il y a six mois les corps de Charles-Quint, de Philippe II. & de Philippe III. Celuy du premier fut trouué le plus entier. Aux niches du costé gauche, sont les Reines, & la

derniere est la Reyne Elizabeth de Bourbon. Ce-
 luy qui prescha le iouſ qu'on remplit ces sept Se-
 pultures ou Tombes, ayant commencé par la con-
 fusion qu'il deuoit auoir de parler deuant tant de
 Roys qui auoient seuls confondu tout le monde,
 & ayant tres-bien rangé sa conception, plût telle-
 ment au Roy, qu'il luy en a donné vne pension de
 mil écus par an. Comme il n'y a rien si parfait, où
 la dent du Critique ne trouue à mordre, elle donne
 quelque atteinte à ces trois pieces dont ie viens de
 parler. A la Bibliotheque on trouue à redire, que
 l'entrée ne correspond point à sa magnificence,
 n'y a sa grandeur, puis qu'on diroit qu'elle est dé-
 robée, & qu'on ne l'auroit pas prise en plein drap,
 vis à vis de l'*Autel Maieur*, où tout est si propor-
 tionné, on ne voudroit pas qu'il y eust vne Lampe
 d'argent, qui par sa grandeur ne correspond point
 à celle du lieu où elle est, qui est vaste & large. Au
Pantheon, c'est à leur auis vn grand défaut, que tous
 les degrez par où on y descend, ne sont pas de mar-
 bre, & que les costez des murailles n'en sont pas
 incrustées puisque la Chappelle en est toute, &
 qu'on deuroit trouuer par tout la mesme magni-
 ficence. De plus au chandelier de bronze, on
 voit le dedans qui n'est point doré, & qui pa-
 roist au trauers des branches dorées, qui en sortent
 tout noir & sale. Le Marquis *Serra*, qui l'a fait faire
 à Gennes, se scandaliza fort, qu'on l'y eust mis de
 cette façon, disant qu'il auoit enuoyé l'or & le
 moyen de l'y attacher sur le lieu, puis qu'on ne le
 pouuoit faire à Gennes, par ce qu'il se dedoroit

par les bouts, lors qu'on le chauffoit par le milieu. Il a cousté 10000. écus, qui est dix fois plus qu'il ne vaut, & c'est chose ordinaire en ce pays, d'y voir des choses qui ont cousté prodigieusement, & que par là on veut qu'on admire comme si, parce qu'ils sont mauvais Marchands, ce qu'ils payent cherement en valoit mieux. Voilà ce que je trouue à remarquer en ce fameux *Escorial*, qui n'est accompagné que de quelques petits parterres & de quelques fontaines; la veüe d'un costé en est assez belle, mais son terroir n'est pour la plûpart que bruyere & pierre. On y a fait quelques plantages, & quelques allées; mais comme le pays est froid & venteux, les arbres n'y viennent pas trop bien. On voit quantité de cerfs dans quelques especes de parcs, mal entendus & arrangez, & dont les murailles sont basses, & ne viennent pas à hauteur d'appuy. On ne passe pas non plus par des endroits fort beaux en y allant & le Roy qui y va trois fois l'année, & mesme en Hyuer, n'y doit gueres auoir de diuertissement; Car la neige y couure tout 3. mois durant. Voilà ce que j'ay remarqué en ces deux miracles du monde; *el Escorial del arte, y el Aranjuez de la Naturaleza, paralelos del sol de Austria, segun gustos y tiempos, comme on en parle icy.*



Description de la Feste ou course des Taureaux, avec toutes les particularitez de cette réjouissance publique. Plaisante entrée dans la place d'un Champion aussi ridicule que sa monture. En quoy consiste l'ordinaire de cette Feste. Hardiesse du Bouffon de D. Louis de Haro. Brauoure d'un paysan monté sur un Asne. Que ce diuertissement est sanguinaire.

CHAPITRE XVII.



LE vingtième de ce mois, on vit tout Madrid assemblé à la grand' place pour la Feste des Taureaux, qui est vne solemnité dont on parle avec tant d'auantage, qu'on la compare aux plus beaux spectacles des Anciens. En toutes les Villes d'Espagne on en celebre plusieurs, & à la S. Jean il n'y en a pas vne qui ne se réjoüyffe en cette espece de diuertissement. On l'estime si fort, que c'est faire vn déplaisir égal à celuy que ressent cette Nation, dés qu'on ne la prefere pas à toute autre, & qu'on ne reconnoist pas que son Roy est le plus grand du monde, quand on témoigne de n'en pas admirer toutes les circonstances. C'est sans doute vne tres-belle veüë que celle de la pla-

ce ce iour là : Elle est toute parée du plus beau monde de *Madrid*, qui se range aux Balcons qui sont tapissez de draps de diuerses couleurs, & accommodez avec le plus de pompe qu'il se peut. Chaque Conseil ya le sien tendu de velours, ou de damas, de la couleur qu'il luy plaist, & accompagné de l'Ecuffon de son Sceau, ou de ses Armes. Celuy du Roy est doré, & est couuert d'un dais. La Reyne & l'Infante y sont à ses côstez, & sur le recoin son Fauory, ou Premier Ministre. A sa droite est vn autre grand Balcon, où sont les Dames de la Cour, en tous les autres il y a de toute sorte de monde. On ne voit ce iour là que femmes & hommes, qui paroissent le plus auantageusement qu'ils peuvent, aussi louë-t'on assez chèrement ces Balcons, & les premiers & seconds coustent des vingt & vingt-cinq écus, bien que l'on n'y ait place que pour cinq ou six personnes au premier rang. Le Roy en fait louer pour les personnes qu'il considere, comme sont les Ambassadeurs & autres Enuoyez des Princes Estrangers. Au dessous de ces Balcons il ya des échaffaux qui auancent quelques pieds dans la place, & prennent entre les pilliers des galleries. C'est où est la grande foule, chacun y loüant des places pour plus ou moins selon le poste qu'il choisit. Bien que ces Festes soient ordinaires, & qu'à *Madrid* on en celebre chaque année trois ou quatre, il n'ya pas vn Bourgeois qui ne vueille la voir toutes les fois qu'elle se fait, & qui n'engageast ses meubles plûtoft que d'y manquer faute d'ar-

Particularitez de La Feste & course des Tauxreaux.

gent. Celle cy se nomme la Feste de S. Isidore, Protecteur de la Ville, & c'est elle qui en fait les frais, ce qui fait qu'elle ne passe pas pour Feste Royale. Il en couste neantmoins au Roy, car on m'a dit qu'à chaque Conseil il donne de regal ce iour là 3000. écus. Celles de la S. Iean & du mois de Septembre, sont les plus estimées, aussi il entre dans la lice quantité de Caualliers ou *Torreadores*, au lieu qu'en celle de S. Isidore on ne voit que des gens de pied. Il y a quatre entrées par où l'on vient à la place ce iour là, qui est toute sablée & débarassée de ces boutiques roulantes qu'on y voit les autres iours. On y peut faire quelques tours en carrosse & à pied, iusques à ce que le Roy vienne. Auant son arriuée ses Gardes y fendent la presse, & s'y mettent en haye pour le receuoir. Cependant dès que leurs Majestez sont arriuées à leur Balcon, on fait fortir tout le monde de la place, qui alors paroist nette & vuide, & montre en plein sa beauté. Les Gardes prennent leurs postes aux quatre portes, & au dessous du Balcon du Roy. Quatre ou cinq Alguazils bien montez ce iour là, & mieux que ne deuroient estre des Sergens, se tiennent teste nuë au deuant dudit Balcon: & dès que le Roy le leur commande, celuy qui a l'Intendance des Chariots, va les faire partir du long de la place où ils sont rangez. A mesme temps on ne voit que tonneaux & oüaires, qui sont sur lesdits Chariots, qui dégorgent de l'eau si bien ménagée, qu'elle arrose également toute la place, cela fait, les Chariots s'écoulent

s'écoulent par les quatre portes, & on introduit ceux qui veulent combattre les Taureaux, & apres on ferme les portes. Il entra d'abord parmy ces braues Champions vn homme de *Valladolid*, montré sur vn Taureau qu'il auoit dressé & accoustumé à la selle & à la bride. A son costé il auoit vn homme à pied qui portoit sa Lance, il alla tout droit où estoit le Roy, & apres luy auoir fait vne profonde reuerence, il voulut montrer ce que sçauoit faire son Taureau. Il le fit galoper & le fit tourner à toute main; mais cét animal peu souple, enfin ennuyé de la longueur du Manège, se mit à ruër avec tant de violence, qu'il ietta le pauvre payfan par terre, qui sans s'étonner de son malheur, courut apres son Taureau qui s'enfuyoit. Les risées & les huées de tout le monde l'accompagnerent iusques à ce qu'il l'eut repris; Mais elles recommencerent apres qu'vn Alguazil eust pris les clefs du lieu, où estoient enfermez les Taureaux sauuages, que *Dom Louis de Haro* luy ietta selon la coustume, qui porte, que le Roy les donne à son Fauory, & celuy-cy les iette du Balcon aux Alguazils, car dès qu'on eust lasché vn de ces farouches animaux, & que furieux il venoit contre son semblable, ainsi appriuoisé & enharnaché, il prenoit la fuite sans entendre ny bride ny talon, & rendit impossible le combat à son Maistre, qui estoit ajusté pour le commencer la Lance à la main. Tellement que n'y ayant iamais pû reüssir, & n'ayant fait qu'apprester à rire aux assistans, il se retira apres diuerses tentatiues, sans coup ferir, bien que son Taureau & luy,

*Plaisante
entrée d'un
Champion
außé ridicule
le que sa
monture.*

*En quoy
consiste l'or-
dinaire de
la Feste.*

en eussent receu quelques-vns des autres qui ne fuyoiēt pas le choc, mais couroient le chercher. L'ordinaire de la Feste consiste en ce qu'on lasche vn Taureau apres l'autre, qui selon qu'il est plus ou moins farouche, court avec precipitation contre ceux qui sont dans la lice; Aussi-tost il donne la chasse à tout le monde, & ceux qui courent moins fort que les autres, se iettent par terre, quand ils ne le peuvent éuiter, ou luy opposent leurs manteaux ou chapeaux. Il passe par dessus ceux qui sont par terre sans leur faire aucun mal, parce qu'en donnant son coup, il ferme les yeux, & n'attrape le plus souuent que l'air. Ceux qui luy opposent des manteaux ou des chapeaux éuient son coup, & arrestent sa furie qu'il croit auoir bien employée, pourueu qu'il attrape quelque chose. Tout cecy n'est que le badinage de la Feste, le serieux & l'endroit où paroist l'adresse; s'y fait voir par le dardement de quelques flèches ou petits jaelots, que les plus adroits plantent entre les cornes du Taureau, avec vne agilité admirable, car s'ils n'en auoient beaucoup, cette beste en furie les mettroit en pieces. Vn Barbier s'y fit remarquer, car il n'y en auoit point qui tiraist mieux son coup. A mesmetemps que le Taureau se sent piqué par ces jaelots, qui pour estre soustenus & mieux portez de l'air, sont aillez de papier rouge, il entre en plus de fougue, se tourmente, s'efforce, & s'enfonce tousiours plus auant le fer qui le pique. On dit que ces animaux ont entre les cornes vn petit endroit si delicat & si tendre, que quand on

les y atteint, le coup leur est mortel, & il s'est trouvé de ces Champions qui l'ont si bien choisi, que d'un seul coup ils ont tué le Taureau. Quand on l'a assez harcelé & lassé, & qu'il commence à perdre vigueur, les Trompettes sonnent, & c'est un signal qu'on le peut déjarreter. Aussi tost on luy darde aux jambes des épieux, & on met la main à l'épée & au coutelas, & on tasche de l'atteindre aux jambes de derriere, & de luy couper les nerfs, dès qu'il est trébuché ou qu'il ne va que de trois jambes, on voit pleuvoir de tous costez des coups d'estoc & de taille, qu'ils nomment *Echilladas*, sur ce pauvre animal. C'est où le petit peuple fait voir son humeur sanguinaire; car ceux qui y peuvent atteindre ne se croiroient pas fils de bon pere, s'ils ne plongeioient leurs dagues dans le sang de cette beste. Chacun s'en retire, *quasi re bene gesta*, & s'épanoïit la ratte dans cette place, s'il est sur les rangs & sur l'échaffaut, ou s'il est au premier banc & en un endroit d'où il puisse luy pousser quelque botte. Aussi tost qu'il ne remue plus, des mulets viennent au galop le traïner hors de la lice, & on lasche un autre Taureau. On en fit perir ce iour là une vingtaine, qui tous eurent la peau si déchiquetée, qu'elle ne pouvoit seruir qu'à faire des cribles. On lasche quelquefois des chiens contre le Taureau, quand il y a trop de peine & de danger à le ioindre: Et alors il y auroit du plaisir d'auantage, si à mesme temps que les chiens le tiennent saisi, on ne le perçoit & hachoit de coups par deuant & par derriere. Le seul homme à

*Hardiesse
du Bouffon
de D. Louïs
de Haro.*

cheual, qui parut en cette Feste, fut le Bouffo de *Donn*
Louis de Haro, qui se montra aussi à *Aranjuez*. Il donna vn coup de Lance assez à propos, mais de peur qu'il ne luy arriuaft quelque malheur, le Roy le fit aussi-tost retirer. Pour cette sorte de combat, il faut estre à cheual à la Genette, à étriers courts, & non pas à la Stradiotte, ou à la Françoisé, car on courroit risque d'auoir vne jambe emportée par vn coup de corne. Le cheual ne doit pas estre dressé, mais seulement estendre bien les talons, & auoir bonne bouche. Aux Festes où il y a des Cavaliers, ceux qui ont des cheuaux qui ont ces qualitez, ne peuuent s'excuser de les prester, & souuent ils y perissent, sans que par honneur ils puissent pretendre d'en estre dédommages.

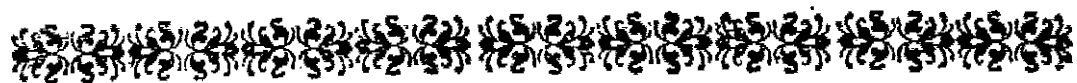
*Brauerie
d'un paysan
monté sur
un asne.*

A la honte de tous ces Cavaliers en cette Feste, qu'on dit n'estre que pour les paysans, il en parut vn monté sur vn asne, qui au commencement fut renuersé par le Taureau; mais ayant repris cœur, & son sot animal, il l'attendit si à propos, qu'il luy donna vn grand coup entre les cornes, & le blessa si cruellement qu'il en saigna à gros bouillons. Apres cette braue action, il alla demander le Taureau au Roy, qui le luy donna, & il se retira avec ce beau prix, plus content que s'il auoit esté couronné de Lauriers. Souuent le Taureau se iette sur les Gardes qui sont plantez le long de la place, avec leurs hallebardes & gouges dardantes, s'ils tuent le Taureau, il leur appartient. Ils en furent deux fois renuersés, mais ils ne remportent ny prix ny victoire, s'estant laissé passer sur le ventre au Taureau,

qu'ils deuoient auoir fait mourir à leurs pieds. Les Alguazils, ou Sergens sont remarquables sur leurs belles selles à piquer en broderie, montez sur des cheuaux tous couuerts de rubans & de houpes: Ils fuyent tous les endroits, où viennent les Taureaux, & ce n'auroit point esté vn petit plaisir pour toute l'assemblée, s'ils en eussent vn peu esté bien attaquez; au moins on le souhaittoit fort, mais ils estoient si prompts à fuyr qu'ils échappoient toujours leurs cornes, bien que peut estre ils portent celles qui sont si communes à *Madrid*.

La solemnité commune commence l'apresdînée, mais le matin on court cinq ou six Taureaux pour ceux qui ne s'y pourroient pas trouuer. On n'y obserue pas ce mesme ordre, & dans la confusion du monde qu'il y a dans la place, souuent il y arriue des malheurs. On m'a dit que le matin de cette Feste, il y eust beaucoup de personnes blessées, & vne tuée d'vn coup de corne, qui luy fit sauter la ceruelle, l'ayant prise par vn œil. On ne finit la Feste que lors qu'on ne voit plus, & ce iour là chaque Galant donne vn Balcon & la collation à sa Maistresse. En tout ce diuertissement on remarque vne certaine cruauté inueterée qui est venue d'Affrique, & qui n'y est pas retournée avec les Sarrasins, car ce n'est pas le grand plaisir du commun des Espagnols que de combattre le Taureau, la canaille n'en a point d'égal à celuy de répandre son sang. A Alger & à Tunis on celebre de semblables Festes, mais avec plus de pompe, à ce qu'on m'a dit.

Que ce diuertissement est sanglant.



Proceſſion de la Feſte-Dieu. Marche du Roy, de ſes Conſeils, & autres perſonnes en cette Ceremonie. Des Geans & Geantes de carton. Du Serpent appellé la Tarasca. Terreur panique cauſée par les Geans de carton creus Diabes par des Muletiers. De la representation des Autos ou Comedies ſpirituelles.

CHAPITRE XVIII.



Les réjouyſſances publiques, que les Maures introduiſirent en Eſpagne, lors qu'ils la poſſedoient, y ſont reſtées apres qu'ils ont eſté chasſez, on a encore retenu dans l'Egliſe quelque choſe de leur ſuperſtition en la Feſte-Dieu, qu'on nomme *del Corpus*.

*Proceſſion de
la Feſte-
Dieu.*

Le vingt-ſeptième May nous en viſmes toutes les Ceremonies, & il n'y en a point en Eſpagne, qui en traîne tant que celle-cy, & qui dure plus long-temps. On la commence par vne Proceſſion, dont les premiers rangs ſont entremeslez de diuers hauts-bois, de quantité de tambours de Baſques, & de caſtagnettes. On voit vn gros de quelques perſonnes habillées de diuerſes couleurs, qui au ſon de ces inſtrumens s'en vont danſant, ſautant, & gambadant avec autant de badinerie, que ſi'on

estoit à Carefme-prenant. Le Roy se rend à l'Eglise de *Santa Maria*, qui n'est pas loin de son Palais, & apres y auoir ouï la Messe, il en sort le cierge à la main, estant precedé d'un Tabernacle d'argent, où est l'Hostie, des Grands d'Espagne, & de tous ses diuers Conseils. Ce iour là ils sont tous entremelés pour oster toute contestation; tellement que les Conseillers *de la Hazienda*, marchent avec ceux *de las Indias*, & pour oster la dispute aux Corps, on les fait filer l'un à costé de l'autre. Au deuant de tous ces Conseillers, & de quelques autres personnes, on fait marcher des machines de Geants, c'est à dire, de certaines Statuës de carton, portées par des hommes, qui sont cachez sous des cotillons. Il y en a de diuerses figures & assez affreuses. Elles representent toutes des femmes, horsmis la premiere, qui n'est qu'une grosse teste peinte & figurée, appliquée sur celle d'un petit homme, qui luy donne le branle & le mouuement; & ainsi elle ne paroist que celle d'un Colosse sur le corps d'un Pigmée. Parmy ces Monstres fantastiques, il y en a deux qui representent deux Geantes Maures ou Ethiopiennes, s'il en faut croire ce que le peuple en dit & le nom qu'on leur donne, en les nommant, *hijos de los vezinos*, ce sont des inuentions des Habitans du pays, qui sont si amoureux de ces enfans grotesques, qu'il n'y a point de bourgade qui n'ait les siens. On les croit nias du temps du Roy Mammelin, puis qu'on les appelle autrement *Mamclinas*, du nom de ce Roy Goth ou Maure qui a regné en Espagne. On m'a parlé d'une autre machine épou-

Marche du Roy, & des Conseils, & autres personnes en ceste Ceremonie.

Des Geant & Geantes de carton.

*Du serpent
appelé la
Tarasca.*

uantable qui roule ce iour là, on la nomme la *Tarasca*, du nom d'un bois qu'on veut auoir esté autrefois en Prouence, au lieu où est aujourd'huy, vis à vis de Beaucaire, sur le bord du Rhosne, la ville de Tarascon. On tient qu'il y eust autrefois vn serpent, qui estoit autant ennemy du genre humain, que celuy qui seduisit nos premiers parens au Paradis terrestre, & que les Anciens ont nommé *Behemoth*. On conte que sainte Marthe en triompha avec les liens de sa ceinture, par les Oraisons continuelles qu'elle en adressa à Dieu. Quoy qu'il en soit de la Fable ou de l'Histoire, cette *Tarasca*, à ce qu'on m'en a dit, est vn Serpent sur des rouës en forme de femme, d'une grandeur enorme, d'un corps plein d'écaillés d'un ventre horrible, d'une large queuë, à pieds courts, à ongles crochuës, à yeux épouuantables, & à gueule beante, d'où sortent trois langues, & des dents pointuës. On promene cét épouuantail de petits enfans, & ceux qui sont cachez sous le carton & le papier, dont il est composé, le font agir si adroitement par quelques machines, qu'il enleue le chapeau à ceux qui le regardent en niais, & les payfans simples en conçoient de la peur, & s'ils y sont attrapez, deuiennent le risée du peuple. Ceux qui racontent les merueilles de ce sot badinage, assurent qu'une Ville ou Bourg, ayant mandé de chez ses voisins six de ces Geans de papier, deux Pigmées, & la *Tarasque*, pour s'en seruir à la Feste-Dieu. Il arriua que ceux qui auoient à les faire danser, s'estans mis dedans, & les portant comme l'on fait à la Procession, &

Terreur panique, causée par les Geans de carton creusés par des diables par des Muletières.

pour

pour s'entretenir par le chemin, marchant deux à deux, furent rencontrés par vne Compagnie de Muletiers & de Voiturins. Ce fut de nuit, & à la lueur de la Lune, qu'ils virent de loin ces monstres imaginaires, qui marchaient avec assez grand bruit, en riant, raillant, & se réjouissant, pour se divertir pendant deux ou trois lieues qu'ils auoient à faire; pour se trouver au commencement du iour, au lieu où se deuoit célébrer la feste; sans penser à la folie du iour suiuant, ils prirent l'épouuante d'une telle façon, que la peur s'augmentant plus ils regardoient ces fantômes, ils se mirent à fuir de toute leur force. Les hommes qui les amenoient, ayant remarqué qu'ils leur auoient fait peur, quitterent leurs masques, sortirent de leurs machines pour les rassurer, & se mirent à courir après eux pour les rappeler à leurs mulets & à leurs charges, mais ils ne firent que redoubler leur transe, & haster leurs pas, qui ayde des ailes de la peur les porterent à trauers champs en vn Village, où ils firent mettre tout le monde en armes, pour aller purger le pais des voleurs de grands chemins, qui ressembloient à de vrais Diabes, tant ils estoient affreux. Cependant tous les vrais corps sortis de leurs étuis, voyant qu'ils estoient demeurez maistres de toute la charge de ces Muletiers, commencerent à la visiter, & y ayant trouué du vin, ils en mirent en perce quelques oüaires, & burent si bien qu'ils tomberent étendus sur leurs grands moules, & y demeurerent iusques au matin, *vino somnoque sepulii.* Les Muletiers

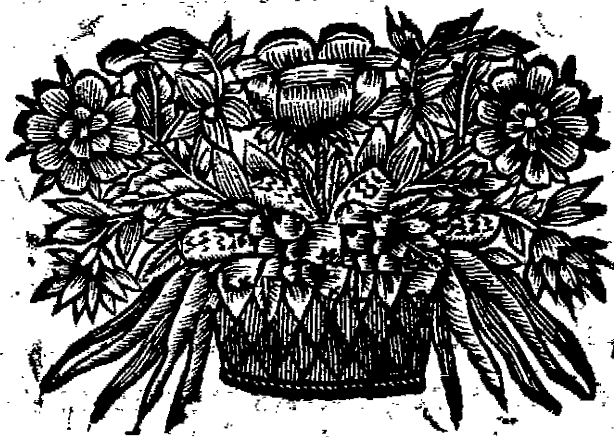
ayant armé tout le Village, & y amenant la Justice, trouuerent, que si leur peur n'estoit pas venue d'une pure illusion, il y auoit eu vne terreur plus que panique, & tous ces Villageois, se mettant à se moquer d'eux, acheuerent de boire leur vin, pour recompense de la peine qu'ils leur auoient donnée. Au lieu où l'on deuoit celebrer la feste, on attendit long-temps ces effroyables marmousets, qui n'y purent arriuer à temps, & qui par l'excuse qu'ils apporterent, en racontant ce qui leur estoit arriué, interrompirent toute la Procession, la changeant en vn peloton de monde, qui abandonnoit la Croix & la Banniere, pour les ouïr raconter leur auanture. La plus agreable posture de ces Mamelins, que j'ay veüe à Madrid, est vne reuerence qu'ils font, quand ils viennent deuant le Balcon où est la Reyne. Les danseurs y font paroistre aussi toute leur adresse en diuers sauts perilleux. Quand le Roy vient deuant le Balcon, où est la Reyne, il luy fait vne reuerence & vn souris, & la Reine & sa fille, qui sont assises se leuent auant qu'il approche, pour luy rendre son salut. La Procession file iusques à la place, & reuiet par la grand ruë ou *Calle Mayor*, qui ce iour là est tres bien parée, par les diuers tapis qui ondoyent à ces Balcons, qui sont remplis de femmes & d'hommes de toutes conditions. La foule est si grande dans les ruës, que difficilement y peut on marcher, & avec peine l'on reuiet à *Sancta Maria*, où se fait la Procession.

Nous estans retirez, nous fusmes au Palais, où

nous vîmes reuenir le Roy, la Reyne, l'Infante, & les Dames de leur suite. On n'y remarqua rien de plus que ce que j'ay dit, sinon que comme ce iour cy presque tous les Espagnols prennent l'habit d'Esté, de mesmé toutes les Dames estoient habillées de neuf assez richement, & toutes de diuerse façon & couleur. L'apresdisnée sur les cinq heures, on representa les *Autos*. Ce sont des Comedies spirituelles entremeslées de diuers entremedes assez ridicules, pour assaisonner ce que le serieux de la piece a d'ennuyant. Les deux bandes de Comediens, qui sont à Madrid, ferment en ce temps leurs theatres, & passent vn mois à représenter de ces pieces saintes. Ils le font en public sur des theatres, qui sont dressez exprés dans les ruës, chaque iour sur le soir, ils sont obligez d'aller iouër deuant la maison du President de quelque Conseil. Ils commencent par celle du Roy, le mesme iour de la Feste, y ayant pour cét effet vn eschaffaut dressé avec vn daiz, sous lequel se mettent leurs Majestez. Le Theatre est au pied de ces Eschaffauts, & parce que les Comediens representent le dos tourné à l'Assemblée; qui est dans la place, on y roule des maisonnettes peintes, qui environnent le Theatre, où ils peuvent s'habiller, en sortir, & s'y retirer au bout de chaque Scene. On continuë cecy quelques iours, chaque President ayant le sien, & son eschaffaut & theatre dressé deuant sa maison. Auant qu'on y represente ces *Autos*, toute la badinerie de la Procéssion y saute & danse, & les machines gigantesques y diuertissent

De la representation des Autos, ou Comedies spirituelles.

le peuple, ce qui me surprit en celuy que ie vis de loin représenter au vieux *Prado*, est, qu'en la ruë, & à l'air on a des flambeaux pour ces pieces, & qu'aux theatres fermez & iournaliers, on ne iouë pas à la clarté des chandelles, mais à celle du Soleil. Toute cette badiné deuotion paroist encore plus grotesque à ceux qui la voyent, que ie ne le scaurois représenter; aussi sert-elle à confirmer ce que souuent i'ay remarqué, que les Nations les plus graues & les plus sages, comme est l'Espagnole, sont celles qui sont les plus folles, quand elles se mettent à se réjouir, tout de mesme que les auares deuiennent souuent prodigues, quand ils entreprennent de festiner.



L'hoste de l'Autheur fraudant les Fermiers du Roy, est surpris par les Alguazils. La Justice fort à craindre en Espagne. Le procez de la fraude accommodé. Vol & assassinat en la maison d'un Assentiste ou Maltotier. Punition legere de ce crime. Esclaves en Andalousie. Traitement cruel des Espagnols aux Indiens. Grand profit que tire le Roy de Portugal du commerce des Negres. Particularitez du trafic des Indes & de l'Andalousie, Biscaye, & autres Prouinces. L'Espagne manque d'Artisans. Grand nombre d'Ouvriers Estrangers pour suppléer à ce deffaut des naturels.

CHAPITRE XIX.



LE lendemain de la Feste des Taureaux, les Alguazils vinrent à nostre logis y prendre note des prouisions de viande que nostre hoste y auoit, & de la quantité des poulets qu'il engraissoit. Ils l'interrogerent de ce qu'il faisoit de tout cela, & où il l'auoit acheté; il leur répondit que nous luy donnions de l'argent tous les iours, & qu'il nous achetoit nos viures. Mais ces raisons ne

*L'hoste de
l'Autheur
fraudant les
Fermiers du
Roy est sur-
pris par les
Alguazils.*

luy pouuoient pas seruir, puis qu'il est deffendu par les loix, de tenir toutes ces prouisions, & qu'on soupçonne qu'un homme qui tient maison garnie, en traite son monde, ce qui n'est pas permis; Outre qu'on auoit des témoins qui dépofoient qu'il enuoyoit à manger dehors à du monde de la Compagnie qui estoit malade, & qu'il alloit acheter dans les dépenses particulieres de *Dom Loüis de Haro*, & autres, qui sont toutes choses fort deffenduës; La raison pour laquelle on ne permet point d'auberge ny de pensions dans *Madrid* & dans toute l'Espagne, semble assez estrange, quand on dit que le pays estant peu fertile, c'est pour ne le point affamer, & ne voir pas les halles dépourueuës par ceux qui traitteroient; car il me semble, qu'estant permis au monde de faire acheter ce qu'il voudra, & autant qu'il voudra, pourueu que ce soit par son Valet, que le mesme inconuenient s'y doit trouuer. Cependant c'est vne Iustice à fuyr que celle d'Espagne, sur tout quand les Sergens s'en meslent; car pour vn rien & vne vetille, ils la saisissent & emportent tout, & mettent vn homme en prison, sans qu'il en sorte qu'à force d'argent, soit qu'il ait droit ou tort, sur tout si l'on sçait qu'il a de l'argent. Les témoins apostez ne manquent pas, & les voisins auroient deposé contre nostre hoste par enuie qu'ils luy porttoient. Son bonheur fut, qu'estant locataire d'un Alguazil, ce Sergent s'entremet auprès de ses Confreres, & moyennant quatre pistoles, les porta à déchirer le procez verbal, & à ne le point mener en prison, comme ils estoient prests de le faire, en

*La Iustice
fort à crain-
dre en Espa-
gne.*

*Le procez de
la fraude
accommodé.*

ayant receu l'ordre. Par où l'on voit que tout est icy venal. Il est vray qu'on ajouste que si ce trait des Alguazils estoit sceu, ils courroient fortune d'aller aux Galeres. C'est vn chastiment auquel se tourne presque toute sorte de peine en ce temps qu'on a grand besoin de Forçats.

Vn Assentiste, c'est à dire vn de ces Maltotiers ou Partisans de leuées de gens de guerre, ou de deniers pour le Roy, fut dernièrement attaqué par des Voleurs dans sa chambre; on en prit vn qui declara tous les complices, entre lesquels se trouua vn Moine Recolect; bien qu'ils luy eussent porté le poignard à la gorge, qu'ils l'eussent fort blessé à la teste, on condamna l'apprehendé aux Galeres, apres auoir eu le fouet, & le Moine à passer sa vie entre quatre murailles au pain & à l'eau. Pour obtenir qu'on les punit, il a eu de la peine, estant Estranger, peu appuyé, & mal instruit des Coustumes du Pays. Il est natif de S. Omer, mais il demeure à Londres, d'où il a enuoyé des Irlandois pour seruir en Catalogne. On enuoye aussi aux Galeres les François qu'on prend sur Mer, & ils ne peuuent en sortir, s'ils ne mettent en leur place vn homme, ce qui couste beaucoup, car il faut trouuer à acheter quelque Negre qui soit Esclaue.

Vl. & assentiste en la maison d'un Assentiste.

Punition legere de ce crime.

Le commerce des Indes a restably en ce pays le droict de seruitude; tellement qu'en Andaloufie l'on ne voit presque point d'autres Valets, que des Serfs. Ils sont la plûpart Maures, ou tout à fait noirs, de là vient le Prouerbe, *no assi se tratan los hombres blancos*. Par la loy du Christianisme, ceux qui l'em-

Esclaves en Andaloufie.

Traitement
cruel des Ef-
pagnols aux
Indiens.

brassent deuroient estre affranchis, mais l'on ne l'observe point en Espagne, & ces pauvres miserables pour se faire Chrestiens, ne deuiennent pas francs. Aux Indes ils sont encore plus cruellement traitez, car on y est accoustumé à l'inhumanité depuis vn si long-temps, qu'on y domine avec toute la rigueur imaginable contre ces pauvres malheureux, qui le sont seulement par ce qu'ils ont des mines d'or & d'argent, qui composent la grandeur & le bonheur de ceux qui les ont assuiettis. On ne scauroit croire, combien grand est le nombre de ceux qui sont morts à déterrer ces métaux, il est tel, qu'on m'a assuré qu'on ne trouue plus de monde pour ce mortel exercice, & pour la culture des vignes qui sont au Perou. Outre que les mines en font tant perir, on rapporte que le vin qu'on debite en ce pays-là, y cause tant de maladies, que la plûpart des Indiens en meurent. Ils aiment cette liqueur avec tant de passion, qu'ils n'épargnent rien pour en auoir; & les Espagnols pour tirer l'or & l'argent qu'ils peuent auoir caché, leur en portent vendre, par où ils les ruinent de biens, de santé & de forces pour le trauail, & il me souuient d'auoir leu dans vn Liure intitulé *las excellencias del Español*, quatre ou cinq Chapitres, où l'Auther montre les dommages que reçoit le Roy, & tout le trafic des Indes par les vignes qu'on a plantées au Perou, & repete souuent que le vice de tous les Indiens Occidentaux, sans en excepter aucun, estant de boire iusques à s'enyurer, il en perit vne grande quantité par la boisson du vin, qui n'est point comme la

Chicha

Chicha, qui est faite de maiz & mieux proportionnée à leur temperamment. Outre que les Espagnols, pour y gagner plus, & en le donnant à meilleur marché, en auoir plus de debit, le leur falsifient & le leur distribuent quelquesfois si nouveau, que par ses mauuaises qualitez, il les tuë. Ainsi le nombre des Indiens s'est diminué de telle façon, que depuis long temps, on n'en a pas pour travailler aux vignes, & aux mines du Perou. On se sert de Negres qu'on va acheter à la Guynée, & au Royaume d'Angola. Par où le profit en est beaucoup diminué, car vn Negre y couste des 50. ou 60. écus, & depuis que le Portugal s'est étably vn Roy & que tous les pays des Indes, où il estoit le plus fort en Colonies, l'ont aussi reconnu, on n'a plus la commodité des Negres à si bon marché, car outre les soixante pieces de huit d'achapt, le Roy de Portugal y a mis impost, aussi fort que le prix qu'ils coustent, tellement qu'un Negre n'arriue pas à Cartagene, où l'on les débarque, qu'il ne couste aux Espagnols plus de 200. écus. On ne scauroit croire combien est grand le profit qu'en tire le Roy de Portugal, & ceux qui en scauent le trafic, assurent qu'il monte à quelques millions d'or par an. Cette consideration, & quelques autres que j'ay touchées autre part, me font connoistre ce qu'on m'a souuent dit à *Madrid*, que ce grand tresor des Indes est plütoft celuy des particuliers & des Estrangers, que du Roy d'Espagne; & à present qu'on attend les Gallions plus riches qu'ils ne viendront de

Maiz, est le grain qu'on appelle blé de Turquie.

Grand profit que tire le Roy de Portugal du commerce des Negres.

Particularitez du commerce des Indes, de l'Andalousie, de Biscaye, & autres Provinces.

long-temps, puis que le Vice-Roy retourne; On tient que les trois quarts de ce qu'ils apportent sont pour des Marchands estrangers, & que le Roy & les Espagnols naturels n'y auront pas trois millions d'or pour leur compte. Ceux qui gouvernent les affaires de ce pays là, font fort bien les leurs, & le Comte de *Pigneranda*, qui est President du Conseil, tire de grandes sommes pour les licences qu'il donne aux Marchands François. J'en ay connu vn, qui pour en auoir vne pour cent cuirs de l'Isle de S. Domingo de dessus les Gallions qu'on attend, a donné dix pistoles. Ce n'est pas qu'on ne fraude beaucoup en ce qui est de ces licences, & que la plûpart des François qui trafiquent en Espagne, n'en emportent tout ce qu'ils veulent, & n'y apportent de mesme toutes leurs marchandises, en se disans Valons, Bourguignons, Lorrains, ou Flamans. Pour cette raison on auoit conseillé au Roy de leur laisser le trafic libre, & d'oster le droict des licences & l'impost du dixième denier, sur toutes les marchandises qui viennent de France; luy remontrant qu'il en auroit plus de profit, parce que sans fraude il seroit payé des droits ordinaires, au lieu que pour éuiter ce dixième, les Marchands s'entendent, & vn qui a de la marchandise de France, fait attester par d'autres qu'elle est Flamande ou Angloise, & ainsi ne paye que l'ordinaire, & le plus souuent ils sont si adroits qu'ils fraudent & du dixième, & de l'ordinaire de l'impost.

Leur commerce est principalement dans l'Anda-

l'ouïe, & ils y ont trouué vn lieu de franchise qui leur est aussi commode que Cadis, à sçauoir *el puerto de Santa Maria*, petite Ville appartenante au Duc de *Medina Celi*, qui les y protege, & y attire vn grand trafic, aux dépens des Villes de Seuille & de Cadis.

Du temps que la France estoit en paix avec l'Espagne, le trafic d'Espagne estoit plus difficile qu'à présent, parce qu'il y arriuoit peu de marchandises qu'on ne cōfisquast sous pretexte qu'elles venoient de Hollande. On auoit vn ou deux témoins Flamans apostez, qui dépofoient qu'elle n'estoit point marchandise de France, mais d'Hollande, & aussi-tost le fisc se l'approprioit. Le temps & l'adresse ont remedié à ce mal, & il n'y a plus personne qui olast témoigner contr'eux qui ne s'en trouuast mal; vn présent de quelque chapeau de castor ou autre marchandise estimée, les met sous la protection de quelque Grand, qui feroit mal passer le temps à des témoins. Aussi on peut dire que l'Espagne ne se peut gueres passer du commerce de France, non seulement du costé de la Bisçaye & de l'Arragon, où il a esté presque tousiours permis, mais mesme par toute l'Espagne où on l'a voulu deffendre, car la Prouence a tousiours entretenu ses correspondances au Royaume de Valence, par la pure necessité qu'on a de ses denrées; & par la mesme raison la Bretagne, la Normandie & les autres Prouinces qui sont sur la mer Oceane, ont tousiours enuoyé les leurs à Bilbao & à Cadis. Je ne parle pas des bleds,

& des étoffes de toutes sortes qu'on y apporte de ces pays. Il en vient iusques à de la quincaille, & des lames d'épée, par où j'ay appris que c'estoit vn abus de croire, qu'aujourdhuy les bonnes lames viennent d'Espagne. Depuis qu'on n'en traueille plus à Toledé, on ne se sert icy que des Estrangeres, hors quelques vnes qui viennent de la Biscaye, mais qui sont fort cheres.

*L'Espagne
manque
d'Artisans.*

De plus on ne scauroit croire combien grande est la perte que fait l'Espagne faute de Manufactures. Il y a si peu d'Artisans en toutes les Villes, que les Ouvrages en sortent pour estre trauillés ailleurs, ainsi que les laines & les soyes en sont transportées toutes creuës, & l'on en fait des draps en Hollande, en France & en Angleterre, qu'on leur vend apres bien chere. La terre mesme n'y est pas toute cultiuée par des gens du pays, au temps du labourage, des semailles & de la recolte, il leur vient quantité de payfans du Bearn & d'autres endroits de France, qui gagnent beaucoup d'argent, pour leur mettre leurs bleds en terre & pour les recueillir. Les Architectes & Charpentiers y sont aussi pour la plûpart estrangers, qui se font payer au triple de ce qu'ils gagneroient en leur pays. Dans *Madrid* on ne voit pas vn porteur d'eau qui ne soit Estranger, & la plûpart des Cordonniers & Tailleurs le sont aussi, & l'on tient que le tiers de ce monde n'y vient que pour y amasser vne piece d'argent, & puis s'en retourner chez soy; mais il n'y en a point qui gagne tant que les Massons, les Architectes, & les Char-

Grand nombre d'ouvriers estrangers, pour suppléer au deffaut des naturels.

pentiers. Presque toutes les maisons ont des fenestres de bois, & vn Balcon qui auance sur la ruë. On n'y voit point de vitres, & ie crois qu'en Hyuer on se sert de chassis. De cinq en cinq ans il faut renouueller les bastimens dont on ne fait à chaux, & à sable que le deuant, les costez & le derriere estant ordinairement de terre.





Droit du Roy sur les maisons de Madrid. Subtilité de l'air de cette Ville. Bonté de ses eaux. Reglement de police. Lumiere deffenduë dans les rues pendant la nuit. Les grands Seigneurs se font servir à genoux. Dom Louïs de Haro se fait rendre cét honneur par Christobal, & par Dom Fernando de Conteras. Le Roy monte seul ses chevaux. Bastards des Roys n'entrent jamais dans Madrid. Raison de cette Coustume. Les Espagnols tres ialoux dans les matieres d'honneur, & dans leurs amours.

CHAPITRE XX.

*Droit du
Roy sur les
maisons de
Madrid.*



LE Roy a un droit sur les maisons, que l'on bastit à *Madrid*, qui luy vaut beaucoup. C'est que le premier étage de chacune luy appartient, & si l'on ne le rachete, il peut le vendre à qui bon luy semble; d'ordinaire les propriétaires mesmes se l'acquierent, ou bien s'ils n'en ont pas le moyen, ils ne bastissent que l'appartement bas. De là vient qu'à *Madrid* on voit tant de petites maisons, & quin'ont point de degré que pour monter au galeas. L'Architecture la

plus estimée est celle qui est accompagnée de quelques tours. Il n'est pas permis d'en bastir plus d'une, & si l'on en veut faire deux, il faut en obtenir le pouuoir. On raconte qu'un homme qui croyoit que difficilement il l'obtiendrait, s'auisa de ne la demander que pour vne, ce qu'on luy accorda facilement, la deffence n'estant que de deux ou de plusieurs. Aussi tost il en fit éleuer deux, & quand on le rechercha, il ferma la bouche à ceux qui l'en blasmoient, disant qu'il étoit permis à tout le monde d'en faire vne, & que de l'autre il auoit concession particuliere de la main du Roy, & de son Conseil. C'est vne chose connue que *Madrid*, n'ayant point de ruisseau qui amene les immondices, ny d'égoût qui les reçoie, on iette tout dans les ruës: mais c'est vne merueille de voir, que l'air y est si

*Subtilité de
l'air de Ma-
drid.*

vif & si penetrant, qu'il consume tout dans vn moment, ayant cette propriété aussi desseichante & corrosiue, s'il faut ainsi parler, que la chaux qui mange le corps sans qu'on en sente la pourriture; en effet j'ay souuent rencontré dans les ruës des chiens & des chats morts qui ne puoient point, on peut iuger par là qu'on a eu raison de choisir ce lieu pour la demeure des Roys, puisque seulement l'air n'y est pas facile à se corrompre, mais de plus il oste la cause de la corruption mesme, par vne resolution des qualitez elementaires aussi prompte qu'imperceptible. Anciennement on y enuoyoit les Reynees pour y faire leurs couches, afin que les Princes en naissant y respirassent vn air qui

*Bonté de ses
eaux.*

n'a point de semblable pour la pureté. On a con-
feré ses eaux avec beaucoup d'autres, & l'on en a
point trouué de si legeres. Le Cardinal Infant en
faisoit porter en Flandres, & l'on auoit soin de luy
en embarquer des Tonneaux de celle mesme que
boit le Roy, dont la source est hors de la Ville.
Comme les ruës sont les égouts generaux, on se-
roit sujet à y estre arrosé, s'il estoit permis de iet-
ter à toute heure par les fenestres ce qu'on ne veut
porter dans les maisons, mais depuis qu'il est iour
iusques à dix heures du soir il est deffendu, sous
peine pecuniaire, de rien verser. Et il me souuient
d'auoir veu vne femme qui s'en oublia, que les
Sergens qui veillent à ces petits profits, allerent
aussi tost mettre à l'amande, qui est de soixante
reaux de billon, c'est à dire de cinq écus. Quand
on va de nuit, on ne porte point de flambeau, ny
de chandelle, & ie n'en ay point veu à personne,
de quelque façon qu'il allast, soit en carrosse, à
cheual ou à pied; il n'y a que les grandes Dames
qui s'en seruent, & principalement celles de la
Cour, qui font alors monstre du nombre de leurs
Estafiers. Les femmes sortent icy avec plus d'éclat
que leurs maris, car outre la quantité d'Officiers
qui sont au tour de leurs chaises, elles ont touïjours
vn Escuyer à cheual qui les suit; en routes les gran-
des maisons les Estafiers n'entrent point en la
chambre de leurs Maistres, ny mesmes en leur ap-
partement; ils s'y font seruir par leurs Pages, Gen-
tilshommes & autres Officiers. Et lors qu'ils y sont
appelez,

*Reglement
de police.*

*Lumieres
deffendés
dans les ruës
pendant la
nuit.*

appelez, & que leur Maistre leur veut commander de bouche quelque chose, ils se mettent à genoux devant eux. Cette Coustume a passé plus avant dans la maison du Fauory, car on m'a assuré que quand *Dom Loüis* donne Audience où *Cristobal* son Secretaire sert d'Interprete, il se met à genoux, mais ce qui est de plus surprenant, est que *Fernando de Conteras*, qui n'est point son domestique, mais Officier du Roy, & le plus considéré de ses Secre-taires d'Estat, comme celuy qui a *el despacho uniuersal*, luy rend ce mesme honneur. Il est vray que pour le respect qu'on rend au Roy & à ceux qui l'ap-prochent, on a quantité de petites coustumes tou-tes extraordinaires, & entr'autres on a celle-là, que personne ne monte jamais vn cheual quand le Roy s'en est seruy: Et l'on raconte qu'après la prise de Barcelonne, en la Caualcate que sa Majesté fit à *l'Atocha*, le Duc de *Medina de las Torres*, luy en-uoia presenter son beau cheual qui est si fameux à *Madrid*, mais le Roy le renuoya, disant *Seria lastima*, c'est à dire que ce seroit dommage qu'il le montast, puisque par là il deuiendroit inutile à tout le monde, & ne seroit monté que de quelques Escuyers. En effet il n'y a point de cheuaux qui le soient moins que ceux du Prince, aussi creuent ils de graisse à force d'estre à l'escurie. Celle du Roy n'est pas pour-tant fournie de fort beaux cheuaux; il donne tous les meilleurs, & il en a nouvellement enuoyé dou-ze à la Reyne de Suede, qui n'estoient pas des moins estimez. La guerre a si fort dégarny l'Espa-gne de cheuaux, qu'ils y sont extrêmement chers,

Les Grands Seigneurs se font servir de genoux.

D. Loüis se fait rendre cét honneur.

Le Roy monte seul ses cheuaux.

sur tout au commencement de l'Hyuer que l'on s'en pouuoit dans *Madrid*, pour pouuoir aller par les ruës, dont alors la bouë est si vilaine & si incommode, qu'à peine s'en peut-on retirer. Au mois de Iuin ils font à meilleur marché, par ce qu'alors chacun marche à pied pendant le beau temps, qui dure iusques à la fin de Septembre.

Bastards des
Rois n'en-
trent iamais
dans *Ma-
drid*.

Raison de
cette Consti-
tution.

Les Espa-
gnols tres ia-

On nous a raconté vne Coustume qui est aussi assez extraordinaire, c'est qu'il n'est pas permis à aucun Fils naturel du Roy, reconnu pour tel par sa Majesté, d'entrer dans *Madrid*. Partant *Dom Iuan d'Autriche* qui commande à present en Catalogne n'y a iamais esté, & on l'a esleué à *Ocaña*, qui est à quelques lieuës de la Cour. Le Roy l'y est allé visiter, & il y a quelque temps qu'il fut à vne lieuë de cette Ville où sa Majesté fut le trouuer. Je me suis enquis de la raison pour laquelle les bastards des Roys ne pouuoient point entrer dans *Madrid*, & ie n'en ay pû apprendre aucune qui me satisfist. Car celle qui est la plus receuë, à sçauoir que c'est pour éuiter de leur donner le rang qu'ils pretendent sur les Grands d'Espagne, ne me semble plus valable, depuis que i'ay veu vne lettre de *D. Louis de Haro* à *Dom Iuan d'Autriche*, où il ne le traite pas seulement d'Altesse, mais mesme d'Altesse Serenissime, & il n'y a gueres d'apparence qu'une simple Excellence ne voulust point ceder à vne telle Altesse: Mais quoy qu'il soit de la raison qui ferme ainsi la porte de la Cour aux Bastards des Rois, & de la ialousie veritable ou imaginaire, qu'ils y causeroient, il est certain qu'en general cette

Nation en a beaucoup pour tout ce qui touche tant soit peu son honneur, ou ses amours, desquelles on raconte mille petits traits, qui se passent tous les iours à *Madrid*; où l'abandonnement des femmes produit diuers mouuemens dans le commerce d'une galanterie criminelle, qui a son point d'honneur aussi bien qu'une société de brigands a sa police, ceux qui tiennent des *Amancebadas*, c'est à dire des Maistresses à gages, en sont plus jaloux que de leurs femmes, & celles qui ont un Galand qui a accoustumé de les voir, le traittent d'infidelle & de perfide, au moment qu'il en va voir d'autres.

*loux dans les
matieres
d'honneur
& dans leurs
amours.*



Jalousies & transports amoureux de deux Courtisanes, contre Messieurs de Fiesque & de Mogeron. Caprices, ajustemens, & bizarreries des filles de ioye. Des Cantoñeras ou putains de carrefour.

CHAPITRE XVIII.



*Jalousies &
transports
amoureux,*

VOY que les Courtisanes exercent vn mestier qui ne leur laisse concevoir que des pensées d'interest & d'adresse pour la rapine, elles contrefont souuent les passionnées, & empruntent les transports d'une amour veritable. Le Comte de Fiesque qui à son arriuée à *Madrid*, donna fort sur le sexe, raconte comme vne galanterie, vn trait que luy iouïa vne de ces bonnes pieces, qui en plein Cours luy sauta au poil se plaignant de son infidelité, & le nommant *traydor & picaro*, parce qu'elle auoit appris qu'il auoit de nouvelles Amours. Monsieur de Mogeron fut aussi fort surpris, se voyant attaqué au soir par vne femme qui le traita de mesme, luy arrachant les cheveux, & le chargeant d'iniures & de reproches, parce qu'il auoit manqué à l'aller voir, comme il luy auoit promis à la promenade, où il l'auoit rencontrée vn iour auparauant. Elles

font mille drogeries & extrauagances de cette nature, & possèdent parfaitement ce titre de *Bizarras*, qui se prend en si bon sens en leur Langue. Elles sont ridicules dans leur ajustement, & portent leurs plus beaux habits sous de méchans, qui font qu'on ne les iuge pas plus braues les vnes que les autres, si l'on ne les voit en quelque iour de Feste, où elles se parent, ou si en marchant elles ne font vn peu paroistre le clinquant de leurs juppes de dessous. Le linge dont elles se seruent est de toile claire, qui generalmente est la plus receuë & la plus estimée en Espagne, elles aiment si fort le fard, que non seulement elles s'en couurent le visage, mais de plus en changent la couleur des parties qui ne paroissent point. Elles ont aussi des chemises bordées de dantelles aux endroits, qui ne sont veus que de leurs Galands, il est vray que ce sont de ces vilaines dantelles ou picadilles qu'on leur apporte de Lorraine & de Prouence, & qui y sont l'ornement du linge des villageois, car celles de Flandres leur sont inconnuës, si elles n'en gouspillent quelques morceaux aux Estrangers, en leur arrachant leurs manchettes ou leurs rabats.

*Caprices
ajustemens
& bizarres
des filles de
ioye.*

Outre ce grand nombre de femmes abandonnées qu'il y a à *Madrid*, on en compte sept ou huit establies par autorité publique en diuers quartiers, pour seruir de putains à tous ceux qui veulent les aller trouuer. On les nomme *Cantoñeras*, comme qui diroit putains de Carrefour, elles ont quelques gages de la ville, ce qui fait qu'un employ si infame est recherché, iusques là que quand il manque

Des Cantoñeras ou putains de carrefour.

quelqu'une de ces Carognes par mort, ou pour estre maleficiées, le poste est brigué auprès du Magistrat. Je ne sçay pas quelle est leur pension, mais ceux qui m'ont assuré de ce vilain établissement, m'ont dit que chacun de ceux qui les voyent, est obligé de leur payer douze quartes, qui font six de nos sols. Les Medecins sont obligez de les visiter de temps en temps, pour voir si elles sont nettes, de ces maudits maux qui se gagnent au beau mestier qu'elles font. Elles ont de plus vne Vieille auprès d'elles, qui est obligée d'avertir le Magistrat ou le Medecin, dès qu'elle découure qu'elles ont du mal. Ceux qui m'ont décrit la vie que mènent ces miserables, m'ont dit qu'on ne les voit point dès qu'il y a quelqu'un chez elles, où il n'arrive iamais de bruit, parce que ceux qui y vont quittent à l'entrée de leur chambre l'épée & le poignard, & ceux qui y viennent, les voyant devant la porte, se retirent sans dire mot. Pechant ainsi impunément avec l'aveu de l'autorité publique, elles ne se retirét gueres du vice qu'elles professent si ouvertement, quoy qu'il y ait pourtant vn iour dédié à les exhorter à la repentance; c'est vn Vendredy de Carefme, qu'elles sont conduites par vn ou deux Alguazils à l'Eglise de *las Recogidas*, qui sont les Repenties de nos quartiers. Là on les met au pied de la Chaire du Predicateur, qui fait son mieux pour leur toucher le cœur, mais il en vient rarement à bout, apres les auoir assez long temps exhortées en vain, à s'amander, il descend de la Chaire, & leur presente le Crucifix, en disant, le voicy, le Seigneur, em-

brassez-le, & si alors il y en a quelqu'une qui l'embrasse, on la prend & on l'enferme dans le Couvent des Repenties. Mais le plus souuent elles ne font que baisser la veuë & ietter des larmes, sans porter la main à ce qu'on leur presente, & avec cette grimace continuent leur vie débordée, & l'Histoire de la Magdelaine qu'on leur profne tout au long, ne les touche pas tant qu'elles vueillent l'imiter.



Entreprise du Duc de Lorraine pour se sauuer de Toledé. Son dessein découuert. Raisonnemens & discours politiques sur sa detention, & sur l'humeur, & la conduite de ce Prince.

CHAPITRE XXII.

DANS ce grotesque de remarques que ie barboüille de tant de couleurs, ie ne veux pas oublier ce qui vient d'arriuer touchant la prison du Duc de Lorraine. Il s'en est peu fallu qu'il ne s'en soit déliuré, & qu'on n'ait appris qu'il estoit sur les Frôtières de Portugal, lors qu'on le croyoit au cœur de la Castille. Dés qu'on l'eust passé en Espagne, on le confina à *Toledé*, sans qu'il ait iamais pû obtenir de voir le Roy. Quand le malheur de la guerre, ou

celuy de la Politique, fait tomber vn Souuerain entre les mains d'vn autre, il semble qu'il ne doit pas estre traité tout à fait en Prisonnier, & qu'on se doit seruir de sa prison, comme d'vn moyen assuré pour le changer, & gagner son affection, en le comblant d'honneur & de ciuilité. Des deux Roys de France qui ont esté prisonniers, tout le monde sçait que François I. sortit d'Espagne avec vn esprit tout remplý de hayne & de vengeance pour le mauuais traitement qu'il y auoit receu de Charles-Quint, & Iean reuint d'Angleterre si satisfait, qu'il ne songea qu'à viure en bon frere & étroit amy avec Edoüard; mais l'austerité d'Espagne ne souffre pas vne maxime qui peut estre trompeuse, & ce qu'elle tient elle le serre de prés, de peur qu'il ne luy échappe. Ainsi elle n'a iamais voulu laisser prendre l'air de sa Cour au Duc Charles, quelques instances qu'il en ait faites, elle l'a tousiours traité en simple prisonnier d'Estat, bien qu'elle luy permist de sortir sous bonne escorte, & d'aller à l'Eglise & à la promenade, ce qui luy donna enuie d'acquérir vne plus grande liberté. Voicy comment il en forma le dessein. On luy auoit donné vn carrosse du Roy, dont le Cocher se trouua Lorrain, & par consequent nay son sujet. Il crût que cét homme auroit assez de tendresse pour son Prince, pour ne pas refuser de l'aider à se mettre en liberté. Il resolut de l'en faire solliciter, on ne m'a pas dit de qui il se seruit pour le gagner, ny comment il en vint à bout, mais on raconte que quand il en fut assuré, il fourra à diuerses fois des billets sous les coussins du carrosse, à

l'endroit

l'endroit où il estoit assis, que ce Cocher auoit soin de retirer, & de faire porter par vn Brodeur Lorrain, qui s'estoit associé, à ceux qui conduisoient le principal de l'affaire. Quand on s'en aperceut et le étoit venuë si auât, que le Cocher deuoit mener le Prince plusieurs fois au delà d'une mazure, qui étoit à vn endroit où il alloit souuët se promener, & qu'un iour comme on ne s'en douteroit pas, il y auroit cinquante Caualliers cachez derriere de vieilles murailles qui tuëroient les Gardes qui l'accompagnoient & qui le mettroient en liberté, le conduisant sur la Frontiere de Portugal, où il auoit formé intelligence pour y estre receu par 500. cheuaux qui viendroient au deuant de luy.

Vn billet, & peut estre le dernier que ce Prince écriuoit pour cette negociation, la fit découurer, car soit qu'il ne le mit pas assez adroitement sous le coussinet, soit que ce iour là le Capitaine qui l'auoit en garde, & qui estoit dans le carrosse, obserua mieux ce qu'il faisoit que les autres, il soupçonna quelque chose, & au sortir du carrosse ayant visité le coussinet, il y trouua le billet. Aussi tost il le referra plus étroitement, fit arrester le Cocher, & enuoya le billet à *Madrid*, où l'on se faisit du Brodeur & du Secretaire du Duc. On donna la question au premier, mais on n'a iamais sçeu le détail de sa deposition. Le peu de connoissance qu'on a eu du fonds de cette affaire, a fait dire aux Espagnols mesmes, que pour mettre le Duc plus à l'estroit, au moment qu'on sollicitoit sa liberté avec plus de chaleur, on luy faisoit accroire qu'il auoit voulu se

*Dessin du
Duc de Lor-
raine décou-
uert.*

sauuer. Quoy qu'il en soit, il est certain que depuis
 il n'a esté permis au Duc, que de se promener par
Toledo, & que ce malheureux Prince a eu sujet de
 dire, que si le voisinage des François luy a esté vne
 fumée qui l'a chassé de sa maison en pleurant, l'a-
 mitié des Espagnols luy est vn feu qui le brûle tout
 viuant. *Hizieron me de los franceses*, disoit-il, au Ca-
 pitaine qui le gardoit, s'il en faut croire la voix Po-
 litique, *la vezindad el humo, echandome de mi casa*
Llorando, y de los Españoles, la amistad el fuego quemando
nudo y vivo. Tout ce qu'on a dit des causes de
 sa prison, n'en a pas publié tout le mystere. J'ay taf-
 ché d'en sçauoir à *Madrid* le vray motif. Ceux qui
 en iugeoient & en parloient le plus sainement, di-
 soient, que c'estoit plus par raison d'Etat, & consi-
 deration de ménage, que pour auoir trahy le party,
 qu'on s'estoit assuré de sa personne : En effet pour
 auoir pris cette année là ses quartiers d'Hyuer au
Liege, il n'estoit pas plus coupable que les autres an-
 nées, qu'il les y auoit cherchés à la pointe de l'épée.
 Mais la conjoncture estant diuerse, & l'Electeur de
 Cologne qui s'estoit rendu Maistre absolu des Lie-
 geois, les voulant proteger plus puissamment, il en
 fit vn grand bruit à la Diète de Ratisbone; d'où le
 malheur voulut de plus, que l'Electeur se retira
 mal content de l'Empereur, pour auoir décidé à
 l'auantage de celuy de Mayence, la dispute qu'il y
 auoit entr'eux pour la fonction du Couronnement
 du Roy des Romains. Il ne fut pas arriué à Colo-
 gne, qu'il écriuit à l'Empereur, que si on ne luy
 donnoit vn prompt secours, selon les Loix de l'Em-

pire, pour déliurer son pays du rauage des Lorrains, il auroit recours à la protection de quelque Prince Estranger. On met l'affaire en negotiation, & l'Empereur se contente d'en écrire à *Bruxelles* & à *Madrid*. Cependant l'Electeur qui estoit piqué au ieu, & qui ne vouloit point attendre ces longueurs, leue des troupes, traite avec la France, & luy donne moyen de reprendre l'Aigle noire en ces Drapeaux, & de renouveler le tiltre de conseruatrice de la liberté Germanique. Le Cardinal Mazarin, qui lors de sa retraite, auoit esté si bien accueilly par cet Electeur, ne perd pas cette occasion de luy en témoigner sa reconnoissance, il luy enuoye des troupes sous le commandement du sieur Faber, qui jointes aux siennes, font décamper les Lorrains qu'on resolut de poursuiure iusques dans le Brabant, & mesme d'y prendre reuanche du dégast qu'ils auoient fait au pays de *Liege*, & ayder les François à y faire quelque Conqueste. Vn si hardy procédé réueilla la ialousie de l'Empereur, qui voyoit qu'au moment qu'il auoit rétably son autorité dans l'Empire, & qu'il sortoit d'une Diète où il auoit fait Couronner son Fils Roy des Romains, l'un des principaux Princes d'Allemagne, cherchoit d'autre protection que la sienne, & seruoit d'exemple à tous ses voisins, pour en vser de mesme dès qu'ils seroient opprimez par des Troupes stipendiaires d'Espagne. Ces considerations obligerent l'Empereur d'enuoyer le Comte de Turstemberg à l'Electeur de Cologne, pour ménager son esprit, & l'empescher de passer plus auant dans son

Traité avec les François, en luy promettant vne satisfaction réelle & effectiue pour le passé, & que pour l'auenir on y mettroit si bon ordre qu'il n'auroit plus à craindre de semblables visites. A mesme temps il en écrit à Bruxelles & à *Madrid*, de meilleure ancre qu'il n'auoit fait, en representant les dangereuses consequences de cette affaire, combien elle luy estoit nuisible, & la necessité qu'on auoit d'y apporter les remedes qu'il proposoit, qui alloient à dédommager en argent, l'Electeur de Cologne afin de l'obliger à mettre les Armes bas, à renvoyer les François, à s'assurer de la personne du Duc de Lorraine, pour l'estre de sa conduite qui caufoit tous ces inconueniens, & à se seruir du Duc François son Frere, pour retenir l'Armée au seruice du Roy d'Espagne, qu'on gagneroit facilement, en luy donnant vn Chef de la mesme maison, & en graissant les mains aux principaux Officiers. Ces raisons & ces expedients furent d'autant mieux goûtez par les Ministres d'Espagne, qu'ils estoient en apprehension de ce nouuel orage, qui se formoit contre eux. Les grands seruices que le Duc auoit rendus à la Maison d'Autriche, ne luy seruirent de rien en leur Conseil, on n'y examina que les traits de sa Politique auare & inégale; on n'y representa que ses irresolutions, & les temps ausquels il auoit gauchy, lors qu'on eut pû remporter quelque grand auantage, s'il eut voulu agir avec ses troupes. On n'y considéra que les grandes sommes qu'il coustoit au Roy d'Espagne, toutes les années, en luy tenant son armée comme à l'enchere par des

*Causes de la
à. tenuen d.
Duc de Lor-
raine.*

loupes, qui font qu'au commencement de la campagne si on les veut auoir, & à la fin si on les veut retenir, on luy doit payer presque ce qu'il demande. On conclut ensuite aussi bien à *Madrid* qu'à *Bruxelles*, que pour remedier surement à tous ces maux, empescher qu'on ne tombast vne autre fois en de pareils inconueniens, & preuenir ceux qui se preparoient au Liege, il ne falloit pas seulement dédommager l'Electeur de tout le dégast qu'on y auoit fait, & abandonner la protection du Duc de Lorraine, mais de plus se saisir de sa personne, & l'enuoyer en Espagne. Ainsi ce Prince se vit traité en Soldat de fortune & non pas en Souuerain, par vne Maison dont l'amitié luy auoit fait perdre ses Estats, & l'auoit reduit à la dure necessité de viure en vagabond à la teste d'vne Armée qu'il ne faisoit subsister que par industrie. Il est vray que si ce que l'on dit des premiers mouuemens de sa ieunesse n'est pas inuenté, & que s'il se plaignoit autrefois de n'estre pas nay Gentilhomme, pour voir iusqu'ou son esprit & son cœur le porteroient, il semble qu'il ne s'est dépouillé de ses Estats, que pour mentrer ce qu'il valoit sans eux. On ne peut nier qu'il n'ait de tres-grandes qualitez, mais qui toutes ont esté noircies d'vne si étrange Politique & si remplie de caprice & de legereté, qu'il semble n'y auoir eu qu'vne maxime qui luy fut sacrée & inuiolable, à sçauoir celle de preferer l'utile à l'honneste, sur de si mauvais fondemens, il ne faut pas s'estonner s'il n'a basti qu'à sa ruine, & si à l'exemple de ce marois Louïs le More, Duc de Milan, apres tous ses tours de lou-

*L'Auteur
parle des cho-
ses, en l'état
qu'elles
estoyent,
lors qu'il
estoit en Es-
pagne en
l'année
1655.*

plesse, il s'est trouvé pris au trébuchet, d'où le ne-
scay quand il sortira, & s'il ne mourra pas au Cha-
steau de *Toledo*, comme l'autre à la Tour de Loches;
bien qu'on croye icy que si son armée n'estoit plus
sur pied, sa liberté ne seroit pas trop difficile à ob-
tenir, parce que l'on assure que les Espagnols n'au-
roient rien à craindre de ce Prince, qui aime trop
son argent pour l'employer à se vanger, & les 200.
mil liu. de rente qu'on dit qu'il a dans les Estats du
Roy d'Espagne, pour se les faire confisquer. A quoy
l'on ajouste que quand il voudroit armer il luy fau-
droit le support de la France, qu'il n'obtiendrait
apparemment qu'en cedant entierement la Lorraine
qu'on veut garder, ou qu'on ne luy veut rendre
qu'à des conditions qui ne valent gueres mieux, &
qu'il n'acceptera jamais, de peur de se priver d'une
partie de son droit, sans auancer que peu ou rien
pour sa satisfaction particuliere. Sur cette creance
on auance, que mesmes les Ministres d'Espagne
souhaiteroient le debris de son Armée, qui leur
couste tant de la façon qu'elle subsiste, & qu'elle
est disciplinée, mais ils en voudroient recueillir
toutes les parties, & les incorporer dans leurs au-
tres Troupes, de peur que leurs ennemis n'en profi-
tassent, & la crainte qu'ils ont, fait qu'ils ne l'osent
entreprendre. Par où l'on voit qu'il n'y a point de
Prince qui ne se trouue embarrassé des Troupes au-
xiliaires qu'il a, quand elles le seruent en corps, &
sous vn Chef qu'elles reconnoissent pour leur Mai-
stre absolu; car il y a tousiours de la peine à les faire
bien agir, & beaucoup de difficulté à les licentier,

aussi les Princes les plus sages qui ont esté contraints de s'en servir, ont tasché d'abord de les separer, & de les mesler parmy les leurs, afin d'empêcher leur intelligence, & d'amoindrir l'autorité de ceux qui les leur amenoient. Les Venitiens voulurent autrefois traiter de cette sorte le Marquis de Roquelaure, & le Prince d'Orange au secours de Berghopfont, tascha de resoudre Mansfeld, à souffrir cette separation: mais ny l'un ny l'autre ne la permirent pas, & firent voir qu'elle ne se deuoit ny presser ny obtenir que d'un Soldat de fortune, qui ait ramassé quelques troupes qu'il ne scauroit comment faire subsister.





*Discours & raisonnemens politiques sur les des-
seins de Cromwell, & sur l'Etat des affai-
res des Royaumes de France, d'Angleterre,
& d'Espagne, pendant les années 1654. &
1655.*

CHAPITRE XXIII.



PENDANT que nous auons esté en Espagne, la principale curiosité qu'on y ait eüe, a esté de deuiner qu'alloit faire aux Indes la Flotte que le Protecteur d'Angleterre y en- uoyoit. A nostre arriüée à *Vittoria*, nous y fusmes accostez d'un homme d'assez bonne mine, qui nous demanda ce qu'on en disoit aux quartiers d'oü nous venions, auquel ayant témoigné que l'on y croyoit que ce grand armement s'estoit fait pour la conqueste de l'Isle Espagnole; Il nous assura que si les Anglois vouloient commencer par là, ils ne reüssiroient pas, qu'il connoissoit le pays, y ayant esté quelque temps, & que cette Isle estoit l'une des plus fortes du nouveau Monde, & des mieux peuplées. Que depuis l'an mil cinq cent quatre- vingt six, que François Drack saccagea saint Do- mingo, qui en est la Capitale, on auoit pourueu à ce qu'on ne pust plus tomber dans vn pareil mal-
heur,

heur, par la construction d'une tres-belle forteresse à la pointe de cette Ville, qui a vne affiete si favorable, qu'elle semble estre faite pour la domination de la mer du Nort. Ensuite à nostre arriuée à *Madrid*, j'ay trouué que ces petits Pelotons tant d'Espagnols que d'Estrangers, qui s'assemblent les matin en la premiere cour du Palais, ne s'y entretenoient que des assurances que le Protecteur auoit données à l'Ambassadeur d'Espagne que ce n'estoit point contre son Roy qu'il auoit enuoyé sa flote aux Indes. Partant on ne doutoit point que ce ne fust pour aller chasser les François de ce qu'ils tenoient à la nouvelle France, & que c'estoit par là qu'il vouloit commencer la guerre contr'eux, & rompre le Traité de paix qu'il auoit souuent laissé & repris pour les mieux amuser. Mais les plus clairvoyans iugeoient bien qu'un si puissant armement ne pouuoit auoir pour objet vne si petite conqueste, quand ils calculoient les frais qu'il y auoit faits, ils trouuoient que toutes les Isles, & tout le pays que les François y possedoient, n'estoient pas capables de luy en payer vne partie. Partant ils concludoient que c'estoit pour quelque autre dessein plus vaste & d'une plus grande importance; & certes ceux cy me sembloient se flater le moins & estre les plus raisonnables; car j'auois souuent oüy dire à ceux qui auoient negocié avec le Protecteur, que s'ils auoient quelque esprit de discernement ils croyoient ne se pas tromper, en auançant qu'ils auoient remarqué, qu'il auoit vne passion particuliere pour quelque grande entreprise aux Indes.

Après auoir fait admirer & craindre à toute l'Europe ses forces par mer en la guerre contre les Hollandois, où il auoit plus regardé à sa gloire, & à sa reputation qu'à son profit, on pouuoit croire qu'il ne pensoit qu'à occuper ses armes en quelque endroit, où il se recompensa de toutes ses depenses. Bien qu'alors il n'eût point de voisins qu'il maltraitast plus que les François, il estoit aisé à iuger que ce n'estoit pas son interest de rompre tout à fait avec eux: parce que leur negoce par mer se fait pour la meilleure partie par des Vaisseaux Hollandois ou Anglois, & qu'aussi il feroit crier ou son Marchand, ou celuy d'avec qui il venoit de faire la paix, joint que les courses estoient vn mestier auquel les François s'estoient depuis quelques années rendus maistres, que s'il mettoit en mer de grosses armées contre eux, ils les euieroient, ne cherchant qu'à faire la petite guerre: qu'ainsi il le mettroit en de grands frais pour des gens qui le fueroient toujourns, & qui en attendant ses Marchands l'obligeroient à les faire escorter, s'il ne vouloit voir perir pour eux tout le commerce de la mer Mediterranée, & vne partie de celuy de l'Ocean. Tellement qu'vne guerre estant de l'interest du Protecteur, & vne guerre de mer où il trouue vn gain proportionné à cette grande puissance & à ce grand attirail d'hommes d'armes, & de Vaisseaux qu'il est obligé d'entretenir pour se rendre redoutable, & qui luy ont acquis l'Empire des deux mers, il ne s'attachera pas à la France, qui ayant tout chez soy, attend que les Etrangers luy

aportent ce dont elle se peut passer, en venant querir ce qui leur est presque absolument necessaire. Aussi a t on remarqué que les plus grandes, & opulentes Villes ne sont pas situées sur le bord de la mer mais au milieu du pays, encore qu'elle en ait deux qui luy battent aux flancs. Ce qui monstre qu'elle a son fonds de richesses en elle mesme, & que selon le precepte des Politiques, elle est *Magis Vendax, quem emax*, ayant plus à debiter qu'à achepter. Ainsi il ne faut pas s'estonner si ayant vn terroir si riche & si fertile, elle a presque de tout temps abandonné ses campagnes fallées à ses voisins qui en les cultiuant, ne semblent y employer vne partie de leur art, que pour luy apporter comme en tribut, la plus grande, de leurs trauaux, & des tresors qu'ils en recueillent. Pour doncques faire la guerre à la France avec vtilité, il est constant qu'il faut la luy faire par terre; mais à considerer la raison d'Estat de l'Angleterre d'aujourd'huy, il semble qu'elle ne souffre pas vne guerre de cette nature: car il est facile à iuger que son but n'est que de se maintenir de la façon qu'elle s'est établie, & de se rendre redoutable à tous les Princes de l'Europe par vne puissance qui conuienne à sa situation, qui les empêche de n'oser rien entreprendre contr'elle, & qui les oblige à prouuer ce qui s'y est passé en reconnoissant la Republique, pour cét effet elle s'est resoluë d'estre touûjours puissamment armée au dedans & au dehors, par l'vn elle se met en estat de se mesler de toutes les affaires de ses voisins sans qu'ils se puissent mesler des

siennes, s'environnant d'une prodigieuse quantité d'inuincibles Chasteaux mobiles, qu'elle joint comme il luy plaist pour sa deffence, & qu'elle fait marcher de mesme pour ses auantages, où bon luy semble : & par l'autre elle est assurée d'affermir son nouveau gouvernement, qui ne peut estre renuersé que par le souleuement de ses peuples, auxquels la milice sert de bride pour les en empêcher, & de massuë pour les exterminer dès qu'ils sont prests à remuer. Enfin elle peut se seruir de ses courriers ailez & prés & loin; n'y ayant rien qui les attache tous à ses bords, où il en restera toujours assez pour y faire vne ronde & vne sentinelle si exacte, qu'elle la rende *Mediâ insuperabilis undâ*; pendant qu'une partie s'en ira chercher fortune, & attendre au passage, ou saisir à leur source les tresors des Indes, mais il n'en est pas de mesme, de ses forces de terre; Il faut qu'elles soyent toutes chez elle, pour y entretenir le gouvernement qu'elles y ont estably, qui au moindre échec qu'elles receuroient, viendroit aussi tost à estre ébranlé, parmy tant de mécontans qui le souffrent à peine. Tellement qu'une guerre par terre ne peut estre que tres nuisible à l'Angleterre en l'estat où elle est; mais celle qu'elle feroit à la France luy feroit apparemment la plus ruineuse, puis qu'aujourd'huy c'est la Prouince de l'Europe la mieux aguerrie, qui a ses forces les mieux vnies, & qui peut le mieux les rapporter & ramasser à l'endroit, où il luy faut faire effort; de sorte que pour l'attaquer il faut se resoudre d'y enuoyer vn bon nombre de troupes & des meilleu-

res que l'on ait; car autrement on n'y mettroit peut-estrepied à terre que pour estre taillé en pieces à mesme temps. Si donc la Republique d'Angleterre vouloit y reüssir, il faudroit qu'elle se dégarnist de ses meilleurs hommes & de ses Chefs les plus affidez, ce qu'elle ne peut sans se mettre en danger de voir perir la forme de son gouvernement. Et il est inutile de dire que pour l'assurer, elle leueroit de nouvelles troupes, qu'elle mettroit en la place des vieilles qu'elle enuoyeroit faire la guerre; car dans vn Estat peu affermy & qui ne se soustient que par l'ardeur des vsurpateurs mesmes qui l'ont formé, il est fort dangereux d'y apporter vn tel changement. En cette conjoncture de la guerre avec l'Espagne, on ne peut nier que l'Angleterre n'eust fait pancher la balance du costé des Espagnols en agissant de concert avec eux, mais outre qu'elle en auroit tiré peu de profit, les mesmes inconueniens s'y seroient rencontrez. Car ou elle auroit joint ses Troupes aux leurs, & la France qui a vne si grande pepiniere de monde, & qui apres auoir esteint la guerre intestine, vient de se reünir toute pour l'estrangere, n'auroit eu besoin que de faire vn plus grand effort, pour se maintenir contre des Armées, qui estant à diuers Maistres & de diuers intersts, ne reüssissent gueres quoy qu'elles entreprennent: ou elle auroit enuoyé vn corps d'Armée à part, & pour la faire eschoüer, & en empescher d'abord les progresz, la France luy auroit aussi tost opposé toutes ses forces, ne se tenant que sur la def-

fenfue contre l'Espagnol, qui voulant profiter de l'occasion, ne viendroit que fort lentement & fort foiblement à son secours. Et de quelque façon qu'elle en eust vſé, il est certain qu'elle auroit esté obligée d'affoiblir ses forces de terre, qui sont le nœud sacré de la nouvelle Republique. Que si elle se fust contentée d'agir par Mer, & de fournir de l'argent aux Espagnols pour renforcer leurs Armées de terre, on a montré qu'au premier elle n'y auroit aucun avantage, & qu'il luy faut vne guerre, où il y ait à faire quelque prise & quelque conquête, qui vaille la peine qu'elle prend, & les frais qu'elle fait, pour entretenir de si puissantes Flotes. Quant au second, on ſçait que l'épargne d'Angleterre est assez épuisée, & que mesme elle doit de grandes sommes à ses Troupes de Terre & de Mer: & que pour ne pas surcharger ses peuples, pour les frais qu'elle est obligée de faire l'or du Perou, ne l'incommoderoit pas; bien loin d'en pouuoir ou vouloir donner à ceux qui le tirent.

Pendant qu'on en estoit sur ces raisonnemens, il arriua vn auis à *Madrid*, qui leua toute sorte de doute; car apres qu'on y eust long-temps amusé le monde de la venuë de la Flotte & des richesses qu'elle apportoit, & qu'on eust ſceu que tout ce qui estoit dans le principal Gallion qui auoit échoué, s'estoit presque sauué, il s'épandit vn bruit qu'elle auoit esté rencontrée des Anglois, qui n'auoient point marchandé à l'attaquer, mais que s'estant vigoureuſement deffenduë, elle leur auoit coulé deux

où trois Vaisseaux à fond, & s'estoit retirée à la *Havana*, Capitale de l'Isle de *Cuba*. Je ne sçay point si cette particularité est veritable, mais ie sçay bien qu'on l'a écrite de *Seuille*, & de *Cadis*, & que dès lors on commença à croire que le Protecteur vouloit auoir sa part des tresors des Indes. Ce qui aidoit encore à le persuader, estoit que les Marchands qui se trouuoient en plusieurs Villes & en diuers Ports d'Espagne, traualloient à s'en retirer, & mettoient à couuert le mieux qu'ils pouuoient leurs effets, de peur d'une confiscation en cas de rupture; mais peu de temps apres, on vit bien que leur preuoyance ne seroit pas inutile, car l'Admiral *Black*, qui auoit passé tout le Printemps, & vne partie de l'Esté en la Mer Mediterranée, rentra dans l'Ocean, iustement au temps que l'on attend les Gallions. On dit qu'il demanda à faire Caréne, mais que comme on ne voulut le luy permettre qu'à certaines conditions, il s'en picqua & prit sur ses bords quelques Marchands Anglois, & mesme le Consul de la Nation en s'élargissant en Mer, & s'allant mettre en sentinelle tout auprès du Cap de *S. Vincent*. Aussi tost on iugea que c'estoit pour y attendre les Gallions, & les aller combattre en cas qu'ils eussent échappé à *Pen* & à *Venables*, qui estoient aux Indes. Cela fit qu'à *Cadis* par ordre du Conseil de *Madrid*, on équipa quelques bateaux d'auis, pour porter ordre aux Galions de ne point sortir du Port où ils s'estoient retirez, iusques à ce qu'on le leur mandast. A mesme temps on resolut d'armer quelques Vaisseaux, partie aux dépens du

Roy, partie à ceux des Marchands interessez, pour observer les desseins de cét Admiral Anglois. Comme vne bonne partie du trafic de toute l'Europe, dépend de la venuë des Galions, il ya tousiours en ce temps là grand nombre de Vaisseaux à Cadis, qui les attend. De ceux cy & de quelques autres, on eust bien-tost dressé vne Flotte, qu'on enuoya se poster auprès de celle de Black, avec ordre de ne commettre aucun acte d'hostilité, pourueu qu'il n'en commist point le premier, & de veiller seulement qu'en cas que les Galions, n'ayant pas eu l'auis, vinssent, il s'en rendit Maistre. Ces deux Armées ont esté deux ou trois mois à se considerer sans se maltraiter, ny en general ny en particulier, & pendant qu'elles ont esté ainsi l'vne à attendre la proye, l'autre à se preparer à la deffendre si elle venoit, on a eu nouvelle que la Flotte estoit auertie des pieges qui luy estoiet tendus, & qu'elle ne partiroit point du Port où elle s'estoit retirée, qu'elle n'en eust eu ordre exprés. A même temps l'on apprit aussi que *Pen & Venables* auoient attaqué *S. Dominigo*, mais qu'ils y auoient si mal reüssi, qu'ils y auoient perdu vne partie de leur monde, & qu'ils s'estoient retirez en l'Isle de la *Jamaïque* qu'ils auoient conquis.

Ce procedé du Protecteur fit bien changer de langage à ceux qui le croyoient vn des plus estroits & assurez Alliez de l'Espagne, qui auoit esté la premiere à le reconnoistre. Car dés que l'Angleterre, par vn attentat le plus horrible qui sera iamais, eust tout d'vn coup abatu la teste & la Couronne à son

Roy

Roy, l'Ambassadeur eust ordre de *Madrid*, de rascher d'en profiter, & de trauailler à acquerir à son Maistre l'amitié de la nouvelle Republique, en luy donnant de sa part tous les titres & tous les eloges de legitime puissance, qu'elle pouuoit souhaiter; Il y auoit apparence qu'il y reüssiroit, puis qu'il auoit lieu d'esperer de faire vne ligue avec elle contre la France, qui ne se contentant pas d'auoir recueilly la malheureuse maison du Roy Charles, de ne point reconnoistre le Protecteur, & d'auoir pris quantité de Vaisseaux Anglois, donnoit retraite dans ses Ports, à ceux qui restoient à ce miserable Prince; ce qui augmentoit à *Madrid* l'esperance d'vn Traité si auantageux, estoit qu'oultre que l'Angleterre auoit donné ordre à tous les Vaisseaux, d'vser de represailles sur ceux des François, & que quelques vns des siens auoient mis pied à terre, & fait des actes d'hostilité en Bretagne, elle auoit eu tant de bonté pour l'Espagne, que de faire prendre par sa Flotte les Vaisseaux que la France enuoyoit pour secourir la ville de Dunkerque, qu'elle tenoit assiegée. Cependant toutes ces belles demonstrations d'amitié n'ont de rien seruy, & cet Vsurpateur qui paroist aussi grand homme de Cabinet, que de main, qui commande en Angleterre; a si bien compris les interests de cette Republique naissante, que peu à peu il y a accommodé ses affaires. Il la voit maistresse de quantité d'Isles tresfortes & tres bien peuplées, qui sont situées sur la route des grandes Indes, il sçait qu'elles sont comme les clefs & les portes, par où elle se peut ouurer

le chemin à vne si riche Conqueste, & par où elle peut surprendre au passage les tresors qui en viennent, si elle ne veut pas se donner la peine de les tirer de leurs mines, en s'en rendant la Maistresse; il est assuré que toute cette grande estenduë de terre que les Espagnols y possèdent, s'est conseruée à leur Empire, plûtoft par l'apprehension de leur puissance, & parce que personne n'a entrepris tout de bon de la leur enleuer, que par aucunes forces qu'ils y ayent establies capables de l'empescher. Connoissant ainsi les auantages qu'a l'Angleterre, pour prendre sa part du nouveau Monde, & la foiblesse de ceux qui veulent que la découuerte n'en ait esté faite que pour eux, il ne faut pas s'estonner s'il cherche de profiter de l'vn & de l'autre; principalement en vn temps où pour maintenir son pouuoir, il est obligé d'estre puissamment armé, & d'occuper tant de Flottes à quelque guerre vtile, & qui puisse les faire subsister, ou empescher son peuple de murmurer de tant de frais qu'il luy faut faire pour les entretenir. Aussi les Espagnols qui ont l'esprit de discernement politique autant actif qu'il paroist lent dans l'occafion, preuoyent bien que si des negociatiōs de la France auprès du Protecteur, il naist vn Traité d'accord entr'elle & l'Angleterre, il leur donnera le change, & suiura son interest en oubliant toutes les auances qu'ils ont faites pour gagner son amitié. Ils croyent en deuoir d'autant moins douter; qu'ils n'ont iamais pû auoir raison de diuerses prises que les Anglois ont fait sur eux, & entr'autres de celle qui les priua de tout l'argent

d'une campagne qu'ils enuoyoit en Flandres, ne l'y ayant pû remettre à cause de leur differend avec les Gennois. Cependant pour ne se pas manquer à eux-mesmes en vne telle coniôcture, & pour suiure le Conseil que Philippe II. donna à son fils auant que de mourir, en luy recommandant d'estre en paix avec l'Angleterre, pour pouuoir faire la guerre avec tout le monde, ils n'ont rien oublié de tout ce qui peut obliger Cromwel, de bien viure avec eux. *Alonso de Cardenas*, qui y est leur Ambassadeur, & qui pour y auoir esté dès le commencement des Troubles, est estimé tres habile au maniment des affaires avec ces esprits insulaires, fit iouïr toutes sortes de ressorts pour s'accommoder avec eux, & pour trauerfer le Traité de la France. Mais comme sa politique estoit soupçonnée à *Madrid*, de n'estre pas si hardie que celle du sieur de Bourdeaux, Ambassadeur du Roy Tres-Chrestien, on resolut d'y faire passer de Flandres pour Ambassadeur extraordinaire le Marquis de *Lede* Gouverneur de *Dunkerque*. Ces deux hommes ioignirent toute leur adresse, pour amener le Protecteur à quelque accommodement, sur les plaintes que les Espagnols faisoient contre luy, & celles qu'il faisoit contre eux. Mais comme ils virent que toutes leurs propositions estoient fort peu fauorablement escoutées, & assez mal receuës, le dernier resolut de se retirer avec le regret de n'auoir rien auancé pour le seruice de son Maistre, que de l'auoir vn peu mieux éclaircy de la mauuaise volonté du Protecteur. Aussi commença-t-on de publier à *Madrid*, que toutes les

longueurs qu'il auoit apportées en son Traité avec la France, n'auoient esté qu'un artifice pour mieux endormir l'Espagnol, qu'il enuoyoit attaquer aux Indes; & qu'il y auoit trois mois que le Traité qu'on faisoit tantost semblant de rompre, & tantost semblant de renouier, estoit conclu & signé secretement. Voilà doncques l'Espagne sur le point de croire que l'Angleterre veut rompre avec elle: & bien que les Castillans passionnez n'en accusent que l'auarice & l'ambition du Protecteur, qui veut enuahir ses tresors, les moins emportez en raisonnement autrement, ils cherchent dans le passé les causes du present & de l'auenir. Ce n'est pas que ce qu'ils en disent, puisse faire iuger de tout le secret, & de tout le sujet de la guerre qu'ils apprehendent, les inuentions des Princes sont cachées d'une nuée d'apparences, qui les dérobent à ceux mesmes qui les esclairent de plus prés. On ne connoist la plupart du temps que les pretextes qu'ils prennent, & il en est de leurs actions comme des grands Fleuves, dont on ne connoist pas la source, bien qu'on en voye le cours; mais ce danger de prendre icy l'ombre pour le corps, n'empêche pas que ceux qui se messent icy d'examiner les miseres de l'estat, n'en disent leur sentiment, ils iugent que comme les premieres armes que la Republique d'Angleterre, a portées au dehors, ont esté employées pour venger l'assassinat du premier Ambassadeur qu'elle a enuoyé, les secondes auront pour obiet, de tirer raison du meurtre du deuxieme qui sortit de ses portes. Ils reconnoissent pourtant que le point

*Ambassa-
deurs d'An-
gleterre tuéz
en Espagne
& en Hol-
lande.*

d'honneur ne fut pas le principal motif, qui l'obligea de se broüiller avec les Prouinces vnies du Paysbas, puisque pour la mort de *Doristlaes*, ils n'oublièrent rien de ce qui pouuoit la satisfaire, & faire connoistre l'innocence de leur estat, & ils veulent croire que le Roy d'Espagne n'ayant point esparagné de loins pour faire punir les assassins de celuy qui luy fut enuoyé; ce ne sera pas précisément pour en vanger la mort que Cromwel luy declarera la guerre. Ils sçauent qu'une conjoncture particuliere, & vne Politique à coups fourez, causa cette rupture, entre le Protecteur & les Estats & qu'à quelques interests de reputation & de profit, il s'en mesla tant d'autres d'une intrigue mysterieuse, qu'ils porterent les Anglois à passer par dessus toutes les considerations d'une saine raison, qui ne vouloit pas qu'ils s'entrechoquassent avec la seule puissance que leur pouuoit disputer la Mer, avec laquelle ils doiuent viure dans vne intelligence si mutuelle, que pour en montrer la necessité, on s'est feruy de l'embleme de deux cruches qui nagent ensemble avec ces mots, *Si concutimur frangimur*. Et ils se persuadent aisément que pendant que leur Roy a tant de fers au feu, qu'il ne sçait presque plus où prendre du charbon pour y fournir, ny du bois pour en faire, le Protecteur veut se feruir de l'occasion de l'assailir, au vieux & au nouveau Monde, où croyant trouuer peu de resistance, il espere vn gain assuré qu'il prefere à la jalousie qu'il auroit des progres de la France, sans ée motif d'utilité, & à la precaution de cette maxime, qui veut qu'il prenne

garde à ce que , *decreſcat Iberus* , en forte que , *creeſcat Gallus*. Sur ces fondemens ils concluent, que dans l'intereſt qu'a Cromvel que la Paix ne ſe faſſe pas entre les deux Couronnes , & dans le beſoin qu'il a d'une guerre auanta-geuſe , pour ſe tenir toujours puiffamment armé, il attaquera la plus foible, en ſoumettant la ſeureté de ſon Etat pour l'auenir, à la neceſſité preſente, & que partant il ſe reſoudra de ſ'accommoder avec la France , de partager avec elle ſes victoires, & de luy laiſſer les entrepriſes de terre, en ſ'attachant à celles de Mer, qui reuiennent mieux à la diſpoſition de ſes affaires, & au maintien de ſon Gouvernement.

Mais ſi tout ce diſcours eſt baſty ſur des coniectures , par où les Curieux de Madrid ſemblent vouloir deuiner ce qui ſera, & ſe forger des raiſons, qui peut-eſtre ſont bien éloignées de celles du Conſeil d'Angleterre , il n'en eſt pas de meſme de ce qu'ils diſent touchant le droit que les Anglois peuuent auoir de les attaquer aux Indes. Car ceux qui parmy eux ſont les plus raiſonnables, & les moins ſcrupuleux , auouent librement, que dans le droit des gens, les pays pour leſquels on n'a iamais fait de Traité, peuuent eſtre attaquez, par ceux qui ſont quant au reſte en paix avec celuy qui ſe les approprie. Tellement que leur Roy ayant toujours excepté le nouveau Monde, par tous les Traitez qu'il a faits avec les Princes ſes voiſins, & déclaré que tous ceux qui voudroient y aller pour ſ'y établir, ou pour y trafiquer, n'eſtant pas Eſpagnols

naturels , seroient traitez en Ennemis , ne peut se plaindre des actes d'hostilité, que les autres Nations y commettent, puis qu'il a choisi luy mesme vn état de guerre perpetuelle, en ne voulant point reconnoistre d'amy ny de compagnon au delà de la Ligne, & notamment en l'Amérique.

Surquoy est remarquable la réponse d'un grand Ministre d'Espagne, en tournant en raillerie deux fantés qu'on luy portoit; l'une de la femme de son Maistre, l'autre de sa Maistresse. La femme de mon Maistre, dit-il, est l'Amérique, & sa Maistresse, les Indes Orientales. Pour celle-cy, il n'en est pas si fort jaloux qu'il le prenne au point d'honneur, si quelqu'un de ses amis la caresse vn peu trop librement: Pour l'autre qui est sa femme, il la veut conserver chaste & reserüée, & ne peut souffrir que personne luy fasse l'amour. Sans doute il nommoit l'Amérique la femme de son Maistre, en faisant allusion à la Bulle du Pape, qui luy en donnant la Seigneurie & la propriété a fait ce pretendu mariage. Mais la plûpart du monde dit, que c'est vn enlevement qui ne meritoit point cette benediction, puis qu'il possède l'Amérique sans son consentement, & sans celuy de ses parens, qui sont l'Europe, l'Afrique, & l'Asie.

En effet, la donation du Pape est vn titre ridicule parmy ceux qui ne reconnoissent pas son autorité, & vne bonne partie de ceux qui la reconnoissent, ne croyent pas qu'elle s'étende à des choses de cette nature: tellement que si l'Espagnol n'a point d'autre droit que celuy qui luy vient de Rome, il

est mal inuesty de la possession du nouveau Monde & ceux qui la luy disputent, ne peuuent estre accusez d'iniustice, puisqu'une partie dit, qu'on ne luy doit point d'obeissance, & l'autre qu'il n'a pû donner le bien d'autruy. Tout ce donc, qui luy en peut auoir acquis la propriété, est de l'auoir decouvert le premier, de l'auoir abordé çà & là, d'y auoir mené des Colonies, basty des Villes, élevé des Forts, subjugué des Barbares, & donné des noms à des Ports & à des Riuieres. Mais tout cela ne luy en peut pas auoir acquis vne possession absoluë, generale, & sans exception, puis que s'en estant saisi par la loy des choses *quæ sunt nullius, & quæ sunt primi occupantis*, il n'a en son propre que ce qu'il habite, qu'il cultiue, & qu'il s'est entierement conquis. En tout le reste chaque Nation a le droit de prendre sa part, & s'il ne le luy veut permettre, elle peut se seruir de la force, & en chasser par la force celuy qui ne s'y est estably que par la force.

Lorsque Philippe II. se munit de la Bulle du Pape, pour enuahir l'Angleterre: il ioignit à ce titre des forces les plus considerables qui eussent paru depuis long-temps sur l'Ocean; c'est ainsi que le spirituel a besoin du temporel, & que l'un seconde si bien l'autre, que sans ce merueilleux concert, il est tres-difficile de s'emparer du bien d'autruy. Le Conseil d'Espagne s'épuisa de moyens, de soins & d'industrie, & tout le Royaume, de finance, pour cette redoutable Flotte sur laquelle on auoit embarqué iusqu'à des fers pour en donner aux habitans de la grand' Bretagne: Cependant les forces
spirituelles

spirituelles & les temporelles réussirent également mal, & tout ce prodigieux armement qui a peine auoit esté acheué en deux ans, se perdit en deux heures, les gouffres de la Mer en abymerent vne partie, l'autre tomba entre les mains de ceux qu'elle alloit subjuguier, & de tout le funeste debris de cette Armée nauale, à peine resta-t'il quelques Vaisseaux pour aller porter vne si triste nouvelle en leur pays. Par où l'on voit que le Ciel ne correspond pas toujours aux bons desirs du Chef visible de l'Eglise. S'il n'a donné les biens des Indiens, qu'à cause que ce sont des Barbares, il semble qu'on les leur deuroit restituer à mesure qu'ils se font Chrestiens, mais ils auront beau se conuertir, on ne leur rendra pas leur pays, & les Espagnols imiterót assez pöctuellement en cela les Ecclesiastiques dans leurs acquisitions, qui sont autant de démembrements du Domaine des Laiques, auxquels ce qui en est vne fois osté ne retourne iamais. S'ils gardent bien ce qu'ils tiennent, ils ne sçauét pas moins bien se faire obeir. Leur Empire est formidable, & qui doutera de cette verité, qu'il la recónoisse dans les Monasteres, où les Religieux qui n'ont ny charge ny talent pour se faire valoir, sont bien plütoüt les Esclaves des autres que leurs freres en Dieu. S'ils exercent vn pouuoir si absolu dans l'enceinte de leurs murailles, sur ceux qui sont leurs compagnons de Closture, & qui professent vne mesme vie, quel traitement ne feroient ils point à ceux qui sont d'vne condition differente, s'ils venoient à acquerir cette autorité qu'ils seroient bien aises d'auoir, & dont quelques vns d'eux

se ſçauent ſeruir avec tant d'auantage ſur quelques particuliers ſous le pretexte de la Religion & de la direction de leur conſcience , ſortant ainſi impunément des fonctions d'un Confefſeur legitime , pour mettre le nez dans les familles , & ſe rendre les arbitres des intereſts & des affaires des maiſons.

Mais pour reuenir à cette donation du Pape , on voit que cette propriété imaginaire d'un Monde , qui n'eſt pas meſme encore bien connu , & duquel on croit qu'il en reſte plus à découurir , qu'on n'en a encore découuert , ne peut ny ne doit empêcher les autres peuples d'y exercer le commerce : puis qu'il eſt à qui ſe l'y peut ouurir , & que les Eſpagnols ſe l'y ſont acquis , ſans auoir traité avec les autres Nations , qu'il leur demeureroit par preciput en propre & en ſouueraineté. Si donc les Anglois attaquent aujourd'huy les Eſpagnols aux Indes , ceux qui parmy eux ont le plus d'equité , confeſſent qu'ils ne leur feront pas tant vne nouvelle guerre , qu'ils en continueront vne vieille ; puis que de tout temps ils les y ont ou plus moins harcelez , & que iamais on n'a fait vn traité bien formel avec eux touchant cepays. J'ay ouï examiner à quelques vns des Curieux , les auantages & deſauantages qu'il en pourra reuenir à l'un & à l'autre Etat. Ils tiennent pour cōſtant , que d'abord les Eſpagnols y gagneront en enleuant d'emblée tout le bien que les Anglois poſſèdent en leurs terres. Ils trouueront de bonnes ſommes entre les mains des Marchands de cette Nation , tant à *Bilbao* , à *Cadis* , à *Seuille* , qu'en quan-

rité d'autres Ports, qui sont sous la domination de leur Roy, qui leur aideront beaucoup à faire les premiers frais de la guerre.

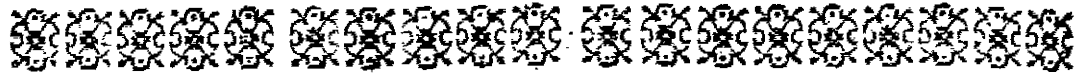
Les Hollandois pendant leur guerre, & les François depuis leur rupture, n'y ont eu du commerce que par son moyen. Tellement que les Anglois se sont établis puissamment, & ont acquis de grands effets en vn pays riche en argent, pauvre en denrées, & qui ne pouvoit recevoir de chez ses voisins celles qui luy estoient nécessaires, que par leurs mains. A cette confiscation des biens des Marchands Anglois, en tous les endroits où le Roy d'Espagne a du pouvoir, on ne peut pas opposer celle des biens des Espagnols en Angleterre; car comme ils ont la coustume de ne point porter les armes au service d'aucun Prince étranger; ils ont pour maxime de seureté de commerce, de ne l'exercer que dans les pays de leur propre Roy. Ainsi ils n'en sortent point, quelque grand que soit le negoci qu'ils font, & ils se contentent de traiter chez eux avec les Marchands des autres Nations, qui pour suppléer au defect de correspondance, s'y vont établir, & le font d'autant plus volontiers, que par là n'ayant pas affaire à des gens fort intelligens en leurs marchandises, ils y font de plus grands profits.

Voilà donc le Roy d'Espagne hors de crainte qu'on rende la pareille à ses Sujets, pendant qu'il dépoüillera ceux de la Republique, qui se sont établis cà & là en ses terres. Mais ce petit & léger avantage, qui ne nuira qu'à quelques particuliers,

n'est pas comparable à celuy que les Anglois auront à courir les deux Mers d'Espagne, & à attaquer tout ce qui luy viendra de chez ses voisins, dont elle peut à peine se passer. Ainsi Gennes, Naples, Amsterdam & Anuers, qui y font de si grandes affaires, n'y pourront presque rien enuoyer, qui ne courre risque de tomber entre leurs mains; & si par hazard ils font des conquestes en l'Amérique, ou s'ils en prennent la Flote, comme ils semblent ne s'y point épargner, on verra la Tamise chargée des riches dépouilles de l'vn & de l'autre Monde.

A toutes ces considerations de perte & de gain particulier, on en adiouste vne d'Etat, qui est que par la guerre des Anglois, ce vaste & confus corps de la Monarchie d'Espagne, perdra presque toute sa liaison & toute sa communication avec les membres les plus éloignez: car ayant la guerre avec la France, elle n'en a gueres de bien libre que par Mer, qui luy sera osté par vne Nation qui y est si puissante, qu'elle s'en attribue l'Empire. Il est vray que quelques vns disent icy, qu'on ne laissera pas de s'en ouvrir le passage le mieux que l'on pourra, de mesme qu'on le faisoit du temps qu'on estoit en guerre avec les Holandois; Mais d'autres remarquent qu'il y a grande difference de l'vn à l'autre Etat, puis qu'outre que l'Angleterre est d'vne situation si auantageuse, qu'elle peut presque sans peine rompre la communication de l'Espagne avec la Flandre, la puissance des Holandois par mer n'a proprement paru, que lors que la guerre estoit déjà

vieille, & qu'on n'en auoit plus la premiere animosité, au lieu qu'icy on aura affaire à vne Nation, qui ne forme pas, & n'amasse pas les forces pour combattre, mais qui combat pour employer celles qu'elle a sur pied. Outre que le Roy d'Espagne n'étoit pas alors épuisé d'hommes & d'argent, comme il l'est à present, & qu'il pouuoit mettre d'assez bonnes Flottes en mer, pour y contrequarrer les Hollandois, qui de plus ayant le commerce simplement pour but dans les nauigations, taschoient plus à passer librement par toutes les Mers, que d'en oster la communication à leurs ennemis. Ainsi bien que souuent ils ayent attaqué leurs Flottes, & qu'ils en ayent pris quelques-vnes, nous voyons que pourtant ils ne se sont pas montrez fort apres à de telles conquestes, parce que leurs Marchands y estoient interessez, & en receuoient presque autant de dommage que ceux de *Cadis* & de *Seuille* mesme. On sçait qu'à mesme temps que leurs Vaisseaux de guerre croisoient la Mer pour en oster le commerce aux Espagnols, que ceux de leurs Marchands faisoient en leur faueur les allées & les venuës de Flandres, de Naples & de Gennes, & seruoient à porter leurs plus secrets auis & leurs meilleures munitions, au lieu qu'en cette guerre avec l'Anglois, tout ira avec vne autre chaleur, & que Cromvel ne se souciant pas d'y ménager quelque trafic pour sa Nation, passera d'abord dans vne offensive sans relasche, & ira tout droit à la conqueste des Indes, en cherchant de les incommoder par tout, afin d'en auoir meilleur marché.



L'Autheur rapporte les maximes principales de deux écrits composez en Castillan, où sont représentées les necessitez de l'Espagne, & les abus qui s'y commettent avec les moyens d'y pourvoir.

CHAPITRE XXIV.



'A Y représenté dans le precedent Chapitre, le plus succintement qu'il m'a esté possible, ce que i'ay oüy dire à *Madrid*, des desseins de Cromwel & des negociations qui se faisoient avec luy, par les Ambassadeurs des deux plus grands Roys de l'Europe, ou ce que i'ay pû tirer de diuers raisonnemens qu'on y a faits sur ce sujet, pendant environ trois mois que i'y ay esté. Auant que i'en parte ie veux remarquer qu'il sortit de dessous la presse deux Ecrits, qui découuroient à plein & avec ingenuité les grandes necessitez de l'Estat; ce qui surprit ceux qui ne croyoient pas qu'un veritable Espagnol pust iamais auoüer que ses forces sont épuisées, & qu'il est tombé en foiblesse. Le premier auoit esté composé par un *Dom Philippe Antonio Alofa*, Cheualier de l'Ordre de *Calatrana*, Conseiller du Roy, & son Secretaire en la Chambre de la sainte generale Inquisition. Il contenoit yne exhortation

aux Ecclesiastiques de secourir le Roy par des contributions volontaires, en vne necessité si vrgente qu'estoit celle de son Royaume. Apres en auoir dit les causes, qu'il tire dès le temps auquel Philippe II. engagea presque tous ses reuenus, pour assister la Ligue & bastir l'*Escorial*, & auoir représenté que sous Philippe III. son fils, les occasions des dépenses s'accrurent par les guerres d'Italie & de Flandres, par la translation de la Cour de *Valladolid* à *Madrid*, & par les frais qu'il falut faire pour l'entretien des Princes de Sauoye, & la reception des Ambassadeurs d'Angleterre & de France, & que ce qui acheua d'affoiblir l'Etat, & qui le ietta dans vne plus grande misere, fut le haussement de la monnoye de billon, *la subida de la moneda de vellon*, dont le *Saauedra* dit, qu'il arriua plus de mal à l'Espagne, que si tous les serpens & tous les monstres d'Affrique l'eussent attaquée: Il fait voir que lors que ce Roy luy succeda, il trouua l'Etat si pauure, que c'est vne merueille qu'il ait pû resister à tant d'ennemis qui à mesme temps luy ont déclaré la guerre, & conclud qu'aprestant d'échecs qu'il a receus, il est en danger de ne pouuoir plus se deffendre, si l'on n'a recours à quelque moyen de luy donner vne prompte assistance, & que de penser à de nouveaux impôts, ou à augmenter les vieux, il ne peut estre à propos, puis qu'en ce qui est imposé on trouue vne impuissance generale en tous les Sujets de la payer.

Cela posé, il dit qu'on ne peut plus s'adresser qu'aux Ecclesiastiques, qui ayant touûjours tenu la

porte ouverte à toute sorte d'acquisitions, & fermée à la moindre alienation, & ne supportant presque point de charges, tiennent toutes les richesses de l'Etat, pendant qu'une plus docte plume que la sienne travaille à montrer qu'on peut les obliger & les contraindre iustement à contribuer au Roy en ses grands besoins. Il declare que son dessein est de ne les porter qu'à une liberalité volontaire pour les y conduire; il montre qu'il leur sera utile de contribuer, puisque si le Roy est obligé de presser par toute sorte de rigueur les Seculiers, ils abandonneront & le pays & la culture des champs, par où les reuenus des Ecclesiastiques cesseront, qui ne les tirent que de leurs mains, par dixmes, cens, & autres rentes constituées, tant sur les fermes qu'ils tiennent d'eux, que sur les biens qu'ils ont en leur propre.

De là il passe à dire que cette liberalité se doit principalement à vn Roy Catholique, qui n'a pour but que le bien de l'Eglise; qui ne demande les moyens pour continuer la guerre, qu'afin d'obtenir la Paix, & qui ne les demande qu'apres les auoir donnez: puisque c'est à ceux principalement qui par le droit de patronat de sa Majesté ont esté nommez & auancez aux Benefices, qu'on demande cette contribution & ce secours volontaire; qu'ils veüller seulement se priver de leurs meubles precieux, de leurs seruices de vaisselle d'argent & de leurs grands trains, qu'ils tiennent sans doute pour faire montre de leur puissance, qui paroistra bien mieux quand ils assisteront & donneront comme l'aumosne à leur
 Roy.

Roy. En estant venu iusques là, il tient que pour la leur demander plus efficacement, le Roy doit choisir quelque grand Ministre, ou homme d'Etat de sa Cour, de qui les Ecclesiastiques ayent en quelque façon obtenu les Benefices qu'ils tiennent, & de qui ils puissent esperer quelque plus grand auancement, par le rapport qu'il fera au Roy & à son Conseil, de la liberalité qu'ils auront exercée, & de la promptitude avec laquelle ils l'auront faite. Il ajoûte qu'ayant receu leurs dignitez par le moyen de ce Ministre, ils n'oseront le refuser, de peur de passer pour ingrats, & l'esperance qu'ils auront d'en obtenir de plus grandes par son moyen, les porter a faire plus de liberalitez: & afin qu'ils n'en soiét empeschez par leurs deliberations, il conseille qu'on ne s'adresse au Corps ny à la Communauté assemblée en Chapitre, mais qu'on les prenne en particulier & en détail, en écrivant exactement ceux qui se seront montrez les plus prompts à exercer la charité enuers leur Seigneur & Maistre; afin que cela leur serue comme d'un titre pour en obtenir aux occasions de plus grandes faueurs. Par cette methode, qui est proprement celle d'une collecte pour l'Etat, il croit que le Roy pourra en peu de temps amasser vne bonne somme d'argent pour l'entretien de ses Troupes, qui perissent faute de payement, & pour le restablissement de ses affaires qui sont par tout en desordre par cette mesme necessité.

Le second Imprimé qui parut en ce temps là, fut vn Memorial dressé par vn certain Capitaine nommé

Ioseph Puteol, où il represente au Roy, comment en soulageant son peuple il pourra mieux faire la guerre, *como assistendo todos*, ce sont ses paroles, *se pueda lograr el hazer mejor la guerra*. Les expedients qu'il y propose sembloient estre d'un homme d'esprit à ceux qui ne le connoissoient pas, mais la force du preiugé faisoit en plusieurs, qui sçauoient qui il estoit, qu'ils méprisoient ses raisons, parce qu'il n'estoit pas en vne haute fortune; comme si la bonté d'un medicament dépendoit de la condition du Medecin; & *aliquando etiam aliter commode non esset locutus*. Sans m'arrester à ceux-cy, ie veux rapporter icy ce que les autres trouuoient de plus iudicieux en son Écrit, aussi bien seruira-t'il à mieux comprendre l'estat auquel ie m'en vay laisser l'Espagne. Apres auoir fait voir en détail tous les reuenus que son Roy tire de ses Royaumes de Castille & des Indes, qui en gros ne montent qu'à dix-huit millions d'or; & mesme que quand Philippe IV. à present regnant vint à la Couronne, il n'en trouua de libre & de franc que huit millions deux cent soixante & quatorze mil écus, qu'il fut presque aussi tost obligé d'engager aux Partisans, pour resister à la France, & qu'il aliena encore plus ces années passées pour auoir de quoy reduire la Catalogne; appaiser les troubles de Naples & de Sicile; deffendre l'Etat de Milan; recouurer Portolongon & Piombin, & quantité de Places en Flandres; & secourir les Princes qui ont pris son party en ces reuolutions de France, il conclud que pour remedier à vne si grande disette, où se trouuent les affaires de son Roy, il

faut se servir d'une épargne tres-étroite, & d'une économie tres exacte. Les moyens qu'il en propose, sont autant de remarques de la mauuaise dispensation & administration des deniers publics.

Premierement, il dit que ce qui empesche qu'on ne puisse fournir à la subsistance des Armées, n'est pas seulement l'engagement qu'on a fait des principaux reuenus de l'État, à ceux qui ont presté au Roy en ses besoins; mais aussi le vol énorme d'un nombre infiny d'Officiers, qui sont établis pour les recouurer, d'où vient que le Roy a eu sujet de se plaindre en sa proposition *a las Cortes*, que de dix millions que luy donnent les Royaumes de Castille, il n'en tire que trois & demy, les six autres demeurans entre les mains de plus de dix mil Tresoriers, Secretaires, Receueurs, & autres personnes, qui ne vivent que de la rapine qu'ils exercent sur le Roy & sur son peuple.

En suite il voudroit que parmy les Assentistes ou Partisans, tant anciens que modernes, l'on distinguast ceux qui ont traité de bonne foy, & qui n'ont pas profité malicieusement de la necessité des affaires, d'avec ceux qui s'en sont préualus par finesse, en achetant les droits du Roy. A ceux là il tient qu'il est iuste que l'on fasse bonne composition, & qu'on les laisse iouir des droits qu'ils se sont également acquis; mais pour les autres qu'on les doit traiter avec toute la rigueur possible, & leur faire rendre gorge, comme à des vsuriers à brûler, & à des voleurs à pendre. Sur le fait des recompenses, il trouue qu'il est iuste de reconnoistre ceux qui ont rendu

quelque bon service, quelque difetteux que soit l'Etat: mais il ne veut pas que pour cela le Roy mette la main à la bourse, & qu'il soit liberal, lors qu'il a peu de quoy l'estre. Il luy conseille que puis que la grande naissance n'est pas toujourns vne source de grandes actions, & que les enfans n'heritent que rarement de la valeur & de l'esprit de leurs peres, il ne laisse pas dans les maisons & en succession quatre cent & quatre-vingt onze Commanderies, que possèdent les huit Ordres militaires d'Espagne, qui valent plus d'un million d'or de rente, & qu'au lieu de les donner par faueur le plus souuent à des personnes indignes & inutiles, il les distribuë à ceux qui auront conserué ou étendu les limites de la Monarchie. Et si quelquefois il les laisse sortir d'entre les gens de guerre, que ce soit pour vn habile Ministre d'Etat, ou vn adroit Ambassadeur, qui sans tirer l'épée, a deffendu vne place, en a surpris vne autre, a empesché vne leuée à l'ennemy, a osté les viures & les munitions à vne armée, a fait que les voisins s'y sont opposez, a obligé vn Prince de quitter sa neutralité, a conserué l'Allié, s'est assuré de celuy dont on doutoit, & qui enfin par son esprit & par son industrie, a procuré de grands auantages à son Maistre & à l'Etat. Cependant il se plaint que bien loin de donner le solide de ces Ordres à des personnes qui le meritent, on leur en refuse mesme l'exterieur & l'éclatant qui ne consiste qu'en l'habit. Ainsi il dit que Monsieur de saint Maurice, Gentil-homme Bourguignon, qui auoit tres bien seruy, a esté plusieurs années sans le pou-

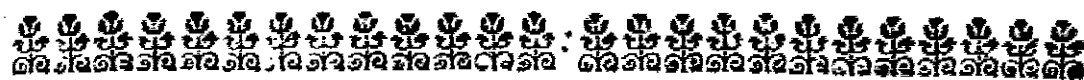
neoir obtenir, bien que le Marquis de Caracene eût écrit en sa faueur, & rendu témoignage de sa vertu & de son grand merite. Qu'ainsi il ne s'estonne pas que de son temps il n'y a en toutes les Troupes qui seruent dans le Milanois, que huit Cheualiers, puisque cet honneur, qui deuroit estre la recompense des gens de guerre, ne se donne le plus souuent, qu'à des gens de plume, ou à ceux qui s'appuyent plus sur la robbe que sur l'épée, encore qu'ils la portent touûjours, pour marque de ce qu'ils deuroient estre plustost que de ce qu'ils sont. Apres cette deduction d'abus au maniemment des Finances de son Roy, il passe aux moyens de les accroistre, & de les mieux assurer. Pour les accroistre il veut que l'on considere que l'Espagne estant habitée par des gens tres riches, par d'autres qui sont assez accommodez, & par des pauures, dont le nombre est le plus grand, on ne peut fauoriser l'un des trois partis en l'imposition des contributions pour l'Estat, sans qu'on fasse tort aux deux autres, & au Souuerain mesme: & qu'ainsi il faut qu'on y obserue cette proportion Geometrique, qui a égard aux forces & aux moyens d'un chacun, & qui ne permet pas qu'il en arriue en la Republique, comme en nos corps, où bien souuent toutes les mauuaises humeurs tombent sur la partie la plus foible. Ayant posé vn si bon fondement, il attaque ceux qui possèdent le plus, & qui payent le moins, & montre que le Clergé d'Espagne qui est si riche ne donne au Roy que quatre cent quarante sept mil écus, qui n'est qu'une bagatelle au prix

de ce qu'il peut faire. D'où il conclut, qu'on peut prendre sur leur fonds vn tres-iuste expedient d'une augmentation de reuenus en vne si grande necessité de l'Etat. A la haute & moyenne Noblesse, il ne iuge pas que l'on puisse avec equité rien imposer de plus, puisqu'il se trouuera qu'aujourd'huy elle paye le tiers de son reuenu : mais bien sur les Laboueurs, sur les Marchands, & sur les richesses inconnuës, & dont on pourroit tirer de plus grands subsides, que ceux qu'on en a, si l'on vouloit bien examiner les sources de leur abondance. Quant aux impositions mal assises, il dit que celle qui consiste en la huitième partie de la chair, de l'huile, du vin &c. est la pire de toutes, puis qu'elle donne occasion à mille fraudes, tant des Officiers que de ceux qui entreprennent de faire entrer ces denrées dans *Madrid*, & autres villes, sans payer les droits. A quoy i'adioûteray, qu'on m'a assuré, qu'il y a vn nombre infiny de gens qui ne viuent que de ce métier. Iusques là que non seulement ces necessiteux de bonne maison, & ces vaillans filoux, qui veulent viure sans rien faire, dont les Cours & grandes Villes ne manquent iamais, s'en meslent, mais aussi les Moines, & les moins accommodez des plus grands Seigneurs. Ce qui a obligé de pouruoir de Gardes, ceux qui sont commis à la collecte de ces imposts, avec cette condition, que lors qu'ils attraperont des denrées qu'on fait entrer sans payer les droits, elles leur appartiendroient. Mais de ce qu'on a estably pour redoubler leur vigilance, ils se sont formé vne espece de politique, par laquelle considerant l'in-

Intérest du Roy, comme celuy qui feroit cesser leur gain, s'ils le poursuivoient avec vigueur, ils ne sont pas fort exacts à y prendre garde ; tellement que voyant bien, que s'ils ne fermoient quelquefois les yeux, ceux qui se messent de cette espece de contrebande en abandonneroient la profession, n'y trouvant que pertes & confiscations de leurs denrées, & qu'ainsi le Roy seroit bien payé de ses droits, mais qu'eux n'y trouueroient plus de gain à faire, ils s'entendent avec les Entrepreneurs de contrebande, & ne leur faisoient leurs marchandises, que lors qu'ils en ont tant fait entrer, qu'ils ont plus gagné qu'ils ne perdent. Ainsi le commerce s'entretient aux dépens du Roy, & quantité de faineans se nourrissent du sang du pauvre peuple, sur qui tombe tout le mal d'un si grand desordre. Parmy d'autres impôts, qui luy semblent mal assis, & que ie ne m'amuseray pas à mettre icy, puis qu'aussi bien ie ne les connois pas tous, & qu'ils ne reuiennent pas aux nostres, il compte le papier marqué: disant que c'est un reuenu peu stable, se fondant sur la chicane à laquelle la folie & l'opiniastrété des hommes donne l'estre. Où est à remarquer qu'à mesme temps qu'on blasme cet impôt en Espagne, où il est estably, comme peu assuré & peu utile au public, on en propose & on en presse l'establisement en France, comme d'une piece qui doit produire des millions au Roy. Il est vray que comme en France on est peut-estre plus fou en chicane qu'en Espagne, on y en pourroit tirer un plus grand fonds que non pas en un pays, où ce sale mestier,

pour le ciuil au moins, n'est pas tant en regne: au lieu qu'en France il s'exerce avec tant d'auidité, tant de rapine & tant de longueur que cette horrible peste, qui se nourrit si bien parmy tant de tribunaux diuers, & les confits de leurs Iurisdctions, peut passer pour vn des fleaux, qui s'oppose dauantage au bonheur de la Nation & au repos des familles.

Après que cet Auteur a marqué tout ce qu'il trouue de peu iuste & de mal entendu en quelques impositions, dont il parle, il conseille à son Roy, qu'il fasse vn compte de toutes ces petites parties mal assises, qui luy sont ruineuses & à son peuple, & qu'il les impose avec proportion sur tous les biens de ses Sujets, à qui elles ne peseront gueres estant diuisées avec égalité, & auxquels il fera tres doux de s'estre redimez pour peu de chose de tant de vexations qui sont plus au profit de mille Coquins, qu'à celuy de l'Etat. Si l'on veut faire les efforts qu'il propose, & se seruir des moyens qu'il en donne, il ne doute point que la Nation ne surmonte tous ses ennemis, y ayant tant de conquestes qui témoignent sa valeur, tant de liures, qui sont des marques de son esprit, & tant d'or & d'argent marqué à son coin, qui court par tout, bien qu'elle n'en reçoie point d'étranger qui montre sa richesse.



Visite de l'Auteur & de ceux de sa Compagnie au Comte de Pigneranda. Eloge de ce Comte. Haine des Espagnols contre les Hollandois.

CHAPITRE XXV.



PENDANT que les deux Ecrits, sur lesquels j'ay discoursu dans le precedent Chapitre, fournissoient à nos conuersations, vne nouveauté tout à fait extraordinaire, à cause du genie de la Nation, qui ne va gueres à découvrir où le bast la blesse, & dont la constance est si admirable, qu'elle fait toujors bonne mine à mauvais jeu; nous receûmes des lettres pour quelques-uns des principaux Ministres du Roy Catholique, si elles nous fussent venuës dès le commencement de nostre arriuée à *Madrid*, elles nous auroient seruy à mieux connoistre de quel air on vit en cette Cour; mais comme nous ne les eûmes qu'au mois de Iuin, & que pour preuenir les grandes chaleurs, nous voulions repasser les Pyrenées auant qu'elles commençassent, il ne nous restoit gueres de temps à estre en vn pays, où le Soleil est vn peu trop prodigue de ses rayons. Cependant pour en profiter

Z

autant qu'il estoit possible, & le faire selon les formes, ie m'adressay à Dom Martin, Secretaire du Comte de Pigneranda, & le priay de donner à son Maistre la lettre de faueur que nous auions pour luy; ie l'entretins de la condition & des qualitez de Monsieur de..... & de Monsieur son Frere, afin qu'il l'en auertist. Le sçeus de plus à quelle heure on pourroit le voir, afin qu'on ne le fût pas chercher au temps qu'il ne donne point d'audience. Ces precautions sont à suiure en cette Cour, pour tous ceux qui n'estant pas connus, ou n'ayant personne qui les introduise, veulent parler en particulier à quelqu'un des principaux Ministres. Car par là ils ne s'exposent pas à essuyer cette seiche grauité, qui leur fait receuoir avec vn visage de plomb, c'est à dire froid & peu ouuert, tous ceux pour qui ils auroient peur de se méprendre en leur ciuilité, ne sçachant pas qui ils sont. Ioint qu'à en parler en general, vn homme d'esprit ne doit iamais rendre luy mesme cette sorte de lettres, qui ne sont que pour le faire connoistre à des personnes qu'il n'a iamais veuës; car si on les lit en sa presence, il souffre vn moment d'inciuilité fascheuse, & si on remet à les lire apres qu'il s'en sera allé, il ne reçoit en cette premiere visite que des carettes tiedes, vagues & confuses, & qui retombent plus sur celuy qui écrit, que sur celuy pour qui il écrit. Nous ne fumes, pas en ces peines, car le Comte, ayant esté informé & par la lettre de Dom Estevan de Gamarra, & par le rapport de son Secretaire, de ce qu'estoient ceux qui le viendroient saluer à vne telle heure,

*Visite de
l'Auteur
& de ceux
de sa compa-
gnie au Cō-
te de Pigne-
randa.*

nous fit vn accueil tel qu'on le pouuoit souhaiter. Aussi n'y a-t-il point de Seigneur en cette Cour qui entende mieux son monde que luy, qui soit plus accort, & qui soit plus affable aux Etrangers. Il a l'abord heureux & accompagné de douceur, qui fait voir qu'à la seuerité des mœurs de son pays, & à cette imperieuse grauité de la Nation, il a meslé vn certain air étranger, qui en diminuë l'austerité, & qui luy donne de l'agrément en sa façon d'agir, tellement que si l'adresse & la galanterie du premier des *Tarquins* fit dire, *Gracum ingenium miscuerat Italicis artibus*: on peut assurer, que celle de ce grand Homme fait voir, que *Hispanicum supercilium potest moribus exteris & comitate exotica dilui*. Son esprit & son iugement ont paru en son Ambassade de Plenipotentiaire à Munster; & comme la nouvelle arriua à *Madrid*, de la promotion du Cardinal Chigi au Pontificat, & du grand desir que ce S. Pere témoignoît pour la Paix entre les deux Couronnes, on parla de l'enuoyer à Rome pour l'Ambassade d'obedience; mais en effet on ne le vouloit choisir pour cet employ, que par ce qu'ayant contracté grande amitié & habitude avec le nouveau Pontife, lorsqu'il estoit Nonce en Allemagne, on esperoit qu'il y pourroit beaucoup seruir son Maistre pour toute sorte de negociations. On publia mesme diuers auantages que le Roy luy vouloit faire pour l'obliger de l'accepter; outre vne bonne somme de comptant, on disoit qu'on luy assignoit trois mil ducats par mois, que l'on donnoit le titre de Comte à son fils, qu'on luy continuoit la Presidence du Conseil

*Eloge de Pi.
gnetaria.*

des Indes, & que la clef d'or, qu'il n'auoit que *Capona*, c'est à dire seulement par honneur, luy estoit conferée à *exercicio*, c'est à dire en vſage, & avec toutes ſes prerogatiues. Cependant on n'a encore rien fait de tout cela, & nous n'en auons ouy que le bruit. Auſſi ceux qui ſçauent la confiance qu'a *Dom Louys de Haro*, en ſa fidelité & en ſa capacité, ne croyent pas qu'il l'éloigne du Conſeil que le plus tard qu'il pourra. Ayant ainſi eu toute ſorte de ſatisfaction en noſtre premiere viſite, à vn ſi honneſte homme, qui n'oublia rien de ce qui pouuoit perſuader Monſieur de..... de l'eſtime qu'il faiſoit de ſa perſonne & de ſon merite, qu'il reconnut d'abord par cette viuacité d'eſprit qui eſt ſi naturelle aux perſonnes extraordinaires, qu'elles n'ont pas beſoin de parler deux fois à ceux qui les approchent pour ſçauoir ce qu'ils veulent, nous crulmes auoir fait vne bonne auance pour eſtre bien receus de *D. Louys de Haro*, lors que nous le verrions. Car outre que nous auions vne lettre pour luy, nous ne doutions point qu'il ne l'entretinſt, & de la viſite que nous luy auions renduë, & de tout ce qui pourroit l'obliger à faire bon accueil aux premiers Hollandois de marque qui auoient paſſé en Eſpagne depuis la Paix, qu'il conſidere comme vn Ouurage pour lequel il ſemble s'interreſſer à ce qu'on luy montre que cette reconciliation apres vne guerre de près de quatre-vingt ans, eſt tout à fait pure & ſincere, & n'a pas ſeulement deſarmé les mains & les bras, mais auſſi les cœurs & les eſprits. Surquoy ie diray que bien que tous les Miniſtres que nous auons

Approchez, nous ayent témoigné que c'estoit là leurs sentimens, il n'en a pas esté de mesme de plusieurs particuliers, qui nous montroient vn visage assez serain & amiable, lors qu'ils nous prenoient pour Flamans, mais lorsque par trop de curiosité, ils vouloient sçauoir de quel endroit des Pays-bas nous estions, & que nous leur respondions de Hollande, l'air leur en deuenoit rude, & ils changeoient de ton & de voix, comme si avec ce mot nous leur eussions donné vn coup de massüe, qui estourdissoit toute la conuersation & la familiarité commencée; tant il est vray que cette Nation a vn certain principe de grandeur ou de fierté dans l'ame, qui ne permet pas qu'elle voye iamais de bon œil, ceux qui ont esté ses ennemis, quelque paix qu'elle ait faite avec eux. Mais pour retourner à nostre seconde visite, & dire de quelle façon nous nous y prîmes, j'ajouâteray qu'avec la lettre qui estoit pour *Dom Louys de Haro*, on nous en auoit enuoyé vne pour vn Gentil-homme nommé *Alonso Verçoça*, parent de *Dom Esteuan de Gamarra*, Ambassadeur du Roy Catholique auprès de Messieurs les Etats, qu'on nous marquoit estre fort bien dans l'esprit de ce Fauory. Par là nous iugeasmes qu'il falloit premierement voir le sieur *Alonso*, afin qu'il luy rendist la lettre, & qu'il nous y introduisist à propos. On eut assez de peine à sçauoir où il demeuroit; mais enfin ayant appris qu'il se tenoit à la campagne, & qu'il n'y auoit à *Madrid* qu'vn de ses fils, qui estoit Gentil homme de *Dom Louys de Haro*, ie fus le chercher à la maison de ce premier Ministre. Il auoit sa

*Haine des
Espagnols
contre les
Hollandois.*

chambre en ville, & ne venoit plus à cet Hostel, depuis que son Maistre estoit au *Buen Retiro* avec le Roy, & la ciuilité des Officiers, de qui ie m'enquis de son logis, n'alla pas iusques à me le faire enseigner, tellement que me l'ayant à peine bien indiqué, il me fut assez difficile de le trouuer; & plus encore de l'y rencontrer. Car comme il n'y faisoit que coucher, il falloit l'y chercher bien tard, ou l'y prendre de fort bon matin. Ce fut enfin au sortir du lit que ie le trouuay, aussi en peine de sçauoir nostre logis, parce qu'il auoit receu vne lettre de l'Ambassadeur à son pere, par où il luy reïteroit la priere de nous rendre toute sorte de bons offices en cette Cour. Je luy donnay la lettre qui estoit pour son pere, & celle qui estoit à *Dom Louys*, le priant de la rendre, & de sçauoir à quelle heure nous pourrions le voir. Quelques iours se passerent sans qu'il nous visita, & sans qu'il nous rendist aucune réponse. Cela me fit iuger qu'il ne consideroit gueres les lettres de l'Ambassadeur, ou qu'il n'auoit pas assez d'accez auprès de son Maistre, pour faire ce qu'il luy marquoit.



Difficultez à obtenir des passeports pour sortir d'Espagne. L'Autheur & ceux de sa compagnie obtiennent audience de Dom Louys de Haro. Modestie de ce premier Ministre. De quelle sorte en usent ceux qui ont affaire à luy. Sa conduite comparée avec l'ambition ordinaire des Ministres des Princes. Ses occupations & son grand attachement au service du Roy. Audiences publiques qu'il donne. Son esprit comparé à celui de son predecesseur. Son entretien avec l'Autheur & les personnes de sa compagnie. Sa bonté excessive. Sa conduite comparée avec celle d'Olivarez son Oncle. Comparaison de la faveur de l'un & de l'autre. Discours de Dom Louys au Roy, lors qu'il luy donna l'administration de ses affaires. Portrait de l'exterieur de Dom Louys.

CHAPITRE XXVI.



OMME nous pensions à nostre depart, ie me mis à songer aux moyens d'avoir vn passeport qui fust en bonne forme, étant tres-bien auerty de l'insolence & de l'effronterie de ceux qui sont aux passages, qu'on nomme *Puertos*, tant pour la Douanne que pour la

Difficulté
à obtenir des
passeports
pour sortir
d'Espagne.

garde. Ce qui fait qu'il y a beaucoup de formalitez à obseruer en ces passeports, afin qu'ils soient d'une force à arrester l'importunité & la supercherie de ces fourbes, qui ne sont là que comme autant de Harpies, qui n'attendent que les passans, & sur tout l'Etranger, pour leur faire toutes les auanies dont ils se peuuent auiser.

Je m'enquis soigneusement de toute la circonspection qu'il y falloit apporter, & comme le Comte de *Pigneranda* auoit de luy même dit à Monsieur de que pour ne pas sortir d'Espagne sans vne de ses plus belles raretez il deuoit emmener des cheuaux, & qu'il luy feroit auoir tous les passeports dont il auroit besoin; nous estions hors d'apprehension de les pouuoir obtenir aussi auantageux qu'on les pouuoit souhaiter; ceux qui n'ont point d'appuy à la Cour pour en estre munis, sont obligez de presenter Requête à vn certain Conseil, dont est Secrétaire vn nommé *Carnero*. On y delibere sur la requête, & si on luy accorde le passeport qu'il demande, la deliberation passe de ce Conseil à celuy du Roy, d'où elle reuient quelquefois approuuée, quelquefois reiettée, & souuent limitée, ou amplifiée, selon que le Requerant a reüssi en ses sollicitations pour cette expedition. Enfin, bien que par adresse ou par present on puisse quelquefois auoir de fort bons passeports, & assez promptement, on m'a assuré que ceux qui ne sont pas connus, & qui n'ont pas d'amis, trouuent que de cette bagatelle on a fait vne negociation épineuse & lassante. La nostre ne le fut gueres; car ayant fait dresser vn memoire assez

assez exact & au sens de ceux qui sçauoient de quelle façon deuoit estre vn passeport pour sortir d'Espagne sans accroche, ie le fus porter à *Dom Martin*, Secrétaire du Comte de *Pigneranda*. Il le vit, & me dit qu'il n'estoit pas besoin de tant de particularitez, & que nostre passeport deuant immédiatement venir du Conseil du Roy, il ne falloit que traduire en Castillan celuy de l'Archiduc, & qu'on nous en expedieroit vn de mesme, qui seroit par tout respecté. I'acquiescay à son sentiment, & Monsieur..... & moy fusmes avec luy chez *Geronimo de la Torre*, Secrétaire d'Etat, auquel il presenta vn memoire pour ledit passeport, le luy recommandant de la part de son Maistre. Il promit de le porter dès le iour mesme au Conseil d'Etat, & nous fit beaucoup de ciuilité, disant avec vne espeece d'admiration & de transport, qui nous surprit, *Olandeses, alos quales quiere tanto bien el Rey nuestro Señor que Dios guarde*. Il nous accompagna avec ces belles paroles, & avec beaucoup d'empressement iusqu'au bas de son degré.

Pendant que l'expedition de nostre passeport estoit ainsi sur le tapis, Monsieur de..... & moy fusmes vn matin voir nostre *Señor Verçoga*, pour vn peu mieux connoistre l'humeur de la Nation, & sçauoir si par negligence ou par faute de credit, il auoit manqué à faire ce dont le prioit l'Ambassadeur. Aussi tost il nous fit des excuses de ce qu'il ne nous estoit pas venu voir, & nous dit qu'il auoit rendu la lettre à *Dom Louys de Haro*, & qu'il auoit ordre de nous accompagner à l'Audience (c'est ainsi qu'on parle en cette Cour) qu'il nous donneroit le

*L'Auteur
& ceux de
sa compagnie
obtiennent
Audience de
Dom Louys
de Haro.*

lendemain. Par là nous vîmes que son retardement à nous rendre réponse, estoit plûtoſt vn effet de l'humeur de la Nation, peu empreſſée & ponctuelle en ſes ciuilitéz, auſſi bien qu'en ſes affaires, que de ſa nonchalance, ou de ſon peu de pouuoir à faire ce dont il eſtoit prié, meſme ſe trouuant parent du Secretaire *Geronimo de la Torre*, à qui le memoire pour noſtre paſſeport auoit eſté donné. Il voulut nous mener chez luy, & le luy recommander en noſtre preſence. Mais ie fus bien ſurpris de le trouuer tout autre en cette viſite que nous luy rendions conduits par vn de ſes parens, que nous ne l'auions trouué Monsieur..... & moy. Car au lieu de ce bon accueil qu'il nous auoit fait, & dont ie viens de parler; il eut de la peine à quitter ſa table & ſes papiers, & ne nous entretint qu'à demy mot, ſ'amuſant à fueilleter des écrits qu'il auoit entre les mains. Cette inégalité me ſcandalifa, & le plus doux iugement que i'en pus faire, la conſiderant en vne homme d'vne Nation qu'on eſtime ſi peu variable en ſon humeur & en ſes actions, eſt que ce iour là il auoit l'eſprit remply de quelque choſe de grand & de faſcheux. Cela n'empescha pas, que le lendemain nous ne fuſſions à l'aſſignation pour voir le premier Miniſtre d'vne ſi ſuperbe Cour. Il n'eſt pas de difficile accez, & on ne le trouue pas enuironné de cette pompe & de cét éclat, qu'affectent ceux qui tiennent le premier rang auprès de leurs Maîtres. On ne luy fait pas la Cour, & on ne voit dans ſon antichambre que ceux qui ont à luy parler. On n'en rebutte pas vn, & chacun par ordre eſt

*Modeste de
Dom Louys.*

introduit en la chambre, où il luy dit ses affaires, puis en ressort & fait place à d'autres. S'il y a quel qu'un qu'il ne fasse pas entrer, & qui l'ait auparavant entretenu de son affaire, il luy fait sçavoir sa volonté par son Secrétaire, & s'il n'a rien de nouveau à luy proposer, il faut qu'il s'en contente. S'il ne luy a jamais parlé de son affaire, ou qu'il ait à luy dire quelque chose de plus, on le remet au lendemain, ou à vne autre heure. Ainsi il y a peu de personnes qui ne s'en retournent en quelque façon satisfaites, ou qui n'ayent l'esperance de l'estre quant au point de l'Audience. Au lieu qu'autre part les premiers Ministres sont vne espece de diuinité, qui se communique fort rarement, qu'on ne montre qu'après mille rebuts, & qui ne se contentans pas de participer à l'authorité du Souuerain, veulent vn degré d'adoration au dessus du sien. Aussi peut-on assurer, que si le Ministère est à ceux-cy vn sujet de gloire, de vanité & de plaisir, il ne l'est à *Dom Louys*, de la façon qu'il l'exerce, que d'occupation, de travail & de peine, & que parmy ceux qui ont le manement des affaires, il n'est pas seulement le premier en rang, mais aussi en attachement & en sujétion pour le service de son Roy. En effet il s'y donne tout entier, car dès le matin après ses deuotions, & qu'il a fait vn tour à l'Appartement du Roy, pour voir s'il n'y a rien à quoy il doive pourvoir, il s'en vient environ les sept ou huit heures s'asseoir à la table de la Chambre de ses expéditions, où il est iusques à vne heure après midy à ordonner à ses Secrétares sur tout ce qu'il y a à faire, & à écouter ceux qui

De quelle sorte en usent ceux qui ont affaire à luy.

Sa conduite comparée avec l'ambition ordinaire des Ministres des Princes.

Ses occupations & son grand attachement au service du Roy.

*Audiences
publiques de
Dom Louys.*

ont à traiter avec luy, qu'on luy presente par ordre, cōme ie viens de le dire, & l'apresdisnée il se renferme pendant quelques heures. Puis enuiron les quatre ou les cinq, il retourne à la mesme Chambre, où il est dans de pareilles occupations, iusqu'à sept heures du soir. Il y a deux iours de la semaine, auxquels il donne Audience publique, aussi bien que le Roy: & alors chacun y entre, & i'y ay veu de toutes sortes de personnes, & mesme des soldats estropiez & tout nuds, qui s'y presentoient aussi bien que les autres, pour faire entendre leurs pretentions, sans qu'on y apportast autre distinction, que de les faire auancer avec discretion & respect, s'ils ne l'obseruoient pas.

*Son esprit
comparé à
celuy de son
predecesseur.*

A tout cela il faut ajoûter vn soin presque vniuersel qu'il a de toute la Maison du Roy, dont il est grand Ecuyer, & les heures qu'il faut qu'il donne aux Conseils Priués & d'Etat, & les Audiences de Ceremonies, ou d'affaires aux Ambassadeurs & Agens des Princes étrangers. Tellement qu'il n'y a gueres de vie plus agitée & occupée que la sienne. Je ne parleray point de sa capacité, ny de son esprit. Les Espagnols ne le tiennent pas égal à celuy de son predecesseur, qui l'auoit vif & actif au possible, mais ils ajoûtent qu'ils n'en estoient pas pour cela plus heureux ny en public ny en particulier, & que la grande moderation & bonté de celuy-cy, vaut bien l'ardeur & le feu de l'autre, qui pour executer ses desseins, ne laissoit personne en repos, tant est vray ce que disent les Politiques, que les plus grandes intelligences ne sont pas les meilleures pour le

gouvernement de l'Estat, & qu'elles portent la veuë si auant, qu'elles font souuent des sauts & des bonds dans les affaires, qui les iettent en des extremittez, où elles ont besoin de toute leur suffisance, pour s'en tirer, & de tout leur bonheur, pour ne se pas perdre. Au lieu que les mediocres vont pied à pied, & ne sont pas sujettes à ces transports politiques, qui tiennent souuent tout l'interest de l'Estat en l'air avec tout l'esprit de celuy qui gouuerne.

Dés que nous fûmes arriuez au logis de *Dom Louys*, qui se tenoit alors à l'Hermitage du *Buen Retiro*, nous y fûmes receus par *Dom Christobal* son Sec-
 cretaire. C'est vn petit homme qui a vne adresse & vn tour d'esprit au delà de l'ordinaire de ceux de sa Nation; car il est Alleman, & il en a si peu la mine & l'abord, qu'on le prendroit plûtoſt pour vn homme né au pied de l'Apenin ou des Pyrenées, que sur les bords du Danube ou du Rhin. Il a soin de toutes les affaires étrangères, & sert d'Interprete à son Maistre pour ceux qui luy parlent en François. Nous luy fusmes bien tost presentez, & voicy de la façon qu'il nous receut. Il estoit assis sur vn fautueil, au bout d'vne table, le manteau sur les épaules & l'épée au costé. Quand nous entraſmes, il se leua, & apres que nous luy eusmes fait la reuerence, il nous fit donner des chaises, & au mesme temps *Dom Christobal* vint se placer à genoux sur le tapis de pied, entre sa chaise & celle de Monsieur de qui luy parla en François pour plus de facilité, bien qu'il sceut assez d'Espagnol pour s'expliquer commodement. *Christobal* l'interpreta en mesme temps

*Qualité de
Dom Chri-
stobal, Secre-
taire de D.
Louys.*

Entretien de
Dom Louys
avec l'Au-
teur & les
personnes de
sa compa-
gnie.

à Dom Louys ; qui répondit le plus obligeamment qu'il se pouuoit. Apres les premiers complimens, il s'enquit de nostre Voyage, & de nostre sejour à Madrid ; & sur ce qu'il nous voyoit disposez d'en partir, il nous demanda si nous n'irions pas à Seuille, & comme nous nous en excusions sur ce que la saison estoit auancée, il nous dit qu'à la verité le temps nous pressoit, si nous voulions sortir d'Espagne auant les grandes chaleurs, mais que ne voyant pas l'Andalousie, nous laissions à voir le plus beau pays du monde. Il nous fit ensuite mille offres de ser- uices, & sur ce que nous luy témoignasmes que nous voulions prendre nostre chemin par l'Arragon, & entrer en France par la Catalogne, s'il estoit pos- sible, il nous promit deux lettres de recommanda- tion, l'une pour le Duc de Monteleon Vice-Roy d'Arragon, l'autre pour Dom Iuan d'Austriche. Il nous demanda si nous voulions faire la reuerence au Roy ; mais comme nous estions sur le point de par- tir, nous crasmes qu'il ne falloit pas luy donner la peine de nous procurer cet honneur, puis que nous auions tant de fois veu de prés & de loin cette Ma- jesté. Enfin, il n'oublia rien de tout ce qui pouuoit estre obligeant, & nous rendre satisfaits de nostre visite. Aussi est-il d'une humeur à ne mécontenter personne, & iamais Fauory ne fit moins de mal que celui-cy. Il souffre ses enuieux & ses ennemis de- clarez à la Cour, comme le Duc de Medina de las Torres, & on le voit sortir avec si peu d'éclat, qu'il n'y a rien ou peu à dire de son train à celui du moin- dre Grand d'Espagne. La foule ne l'accompagne

Bonté exces-
sive de Dom
Louys.

point, & l'on remarque qu'il suit mieux que son Predecesseur, l'avertissement d'un Fauory de la mesme Nation, qui conseilloit après sa chute à ceux de son rang, de donner eux-mesmes vn tour de rouë & de main à la barque de leur fortune, quand elle les pouffoit trop haut, les portant à l'égal du Roy, ajoutant que celuy qui pense avoir le plus avancé, est souvent le plus proche de sa ruine, & qu'il ne doit jamais se laisser emporter à admettre des honneurs & vne suite, que sa disgrâce luy oste avec mépris. Sur quoy ie remarqueray, qu'on m'a raconté, qu'un grand Homme d'Etat de cette Cour disoit, qu'un Fauory doit avoir la retenue & la prudence de cet Ange, devant lequel S. Jean se prosterna pour l'adorer, & refuser certaine sorte de respect qu'on luy veut rendre, par un *vide ne feceris, conseruus tuus sum*; parce que si Dieu dans cette immensité de gloire & de puissance qu'il possède pour reduire tout le monde créé en poussiere, ne souffre point de compagnon en l'adoration, les Roys qui n'ont qu'un pouuoir limité, & vne force qui ne fait qu'imiter l'infinie, en souffriront encore moins. Aussi cete ambition sans borne, & cette faim de grandeur demesurée, fit trébucher en deux ans le Cardinal *Spinola*, l'un de plus grands Fauoris de Philippe II. & renuersa enfin ce fameux Comte d'*Olivarez*, dont aujourd'huy *Dom Louys* tient la place. Outre ce que i'ay dit, touchant son Ministère, les Curieux trouuent vne notable difference en la faueur de l'oncle & celle du neveu, tant au fonde-

Sa conduite comparée avec celle d'Olivarez son Oncle.

Comparaison de la faueur de Dom Louys avec celle d'Olivarez.

ment, qu'à l'exercice. Ils considerent que celle du premier nasquit de la conformité de ses mœurs réelle ou étudiée à celles du Prince, & de la peine qu'il prenoit à seconder ses inclinations, & à luy servir d'instrument de satisfaction pour des plaisirs contraires à la grandeur & à l'autorité de sa condition; que celle du second est venue des obligations que luy a le Roy, & des services qu'il luy a rendus en des rencontres où il agissoit de la vie & de son Estat; Que celuy-là gagna la volonté & l'affection du cœur, qui n'est que la fleur de l'arbre, que mille accidens font tomber, que celuy-cy s'est establi en son entendement, & est entré dans son esprit par connoissance, qui est la vraye racine d'une faveur à l'épreuve du temps & du caprice; Qu'il parvint à ce haut degré presque à mesme temps & de mesme façon que le Duc de Luynes y estoit monté auprès de Louys XIII. Que l'autre y est arrivé par un chemin à peu près pareil à celuy qui y mena le Cardinal de Richelieu; Que le Neveu eut le loisir de profiter de toutes les fautes & de tout le malheur de l'Oncle, aussi bien que le Cardinal de tous les manquemens de son deuancier. Mais quant à l'exercice de son pouvoir, ils remarquent, qu'il est bien different de celuy de ces trois Favoris; que le Duc de *Luynes* & le Comte d'*Olivarés* troublèrent la paix des Estats de leurs Maistres, l'un pour faire valloir cette épée de Connétable qu'il venoit de recevoir, l'autre pour montrer cette grande capacité, dont il se piquoit par dessus tous les hommes.

Richelieu

Richelieu qui succeda au premier, bien que fort éloigné de les maximes, crut qu'il deuoit poursuivre la pointe de la guerre, qu'il trouuoit commencée, pour se mettre en credit, & abattre les obstacles qui le pouuoient empescher d'en faire vne, qui estoit plus de l'interest de la France, & qui luy donneroit moyen d'entrer en lice avec cet ambitieux Comte Duc. Celuy-cy ne fut pas plûtost en faueur & dans les affaires, qu'il s'efforca de faire comprendre le mal qu'auoit causé au monde, & principalement à la Maison d'Autriche, l'émulation de ces deux Ministres. Il preuoyoit bien qu'en l'estat où estoit la Monarchie, attaquée en ses branches & en son tronc, il falloit vne Paix, la moins honteuse qu'on pourroit la faire, pour en empescher vn plus grand débris. On dit qu'il representa avec vigueur au Roy & à son Conseil toutes les fautes de son predecesseur, qu'il y fit comprendre que le desir commun de tous les petits Princes de l'Europe, qui veulent que la France & l'Espagne se conseruent en égalité, comme des balances où chacun trouue son contrepoids, est tres conforme à la nature & à l'interest des deux Royaumes, bien que souuent il ne le soit pas à l'ambition des deux Roys, & à la vanité des Ministres, qui les seruent, qu'aussi celuy-là s'acqueroit le plus d'ennemis, qui feroit le plus de progres sur l'autre, si l'Europe par l'artifice des deux Fauoris, qui ont voulu faire battre leurs Maistres, pour montrer leur adresse pendant le combat: de mesme que deux Pilotes leur science au plus fort de la tempeste, ne s'estoit partagée par ligues, &

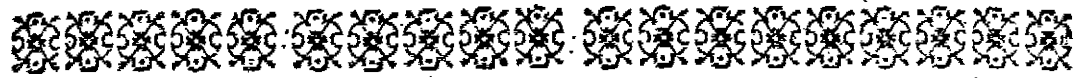
*Discours de
Dom Louys
au Roy, lors
qu'il luy
donna l'ad-
ministration
de ses affai-
res.*

ne s'estoit presque toute mise sur les rangs en faueur de l'une & de l'autre Couronne. Cependant que c'estoit vn mal irremediable tant qu'on parleroit de faire la guerre, que les alliances de la France ne la quitteroient point pour estre neutres, ou pour tourner leurs épées contr'elle; qu'il falloit leur faire comprendre le danger, où elles se iettoient; qu'on deuoit leur montrer vne grande inclination à la Paix, & qu'on ne feroit point de difficulté de l'acheter au prix de quelques auantages qu'elles pretendent. Que l'experience de tous les siecles auoit montré que dans les traitez ils regagnent ce qu'ils auoient perdu par la guerre. Qu'en Allemagne il falloit faire crier à la Paix ceux mesmes qui y estoient Partisans de la France & de la Suede, que pour les y obliger il falloit leur témoigner qu'on ne pensoit plus qu'à les contenter, & qu'il estoit temps qu'ils tournassent toute leur jalousie pour leur liberté contre ces deux puissances étrangères, qui sont plus prestes de l'enuahir, que ne le fut iamais l'Empereur de la mettre à la chaîne. Qu'en Italie, en Flandres & par tout, où il y auoit ligue contr'eux, il falloit en vser de mesme, & dans le Traité de la Paix generale, donnër la carte blanche aux ennemis les moins à craindre, pour affoiblir les plus puissans en les priuant de leur appuy. Ainsi le commencement de son Ministère, si ce qu'on m'en a dit, & que ie viens de représenter, est vray, ne fut pas de corner la guerre aux oreilles de son Maistre, & de ne penser qu'à ce qui le pouuoit authoriser, comme font les Epicures de la faueur, qui ne la

rappoient qu'à eux mesmes. Il ne voulut paroistre ny Idolatre en sa politique, en ne conseillant rien que ce qui estoit auantageux au Roy, ny Athée, en ne parlant que du bien du Royaume, mais en les considerant tous deux, il voulut passer pour le bon homme d'Etat, qui les traittant de mary & femme concludoit, qu'afin qu'ils fissent bon ménage, ils ne deuoient iamais auoir d'amy qui les separast d'interest. On m'auoit instruit d'une partie de toutes ces particularitez auant que nous vissions *Dom Louys*, & i'en pourrois marquer icy beaucoup d'autres, si ie les pouuois tirer de mon broüillon, où ie les marquay alors, & si les idées ne m'en estoient autant effacées de la memoire, que les mots qui me les y pouuoient rappeler, le sont de mes tablettes. Si ie veux dire quelque chose de sa personne, il me faut ajoûter que c'est vn homme qui est d'une mine assez reuenante (à ce qu'on ma appris) à son esprit, il ne la ny trop fine, ny trop grossiere, ny trop haute, ny trop basse, son visage n'est ny trop ouuert, ny excessiuement serieux. On ne voit en ses yeux, ny rien de trop lent, ny rien de trop vif; sa taille & son port n'ont rien de fort Heroïque, ny de fort commun, *Vt statura & oris non est plusquam heroïci, ita nihil in eo quod nimium vulgare sit;* Enfin on remarque qu'il n'a rien qui soit incommode au Prince ou à ses Sujets, & que s'il ne charme pas celuy-là par les dons du corps ou de l'esprit, il ne choque point ceux-cy ny par l'un ny par l'autre, & s'il s'en faut rapporter à ce que m'en dit vn iour vn Espagnol, *en el semblante mismo este priua-*

Portrait de
l'exterieur
de D. Louys.

do no en fada por lo atreuido, ni desluye por lo desanimado.



Remarques sur le Ministère de Dom Louys de Haro. Il devoit tascher de faire la Paix avec la France, lorsqu'elle estoit en guerre avec elle mesme. Manquement des Espagnols. Leur artifice pour cacher leur deffiance du Prince de Condé. Negligence du Marquis de sainte Croix. Les François ont tiré aussi peu d'avantage des troubles de Naples, que les Espagnols de ceux de France. Le Comte d'Ognate employé pour reduire les Napolitains.

CHAPITRE XXVII.



LES grandes reuolutions qui sont arriuées dans les affaires de cette Monarchie, depuis que *Dom Louys* en a l'administration, me fournissent vn vaste champ de parler de ce que l'on trouue de fort ou de foible en son Ministère, j'ajoutteray qu'on y marque des endroits, où il semble qu'on ne peut rien desirer de plus, que ce qu'il a fait, & qu'on y en découure d'autres, où l'on veut qu'il n'ait pas ménagé tout l'avantage qui s'y presentoit. On tient qu'à Munsterge fut vn chef-d'œuvre que d'y conclure la Paix avec les Hollandois,

*Remarques
sur le Ministère
de Dom
Louys de
Haro.*

qui sembloient auoir estably pour maxime de n'en auoir iamais avec son Maistre, & qu'on en augmenta la merueille en ne les defarmant pas seulement par vn traité particulier, qui n'auoit pour garent que ce sceau & ce serment, auxquels ils protestoient depuis si long temps de ne se vouloir point fier; Mais aussi en y faisant trauailler la maison d'Orenge, qui ne semblant estre au monde, que pour luy donner de grands Capitaines, ne pouuoit y mettre la main, sans se porter le poignard au sein de sa gloire & de sa reputation.

Après ce grand coup d'Etat, il en pouuoit faire vn autre, s'il en faut croire ceux qui mesurent à l'aune de leur iugement les affaires des Princes, qui est, qu'aux troubles qui arriuerent en France: Il deuoit tascher de faire la paix avec ce Royaume, qui n'eust pas manqué de l'accepter en vne telle extremité, à des conditions qui auroient esté plus auantageuses à l'Espagne, que les villes qu'elle a reprises, parce que laissant ainsi la France toute émeuë au dedans, & n'ayant point au dehors d'objet qui eust distrait sa hayne & sa diuision, elle auroit ramassé toute sa colere contre elle-mesme, & cette mere auroit abandonnée la plûpart de ses conquestes, pour auoir plus de temps & de moyen de chastier la desobeissance de ses enfans; & c'est icy où considerant les choses par l'euement, & voyant la France autant en estat que iamais, de rentrer dans le cours de ses victoires, on trouue à redire que le Conseil d'Espagne, ne prit pas cette occasion, de les arrester, sans crainte qu'elles re-

*Il deuoit
tascher à
faire la paix
avec la Fran-
ce, lorsqu'elle
estoit en
guerre avec
elle mesme.*

*Manquement
des Espa-
gnols.*

commençassent. Au lieu donc de ces Traitez avec les Parisiens, avec les partisans des Princes, & avec les Princes mêmes, dont les peuples se sont enfin desabusez; On dit qu'il faisoit traiter avec la Cour seulement, pour les interests d'Espagne, & comme on croit qu'en cette conjoncture, on n'en auroit eu bonne composition, en abandonnant les seditieux, & le soin d'accroistre la sedition, on ne doute point, que le Roy Catholique n'eust pû travailler avec succez au delà des Pyrenées, à chastier les Catalans & à reioindre à sa Couronne celle de Portugal, estant certain que la reuolte de ceux-là, & la separation de celle cy, font le plus cuisant mal qu'ait ressen-ty cette Monarchie en toute cette guerre, & que pour y remedier, elle deuoit vn peu negliger la meurtrissure de ses autres parties, & ne penser qu'à la cure de ces deux blessures qui luy sont si près du cœur; le moyen luy en eust esté plus doux, plus seur, & de moindre despense que celui qui luy a liuré Barcelonne. Ceux qui examinent icy les affaires du temps, tiennent que les Espagnols ont plus perdu en prenant cette Ville, & en ne secourant pas celle de Bordeaux, que s'ils eussent cédé quelque chose aux François pour auoir la Paix, & n'estre obligez ny à l'vn ny à l'autre. Car on dit hautement en cette Cour que le siege de Barcelonne a cousté tant d'hommes & tant d'argent, qu'on est demeuré dans vn abattement de forces, dont parmy toute les broüilleries de la France, on n'a encore pû reuenir; & ne secourant pas Bordeaux, on a donné moyen aux François de sortir de l'em-

barras où ils estoient d'esteindre la guerre ciuile , & de recommencer presque à mesme temps l'offensive contre l'Estranger avec autant de vigueur qu'auparauant. Tellement qu'au iugement de ces Critiques , les Espagnols n'ont sceu ny faire tous les progresz qu'on esperoit d'eux en vne telle conjoncture, bien qu'ils ayent repris trois ou quatre des principales places qu'ils auoient perduës, ny embrasser l'occasion de la Paix, à laquelle la France sembloit estre necessitée, ny entretenir la diuision qui y estoit si bié allumée; ainsi apres tant de frais & si peu de gain, ils les regardent comme de mauuais Marchands, qui ont laissé passer le cours du Marché, qui se trouuent en perte faute d'auoir pris le temps, & qui peut-estre n'auront rapporté de la foire qu'une denrée, qui ne leur vaudra iamais ce qu'elle leur a cousté, & ce qu'elle coustera; c'est à dire que les François leur seront à present à charge, & que si le *Quenedo* viuoit, il les joindroit à la deffunte Reyne Mere & au Duc de..... pour cette nouvelle espece de stratageme, par lequel, *dispara el Rey de Francia por bateria todo su lineaie con achaque de mal contentos, paraque ensueldos, socorros y Gastos, los Españoles consumen las consignaciones de los exercitos.* A present que Monsieur le Prince est retiré chez eux, & qu'il n'a plus de Troupes ny de Places en France, ils semblent tomber dans ces sentimens, & nonobstant les merueilles qu'il fit à la déroute d'Arras, & pour lesquelles on dit que le Roy luy écriuit en ces termes. *Mi primo he intendido todo Estaua perdido, V. A. ha conseruado todo:* Ils se plaignent des grosses pensions qu'ils

luy donnent, quoy qu'ils les luy payent mal. En effet il y en a qui font cette remarque, que pendant qu'ils consomment leurs deniers en son entretien, & celuy des personnes qui l'ont suivi; la France profite de toutes ces grandes pensions qu'elle luy donnoit, & de tous ces grands biens qu'il possédoit, qu'elle luy a confisquez, par où elle peut puissamment remedier à la perte de quelques Regiments, dont elle a grossy leur Armée. Quant à sa personne ils en ont toute l'estime qu'elle merite, & son nom y est en si grande veneration parmy les Grands & parmy le peuple, qu'on le regarde comme le plus grand Capitaine que l'Europe ait veu depuis plusieurs siecles, aussi est-il au dessus de tous les Eloges qu'on peut donner aux plus grands courages, ses actions surpassant l'imagination, mais il est Estranger, & Prince du Sang de la Couronne ennemie, & par là il semble qu'il soit difficile que la confiance s'establissee entierement entre luy & les Espagnols: Cependant pour ne pas faire paroistre cette défiance à laquelle ils ont peine à renoncer, ils se seruent d'une souplesse, dont ses Agents se sont apperceus, qui est qu'à *Madrid*, on euite autant que l'on peut de luy en donner aucuns témoignages, & ceux qu'on ne peut pas dérober à sa connoissance, on les rejette sur sa mesintelligence avec *Fuensaldaigne*, qui est celuy qui possède le secret en Flandres; & pour le contenter on cherche apres des expediens qui l'amusent plus qu'ils ne le satisfont, aussi pour leur oster ce pretexte, il s'est déclaré contre luy, & fait solliciter en Cour son rappel, protestant

*Artifice des
Espagnols
pour cacher
leur desian-
ce.*

protestant que tant que cet homme seroit en Flandres, avec le pouuoir qu'il y a, il ruinerait ses affaires & celles du Roy. Monsieur de Mazerolles qui en passa les offices, m'a dit, qu'il leur faisoit toucher au doigt, tous les maux qu'auoit causé la conduite de cet homme, & que l'affection que luy porte *Dom Louys*, empeschoit qu'on n'y pourueût. Que *l'Archidus* s'en estoit expliqué en pareils termes; mais que tout cela n'empeschoit pas qu'on ne s'opiniastrast à l'entretenir, peut-estre par ce trait de politique, qui veut que dans les Estats, aussi bien que dans les familles, on entretienne la diuision parmy ceux qui les seruent, de peur qu'ils ne s'accordent pour les trahir, ou qu'ils ne s'éclaircissent pas si exactement, pour découurir la visée l'un de l'autre, n'y ayant rien de si industrieux ny de si penetrant que l'animosité & l'enuie qui recherche, & ce qu'on ne veut pas ignorer, & ce qu'on ne se soucie pas d'apprendre. Cependant il faut auoïer que ces Censeurs d'Estat qui iugent souuent des Conseils & des Partis qu'on a pris, plütoست par ce qu'il en a reüssi, & parce qu'ils voyent, que par les raisons qu'on a suivies, qu'ils ne connoissent pas, ont beau discourir selon leur caprice, sur ce grand démellé de cabinet, que les troubles de France ont fourny; ils ne m'empescheront pas de remarquer qu'à cet égard, & à la consideration de mille succez, qu'ils ont causé tant en Allemagne, où l'on vit élire vn Roy des Romains, qu'en Italie, où l'on assura les affaires du Milanois, où l'on fit changer de Maistre à Casal, où l'on reprit Piombin & Portolongon, & où l'on

*Négligence
du Marquis
de sainte
Croix.*

acheua de chastier la rebellion de Naples, & de mettre le mors à ce cheual échappé; les Espagnols à parler en general en sont assez bien satisfaits, & n'ont regret qu'à ce qu'on en laissa trop tost esteindre le feu en ne secourant pas Bordeaux: Ils representent avec indignation la négligence avec laquelle le Marquis de sainte Croix se mit en chemin pour aller commander la Flote, qu'on auoit équipée à S. Sebastien, pour ouuir le passage de la riuere aux Assiegez. On le choisit pour cet Employ, parce que s'estant mal acquitté d'un semblable, on crût qu'il s'efforceroit de reparer sa faute par quelque acte signalé en vne necessité si vrgente. Cependant il manqua dès sa premiere démarche, car ayant receu ses ordres à *Madrid*, où le Comte de *Fiesque* estoit arriué pour le presser, il en sortit en litiere, & prit ses aises de mesme que s'il en eust eu le temps, & qu'il n'eust pas eu vne commission qui requeroit la diligence la plus aislée. Il s'embarqua avec la mesme lenteur, & apres s'estre montré en Mer, & auoir à peine reconnu l'Ennemy; il se retira à *Oçaña*, où parmy les doux rafraischissemens des citrons & des oranges qui y croissent en abondance, il laissa passer le mauuais temps, & escouler celuy de faire quelque chose pour empescher la reduction des Bordelois, l'entiere ruïne du party en Guyenne, & le Traité du Prince de Conty. Son procedé estonna tous les Interressez, & bien qu'il y en ait qui ont soupçonné qu'il auoit ordre de ne faire que la grimace de secourir la place, soit qu'on ne voulût rien hazarder pour vne guerre, qui

ne pouuoit estre de durée de ce costé là, soit qu'il y eust intelligence, selon le dire de ceux qui sur tout debitent leurs refueries, pour la laisser ranger à son deuoir, en échange de ce qu'on permettoit le mesme pour Barcelonne, on ne laissa pas de l'arrester & de le confiner en vn Chasteau, où il este ncore, & où l'on tient qu'il est plûtoist par maxime d'Estat, que pour la grandeur de son crime.

Enfin les reuolutions de France ont bien exercé icy le Ministre & les esprits, sur l'interest qu'il y prenoit ou qu'il y deuoit prendre. Mais celles de Naples qu'elles deuancerent de peu, & par où le Roy d'Espagne vit le feu allumé, en vn coin de ses Estats le plus ialoux & le plus considerable, n'ont pas moins causé de discours parmy les Curieux des affaires, de l'vne & de l'autre Couronne. Ils tombent tous d'accord que la France n'en sceut pas tirer autant d'auantage qu'elle l'eust pû, si elle eust mieux embrassé le party, & ceux qui m'en ont parlé, m'ont donné sujet de marquer sur mes tablettes, qu'en aucune rencontre, l'Espagne n'a iugé plus sainement n'y agy plus à point qu'elle a fait en celle cy. Aussi à la nouvelle de la reuolte, elle ne se trompa point en ses mesures, & le Comte d'Ognate, qui en escriuit son auis, fit si bien comprendre le mal & le remede, qu'on l'employa pour l'appliquer. I'ay veu vn Extrait de sa lettre, par laquelle il representa que la fureur de ce peuple ne pouuoit estre de durée, puis qu'elle auoit commencé par vne guerre ouuerte à la Noblesse, & aux plus puissants.

*Les François
n'ont tiré aucun
auantage des
troubles de
Naples.*

*Le Comte
d'Ognate
employé pour
reduire les
Napolitains.*

Que les mouuemens de cette sorte qui ont pour

contraire la principale partie de l'Estat, n'enfant-
 toient que de la confusion & du desordre, sans que
 jamais on en pût tirer vne vraye forme de Gouver-
 nement, qu'il falloit que le passage s'en fît en vn
 moment, & qu'une multitude qui n'auoit ny pied ny
 ailles proportionnées à vn si grand vol tombast d'el-
 même. Qu'elle estoit imprudente en ses Conseils,
 étourdie en ses entreprises, & lasche en ses execu-
 tions. Que celle de Naples auoit tres-mal de-
 butté pour s'eriger en Republique, en commen-
 çant par la desolation des plus riches maisons, qui
 ne peuuent pas estre si tost détruites, qu'il ne leur
 reste tousiours assez de force pour trauailler avec le
 Prince, offensé à la vengeance commune, que cel-
 le qu'on prendroit de ce peuple furieux seroit d'au-
 tant plus auantageuse, qu'elle donneroit moyen
 de luy serrer vn peu plus les resnes du commande-
 ment; & de le lier si bien, que nonobstant tant de
 saignées qu'on luy a faites, on luy en peut faire vne
 si copieuse, qu'elle allast iusqu'à tirer la meilleure
 partie du bon sang, pourueu qu'elle fit sortir tout le
 mauuais. Si son conseil fut suiuy, & si on employa
 sa main pour l'executer, on peut dire qu'il s'en ac-
 quitta en habile Chirurgien, & qu'il fit sentir sa
 lancette à tout le corps des Mutins, & sa scie & son
 rasoir à ceux qui en auoient esté les Arcs-boutans.
 Tout le monde a sceu sa merueilleuse conduite en
 vne maladie si dangereuse. Iajouâteray seulement,
 qu'on le tient icy pour le plus habile & le plus fer-
 ment Politique qu'ait l'Espagne; & l'on ne doute
 point que s'il estoit autant accredité dans les affai-

res qu'il le souhaite, il n'y apportast vn peu de la vigueur qui y manque, au iugement de quelques-vns. Cependant comme on apprehende son esprit, on le tient autant éloigné du secret que l'on peut, & hors les choses qu'on est obligé de luy communiquer, à cause des Charges qu'il possède il n'y a gueres de part. Aussi s'occupe-t'il à bastir & à employer vne bonne partie des grands tresors qu'il a amassez à Naples, à faire vne maison qui sera des plus belles & des plus vastes de *Madrid*.





*Raisons qui portèrent le Conseil d'Espagne à en-
 uoyer un Ambassadeur à la Reyne de Suede.
 Effet de cette Ambassade. Pimentel continué
 Ambassadeur apres l'abdication de cette Rey-
 ne. Examen de cette continuation. Discours
 sur l'abdication de sa Majesté. Son successeur
 aussi bon Politique que grand Capitaine. Ia-
 lousie de la Reyne contre luy apres qu'il fut
 élu. Sa conduite extraordinaire luy cause des
 inquietudes extrêmes. Ses occupations serieu-
 ses. Ses plaisirs. Ingratitude d'un Escrivain.
 Dégoust des Senateurs & du peuple contre la
 Reyne. Raisons & motifs de son abdication.
 Elle mesprise son sexe & ne se fait servir que
 par des hommes. Son habillement. Son desir
 extrême de voir le Prince de Condé, changé
 tout d'un coup en froideur. Honneurs exces-
 sifs qu'elle rend à l'Archiduc. Le Prince de
 Condé resolu de ne la point voir. Les Espa-
 gnols de concert avec elle contre ce Prince. Il
 les mesprise aussi bien qu'elle. Raisonnemens
 sur l'attachement des Espagnols à cette Rey-
 ne. Sa complaisance pour eux. Sa bonté
 pour Pimentel. Pronostique sur la fin des
 Heros.*

CHAPITRE XXVIII.



ARMY de si grandes affaires & tant de belles negociations qui rendent illustre le Ministère de *Dom Louys*, il y en a eu vne du costé du Nord, dont au commencement l'on a assez bien compris l'interest. Car on ne s'estonnoit point que pour faciliter l'eslection du fils de l'Empereur en Roy des Romains, l'Espagne tint à *Stockolm* vn Ambassadeur. On iugeoit bien que les Suedois s'estoient trop accreditez dans l'Empire, & qu'ils y auoient trop long-temps contrequarré la maison d'Autriche, pour en voir de bon œil l'agrandissement; vn homme d'esprit, y pouuoit decourir leur intention, reconnoistre leur dessein, & y adoucir par adresse ce qu'il y trouueroit de plus rude pour l'Empereur, s'il n'y pouuoit rien ménager qui luy fut tout à fait fauorable. *Pimentel* qu'on choisit pour cét Employ y reüssit beaucoup mieux qu'on ne l'auoit esperé. Car il donna d'abord dans l'esprit de cette Reyne, pour qui la nouveauté a tousiours eu tant de charmes, que de cette foule d'Etrangers qu'elle attiroit à sa Cour, le dernier venu l'emportoit aussi tost sur tous les autres; elle fut si satisfaite d'y voir vn Espagnol, n'ayant encore point receu d'hommages de cette Nation, qu'il n'eut pas beaucoup de peine à gagner ses bonnes graces, elle luy en fit si bonne part qu'il n'eust pas besoin de corrompre quelqu'vn de son Conseil. Aussi ceux qui scauent comment les affai-

*Raisons qui
porterent le
Cōseil d'Es-
pagne à en-
uoyer vn
Ambassa-
deur à la
Reyne de
Suede.*

*Effet de cette
Ambassade.*

res se passoient en Suede, ne furent point surpris des lettres qu'elle écriuit à la Diète de Ratisbone, tant à l'Empereur, qu'aux Electeurs, & autres Princes sur l'élection du Roy des Romains. Ils s'apperceuoient aisement que les grandes Testes, & les Conseillers du Royaume n'auoient rien contribué à vne declaration si ouuerte & si autentique, en faueur du Roy de Hongrie. Ils auoient esté autrement inspirez sous le regne de son Pere, & du temps de sa minorité, & si l'on eust suiuy leurs sentimens; il ne faut point douter qu'ils ne fussent allez à appuyer plûtoft le party des Princes & des Villes, qui vouloient qu'auant cette election, on obseruast ce dont on estoit conuenu en la paix de Munster. Ainsi il est aisé de comprendre qu'un Ambassadeur de cette Cour y ait esté necessaire durant tout ce temps là; mais qu'il y ait esté continué pendant la decadence de cette Princesse, & qu'à sa sortie du Royaume, Pimentel l'ait suiue par tout sous ce caractere: c'est vn mystere, dont on ne peut deuiner aucune raison, qui ne semble trop froide & trop foible, pour estre la veritable. Car on ne sçait de quoy se seroient aduisez les Espagnols de ne rien épargner pour posseder cette Princesse, apres qu'elle est depouillée de ses Estats, & de vouloir estre les Galants apres que leurs ennemis ont receu toutes ses faueurs, pendant qu'elle estoit sur le Trosne. Eux, dis-je, qui ne font iamais rien, où cet interest, qui commande aux Rois, de mesme qu'ils commandent à leurs peuples, ne soit tres-bien obserué; qui se plaignent d'auoir à entretenir tant de Princes mécon-

tents,

*Pimentel,
continué
Ambassa-
deur apres
l'abdication
de la Reyne.*

*Examen de
cette conti-
nuation.*

cents, qui ont pris leur party, & qui n'abandonnent gueres le solide & le necessaire, pour les specieux & le superflu. Cependant ils ne se contentent pas de la faire escorter par vn Ambassadeur, lors qu'elle n'en a plus de droit, & qu'en ayant perdu les Priuileges avec la Souueraineté, il passera plûtoſt pour son Cheualier d'honneur que pour vne personne publique. Mais de plus ils prennent soin de l'enuoyer complimenter & regaler de *Madrid* mesme, & il vient de partir douze des plus beaux cheuaux qu'eust le Roy dans son écurie pour luy estre presentez en Flandres. C'est vne raillerie de dire ce que l'on publie icy, qu'elle a encore des Troupes à sa disposition, & que Konigsmarc accourt par son ordre au secours de l'Archiduc, avec vne Armée de douze mil hommes.

Son abdication a esté sans doute vne piece de Cabinet, dont la trame & le tissu a esté plus fin qu'on ne se l'est imaginé, & tout autre que celuy qu'il a paru; elle ne s'y est pas reserué le credit & l'autorité qu'il faudroit, afin qu'elle fust demeurée maistresse d'autre chose que de ses pensions. Tout le monde a crû que par ce qu'on en auoit bien doré la pillule, elle auoit esté aualée de plein gré, & qu'il n'y auoit point eu d'amertume. Mais voicy ce qu'un homme intelligent & curieux m'en a appris. Si le Prince Palatin qui est aujourd'huy Roy de Suede, s'est montré grand Capitaine, lors qu'il a esté Generalissime en Allemagne, il vient de faire voir qu'il n'est pas moins bon Politique, en se mettant sans bruit sur la Teste la Couronne du grand

*Discours sur
l'abdication
de la Reyne.*

*Son Succes-
seur aussi
bon Politi-
que que grand
Capitaine.*

Gustaue son Oncle, du viuant mesme de sa Cousine, qui en estoit la seule heritiere. Il s'y est pris d'un biais qui estoit assez subtil: car apres que partie par les mouuemens Heroïques de cette Princesse, qui ne sembloit amoureuse que de son esprit, & qui auoit plus de soin de paroistre femme sçauante & liberale, que Reyne prudente & bonne ménagere de son pouuoir; partie par l'inclination des Conseillers & des Estats du Royaume, qui se lassoient d'estre gouuernez par vne fille, qui pensoit plus à se rendre la merueille de son sexe, que celle de sa dignité. il fut déclaré son Successeur, & qu'on eust resolu que si elle vouloit se marier, elle seroit obligée de l'espouser. Il ne s'estudia qu'à faire paroistre qu'il estoit plus propre pour estre Espoux de la Monarchie que de la Reyne. En effet il se montra aussitost égal à la qualité de celle là, & fut par Art ou par Nature, il prit si bien l'air de Roy, qu'il luy falloit, qu'autant qu'il s'éloignoit par là, de le deuenir avec celle-cy, il s'approchoit de l'estre vn iour par le souhait des peuples, & par l'interest de l'Estat. Ses inclinations, & la conformité de son humeur, & de ses mœurs avec celles du pays, luy donnoient vn si grand ascendant pour ce trosne, que la Reyne qui en auoit de toutes contraires, en conceut de la jalousie, & vne auersion pour sa personne, qu'elle ne pouuoit pas si bien cacher, qu'on ne s'en apperceust. Cela l'obligea à se retirer en vne Isle, qu'on luy auoit donnée pour son Appanage, & de laisser faire au temps & à la Reyne mesme, ce qui acheueroit de la ruiner en l'esprit de ses Peuples. Elle

*Jalousie de
la Reyne
apres qu'il
fust élu.*

continua à en confiderer moins qu'elle ne deuoit les principales personnes, & les plus importantes affaires. Cette vaste imagination qu'elle auoit, & cette profonde soif d'un sçauoir curieux, & d'une conduite extraordinaire qui la possedoit, la faisoient sauter de pensée en pensée, & d'occupation en occupation, sans que iamais elle tombast pour s'y arrester, sur le deub de sa charge, & sur le soin de son Royaume & de ses Sujets. Tantost elle estoit toute dans les lettres, & l'attente d'un des Cartes, d'un Saumaïse, & d'un Bouchard qu'elle auoit mandés, faisoit toute son inquietude, dans l'impatience qu'elle auoit de s'enfoncer avec l'un, dans le labyrinthe de sa Philosophie moderne, debattre avec l'autre l'estrade de l'antiquité Grecque & Romaine, & d'aprofondir avec celuy-cy les Mysteres de l'une & de l'autre Foy. Tantost elle quittoit ses Liures & ses Sçauants, & traittoit de bagatelles ceux qu'elle venoit de lire, & de Pedants ceux qu'elle venoit d'escouter. Alors on disoit qu'elle estoit dans son humeur galante, & vne foule de ieunes gens qui l'entouroient, estoient en leurs bons iours avec elle. On ne viuoit que de douceurs, que de bals, que de collations, que de balets, que de masquarades, que de chasse, que de promenades, que de courses, & que de tous ces petits amusements, qui sont les principaux ragouts de l'oïsiueté des Cours. L'inuention, le caprice, & tout ce qu'un eniouement euaporé & inquiet peut produire, se déplioient alors avec grace; & celuy-là auoit l'esprit le mieux tourné, qui estoit le plus capable de ces diuertissemens

*Sa conduite
extraordi-
naire luy
cause des in-
quietudes
extresmes.*

*Ses occupa-
tions serieu-
ses.*

Ses plaisirs.

*Ingratitude
d'un écri-
vain.*

folastres, qui menent de plaisir en plaisir, & de passe-temps en passe-temps, sans sçavoir ce qu'on y cherche, ny ce qu'on y veut rencontrer. En quelque fantaisie de vie qu'elle fût, elle prodiguoit presque toujours aux Estrangers les finances de l'Estat, & se gouvernoit en partie par leurs Conseils, en tout le reste par sa conduite. Cela donna occasion à vn certain *Messenius*, qui estoit vn Docteur ou vn Historien, si ie ne me trompe, qu'elle auoit auancé, de faire vn écrit, qui ne luy estoit gueres auantageux. Il y loüoit hautement le Prince Palatin qui venoit d'estre déclaré heritier de la Couronne, & s'adressoit à luy, & aux Senateurs du Royaume, pour remedier à tous les desordres qu'il y remarquoit. Son stile le fit connoistre, & la Reyne témoigna en cette rencontre beaucoup de moderatió enuers cet ingrat; & le Prince beaucoup d'adresse & de iugement pour la persuader, qu'il detestoit trop le crime de ce lasche pour y auoir rien contribué. Cependant on assure qu'il se forma peu à peu vne auersion secrette en la plûpart des Senateurs & du peuple, pour la Reyne. Les vns disoient qu'il falloit vn Guerrier pour leur commander, & les autres se plaignoient de leur paureté, & qu'on ne voyoit plus de Richedales parmy eux. Que la Paix n'estoit pas pour vn pays où il ne croissoit que du Fer, qu'il falloit l'aller troquer pour les Ducats de Pologne, ou pour les Patagons d'Allemagne. Que d'vn costé ou d'autre, on ne manqueroit pas de matiere ny de sujet de rupture; qu'on estoit à la veille de voir eschoüer le Traité de Paix, ou de continua-

*Dégoust des
Senateurs &
du Peuple,
contre la
Reyne.*

tion de trêues avec les Sarmates ; qu'il ne falloit qu'un Roy, un Charles, ou un autre Gustaue. Que si on le trouuoit à dire en sa Fille, on l'auoit rencontré en son neveu. Le respect qu'on portoit au plus proche sang de ce grand Prince, faisoit pourtant qu'on n'en ouuroit la bouche qu'à demy, & qu'on n'en osoit parler qu'en cachette ; mais soit que les Senateurs s'en fussent en secret plus particulièrement expliquez à la Reyne, soit qu'elle comprist bien elle mesme par la conjoncture des affaires & la disposition des peuples, qu'il ne luy restoit plus gueres à regner, soit par quelque demangeaison d'esprit Heroïque, elle ne s'en soucia plus ; ou soit enfin que tout cela ensemble contribuast à son abdication, on la vit éclorre avec vne admiration de tout le monde. Toute l'Europe parla de ce changement, & comme depuis plusieurs siècles, aucune Nation ny auoit causé tant de surprise & tant d'estonnement, chacun essayoit d'en trouuer le motif par mille raisonnemens chimeriques. Cette grande Reyne eut le malheur de n'estre pas exempte des dents de la Satyre en cette occasion. On commença d'abord d'auoir mauuaise opinion de son sçauoir, on soupçonna sa Morale de mal réglée, & de mal épurée ; son iugement & sa volôté semblerent peu fermes, & ses ennemis disoient qu'elle ne quittoit pas son sceptre & sa Courône par un principe de vertu pour viure à elle mesme, & dans vne solitude où elle ne fist que cultiuer son esprit & éleuer sa foy ; mais par un desir de courir, de sortir de son Royaume, & de montrer

Raisons &
motifs de
son abdica-
tion.

à la Renommée, ce prodige du Nord, qu'elle auoit tant vanté. Ce foible motif d'une si grande action, fit aussi iuger qu'elle ne venoit pas de son choix, & qu'afin qu'elle descendist du Trône avec gloire, on luy accorda, ou on luy conseilla de courir du manteau de generosité & d'une vertu austere, la necessité, à laquelle on la reduisoit, de remettre sa Couronne à son Cousin avant sa mort. Cette grandeur d'ame & cet esprit fort, dont elle s'est toujours picquée, luy fournit sans doute en cette rencontre toutes ces maximes, il luy dit qu'elle deuoit quitter sa souueraineté avant qu'elle luy échappast, qu'il falloit en sçauoir preuenir la fin, & triompher de sa défaite. Que souuent vne prompte retraite valoit mieux qu'un long combat. Qu'un habile Escuyer mettoit pied à terre, quand il s'apperceuoit que son cheual ne luy fourniroit pas toute la carrière. Qu'elle deuoit imiter cet Illustre Romain, qui se vançoit d'auoir esté en charge, avant qu'il l'eust desiré, & d'en estre sorty avant que d'autres le desirassent; marquant par le premier vn effet de sa bonne fortune, & donnant par le second vne preuue de sa bonne conduite. L'euénement a montré qu'elle se rendit à ces raisons, & que pour n'y paroistre pas forcée, elle n'oublia rien de ce qui pouuoit cacher son dépit. *Pimentel*, qui estoit son Confident, en écriuit en ces termes en cette Cour, donnant à connoistre le fond de cette affaire, & l'humeur de cette Princesse. Il eut ordre de la ménager, & de luy offrir toute sorte d'honneur, & de bon accueil aux terres du Roy son maistre. Il n'eut pas de peine à y

reüffir, puis qu'estant le tout puissant auprès d'elle, il n'y auoit rien qui vint de sa part, qui ne luy fust agreable. S'estant ainsi entierement liurée à ses Conseils, & à sa conduite, elle n'eüt pas quitté le manteau Royal, qu'elle sortit de Suede en vn équipage, & dans vn ajustement de nouvelle Amazone. Comme en ses actions elle ne voulut rien retenir de son sexe, dont elle méprisoit si fort la foiblesse, qu'elle en fuyoit la conuersion, elle ne prit en sa suite pour la seruir, ou pour l'accompagner que des hommes, dédaignant d'auoir des femmes à son leuer & à son coucher. Ses habits estoient à demy d'homme, & à demy de femme. Vne longue hongreline ou robe volante, qui ne differoit gueres des iust au corps que l'on porte aujourd'huy, qui luy alloit iusques à my-jambe, vne juppe qui luy battoit iusques aux talons, vn mouchoir au tour de son col en forme de cravatte, vne perruque noire, bien qu'elle ait des cheueux blonds, & vn chapeau chargé de plumes, ont esté son ornement ordinaire, ou plütoft son déguisement pendant qu'elle a esté en chemin. Il est vray qu'estant arriüée à Anuers & à Bruxelles, où elle s'arresta, elle ne changea pas de mode, & que ceux qui l'ont décrite, l'ont représentée en vn habillement peu different de celuy-cy. Par caprice ou par auersion, elle a tousiours eüté autant qu'elle a pü les visites des femmes, & comme vne autre Talestris pour vn Alexandre, elle tesmoigna d'abord vne grande impatience, & vn empressement tout extraordinaire de voir Monsieur le Prince de Condé.

Elle méprise son sexe. & ne se fait seruir que par des hommes.

Son habillement.

Son desir de voir Monsieur le Prince de Condé.

Elle disoit hautement qu'elle auoit regret qu'il ne se pust trouuer à Bruxelles vn logis assez grand pour les loger tous deux, & que c'estoit son Heros, & le seul homme pour qui elle auoit de l'admiration. Il estoit alors au siege d'Arras, elle luy escriuit qu'elle vouloit y aller, & qu'apres luy elle ne faisoit point de difficulté de prendre l'Escharpe rouge. Ce Prince ayant augmenté sa gloire dans le triste euene- ment de cette entreprise, luy redoubla l'enuie qu'elle auoit de le voir, & de luy témoigner la part qu'elle prenoit en l'honneur qu'il s'y estoit acquis, par vne retraite qui auoit égalé la deffaire des Espagnols à la victoire de ses Ennemis. Apres de si belles auances & de si obligeantes recherches, pour vne entreueuë qu'elle souhaittoit avec passion, on au- roit peine à croire, qu'au point qu'elle se deuoit fai- re, il y eut du refroidissement, & qu'apres tant de marques d'impatience, elle en eust donné de si visi- bles de son indifferance, en n'en facilitant pas les moyens. Cependant vn des Agens de ce Prince vient de me raconter, que par vne bizarrerie tout à fait extraordinaire & surprenante, elle s'amusa à pointiller sur la façon dont elle deuoit le receuoir, lors qu'il estoit prest de luy venir rendre visite.

L'Archiduc ayant pris le deuant à la déroute d'Arras, fut la voir à Anuers, elle l'y receut avec des defe- rences & des honneurs qui allerent à l'excez. Car elle ne se contenta pas de l'attendre au pied de son degré, elle trauersavne grande Cour, & fut au de- uant de luy iusques à la porte de son logis. Monsieur le Prince, qui par sa valeur doit estre mis au dessus de

*Changé tout
d'un coup en
froideur.*

*Honneurs
excessifs
qu'il le rend
à l'Archi-
duc.*

de tout ce qu'il y a de grand sur la terre, & qui par sa naissance ne peut le ceder qu'aux Testes couronnées, voulut sçauoir de quelle façon elle agiroit en son endroit. Ceux qu'il y enuoya n'en eurent jamais de responce qui le peut satisfaire : Et craignant qu'elle ne voulût faire quelque difference entre luy & l'Archiduc, il se resolut de ne la point voir. Mais parce qu'il estoit en chemin, & qu'on le sollicitoit de ne pas rompre ouuertement avec elle, il prit l'expedient de la voir *Incognito*. Il enuoya tous ceux de sa suite luy faire la reuerence. Comme s'il eust retourné sur ses pas, & pour la voir sans qu'elle le conuist, il resolut d'entrer en sa chambre, lors qu'elle seroit pleine de son monde, & de n'y paroistre que comme l'un de ceux qui la saluoient de sa part. Elle ne le reconnût pas d'abord, mais enfin s'en étant apperceuë lors qu'il la quitta, elle voulut l'accompagner; mais il luy dit qu'il luy falloit tout ou rien Ainsi sans attendre qu'elle luy respondist, il s'en alla comme il estoit venu; & si l'on a remarqué qu'un grand Theologien qu'elle auoit mandé de loin, n'en dit à son retour ny bien ny mal, tant il trouua que l'un & l'autre estoit partagé & douteux en son Esprit, Il est certain que celuy qu'elle tenoit pour le heros du siecle, perdit en cette entreueuë la cruauté qu'il pouuoit auoir qu'elle en estoit l'Heroïne. Cependant ce naturel irresolu, dont elle a donné tant de marques en diuerses rencontres, ne fut pas la principale cause de son inegalité enuers Monsieur le Prince. Ce fut vne piece que luy iouierent les Espagnols, ourdie par les mains de *Pimentel*, à l'insti-

*Le Prince de
Cordoue resolu
de ne la
point voir.*

*Les Espa-
gnols de com-
sers avec el-*

le, pour en
user de la
sorte envers
Monsieur le
Prince.

Il les méprise
aussi bien
qu'elle.

Raisonne-
mens politi-
ques sur le
grand atta-
chement des

gation du Comte de *Fuensaldagne*, qui est tres-mal avec luy. Car encore que le Roy ait ordonné tres-expressement, qu'on traite par tout Monsieur le Prince comme on traite l'Archiduc, & qu'on luy rende les mesmes honneurs, ce n'est pas la premiere fois qu'on a plus promis à *Madrid*, qu'on n'a tenu à *Bruxelles*. Aussi ne douta-t'on point que cette Princesse qui s'est tout à fait donnée aux Espagnols, & qui ne se gouverne que par leurs Conseils, ne fit rien en cette occasion, qu'elle n'eust auparavant concerté avec eux. Il est vray que Monsieur le Prince témoigna tant de mépris par leur vanité, & tant d'indifference pour cette Reyne, qu'ils eurent honte eux mesmes de son procedé & du leur. Cela les obligea à penser de les bien remettre ensemble, & de chercher vn lieu neutre où ils se pussent rencontrer. Ils firent qu'ils se trouuerent au Mail, & qu'on y lia vne partie, où l'on les mit tous deux d'vn costé. Mais cela n'auança rien pour leur reconciliation, & ils se separerent avec la mesme froideur qu'ils s'estoient veus la premiere fois.

Tout ce que ie viens de remarquer touchant l'humeur & la conduite de cette Princesse, n'est qu'vn recueil de ce qu'on m'en a dit, en parlant du dessein que peut auoir cette Cour en toutes les caresses qu'elle luy fait: Mais la curiosité publique en est si mal éclaircie, qu'on peut assurer qu'il n'y a rien de si certain que l'incertitude en laquelle elle en est. Les vns disent que n'y ayant point de puissance dans le Nord qui soit plus fatale, & qui ait plus nuit à la Maison d'*Austriche*, que celle du Royau-

me qu'elle vient de quitter, le Ministre a pour but de s'acquiescer ses affections, afin que dans le dépit qu'elle a contre sa Nation, elle luy en découvre tous les secrets. Et ils adioustent à cette resuerie, que le Roy qui luy a succédé, n'estant pas pour demeurer long temps en paix avec l'Empereur, les Conseils de cette Princesse, & les créatures qui luy restent en Suede seruiront, comme d'un Antidote tres propre, contre toutes les intelligences qu'il pourra auoir en Allemagne, pour y contrecarrer l'élection du Roy des Romains, & pour y former vn party capable de l'y rappeler, avec vn pouuoir tout autre que celuy qu'il auoit deuant Prague, lors qu'il s'en retira avec tant de regret, & qu'il montra que s'il n'auoit pas les mains si fortes & les bras si longs que le grand Gustaue son Oncle, il n'auoit pas l'appetit moins bon, & la bouche moins échauffée du desir de la victoire. Les autres qui ne sont pas moins ridicules que les premiers, s'imaginent que c'est par vn principe de bonté & de generosité, que le Roy tient vn Ambassadeur auprès de cette Reyne, pour la cōsoler de sa dignité éclipsée, en luy continuant cette marque d'honneur & de puissance, & afin qu'elle n'en ressent pas toute la douleur qu'elle en pourroit auoir avec le temps, qu'il la fera en fin Vice Reyne de Naples, ou de quelque autre Royaume, ou, si elle ne commande pas sur vne si grande estenduë de terres, ny avec vn pouuoir si absolu qu'elle faisoit de dessus son Trosne, elle aura la satisfaction de iouïr d'un plus beau climat. Ily en a qui confessant qu'ils ne peuuent comprendre à quel

Espagnols, à la personne & aux interets de cette Princesse apres son abdication.

usage ce Ministre cultiue avec tant de soin les bonnes graces de cette Reyne, ont recours au zele de la Religion, & veulent qu'il ne s'y propose point d'autre fin, ny d'autre gloire que celle de faire succeder à l'abdication de sa Couronne, l'abiuration de sa foy, & de la mener iusques à Rome pour y triompher d'un si grand Ouvrage. Mais quels que soient les motifs que peuuent auoir les Espagnols pour vne negociation qui paroist assez inutile à la plûpart des Esprits, il est certain que s'ils ont de la complaisance pour cette Princesse, elle n'en manque pas pour eux. Car outre ce que i'en ay déjà remarqué, i'ay veu des auis qui portoient qu'à son arriuée à Anuers, elle loüa avec tant d'excez la beauté de cette Ville, qu'elle ne fit point de difficulté de la preferer au Royaume qu'elle venoit de quitter, & de dire qu'elle aimeroit mieux estre Marquise d'Anuers, que Reyne de Suede. Il est vray qu'à Stokolm mesme dans ses entretiens familiers, elle témoignoit qu'elle ne faisoit pas grand cas de son pays ny de son peuple, soit par artifice, preuoyant que n'ayant pas longtemps à commander à l'un, elle sortiroit bien tost de l'autre, ou par auersion qu'elle eust effectiuement conceu pour celuy cy, par la frequentation des Estrangers, & pour celuy là par les recits qu'ils luy faisoient de la benignité de l'air qu'ils respiroient aux lieux où ils estoient nez. On sçait de plus qu'après le desir qu'elle auoit fait paroistre de se porter pour mediatrice de la Paix entre les deux Couronnes, dont elle auoit entretenu Monsieur Chanut,

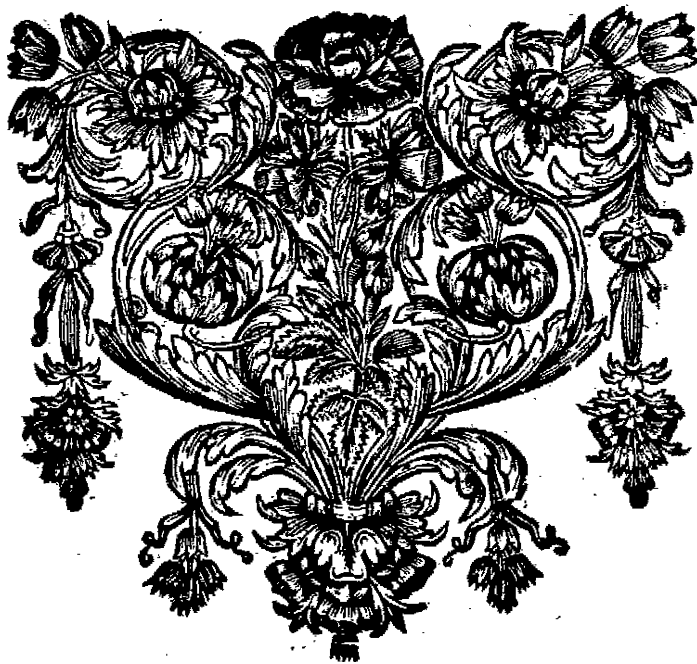
*Sa complai-
sance pour
eux.*

lors qu'il fut la voir, l'assurant que les Espagnols la souhaittoient, & qu'ils la prédroient pour l'Arbitre de leurs interests, si la France vouloit faire le mesme. Elle s'emporta sur ce qu'on disoit, qu'il auoit decouuert leur conuersation, & qu'à Paris on ne vouloit pas accepter son entremise, & luy en écriuit en des termes bien differents des premiers & plus auantageux à l'Espagne, que ce qu'on en publioit. On pourroit aussi compter parmy les deferences qu'elle a pour tout ce qui luy vient de la part de ce Roy, sa façon de viure avec *Antonio Pimentel*, si on croyoit qu'elle considerast autant son Ministère que sa personne, en le traitant ainsi. Elle a vne bonté excessiue pour tout ce qu'il veut, & elle l'a portée iusques à forcer ses inclinations pour se conformer aux siennes. On sçait qu'elle est sçauante, qu'elle aime les Liures & les Doctes, & cependant elle s'occupe à des bagatelles, & à des entretiens communs pour s'accommoder à son genie. Tellement que si elle reçoit en sa presence quelque visite de personnes de Lettres, elle éuite que l'on ne tombe sur des matieres qui puissent faire paroître son foible, l'ennuyer, le reduire au silence, & contraindre cette humeur galante, dont on dit qu'il est assez bien pourueu: enfin, si tout ce que l'on publie de cette Reyne est veritable, il faut auoüer qu'elle n'a employé tant de temps à la contemplation des belles choses, que pour en estre plus extraordinaire en toutes ses actions, & en toute sa conduite, aussi l'a t'elle diuersifiée de tant de couleurs & renduë susceptible de tant de formes, qu'on peut

*Sa bonté
pour Pimentel.*

Pronostique
d'un Espa-
gnol sur la
fin des He-
ros.

iustement apprehender de sa fin, ce qu'un Espagnol a remarqué de la plûpart des Heros, que Borraron como el Dragon, con la infelicidad de sus fines, la gloria de sus hazañas. De l'air quen parlent ces médisans de Cour, qui ne sçauent pas quel miracle veut faire leur Roy de cette nouvelle Conuertie, on peut iuger que si elle vient icy, & si elle s'y gouerne de la façon que l'on dit qu'elle vit, ces esprits raffinez dont la Satyre fait toute l'occupation, & qui ont composé vn gros Volume de *las bizarrías de la Princesa de* ne manqueront pas de faire vn Calepin de celles de.....





Des Ambassadeurs, Residens, & Agens de Princes estrangers qui se trouuoient à Madrid, lorsque l'Autheur y estoit, & de ce qu'ils y negocioient pour les interests de leurs Maistres; Le Comte de Fiesque Agent du Prince de Condé. Maladie de ce Comte. Sa generosité. Ses occupations. Fâcheux estat où son mal l'auoit reduit. Son train. Ses appointemens. Le sieur de Mazerolles, Agent du mesme Prince. Ses belles qualitez. Sa maladie. Son train deffrayé par le Roy. Qui estoit le sieur de Trincars. Le sieur de saint Agolin premier Enuoyé de ce Prince. Sa maladie, & l'extrauagance de ses Medecins. Son tombeau. Ambassadeur du grand Duc de Florence. Les interests de ce Prince l'obligent d'en entretenir vn près du Roy Catholique. Ambassadeur de Venise. Ses belles qualitez. Son entretien avec l'Autheur, & ceux de sa compagnie sur des matieres de curiosité & d'Estat.

C H A P I T R E XXIX.



PRES auoir rapporté dans les precedens Chapitres, tout ce que la critique d'Espagne m'a appris de Catholique ou de Paradoxe en ces matieres d'Estat, qui font son plus ordinaire entretien, parce qu'elles sont de la plus nouvelle date, & auoir remarqué quels sont les sentimens qu'elle a de ceux qui les manient, & de ceux qui en sont, ou qui en ont esté l'objet principal ou accessoire; il est temps que ie dise vn mot de quelques Ministres de Princes étrangers, que nous auons eu l'honneur de connoistre en cette Cour.

Le Comte de Fiesque, Agent du Prince de Condé.

Maladie de ce Comte.

Le premier que nous y vismes, fut le Comte de *Fiesque*, Agent de Monsieur le Prince de Condé. Il nous fit tres bon accueil, & comme il a esté vn des plus beaux esprits, & des plus galans de la Cour de France, c'est dommage qu'il se soit ietté dans vn party & dans vn employ, où il a si fort alteré son temperamment, & tellement changé d'humeur, qu'à peine est-il reconnoissable à ceux mesmes qui l'ont connu le plus particulièrement. Il est tombé dans vne maladie qui par interuallè le fait pâlir, luy déregle le poux & le met en estat de ne pouuoir souffrir ny compagnie ny entretien. Il tient assez bonne table pour le pays où il est. Quand nous allons manger avec luy, ce nous estoit vne affliction de voir, que souuent il se leuoit au milieu du repas, pour se ietter sur vn liçt. Quand ces acccez luy viennent

viennent, il change de couleur en vn moment, & l'on diroit qu'il va tomber en défaillance. On croit que ce n'est qu'un effet de la melancolie & du chagrin, que luy ont causé tant de broüilleries où il s'est trouué, & qui l'ont éloigné de ses proches, de son bien, & de son train de vie, doux & facile qu'il auoit accoustumé. Cependant il s'est attaché à Monsieur le Prince par pure inclination & gencrosité, car on dit qu'il n'auoit aucun sujet de mécontentement, ny de la Cour ny du premier Ministre, mesme il auoit plus d'interest à suiure le Duc d'Orleans & Mademoiselle qu'aucun autre, ayant sa femme auprès de cette Princesse; mais il crût qu'il falloit combler la mesure, & ne point reculer puisqu'il auoit choisi Maistre. Apres l'auoir bien seruy à Bordeaux & en quantité d'autres rencontres, il fut enuoyé icy pour apporter plus de poids aux affaires de ce Prince, que saint Agolin y faisoit en qualité de Gentil-homme de sa Maison. D'abord il tascha de s'y diuertir par toutes les recreations que peut donner ce lieu. Et outre celles qu'il en pouuoit tirer, il en prit vne qui estoit tout de son fonds par quantité de beaux Vers qu'il y composa. Il eut la bonté de nous reciter quelques Sonnets qu'il auoit faits à la louange de Monsieur le Prince, & presque vne Scene d'une piece qu'il auoit commencée à l'imitation de la Medée de Seneque. Mais ny ses amours ny sa Poësie, n'ont pas esté d'assez puissans charmes contre le chagrin & la melancolie qui l'a mis au pitoyable estat, auquel nous l'auons laissé: puisqu'il ne iouyt que d'une santé entrecoupée de mille alte-

Sa gencrosité.

Ses occupations.

Fascheux estat où son mal l'auoit reduit.

rations si subites & si frequentes, que les Medecins, ses amis, & luy-mesme, n'y comprennent plus rien. Aussi s'est-il retiré de tous les diuertissemens, & s'est ietté dans la deuotion. Et au lieu qu'il deuroit chercher le monde en la compagnie, afin d'occuper son esprit sur des objets qui l'empeschassent de penser à son mal, & à ses affaires, il a fait sa solitude de la *casa del campo*, où il va souuent seul, ou avec vn amy qu'il y laisse à force de se promener & de ne rien dire. Le Roy luy fournit vn carrosse à quatre chevaux, qui n'est ny trop bon ny trop mauuais; mais le Cocher & l'Estafier qui le suit, sont tres-mal couuerts pour estre à vn si grand Roy. Outre cet équipage d'emprunt, mais qu'il a à toutes les heures qu'il veut, il a son train qui consiste en quelques Estafiers, vn Escuyer, vn Secretaire, vn Page, & quelques autres Officiers. Pour son entretien & celui de tout son monde, le Roy luy donne dix-huit cens escus par mois, & paye l'Hostel où il loge; il est habillé à l'Espagnole, & est si bien entré dans les interets de cette Cour, que soit pour seruir à la these qu'il soustient, soit que veritablement il s'en soit coiffé, il en parle en passionné, & ne trouue rien de comparable à la façon de laquelle on y vit. Ce n'est pas qu'il n'ait quelque sujet de s'en plaindre, mais il faut croire que c'est par prudence qu'il en vse ainsi à present, il ne se melle que de fort peu de chose, tant à cause de son incommodité que par ce qu'il y a quelque temps que Monsieur le Prince y a enuoyé vn de ses Conseillers & Gentilshommes de sa Chambre, qui semble auoir le

son train.

ses appointemens.

secret & les principales affaires en main. Il se nomme *Mazeroles* & est vn aussi honneſte homme que l'on en puisse voir, il a du ſçauoir autant que l'on en puisse ſouhaitter en vne perſonne qui ſe meſſe de traiter les affaires du temps. Il connoiſt parfaitement bien la Cour & la Nation, il eſt d'vn eſprit maſſe, & touteſois adroit & ſouple. Il a le iugement net & ſolide, & aux affaires qu'il traite, il ne faut pas craindre qu'il prenne iamais l'ombre pour le corps, ny le tranchant pour la poignée, ſa conuerſation eſt agreable, & remplie de tant de lumieres qu'on ne le quitte iamais qu'avec ſatisfaction, & ſans eſtre inſtruit de beaucoup de choſes qui ſont remarquables en elles-mesmes, ou par leurs circonſtances. Enfin il eſt d'vne vertu qu'on pourroit dire tout à fait bien ſouſtenuë, & par l'Art & par la Nature, s'il n'eſtoit trauaillé d'vn aſtme qui ne luy laiſſe gueres de repos. En vne courſe qu'il fit pour ſon Maïſtre, il gagna cette incommodité qui luy eſt telle, qu'il y a pluſieurs années qu'il ne dort la nuit que ſur vne chaiſe, n'oſant ſe mettre au liët de peur d'y eſtre eſtouffé par ſa fluxion & par ſa courte haleine. Le Roy d'Eſpagne luy donne auſſi vn de ſes carroſſes tiré par autant de cheuaux que celui qui fert au Comte de *Fieſque*. Dans cet Hoſtel qu'on nomme l'Hoſtel du Prince de Condé, il y a encore quelques refugiez de ceux qui ont ſuiuuy ſon party, & qui n'ont pas accepté l'Amniſtie; le plus apparent de tous eſt Monsieur de Trincars, Conſeiller au Parlement de Bordeaux, c'eſt vne perſonne d'eſprit & d'honneur, qui auoit tres bien eſté avec Mon-

Monsieur de Mazeroles, l'un des plus ſinceres.

Ses belles qualitez.

Sa maladie.

Son train léfrayé par le Roy.

Qualitez de Monsieur de Trincars réfugié à Madrid.

sieur d'Espernon, mais qui s'estant laissé emporter au courant de l'eau, s'estoit tout à fait donné à Monsieur le Prince, lors qu'il vint prendre possession du Gouvernement de Guyenne, & comme le party y estoit au declin, Monsieur le Prince de Conty l'envoya en Angleterre pour y solliciter du secours, pendant qu'il y estoit. Les Bordelois s'entrèrent en l'obeïssance du Roy, qui fit qu'il se vit exposé à vn rude traitemēt, qu'on luy auroit fait ressentir en ses biens s'il ne les eut mis à couuert par le dot de sa femme. Pour y mettre sa personne, il s'est retiré en cette Ville, d'où Monsieur le Prince le mande pour estre Intendant de son Armée, mais il ne peut obtenir de ces Ministres cinq cens pistoles qu'il luy a donné à prendre sur ses pensions, aussi ne les sollicite t'il plus, & il n'insiste que sur son passeport, scachant bien qu'on ne voudra pas le luy expedier sans luy donner les cinq cens pistoles, de peur que se rendant auprès de son Maistre sans les auoir euës, ce ne luy fut vn nouveau sujet de plainte d'autant plus iuste, que ce Conseiller qu'il appelle à vne charge où il luy est necessaire, ne leur demande pas vne gratification ou, *ayuda de costa*, comme l'on parle icy, mais le payement d'vne somme qu'ils luy donnent sur ce qui luy est deub. Mais à ce que i'en ay veu lorsqu'on en parloit à *Dom Christobal*, l'expedition du passeport ne fait pas le noeud de l'affaire, mais l'argent sans lequel on ne veut pas qu'il parte. Il y a de plus en ce mesme Hostel vn Secretaire de Marcin, qui sollicite les pensions de son Maistre, qui se monte à douze mil écus par an, pour la charge de

General qu'on luy a donnée dans les Armées du Roy, outre les appointemens que luy donne Monsieur le Prince sur l'argent qu'il tire d'icy, tout ce monde & quelques autres qui sont en ce logis, vient sur les dix-huit cens écus qu'on donne par mois au Comte de Fiesque, il est vray que par la mort de saint Agolin, qui avoit esté le premier enuoyé par Monsieur le Prince, & qui vient d'estre enterré, la dépense sera vn peu soulagée. C'estoit vn Gentilhomme d'Auvergne qui a pâty fort long-temps, & qu'on a tué par des remedes chauds, on m'a dit que les Medecins qui le traitoient estoient de plaisans Docteurs, car apres luy avoir appliqué, six mois durant, toute sorte de remedes froids, ils luy dirent que puisqu'on voyoit qu'ils ne profitoient de rien, il falloit essayer les chauds, ainsi ils le mirent au tombeau, où il est plus heureux que s'il eust continué de viure, si ruiné de santé comme il estoit; j'ay veu la bierre ou le tombeau où il estoit exposé, l'on m'y fit remarquer vne pompe du pais, qui porte que les gens de condition la font habiller d'vn velours cramoisy, ou d'vn satin rouge qui est cloüé dessus en forme d'estuit qui l'environne, & y est taillé à la forme des ais ou du plomb dont est le cercueil, on l'eniolue de plus, d'vn galon d'or & d'argent, qui est attaché tout au long des coustures, au moins si l'on ne l'en veut tout parfemer.

Le second Agent ou Ambassadeur des Princes estrangers que nous y vismes, fut celuy du Duc de Florence. Il est homme d'Eglise & ne manque pas d'esprit, il a l'abord agreable, & l'entretien doux &

Le sieur de S. Agolin premier enuoyé par Monsieur le Prince à Madrid.

Sa Maladie & l'extravagance de ses Medecins.

Son tombeau.

Ambassadeur du grand Duc de Florence.

facile. Son frere que nous auions connu à la Cour du grand Duc, & où il est l'vn des principaux, nous auoit donné vne lettre pour luy. Nous la luy fufmes rendre peu apres nostre arriuée à *Madrid*. Il nous receut fort bien, & fit mille offres de feruices à Monsieur de la P. mais ce fut alors que nous aperceûmes que l'estude de la Langue Espagnole, & l'affinité qu'elle a avec l'Italienne, nous donnoit grand peine à parler celle-cy, sans y meller des mots de celle-là. Mesme il se trouue des Italiens qui ne se peuuent empéscher de les meller, & qui ont peine à parler purement la leur dès qu'ils sçauent vn peu de Castillan. Comme il n'y a point de Prince en Italie qui soit plus bridé par les Espagnols que le grand Duc, il tient tousiours vn Ambassadeur en cette Cour, afin d'estre auerty de tout ce qui s'y passe, à quoy sans doute il a grand intérêt. Car outre ce que le Roy tient en l'Isle d'Elbe, il possède dans la Toscane tous les Ports, ou au moins les meilleurs, qui estoient à la Republique de Sienne, mesme il luy doit hommage, & secours de six mille hommes en de certaines occasions. Tellement qu'il doit prendre grande part aux affaires de cette Couronne, & particulieremēt en celles qu'elle a en Italie. Monsieur *Encontri*, qui l'y sert à present, & qui est celuy, dont ie parle, est fort intelligent de tout ce qui le touche, & il a l'esprit trop penettant & trop adroit, pour n'estre pas bien instruit de tout ce qui se passe icy. Aussi y découurit il le Traité que les Gennois vouloient faire avec le Roy, pour l'acquisition de *Pontremoli*, dès qu'il en eut éuenté la mine, & qu'il

*Les intérêts
de ce Prince,
l'obligent
d'en entrete-
nir vn près
du Roy Ca-
tholique.*

est ordre du Grand Duc d'agir le plus puissamment qu'il pourroit, afin qu'on l'accommodast d'une place, qui est si fort à la bien-seance, il contrequarera si bien les Gennois en leur marché, qu'il l'empescha & le conclud pour son Maistre. En reconnoissance de ce qu'on lui auoit donné la preference, ce Prince enuoya peu de temps apres à son Ambassadeur vn cheual d'or massif, qui auoit esté autres-fois fait pour estre présenté à Henry I V. ou à Louis XII. & où l'on ne fit qu'oster la Statuë du mesme métal de l'un de ces deux Roys de France, pour y mettre celle de Philippes IV. à present regnant icy, afin qu'il en fit present à *Dom Louys de Haro*, qui en l'acceptant, témoigna qu'il ne le prenoit que pour estre vne piece du Cabinet de son Maistre, où l'on dit qu'il a effectiuement esté mis. Monsieur de la P. a rendu diuerses visites à cet Ambassadeur, qui l'est aussi venu voir deux ou trois fois, comme il est Ecclesiastique, il ne va qu'en habit long, & n'a point pris celuy de ce pays.

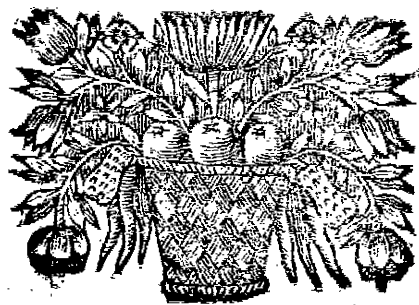
Le troisieme Ministre Estranger que nous y vîmes fut le sieur *Quirini*, Ambassadeur de la Republique de Venise. C'est vn homme d'un grand port, d'une prestance magnifique, & d'une mine qui respond tout à fait à la Majesté de cet auguste Senat. Mais il en soustient encore mieux la dignité, par vne connoissance acquise de tout ce que doit scauoir vn habile homme, accompagnée de ce bon sens, qui Ambassadeur de Venise. modere si bien le brillant de la memoire, par le solide du iugement, que la promptitude de l'une ne détruit iamais la iustesse de l'autre. Vn Gentil-hom- ses belles qualités.

*Son entre-
tien avec
l'Archevêque
ceux de sa
compagnie,
sur des ma-
tières de cu-
riofité &
l'Etat.*

me Piemontois, nommé *Ranufio*, qui auoit esté en-
uoyé par le Duc de Sauoye à la Duchesse de Man-
touë la tante, fit connoître à Monsieur le Se-
cretaire de l'Ambassade, qui seruit à nous introdui-
re auprès de cet excellent personnage. Il nous re-
ceut parfaitement bien, & témoigna à Monsieur
de que la memoire de feu son grand Pere
estoit chere à la Seigneurie, pour auoir esté le pre-
mier Ambassadeur que Messieurs les Estats luy en-
uoyèrent, & que les Peres qui gouernoient alors,
remarquèrent tant de rares qualitez en ce grand
homme, qu'ils en parlerent à leurs enfans, comme
de l'vne des plus grandes Testes qu'ils eussent ouye
dans leur Senat. Qu'ainsi son nom estoit si illustre
parmy eux, qu'on ne faisoit iamais mention des
Prouinces vnies, qu'il ne leur reuint en esprit.
Après il nous entretint de tout ce qu'il auoit veu
de particuliere en plusieurs villes d'Hollande, où il
auoit esté, lorsque par curiosité il fit vn voyage à
Munster, du temps qu'on y traittoit la Paix gene-
rale. Il ne pouuoit sur tout assez se satisfaire, quand
il nous exageroit la beauté de la Haye, & nous
estions estonnez qu'il eust si bien retenu les noms
de tous les endroits les plus agreables, & qu'il en
sceuſt tout ce qu'vne personne qui y auroit fait long
sejour, en auroit pû apprendre. Il est vray que ce
n'estoit rien que de l'entendte parler sur ces objets
muets, il connoissoit toutes les principales familles
du pays, il sçauoit quelles estoient celles qui y
estoit les plus accreditées, leurs interests, leurs
inclinations, & quels ressorts elles faisoient iouër
pour

pour se maintenir dans le gouvernement. Il nous parla des presents que *Cnuyt & Pau* auoient eus de cette Cour, & de la façon qu'on les gagna, afin qu'ils fissent conclurre la Paix avec la Hollande. Il nous entretint en suite des troubles d'Angleterre, & de la guerre que les Estats venoient de finir avec le Protecteur, & il nous fit remarquer que la Seigneurie de Venise, qui auoit esté la premiere à enuoyer des Ambassadeurs à Henry IV. lorsqu'il n'estoit pas encore assis sur son Trosne, & que la Ligue le luy disputoit avec tant de faueur & de forces, & qu'il n'auoit point marchandé à reconnoistre Messieurs les Estats, lors qu'ils s'estoient soustraits de l'obeissance d'Espagne, n'auoit encore point enuoyé d'Ambassadeur, en Portugal, traiter avec celuy qui y regne, ny en Angleterre, reconnoistre la Republique & le Protecteur. La raison qu'il nous en donna estoit que ce sage Senat ne vouloit rien faire dont il se pût dédire; Et bien que ceux cy semblassent tout à coup s'estre mieux establis que ces autres, il ne croyoit pas pourtant qu'ils fussent pour subsister long-temps, & qu'il vouloit attendre qu'ils eussent vne puissance mieux affermie, & moins tumultuaire, & soudaine, que celle qu'ils s'estoient acquise. Et que partant il vouloit la voir vn peu vieillir, de peur qu'il n'eust le regret d'auoir esté avec les autres testes couronnées chercher des potirons, qui n'estant nais qu'en vne nuit, peuvent se fondre dès le lendemain, ce n'est pas qu'il eut vne grande imagination, du pouuoir du Roy d'Espagne, pour le recouurement du Portugal, ny

des forces ou de l'industrie du Roy de la grand Bretagne, pour remonter sur son Trône, mais il ne iugeoit pas hors d'apparence que par les reuolutions du dedás, l'vn & l'autre recouura s'et ce qu'ils auoient perdu, & qu'il ne se fist vne espece de flux & reflux politique en leur faueur, où la mesme cause ramenaist ce qu'elle auoit enleué. Aussi en ce temps là, parloit on de deux grandes conspirations decouuertes en ce pays là, & qui ont esté assez conuues, pour que iene les couche point icy, encore qu'elles ayent entré en nos entretiens. De pareilles visites & connoissances sont l'ame des Voyages: car dans vn moment on iouyt d'vne partie de l'acquis de ces grands hommes pour le pays où l'on est. Et comme ils y remarquent tout avec soin, & qu'ils en ont le moyen, le discours qu'ils en font vaut mieux que des années de sejour. Ils se communiquent d'ordinaire mieux aux Eltrangers qu'à aucuns autres, & à ceux qui y sont de la part des Republicques, ils le font plus ouuertement, & plus librement qu'à ceux qui sont nais en des estats semblables aux leurs, de mesme que ceux qui y viennent des Monarchies, à ceux qui sont Sujet, d'vn Souuerain.





Suite du precedent Chapitre.

*Le Comte Lambert Ambassadeur de l'Empereur
Sa taille & sa mine. Il est comparé avec son
Predecesseur. Vn Agent du Roy de Danne-
mark. Vn Enuoyé du Landgrave d'Armstadt,
& ce qu'il negotioit pour son Maistre. Le
Nonce du Pape. Difficulté sur la reception
de son Successeur. Depart de la Duchesse de
Mantouë pour s'en retourner dans le Mila-
nez. Sa naissance & ses Conseils donnez aux
Espagnols, pendant sa Regence de Portugal
méprisez.*



LES trois Ambassadeurs dont j'ay parlé,
sont les seuls que nous ayons connu
icy. Il y en a bien vn de la part de l'Em-
pereur, qui se nomme le Comte Lam-
bert, qui a succedé au Comte de Gra-
ue, mais nous ne l'auons pas veu chez luy; quand
nous fusmes à Anuers, il y estoit avec toute sa fa-
mille, dont la mere est fille du Comte de wallestin,
grand Chambellan de sa Majesté Imperiale. Il y
auoit receu le Collier de la Toison d'or des mains
du Roy mesme, & en partit avec cet honneur aussi
content que nous le fusmes, de ce que par là

*Le Comte
Lambert,
Ambassa-
dur de
l'Empereur.*

*Sa taille &
sa mine.*

*Il est compa-
ré avec son
Predecesseur.*

il nous cedoit quelques chambres en l'Hostellerie, & n'en ayant point trouué, nous fusmes presque contrains de camper la nuit qui preceda son départ. C'est vn homme d'assez bonne taille, d'un visage maigre, & qui n'a pas la mine fort releuée; on dit qu'il s'accommode bien mieux aux gens de cette Cour, que le Comte de Graue qui estoit vn esprit hardy, & qui s'y faisoit plus redouter qu'aimer, car il disoit hautement la verité au Roy, & se mesloit d'un peu plus que de sa charge, aussi se moquoit-il de l'ordre que l'on auoit donné, que personne n'allast par la Ville en carrosse à six cheuaux, ou à six mules, que le Roy ou son grand Escuyer: Il ne se croyoit pas obligé à l'observer, & marchoit tousiours de mesme qu'il auoit accoustumé. Il s'emporta vn iour, à ce que l'on dit, contre ceux qui l'en vouloient reprendre de la part du Roy, au lieu que celui-cy s'y accommode, & ne va qu'à quatre comme les autres Ambassadeurs.

*Vn Agent
du Roy de
Danne-
mark.*

Le Roy de Dannemarky a aussi vn Agent, mais que nous n'auons pas connu, aussi ne paroist il pas beaucoup, & vn iour le peuple le traitta de *Luterano*, & le Roy mesme ne parla pas en des termes plus fauorables sur quelque demeslé qu'il auoit eu, à cause de la Religion. Je croy que hors quelques petits interests d'Etat que son Maistre peut auoir en cette Cour sa residence, n'est que pour faciliter le commerce que ses Sujets & Alliez font en ce país il estoit prés d'en partir, & n'attendoient qu'un passeport de France, pour se retirer sans estre arresté sur la Frontiere.

Vn Enuoyé du Landgraue d'Armstadt, estoit aussi sur son depart, avec plus de satisfaction, à ce que i'en connus par les discours, de ce qu'il n'auoit plus à s'ennuyer en des sollicitations inutiles, que de ce qu'il y eut aduancé quelque chose de reel pour les interets de son Maistre. Il y estoit venu demander les pensions que les Espagnols luy doiuent payer suiuant les Traitez qu'ils auoient faits avec luy en Allemagne, & dont ils luy deuoient de grands arrerages, mais il n'en remporta que quelques papiers pour des assignations que l'on donnoit assez mal assurées, à ce que i'en ay ouy dire, & on adioustoit qu'il n'auoit rien touché de content, que quelque *Ayuda de costa*, c'est à dire quelque argent pour faire son Voyage.

Vn Enuoyé du Landgraue de d'Armstadt, & ce qu'il négocioit pour son Maistre.

Nous y vismes aussi le Nonce du Pape qui estoit prest d'en partir, & il y auoit long temps qu'il s'y dispoisoit, mais à cause que celuy qui luy deuoit succeder, qui se nommoit le sieur de *Massimi*, si ie ne me trompe, auoit esté arresté de la part du Roy à son débarquement au Royaume de Valence, avec deffence de passer plus auant, il auoit esté contraint de le retenir iusques à ce que ce différend fust accommodé, il venoit de ce que Innocent X. enuoyoit celuy qui luy deuoit succeder sans en auoir premierement donné auis en cette Cour, & sçauoir s'il agreroit, & comme en France pour vn mesme sujet, on auoit arresté en Prouence le Nonce qu'on y enuoyoit, sans l'auoir auparauant fait agréer au Roy; on creut qu'en Espagne on en pouuoit vser de mesme, outre que celuy-cy venoit

Le Nonce du Pape.

Difficulté sur la réception de son Successeur.

chargé de quelques instructions touchant le Portugal, & les interets de cette Cour qui n'estoient pas assez Catholiques au iugement d'un Roy, qui en possédant ce titre preferablement à tout autre, le veut auoir à sa maniere, & à son point. Pareilles difficultez ou autres qu'il y pouuoit auoir sur sa reception estant enfin leuées apres qu'il eut passé quelque temps au Royaume de Valence, comme particulier, il luy fut permis de venir en cette Ville exercer sa Nonciature, il y arriua la veille de la Feste du *Corpus*, ou peu auparauant, & il la vit d'un balcon tout grillé, n'osant encore paroistre par ce qu'il n'auoit pas esté receu, & celuy qui estoit à attendre avec regret, sans doute qu'il le leua d'une charge si lucrative, & fit la derniere fonction ce iour, en accompagnant le Roy en cette Ceremonie.

*Départ de la
Duchesse de
Mantouë,
pour s'en re-
tourner dans
le Milanez.*

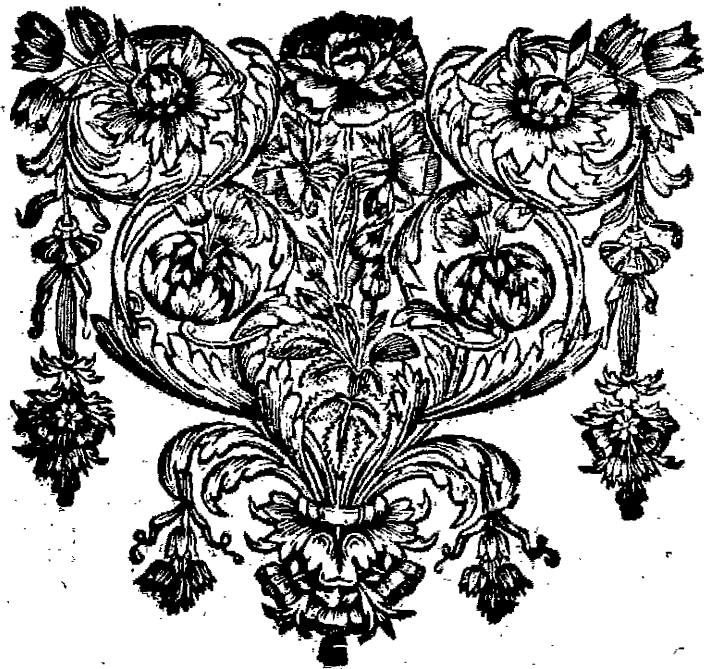
Sa naissance.

Je mets aussi dans ce Chapitre où ie parle des Ambassadeurs & Ministres des Princes estrangers, ce que ie veux dire de Marguerite de Sauoye, Duchesse de Mantouë, qui se preparoit à partir de cette Cour, pour s'en aller passer le reste de ses iours dans le Milanez, où le Roy luy auoit assigné quelque Apanage ou terres pour son entretien; elle est fille d'une infante d'Espagne, & de Charles Emanuel Duc de Sauoye, elle fut mariée au Duc Ferdinand dernier Duc de Mantouë de cette branche, & n'en eust qu'une fille qui espousa dès le viuant du pere le Duc de Rethel, fils du Duc de Neuers, pour luy assurer la succession de ses Estats, comme au plus proche heritier; mais comme l'Espagne se resolut de la luy disputer, cette femme qui auoit tou-

res les inclinations Espagnoles, serengea du costé de la maison d'Autriche, contre celle de sa propre fille, tout le monde a sceu les mouuemens que causa ce démestlé en Italie, & il suffit que ie marque icy que cette Princesse s'estant retirée en cette Cour, pour laquelle elle s'estoit declarée si ouuertement, y fut assez bien receuë, & pour occuper son esprit & son grand zele, on la fit Vice-Reyne de Portugal, ou à la verité elle se ménagea sagement. Mais l'insolence & l'auarice des Ministres qu'on luy donnoit pour agir sous elle, appuyez de la faueur & de l'approbation du Comte Duc, qui estoit lors Fauory, estoit telle qu'elle ne pût empescher qu'ils ne desesperassent le peuple, qu'ils ne mécontentassent les Grands, qu'ils ne choquassent les Ecclesiastiques, & qu'ils ne donnassent matiere aux vns & aux autres de prendre les Armes pour le restablissement de leur liberté. Elle escriuit diuerses fois ses sentimens au premier Ministre & au Roy, leur marquant tous les excez qu'on commettoit & le danger auquel on estoit exposé d'une reuolte generale, mais le Fauory faisoit qu'on n'auoit pas grand esgard à ses auis, en disant tousiours que c'estoit vne femme, & en traitant tout ce qu'elle escriuit de bagatelles, & donnant plus de creance aux lettres des Ministres qu'il y auoit enuoye avec le secret qu'aux siennes, aussi quand les affaires eurent changé de face à Lisbonne, & qu'apres ce peu d'exil qu'on luy fit souffrir, ne permettant pas qu'elle vint à la Cour, au sortir d'un Royaume perdu, elle pût parler au Roy, elle aida à ruiner en son esprit le Duc d'Oliuarez,

*Ses Conseils
donnez aux
Espagnols
pendant sa
Regence de
Portugal
méprisés.*

Depuis elle a esté entretenüe à *Madrid* par sa Majesté, qui à present luy donne la permission de se retirer auprès de son pays natal, afin d'y reporter ses os, car elle est fort vieille. Il y en a neanmoins qui croyent qu'on l'enuoye en *Italie*, afin que par son moyen on essaye de détacher le Duc de *Sauoye* son neveu de l'alliance de France, à present qu'il est majeur, & qu'on conserue le Duc de *Mantouë* son petit fils dans les interets d'*Espagne*, où il est entré depuis la prise de *Casal*, & dont on apprehende qu'il ne s'éloigne à cause des grands attachemens qu'il a en France, tant par sa naissance que par les biens qu'il y possède.



Qualitez d'un Gentilhomme avec lequel l'Auteur avoit fait amitié à Florence. Danger où ce Gentilhomme se vit exposé allant en Espagne. Bon traitement qu'on luy fit à Majorque. Rencontre de deux Bandes de Voyageurs. Leur resolution de partir d'Espagne. Arrivée à Madrid d'une autre troupe de Voyageurs. Accueil qu'on leur fait à la Cour. Leur dessein de faire le tour d'Espagne. Civilités reciproques. L'Auteur & les personnes de sa compagnie se disposent à partir pour s'en retourner. Leur depart. Leur passage à Alcalá & autres lieux de leur route. Maniere de ferrer les chevaux en Espagne.

CHAPITRE XXX.



PENDANT que nous auons esté à Madrid, nous y auons eu plusieurs fideles compagnons de Voyage, Monsieur..... qui a joint à vn grand desir de sçauoir les belles choses, vn esprit si commode pour les apprendre, qu'il s'en est acquis vne connoissance capable de le faire remarquer dans le gouvernement de l'Estat, dés qu'il y aura la place que son propre merite, & les seruices de feu Monsieur son Pere semblent

*Qualitez
d'un Gen-
tilhomme
avec lequel
l'Auteur
auoit fait
amitié à
Florence.*

Hh

luy auoir acquise. Je ne diray rien de ses autres vertus, qui me sont trop bien imprimées dans la mémoire, pour croire que le souuenir m'en puisse eschapper, i'eus le bonheur de le connoistre à Florence, ou Monsieur de..... renouuella l'amitié qu'ils auoient contractée dès leur bas âge, en portant les Armes sous le ieune Prince Guillaume, lors qu'en se iouïant il exerçoit la charge de Capitaine sur toute cette ieune Noblesse, dont il auoit vne Compagnie, qui à l'égard de son Prince, auoit plus de cœur que de force pour le mestier. Comme les Voyageurs & les amis se communiquent leurs desseins, ayant appris que le nostre estoit en quittant l'Italie & les Alpes, de passer les Pyrenées, & d'aller voir les Espagnols chez eux, plûtost que l'Espagne, pour sçauoir de quel air viuoient ces derniers Maistres de la liberté de Hollande, ennemis iurez de la Republique, pendant vn si long-temps, & à present ses Confederez & Alliez, il luy prit enuie d'aller aussi en personne sçauoir de quelle façon ils se ménageoient en leur pays, & n'ayant pas encore veu Rome ny Naples, il se resolut d'y aller faire vn tour le plus viste qu'il pourroit, & de s'embarquer en suite à Gennes pour nous couper chemin, & arriuer aussi-tost que nous à *Madrid*; car nous deuions aller par terre & passer par la France. Il executa tout ce qu'il s'estoit proposé, & il s'embarqua heureusement sur vn Vaisseau Espagnol, quoy que son Marchand de Gennes qui estoit natif de Hambourg, luy conseillast de se mettre sur vn Nauire Hambourgeois qui estoit prest de faire voile en Espagne;

car s'il eust pris ce party il estoit perdu, ce Vaisseau ayant esté attaqué par les Turcs & brûlé apres vn rude combat; ce n'est pas qu'il ne courut grand risque en celuy qu'il s'estoit mis, car il fut costoyé prés d'un iour & d'une nuit par des Pyrates, qui les approcherent de si prés, qu'ils se virent presque bord à bord sur le point de combattre, mais ils furent si heureux, que par leur bonne conduite ou par leur adresse, ils les empescherent d'en venir aux mains: ainsi parmy la frayeur & les allarmes, ils arriuerent à *Majorque*, où ils eurent moyen de respirer, & de ne plus apprehender les fers ou la mort.

Danger en ce Gentilhomme se vit en, esté allant en Espagne.

Il y auoit en leur Vaisseau des Espagnols, qui ayant connoissance en ces Isles là, furent regalez, & comme Monsieur s'estoit bien mis dans leur esprit, ils voulurent qu'il fust de la partie; il nous a raconté qu'on les y traita assez bien, & que le peuple & la Noblesse y est assez magnifique, & les femmes assez belles & ciuiles. Ayant débarqué au Royaume de Valence, il prit le chemin de Madrid dans l'esperance de nous y rencontrer ou de nous y voir arriuer; mais il fut bien estonné quand il ne nous y trouua point, & qu'il ne nous y vit point paroistre de long-temps; il y auoit esté quelques mois lors que desesperant de nostre arriuée il estoit resolut d'en partir; comme il y pensoit le moins, n'attendant pas au milieu du Prin-temps des personnes à Madrid qui y deuoient passer l'Hyuer, il y vit deuant son logis 4. Caualliers qu'il reconnut aussi-tost à leurs habits & à leurs Cheuaux

Bon traitement qu'on luy fit à Majorque.

*Rencontre
de deux
bandes de
voyageurs.*

pour des Tramontains, la curiosité le fit auancer iusques au lieu où ils alloient mettre pied à terre; il fut bien estonné de trouuer que c'estoit ceux qu'il auoit si impariement attendus. Pour moy ie confesse que ie le méconnus d'abord en l'équipage où il estoit, car il auoit chargé la gonille, la roupille, le iupon, l'escarpin, & le bas tiré, & clair avec les chausses faites en foureaux de pistolets, qui le déguisoient si fort, qu'il me sembloit tout autre que celuy que nous auions veu à Florence; les bigottes, & les longues moustaches retroussées qu'il s'estoit laissé venir, m'empeschoiét encore plus de me remettre son visage, aussi n'auois-je iamais veu le Roy d'Espagne auquel il ressemble vn peu, & dont il a l'air en cét habit de la nation plus que le sien propre quand il est vestu en Tramontain. Apres les témoignages de ioye mutuelle, nous l'entretinmes du retardement de nostre voyage, & il nous raconta le succez du sien; & ayant passé près de trois mois à Madrid, sans qu'il y eust iour que nous ne nous vissions, nous resolûmes ensemble de nous en retourner en France par l'Arragon.

*Leur resolu-
tion de
partir d'Es-
pagne.*

*Arrivée à
Madrid
d'une autre
troupe de
voyageurs.*

Mais auant que nous nous missions en chemin, il arriua à Madrid vne bande d'illustres Estrangers, & que nous fusmes tres aises d'y voir; ce furent les fils de Monsieur le.... Gouverneur de..... avec deux Gentils-hommes qui pour le corps & pour l'esprit possèdent des qualitez qui font remarquer, que si le Ciel par vne heureuse naissance leur a donné de grands auantages, le soin qu'on a pris à les bien éleuer, & la docilité qu'ils y ont appor-

tée, n'ont pas moins contribué à cette bonté de mœurs, & à cette sage conduite qui surpasse leur âge. Ils y vinrent avec quantité de lettres de *Fuenfaldagne*, de *Dom Esteuan de Gamarra*, & de plusieurs autres Ministres du Roy d'Espagne en Flandres. Elles estoient pour les principaux de cette Cour & ils en furent fort bien receus; mais parce qu'ils ne parloient pas la langue, ils prirent pour les accompagner vn Docteur Bourguignon nommé *Rognar* qui fait icy les affaires de beaucoup d'Officiers qui seruent aux armées du Roy, & de quantité d'autres personnes de sa Nation qui ont quelques interests à ménager en cette Cour, il portoit la parole & leur redisoit ce que ces Messieurs qu'ils alloient voir, répondoient à leur ciuilités, ils furent caressés de tous, & principalement de *Dom Louys*, des Comtes d'*Ognate*, & de *Pigneranda*; ils s'habillerent peu de temps apres à l'Espagnole, bien qu'ils ne voulussent sejourner à *Madrid* que iusqu'à la Saint Iean pour voir la feste des Taureaux, & que selon le dessein qu'ils auoient d'aller en Portugal, ils n'y deussent estre que deux mois, ils commencerent mesme à se pouruoir bien tost de Cheuaux, & à solliciter l'expedition de leur passeport, pour faire le grand tour d'Espagne, nonobstant les chaleurs excessiues de cette region; car de Lisbonne, ils vou-

Accueil qu'on leur fait à la Cour.

Leur dessein de faire le tour d'Espagne.

armées & en parcourant le Languedoc, & la Provence s'approcher des Alpes pour entrer en Italie, y estre tout l'Hyuer, & apres cela se retirer chez eux par l'Allemagne. Ils auoient avec eux vn Gentil homme de Bearn, nommé Monsieur..... qui estoit tout à fait sage, circonspect, & propre à conduire des personnes de cette qualité. Vne si belle occasion de voir l'Espagne en si bonne Compagnie, fit qu'vn Gentil-homme de Normandie, nommé Monsieur de..... fils d'vne sœur de Monsieur de..... se ioignit à eux pour vn Voyage si curieux, & si peu facile aux François, en ce temps de guerre entre les deux Nations. Monsieur le..... les recommanda à Monsieur..... & le supplia d'en prendre autant de soin que de Messieurs les..... qui de leur costé estoient tres aises de l'obliger en la personne de son neveu, aussi luy promirent-ils que par tout ils le rendroit participât des auantages qu'ils se procureroient pour eux. Il y fut d'abord incommodé d'vne fluxion sur la iouë, & comme il estoit tres-mal logé chez vn certain Barbier Brabançon, ie fis mon possible pour leur faire trouuer de meilleures chambres, ie fus auerty que chez vne Flamandé qui tient *camera locante*, ou chambre à louer, il y auroit bien-tost de la place; ie la disposay à l'accommoder le moins mal qu'elle pourroit. aussi tost qu'il fut guery, ie le menay chez Monsieur le Comte de *Fiesque*, pour qui il auoit vne lettre, & duquel il estoit vn peu allié. Il le receut fort bien.

Civilitéez reciproques.

L'Auteur
& les per-

No^are passeport ayant esté porté, nous nous mis

mes en estat de partir de *Madrid*. Il nous auoit esté donné en la mesme forme, que celuy que nous auions de l'*Archiduc*, qui estoit fort ample & illimité, pour le temps, & pour le nombre des personnes. Ayant donc fait nos adieux, & outres les bidets que nous auions amené de France nous estant pourueus de quelques Cheuaux d'Espagne que nous auions acheptés, nous prîmes vn garçõ que nous obligâmes à conduire vn Superbe Andalous, que Monsieur auoit achepté, trois cens Piastras. Ce Cheual estoit incommodé, parce qu'on l'auoit toujours tenu attaché dans vne autre Escurie éloignée des autres Cheuaux, mais enfin l'ayant accoustumé à souffrir compagnie, il n'est plus si farouche. Nous sortîmes de *Madrid* en cet équipage le 17. Iuin prenant le chemin d'Ar-
sonnes de sa compagnie se disposent à partir pour s'en retourner.

ragon. Nous fîmes six lieuës auant disner au trauers d'vn pays assez sec, & qui continuë de l'estre, iusqu'à la riuier de *los beñares*, où est située la ville d'*Alcala*, que les Latins nomment *Complutum*, elle est fameuse pour son Academie, qu'on dit auoir esté fondée sur le modelle de celle de Paris, aussi me dit-on qu'elle estoit diuisée de mesme en plusieurs Colleges, & que chacun est pourueu de quantité de Professeurs, qu'on nomme *Cathedraticos*. La Theologie & la Philosophie y fleurissent plus qu'en aucun autre Academie d'Espagne, dont la principale, & qui égale celle-cy, est *Salamanca*, au Royaume de Leon, où la Iurisprudence a le plus de vogue. Au reste la Ville est assez longue, mais fort peu large, elle a vne grande ruë qui la traucte d'vn
Leur départ.
Leur passage à Alcala & autres lieux de leur route.

bout à l'autre, où d'ordinaire les Escoliers prennent leur logis.

On m'a dit que le Cardinal Mazarin y fut enuoyé aux estudes par le Cardinal Colóna, lors qu'il étoit Legat en Espagne. La petite Riviere de *los Henares* qui passe auprès, fertilise toute cette cāpagne, & la rend plus agreable que n'est le reste des environs, qui n'ont ny arbre ny verdure faute d'eau; quittant icy le chemin de la poste, & prenant le plus court pour l'Arragon, nous fumes coucher à *Marcañialo*, qui n'en est qu'à quatre lieuës, ce n'est qu'un grand Village qui n'a rien de remarquable.

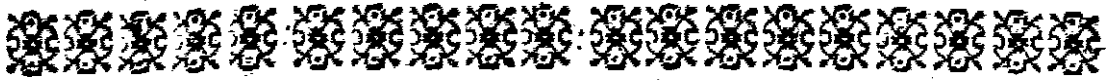
Le dixhuitiesme nous fumes disner à *Ita*, qui n'est qu'une espece de Bourg, situé au sommet d'une petite Montagne, couverte d'une autre plus grande. Le soir nous éloignant un peu du grand chemin, nous fumes coucher à *Cadaera*, qui est une petite ville assez iolie, située dans un fonds. On y voulut vendre à Monsieur..... un assez beau cheual, mais qui estoit encastelé, c'est à dire, qui avoit l'ongle du pied ferrée par le haut, ce qui vient de la façon de ferrer en Espagne, où il donne à leurs cheuaux des fers, souvent trop estroits, parce qu'ils ne les battent qu'à froid, à cause de la cherté du charbon, qui fait qu'ils n'ont gueres de forges: outre qu'ils les releuent par le talon, & leur font des pointes rabattuës par les costés, qui les deffendant des pierres, leur pressent le pied, & empêchent la fourchette de se dilater. On peut avec le temps les guerir de cette incommodité, en leur faisant bien ouvrir le talon, & en les ferrant à

*Maniere de
ferrer les
Cheuaux
en Espagne.*

l'Ita-

l'italienne, comme ils nomment, ou à la Françoisse selon nostre usage. l'en troquay vn à *Madrid* pour vne montre, qui estoit vn peu encastelé, & qu'ayant guery, ie vendis apres cinquante pistoles pour quatorze qu'il me pouuoit auoir cousté. Celuy qu'on voulut vendre à Monsieur..... l'estoit des deux pieds de deuant, & cette incommodité, & le prix qu'on en demandoit, l'empescherent d'en faire le marché.

Le dixneuuième nous partismes d'assez bon matin de ce lieu, & fusmes disner à *Seguença*, qui est vne assez jolie Ville, & logeasmes au fauxbourg, où nous fusmes regalez de meilleur vin qu'on n'en boit d'ordinaire en Castille, où il ressemble par tout à de l'eau de vie, tant il est ardent plûtoist que fort; car il ne porte du tout point l'eau, & dés que l'on y en melle, c'est vne tres desagreable boisson. Nous y estant donc rafraischis, car nous y eusmes vne chambre fort fraische, & beaucoup de neige, nous allasmes coucher à *Fuente Caliente*, c'est à dire faire penitence du peu de plaisir que nous auions eu à midy. Car si le nom de ce lieu veut dire fontaine chaude; ie puis dire que nous y trouuasmes en effet qu'il estoit bien nommé; tant nous y souffrismes de chaleur, & tant nous y fusmes mal accommodez de toutes choses. Aussi l'hoste estoit vne personne toute barbare, farouche, & digne du lieu qu'il habitoit, qui est assez sauage.



Passage de l'Autheur à Arcos. Il y est arresté avec sa compagnie par les Fermiers de la Doüanne. Copie de son passeport. Auanie des Doüanniers. Ils depeschent à Madrid pour la iustifier. L'Autheur y retourne en poste pour faire ses plaintes au Roy. Les postes d'Espagne bien montées, & peu couruës. Diuerses particularitez des Postes. Arrivée de l'Autheur à Madrid.

CHAPITRE XXXI.

*Passage de
l'Autheur à
Arcos.*



LE vingtième au trauers d'un assez mauuais pays, & de quantité de Montagnes fort chaudes, nous descendimes à *Arcos*, qui est le dernier lieu de la nouvelle Castille, & où par consequent il y a *Puerto*, c'est à dire Doüanne. C'estoit vn Dimanche, ou iour de Feste, & à nostre passage tout le monde estoit à la Messe. Nous trauerisimes le Bourg au petit pas, sans que iamais on nous demandast rien. Nous auions passé vne certaine porte, qui conduit hors le village au grand chemin, qui en cet endroit est borné par le ruisseau & par la montagne, & nous estions déjà à plus de cent pas de toutes les barrières, lors que nous vismes venir apres nous quelques hommes courants & criants. L'arrestay

*Il y est arre-
sté avec sa*

pour ſçauoir ce qu'ils vouloient, & m'ayant abordé, ils me dirent qu'il y auoit la *Puerto*, ou *Doüanne*. compagnie par les fermiers de la Doüanne. Je leur dis que nous n'estions pas Marchands, & que nous ne deuions rien, ayant bon passeport du Roy, & que si l'on auoit quelque chose à nous demander, on deuoit se tenir au passage, & auertir le monde qu'il y auoit *Puerto*, & que nous n'auions point avec nous de voiturin, ou *moço de mula*, pour en estre informez. Ils nous prierent que quelqu'un de nous retournast pour faire voir nostre passeport, ce qui fit que ie retournay sur nos pas pour le leur montrer, en quoy ie fis mal, car on m'a dit depuis que nous deuions passer outre, puis que nous estions hors des portes, & nous rendre dans l'Arragon, pour euiter la chicane, & l'impudence de ces harpies. Quand ie leur montray mon passeport, ils dirent qu'il falloit qu'ils tinssent conseil pour ſçauoir s'il estoit bon, & que ie fisse reuenir les autres. Quand ils furent reuenus, ils dirent que nous pouuions aller à la *Pofada*, & que *toda la nuestra ropa estava descaminada*. C'est à dire que tout nostre fait estoit confisqué: aussi tost ie iugeay qu'ils vouloient nous faire peur, & nous rançonner. Je leur dis qu'ils leussent nostre passeport, qui estoit en ces termes.

El Rey.

POR quanto por parte de..... y de..... Copie de son passeport.
 y..... gentiles hambres Olandeses se meha representado, se hallan en esta Corte, auiendo venidos à ella à nego-

cios que les importauan , supplicarme que porquo desfean boluerse , a su tierra , fuesse seruido de mandarles dar passapuerto , loqual he tenido assi por bien. Por tanto mando à todos mis virreyes , Capitanes generales , Governadores , Corregidores , Alcaldes , y demas juezes y iusticias de mis Reynos y Señorias de qualquier grado y calidad que sean , por donde los contrenidos , con quatro criados , ocho Cauallitos , y sus armas , y bagaxe hizieren su viaxe , no les pongan en el embaraço , estorbo ni impedimiento alguno , antes les den y hagan dar todo el fauor y ayuda que para hazerlo libremente huieren menester , que tal es mi voluntad dada en el buen Retiro à onze de Junio , de mil y seicientos y cinquenta y cinco años.

Io El Rey.

Geronimo de la Torre.

CE Passeport me sembloit assez clair pour faire que ces Maltotiers ne nous arrestassent pas. Cependant l'ardeur du gain qui leur auoit reussi en quantité d'autres occasions contre toute raison & iustice , les fit opiniastrer en celle cy , croyant que ce seroit de mesme. Je leur demanday ce qui les obligeoit à ne pas deferer au Passeport de Sa Majesté. & ils n'en pouuoient donner aucune bonne raison , tantost ils disoient qu'on ne l'auoit pas monstré à temps , & tantost qu'il n'estoit pas en papier marqué. Par où ie voyois bien qu'ils ne vouloient que nous amuser , & nous mener à vne composition de 50. ou 60. pistoles pour nous tirer de leurs mains. Comme ils virent que nous nous opiniastrions , & que ie demandois acte au Notaire , de ce que Fran-

*Avancés des
Douaniers.*

Alcázar Salazar Alcáde du lieu, n'auoit pas voulu nous laisser passer, & deferer au Passeport & au commandement de Sa Majesté, ils commencerent par complot à s'emporter, croyant par là nous intimider. L'Alcáde enuoya prendre nos valises, & les fit porter chez le Doüannier, où on les ouurit en faisant inuentaire de tout, mesme de l'or & de l'argent que nous auions tant dans nos valises que sur nous, apres ils dresserent vn procez verbal de tout ce qui estoit arriué, & nous examinerent pour y inserer nos responses. Ils tâcherent de le faire avec supercherie; mais ie fus si attentif à tout ce qu'ils escriuirent, que ie n'y laissay rien couler que ce que i'auois dit, protestant qu'autrement ie ne le signerois pas. Ils en vserent avec ces formalitez, pour voir s'ils ne nous ébranleroient point par ce pretexte de Justice, mais voyans que nous ne nous estonnions pas pour leur bruit & pour leurs écritures, il y eut vn Prestre qui estoit avec eux, & vn autre homme qui faisoit la charge d'Ecrivain, qui me dirent en particulier, qu'il falloit donner vne cinquantaine de pistoles, & qu'on nous laisseroit passer. Mais ie me moquay d'eux, & leur dis, que pour vne trentaine de patagons ie les leur donnerois comme pour leur vin, encore que leur insolence ne le meritoit point. Elle fut telle & de la part de l'Alcáde qui se nommoit Salazar, & qui portoit l'habit de *Canallero de Santiago*, mais qui estoit vn franc coquin, & de la part du Doüannier *Nicolas Lopes de Cordona* qui estoit vn Portugais, c'est à dire vn Iuif, dont il auoit fort la mine, lequel passa à vn impudence ouuerte,

& à vne rage de defesperé, voyant qu'ils ne pou-
uoient pas reüssir en leur dessein de nous rançon-
ner. S'aperceuant enfin, que nostre resolution alloit
à ce que ie pris la poste pour retourner à *Madrid*,
me plaindre de leur insolence, & en demander
iustice ils se preparerent à y enuoyer quelqu'un
qui porta au Receueur general des Doüiannes leur
iustification, & ainsi dépescherent vn homme à
pied. Tous le reste de la iournée se passa en cette
belle maniere de dispute contre ces faquins, qui en-
fin permirent que ie partisse sur les 8. heures du
soir, leurs hommes ayans pris le deuant, Monsieur
de écrit vne lettre au Comte de *Pigne-
randa*, par laquelle il luy representoit l'impudence
de cette canaille. Je montay à Cheual dans *Arcos*
mesme, où il y a vne poste, & l'on nous sala assez la
premiere, car pour deux Cheuaux on nous fit payer
trente reaux de platte, qui sont plus de cent sols de
nostre monnoye. Il n'y a pais au monde, où les Postes
soient mieux montées qu'en Espagne, & où l'on
coure moins, car hors ceux qui portent les lettres,
& quelques Couriers extraordinaires qu'on en-
uoye en Cour de diuers endroits, & sur tout de *S.
Sebastien*, & de *Catalogne*, on ne se sert gueres
de cette voye pour aller en quelque part que ce
soit, celle des Mules de louage estant la plus esti-
mée. Aussi faut il auoüer que c'est la plus commo-
de, & ie l'experimentay en cette rencontre; car
bien qu'ils ayent de fort bons Cheuaux, ils sont
si mal harnachez, qu'on est roüé par les miserables
selles qui sont dessus, fort estroites de siege, & hau-

*Ils depeschēt
à Madrid
pour la ius-
tifier.*

*L'Auteur y
reourne en
poste pour
faire ses
plaintes au
Roy.*

*Les postes
d'Espagne
bien mon-
tées & peu
courues.*

tes d'arçons, & par tout également dures. Tellement qu'on est sur vne espece de cheualet quand on est monté de la sorte. A la troisiéme poste les Cheuaux n'auoient pour tout harnois qu'une bastiere avec des estriers de bois attachés au bout d'une corde, dont on se seruoit en forme de chapelets. Ie fis difficulté de monter en cet équipage, mais le Maistre me dit, que cela ne m'étonnaist pas, qu'il n'auoit point de selles; mais que ie trouuerois que la barde ou bastiere estoit plus commode, & que i'estois bien different des autres Couriers qui preferoient cette sorte de harnois à tout autre. Ie me laissay fléchir; & au commencement de ma course ie me trouuay assez embarrassé, à cause que les estriers n'auoient aucun arrest, & que la bastiere me tenoit si large à cheual, qu'à peine pouuois-je ferrer les genoux, mais enfin m'y estant accommodé le mieux que ie pus, ie m'en trouuay moins incommodé, que de leurs selles, & commençay à demander vne bastiere à l'autre poste; où n'en ayant point trouué, il me fallut seruir d'une selle encore bien estroite, & qui me fit bien regretter la bastiere, sur laquelle i'auois tant fait difficulté de monter. Dés la troisiéme poste, on me prit pour Courier de Catalogne, qui portoit quelque bonne nouvelle au Roy, & i'ayday d'autant plus aisément à leur erreur, que ie vis qu'on m'y traitoit en Courier du Roy, & qu'on ne m'y demandoit que quatre reaux par cheual, qui font vne piece de trente sols de nostre monnoye. Il n'y a gueres de Maistre de poste, qui tienne plus de deux ou trois

*Divers post-
Singularitez
des Postes.*

cheuaux, n'estans pas obligé à dauantage. On luy donne de pension 3. ou 400. écus. Il y en a mesme qui en ont 500. & ce n'est que pour entretenir deux cheuaux & vn postillon.

Le Comte d'Ognate est General des postes, & il en tire vn grand profit. I'eus par tout d'excellens cheuaux, & qui alloient à pleine carriere; ce qu'il y a d'importun est, que les postillons arrestent souuent pour leur donner temps de respirer, qu'ils nomment *rezelar*, & que quand ils font changer de cheuaux, ils ne sont pas diligents à monter le monde, sur tout quand on courre la nuit, comme ie faisois. La poste tient vn autre chemin que celuy que nous auions fait en allant à *Arcos*. Elle passe en vne plaine fort fertile, qui est arrosée par la riuere de *los Heñares*. On fait souuent quatre, cinq, & six lieuës sur les mesmes cheuaux, parce qu'il n'y a pas de Maistres de postes iustement establis au bout de chaque deux lieuës, qui font vne poste en Espagne. I'arriuy à *Guadalaxara* sur les six ou sept heures du matin, assez las d'vn exercice que ie n'auois gueres accoustumé. Le Maistre de poste se trouua le plus honnestre homme que i'eusse encore rencontré en toute ma course. Aussi me fit-il grand plaisir en me donnant de fort bon vin, & d'excellent biscuits pour déjeusner. Ce qui me redonna vn peu de cœur, dont i'auois bon besoin, n'ayant rien mangé depuis *Arcos*, où encore ie n'auois fait que collation. Ce petit rafraichissement m'aida à fournir à la course de *Guadalaxara* à *Alcala*, qui est de cinq lieuës qui sont fort bonnes. Le Soleil commençant à se leuer, m'incommoda
beaucoup

beaucoup par sa chaleur, & plus encore à la dernière poste d'*Alcala* à *Madrid*, qui est de six lieues. Le Maître de la poste s'y montra plus rusé que les autres, car il me demanda mon bulletin pour montrer que j'estois Courier du Roy. Mais prenant bien où il tendoit, ie luy dis que ie n'y estois pas obligé, & qu'il me suffisoit de sçavoir pourquoy ie courois, & qu'allant en Cour, il n'auoit point à s'informer si j'en auois vn. Il s'opiniastra là dessus, & dit, qu'il ne me donneroit point de cheuaux que ie ne les payasse, comme personne qui ne couroit point pour les affaires du Roy, surquoy ie luy dis, que ie le payerois à l'ordinaire, & qu'à *Madrid*, s'il luy falloit plus, on le iugeroit au Bureau de la poste, où j'irois descendre. Il s'y accorda, & luy ayant payé vingt quatre reaux pour six lieues qu'il y a de là à *Madrid*, il me mit à cheual, & comme en y montant, ie luy dis que à *Torraca* y à *Guadalaxara* tenian bizarros Caballos, il me respondit, estos los son tambien: Et pour me le montrer, il commença à les pousser à toute bride, & les mena de cet air plus de deux lieues, & apres me demanda si ses cheuaux ne valoient pas les autres, & les luy ayant prisé, comme ils le meritoient sans doute pour plus d'*Alarde*, comme ils disent, & de parade, il continua à les pousser avec mesme vigueur, iusques à ce qu'approchant de *Madrid*, nous rencontra mes vn Courier qui allant d'où ie venois, monta mes cheuaux, & ie pris les siens, qui n'estoient pas si bons. Au Bureau de la poste où il faut mettre pied à terre, le Postillon de *Madrid*, à qui l'autre auoit remis ses interests, me

Arrivée de
l'Auteur à
Madrid.

demanda encore six reaux que ie deuois, comme n'estant pas Courier du Roy, & ie les luy donnay, parce qu'on me dit que c'estoit dans l'ordre, & qu'il estoit iuste.





Sollicitations de l'Autheur, pour auoir raison des Doüanniers d'Arcos. Effet de ses sollicitations. Prerogatiues de la charge de President de Castille. Maniere dont s'expedient les affaires au Conseil du Roy. Copie d'un passeport autentique, & d'une lettre de cachet de sa Majesté Catholique, au Vice-Roy d'Arragon. Dom Louys écrit à Dom Iuan d'Autriche, en faueur de l'Autheur, & de ceux de sa compagnie. Sa Lettre. L'Autheur va remercier Dom Louys, & prend congé de luy. Il rend les mesmes ciuilitéz au Comte de Pigneranda. Copie d'une Lettre de ce Comte. Il part de Madrid avec un Alguazil & un Escrivain. L'Alcalde d'Arcos refuse de se rendre prisonnier. Les autres Doüanniers rendent toutes les hardes saisies.

CHAPITRE XXXII.



PRES m'estre delassé au logis d'un nommé Philippe, qui auoit esté nostre hoste, pendant que nous auions esté à Madrid, & y auoir disné avec Monsieur de Mogeron, qui y estoit venu loger depuis nostre depart, ie fus contraint de laisser encore passer

la chaleur du midy, avant que ie pusse agir, & rien entreprendre pour auoir raison de ces insolens d'*Arcos*. On dort apres le repas en Espagne, aussi bien qu'en Italie, tellement qu'il me falut attendre iusques à 4. ou 5. heures apres midy, avant que ie pusse voir le Comte de *Pigneranda*, qui estoit celuy par lequel ie voulois commencer, & pour qui estoit la Lettre de Monsieur de Je le manquay ce iour là, parce qu'il estoit sorty de bonne heure, pour quelque Conseil où il deuoit se trouuer. Son Secrétaire ne se rencontra pas non plus au Logis. En attendant les neuf heures du soir, ie voulus aller prendre conseil sur mon affaire des sieurs Vangalle & Cocquel; mais comme i'estois en la *Calle mayor*, vn Flamand tres-honneste homme, qui a esté Capitaine sous le General Borry, dont il fait icy les affaires, & que ie connois par le nom de *Dom Pedro*, m'entreuit & m'aborda avec estonnement, de ce que i'estois à *Madrid*, lors qu'il m'en croyoit bien loin. Il entend fort bien cette Cour & toutes fortes d'affaires, & parle *çerrado Castellano*, c'est à dire tres bon Castillan. Je luy racontay l'accident qui nous estoit arriué, & ie fus bien aise d'auoir son conseil. Comme il est fort officieux, il me dressa vn *Memorial* pour estre présenté par le Comte de *Pigneranda* au Conseil du Roy, ne doutant point qu'il ne m'y fist trouuer bonne iustice; mais que ie ne deuois pas m'impacienter des longueurs qu'on y apporteroit, estant certain qu'aux moindres affaires on obserue autant de formalité, que s'il s'agissoit de quelque chose de grande importance. En suite

*Sollicitatiōs
de l'Auteur
pour auoir
raison des
Doüanniers
d'Arcos.*

il m'entretint de l'insolence des Douïanniers en general dans toute l'Espagne, & me dit qu'on leur en souffroit trop; & qu'elle passoit à l'excez, me racontant diuers mauuais traits qu'ils luy auoient ioué, lors qu'il faisoit Voyage. Surquoy il me fit remarquer, que l'indulgence qu'on auoit pour cette canaille, venoit de ce que le principal reuenu du Roy, estant en cette sorte de droits, on souffroit qu'ils volassent vn peu, afin qu'ils les fissent mieux valoir. En effet la taille réelle sur les fonds, ne produit presque rien en toute l'Espagne, à cause que la terre y est mal cultivée; & si l'on chargeoit les Laboureurs d'imposts, elle le feroit encore moins, & on tomberoit par là dans vne disette plus grande de toutes sortes de denrées. Il me dit de plus, que quand le Roy afferme ses Douïannes, il les engage si absolument qu'il ne peut rien faire passer, pas mesme pour sa personne, qui ne paye les droicts. Tellement que s'il exempté quelqu'vn, ceux qui les tiennent, le luy deduisent sur le prix de la ferme. Ce qui leur donne occasion de le tromper en beaucoup de façons; ajoutant que lors que le General Borry partit de *Madrid*, le Roy donna ordre qu'on le laissast passer librement; & sans qu'il payast aucun droit. Surquoy ces voleurs pour frauder sa Majesté firent vn inuentaire de tout ce qui deuoit, comme s'il l'eût porté parmy ses hardes, encore qu'il n'y eust rien; ce qu'ils supposoient pour diminuer d'autant la ferme; en se faisant passer en ligne de compte tout ce qu'ils auoient écrit à tort & à trauers. Ils se seruent de mille autres friponeries qui seroient trop longues.

à raconter, n'y ayant rien à l'épreuve de l'auidité des Fermiers qui regardent les hardes, sur lesquelles ils ont quelques droits à leuer, comme leur domaine, & n'en respirent que la confiscation. S'ils ne la peuvent faire ordonner de plein droit, ils vsent souuent de suppositions & de fourberies pour en venir plus aisément à bout. Comme ils sont aux droits des Princes sous lesquels ils viuent, ils exercent leur rapine avec souuefaineté, de sorte qu'on leur entend dire à tout moment qu'ils sont les hommes du Roy, & vn miserable garde-barriere, visiteur de Douïanne, ou autre rejeton de maltote, aura bien souuent l'impudence de menacer vn honnestehomme de le battre, ou de briser sa valise, s'il ne luy en donne pas assez tost la clef pour l'ouuir. En France on éprouue aussi les effets de la soif enragée de ces insectes, qui abusent tres-souuent du pouuoir qui leur est confié, i'en puis parler comme sçauant, ma memoire etant encore recente de la peine qu'ils prirent à Dieppe, d'enuoyer iusques dans le Vaisseau duquel i'estois débarqué, vne cohorte de Gardes prendre ma valise pour la visiter, comme ils firent, iusques à tout ce qu'il y auoit de plus vsé, & me taxer à deux écus pour vn morceau de drap d'Angleterre qui me restoit d'vn habit que ie m'estois fait faire à Londres, où i'auois esté traité beaucoup plus doucement. Enfin si leur enuie déreglée de piller, n'est arrestée par les Princes ou par leurs Ministres, lors qu'on leur donne les fermes, on peut dire que les passans sont exposez à d'estranges auanies, que c'est là le plus grand fleau des Voyageurs,

& que ce brigandage est d'autant plus à redouter qu'il est presque toujours impuny. En Espagne ils sont la plus part Portuguais, c'est à dire Juifs. Aussi quand ils ont bien volé, & qu'ils se sont bien gorgés d'or & d'argent, on tasche de les prendre au trebuchet de l'Inquisition, en découurant qu'ils ne se disent de cette Nation que pour estre soufferts, bien qu'effectiuement ils soient de celle de ces blasphemateurs du Nom de IESVS-CHRIST. Alors on leur fait rendre gorge, & on les fait perir à petit feu, afin qu'ils payent tous les torts, & toutes les injures qu'ils ont faites au Roy, & à ses Sujets. M'estant rendu sur les 9. heures du soir au logis du Comte de *Pigneranda*, ie trouuay qu'il n'estoit pas encore reuenu; mais *Dom Martin* son Secrétaire y estant, ie le vis, l'instruisis de mon affaire, le priay d'en parler à son Maistre, & de luy donner la lettre que luy en écriuoit M. de & le *Memorial* que j'en auois fait dresser. Il promit de faire l'vn & l'autre, & me dit, qu'il ne croyoit pas que ie pusse voir son Maistre que le lendemain entre sept & huit heures du matin. Je ne manquay point de m'y rendre enuiron ce temps là; & trouuay ce bon Seigneur, tout à fait affligé de ce qui nous estoit arriué, & apres m'auoir offert vn Carrosse, de l'argent & tout ce qui dependoit de luy, il me dit que j'eusse vn peu de patience, & qu'il auoit bien du regret que Monsieur & fussent en vn si mauuais lieu, & que l'insolence de ces coquins qu'il nommoit *Picaros*, les y eut arresté, mais qu'on les puniroit si exemplairement que nous en au-

rions de la satisfaction. Aussi-tost il commanda à *Dom Martin* d'aller chez *Ger. de la Torre*, le prier de sa part qu'il rapportast le premier de tous mon *Memorial*, qu'il luy enuoyoit. Apres l'auoir supplié de me faire expedier le plûtost qu'il se pourroit, ie ne voulus point perdre le temps; & prenant *Dom Martin* dans vn carrosse de louage que i'auois, ie le menay chez *Geronimo de la Torre*, où ie voulois aussi aller porter mes plaintes. Il en fut fort surpris, & dit incontinent, *es menester echar estos picaros à la galera*, c'est à dire, qu'il falloit enuoyer ces coquins aux galeres; il prit le *Memorial*, & promit que ce seroit la premiere affaire qu'il proposeroit au Conseil, qu'on y pouruoyroit de la bonne sorte, & que i'en fusse asseuré. L'ayant laissé en si bonne disposition, ie m'en allay aussi-tost *al Buen Retiro*, pour parler à *Dom Louys*; mais il estoit si occupé, que ie ne pûs voir que *Dom Christobal* son Secretaire, qui luy fit sur le champ sçauoir, ce qui nous estoit arriué. Il me vint rendre réponse de la part de son Maistre, & m'asseura qu'il en auoit vn tres sensible déplaisir, mais qu'il s'en alloit au Conseil, où il en parleroit luy mesme. Ayant ainsi assez bien estably la iustice de ma cause, ie retournay à mon logis me reposer; car i'estois encore si fatigué de ma course, qu'à peine pouuois-je me soustenir, tant les hanches & les cuisses me faisoient mal. Selon la coustume du pais, ne pouuant voir personne que sur le soir, ie fus visiter l'apresdînée quelques vns de mes amis, & entr'autres le Comte de Fiesque, & Monsieur de Mazerolles, qui connoissans tous deux la

lenteur

lenteur de cette Cour, me disoient que i'en auois pour quelques semaines, auant que ie fusse expédié. Cela m'affligea beaucoup, considerant que i'auois laissé Messieurs de..... de..... &..... dans vn tres-miserable lieu, ne doutant point qu'ils ne s'y ennuyassent estrangement, bien qu'ils fussent tous trois de bonne humeur, & capables de se diuertir. Ils pouuoient aller à la promenade, les harpies ne prenant garde qu'à ce qu'on n'enleuaft rien des hardes, & laissant les personnes en toute liberté, mais Monsieur de Mazerolles me dit, que son fils passant en France avec vn tres-bon passeport, ne laissa pas d'estre arresté sur les Frontieres d'Arragon, & d'estre prisonnier dans vn Chasteau, dont il ne sortit qu'apres qu'il luy eust enuoyé vn homme exprés, & qu'il eust sollicité assez long-temps, qu'on le fist relascher, & qu'on punist celuy qui l'auoit arresté. Cela fit que sur le soir estant allé chez le Comte de *Pigneranda*, pour scauoir ce qu'on auoit resolu sur mon affaire, i'insistay sur ce qu'on assurast nos personnes, afin qu'on ne nous en fist pas autant en Arragon. I'y appris qu'aussi tost le Roy auoit ordonné qu'on feroit expedier vne Commission par le Conseil de Castille, pour vn Alguasil de la Cour, & vn Escriuain qui s'en viendroient avec moy à *Arcos*, pour amener prisonnier *Francisco Salazar*, & le remettre dans les prisons publiques, afin qu'il fust pourueu au chastiment qui luy estoit deu, pour la rebellion qu'il auoit commise, n'ayant pas voulu obeyr à ses ordres: Que l'on me donneroit vn passeport plus ample, & accompagné d'vne

Effet de ses sollicitations.

claufe comminatoire , pour tous ceux qui nous donneroient le moindre empeschement en nostre Voyage , & qu'afin qu'en Arragon il ne nous pût arriuer aucune insulte ; on nous pouruoit d'un passeport expedie par le Conseil , & sous le sceau de ce Royaume là ; leuant ainsi d'eux-mesmes l'empeschement dont on m'auoit auerty , & pour lequel i'estois resolu de faire quelques instances. Dés que ie sceus ce qu'on auoit ordonné sur mon affaire , pour ne perdre point de temps , & seconder les diligences dont ils auoient vsé , & qui surprit ceux qui connoissoient la maniere d'expedier en cette Cour. Ie fus chez le President de Castille pour presser la Commission pour l'Alguazil , & l'Escruiain. Ie trouuay qu'il les auoit mandez , & que leur Commission estoit dressée. Il n'y a point d'Officier de Iustice en toute l'Espagne qui soit plus considerable que celuy-cy , bien qu'il n'ait aucun degré de *Grandat* , il peut se couvrir en presence du Roy , & il y en a mesme qui m'ont dit qu'il s'y pouoit asseoir. Cependant cette Charge est le plus souuent donnée à des Docteurs , ou à des simples Legistes , dont la naissance n'est pas des plus illustres. Outre les honneurs & prerogatiues qu'elle traîne apres soy , elle a cecy de particulier , que celuy qui la possede agit en Souuerain , en ce qu'il ne rend visite à personne.

*Prerogatiue
de la charge
de president
de Castille.*

Me voyant ainsi expedie pour ce qui estoit de la Iustice, i'allay aussi tost solliciter, ce qui estoit de la faueur qu'on me vouloit faire; l'appris chez *D. Louys* que pour mon passeport, il falloit m'adresser à *Fer-*

nando de Conteras Secretaire del despacho uniuersal : Il suit tousiours la Cour, & il estoit lors au *buen Retiro*, où ie le trouuay dans son Bureau : C'est vn homme de grande taille qui a la veuë extrémement courte, ce qui fait qu'il paroist (comme tous ceux qui ont ce défaut) d'vn abord vn peu orgueilleux & rude. Il estoit occupé à signer & écrire, & me dit que, *de la consulta, auia subido al Rey, el mio negocio*, qu'apres dîner ie pourrois retourner, & que ie trouuerois le tout prest. Ie ne scauois ce qu'il vouloit dire par son *subir de la consulta al Rey*; Mais m'estant enquis, ie compris que toutes les affaires se resoluent au Conseil, & qu'apres on en enuoye la resolution au Roy, qui souuent ne s'y trouue pas, & on nomme cela *subir al Rey*, estre portée au Roy : de mesme que quand elle en reuient, ils disent, que *la consulta ha baxado*; que la consulte est descenduë. L'apresdinnée ie trouuay doncques, que *auia baxado la consulta*, & que mon passeport auoit esté signé par la Majesté, & parce que ceux qui ont veu de cette sorte d'expéditions, m'assurerent qu'il estoit le plus authentique & le plus ample qu'on puisse obtenir. Ie le transcri-ray icy : il estoit en papier marqué, parce qu'il étoit expédié par le Conseil; estant au reste vne raillerie, la difficulté qu'on nous fit à *Arcos*, sur le premier de ce qu'il n'estoit pas en papier marqué, puis qu'on me dit icy que ceux qui viennent immédiatement de la Majesté, comme faisoit celuy-là, ne se donnent iamais qu'en papier marqué, & qu'ils sont d'vne faueur particuliere, passant comme des lettres de cachet, celuy-cy doncques qu'on trouua si magnifique, estoit en ces termes.

*Maniere
dont s'expe-
dient les af-
faires au
Conseil du
Roy.*

El Rey.

Copie d'un
passéport au-
rentique du
Roy.

MY Capitan General de la Prouincia de Guipuscoa: Alcalde de la ciudad de Fuentarauia, y mis corregidores de la decha Prouincia, Señoria de Biscaya y quatro villas de la costa de la mar, Alcalde ordinario y deputado general de vitoria y qualesquieres mis juezes, y iusticias de todas las Ciudades, villas y Lugares que ay en estos mis Reynos y señorias de Castilla, y en los de Arragon, Valencia y Navarra, Alcaldes de sucas, y cosas vedadas, desneros, aduaneros, Portaqueros, guardas, y otras personas, que estan en la guarda de los puertos de mar, y passos de tierra de las partes referidas, y a cadauno y qualquier de vos, à quien esta mi cedula fuere mostrada y lo en ella contenido toca en qualquier manera. Sabed que auiendo venido en esta corte y el Señor Gentiles hombres olandeses. y dades cedula mia despachada por el mi consejo de estado, para que los dexassen passar libremente con 4. criados 8. caualllos, y sus armas y vagues por los puertos que quisiesen de mar y de tierra, de estos mis Reynos, para voluer à su pays he entendido les han hecho molestia y detenido los aduaneros del puerto de Arcós; siendo mi entencion y voluntad se les hiziesse todo agasajo y buen tratamiento y assi os mando, que luego que esto mi cedula os sea mostrada, los dexeis y consenteis passar con sus criados, ropa, dinero, armas caualllos, cosas de olor y lo de mas que llebassen por qualquiere deessos puertos; libremente, sin consentir, ny dar lugar, à que se abren ni escudriñen las caxas, y vales en que fueren, ni pedirles derechos, ni otra cosa alguna, haziendoles todo buen tratamiento y agasajo con aperciuimiento que los que no

lo hizieren assi, seran castigados con todo rigor; y en caso que se les ayan lleuado algunos derechos y dexado prendas por ellos se les bolnian y restituyan sin dilacion ninguna pues assi conviene à mi seruicio y à la satisfacion que se les deue dar del embaraço que en esto se les ha causado; todo ello no embargante qualquier proibicion o vedamiento que aya en contrario; que para en quanto a esso tocca y por esta vez dispenso quedando en su fuerça, y vigor esta mi cedula para en lo de mas adelante valga, aunque no vaya Señalada de los de mi consejo de hazienda y contaduria mayor de la fecha, en Madriid a 24. de Iunio de mil y seicientos cinquenta y cinco años.

To el Rey.

Por mandado del Rey nuestro Señor.

Antonio Carnero.

CE passeport estant en papier marqué n'auoit point d'autre sceau; que la marque ordinaire qui est au haut de chaque feuille, & celle sur lequel il est couché aux armes du Roy, avec ces paroles à costé *para despachos de officio, & plus bas sello quarto, año de mil y seicientos y cinquenta cinco*, en me le donnant, on me dit qu'il me faudroit vn peu attendre pour la depesche d'Arragon, & on m'en apprit le sujet qui estoit que le Roy ayant commandé au Conseil de ce Royaume là, de m'expedier vn passeport sous leur sceau, ce Conseil s'en estoit excusé sur ce que ce n'estoit pas la coustume; mais que s'il plaisoit à sa Majesté, vne Lettre de cachet au Vice-

roy que leur Protonotaire soufcriroit, feroit le mefme effet. On apporta la refponfe de ce Conseil au Roy comme il auoit lau  les mains pour fe mettre   table, ce grand Prince eut la bonté de figner fur le champ la Lettre de cachet, afin que ie pufle m'en retourner avec plus de diligence, ie ne pus portant l'auoir que le lendemain apres la tenu  du Conseil d'Arragon. Dom Chriftobal qui en auoit la copie, me fit la faueur de me la donner, elle eftoit au Duc de Monteleon, & en ces termes.

*Copie d'une
Lettre de ca-
chet de fa
Majesté Ca-
tholique au
Viceroy
d'Arragon.*

ILLVSTRISSIME Duque de Monteleon primo mi lugarte y Capitan general, Francisco y Cornelio Gentiles-hombres Olandeses passan   Francia por esse Reyno, con 4. criados, 8. caualllos en que van unos y otros sus armas Vagajes, y lleban dinero para su gasto y algunas cosas de olor, y porque holgare mucho, que en esto y en qualesquier otras cosas que lleuaren se les d  el passo libremente, y en caso que deuan derechos sea con la ma or commodidad que se pudiere, os encargo que llamis al arrendador general y se los signifiqueis de mi parte, facilitando la materia quanto sea possible paraque se deuieren derechos sea los meno que uiere lugar, enque quedare seruido, y tambien aduertireys   los Ministros que conuenga, por donde passaren que les assistan en quanto se les offreciere porque de no hazerlo me dare por desseruido, y mandare castigarles, dado en el buen Retiro   25. de Iunio 1665.

Io el Rey.

D. Mig. de Lanusa, Protonotario.

L falut qu'on me munist de cette Lettre, parce que les passages d'Arragon sont encore plus facheux que ceux de Castille, à cause que la moitié des droits qu'on y leue appartient au Royaume, & c'est vn pays où le peuple est tres-insolent: & surtout ceux qui seruent à deux Maistres, au Roy & au Royaume, & qui se preualent de la liberté de l'vn, si le pouuoir de l'autre les lie. Aussi tost que nous vismes *Dom Loüis*, il eut la bonté de nous offrir des Lettres de sa part, à ceux qui y commandent, afin que par là il preuint les déplaisirs que nous y pourrions receuoir; il nous en donna vne pour le mesme Viceroy, mais dont ie n'ay pas la copie, il est vray qu'elle estoit au mesme sens que celle qu'il nous donna pour *Dom Iuan d'Autriche* qui commande en Catalogne, sur ce que nous desirions voir Barcelonne, & cette Prouince qui est si disputée par les deux Couronnes. Elle estoit en ces termes.

Dom Loüis
écrivit à *D.*
Iuan d'Autriche, en
faveur de
l'Auteur
& de ceux
de sa com-
pagnie.

Serenissimo Señor.

FRANCISCO y Cornelio de..... y el Señor de..... Gentiles-hombres Olandeses, despues de auer visto esta corte, bneluen à su patria, y desseando yo que hallen buena acogida y passaje en todos los dominios de su *Majestad* no he podido excusar el supplicar à *V. A.* como hago se sirua de honrarlos, y mandarles dar toda assistencia y fauor en todo lo que se pudiere ofrecer, assi mientras se detuuieren alli, como para continuar su viaje, que para mi serà de muy particular estimacion guarde Dios la *Serenissima*

persona de V. A. con las felicidades que desseo. *Majestad*
à 14. Junio 1655.

Dom Louis Mendez de Haro.

*L' Auteurs
va remercier
Dom Louys,
& prend
congé de luy.*

AYANT receu la Lettre de cachet, signée par le Protonotaire du Conseil d'Arragon, pour partir le iour mesme, qui estoit le 25. du mois, il ne me restoit qu'à remercier ceux à qui ie m'estois adressé pour auoir raison de ces insolens d'*Arcos*. Ie fus aussi tost chez *Dom Louis*, où tous les Espagnols & les Estrangers que i'y trouuay, furent surpris d'apprendre que i'auois esté expedié en cinq iours, sur vne affaire pour laquelle ils m'auoient donné trois semaines ou vn mois à exercer ma patience. *Dom Christobal* me confirma de nouveau que son Maistre auoit esté extrêmement en colere, de ce que ces coquins d'*Arcos* en auoient vsé de la sorte, & qu'il luy auoit donné ordre que ie ne partisse point, sans qu'il me parlast, surquoy il entra dans la chambre des Audiences, & vn moment apres me vint querir: Ie remerciay le mieux qu'il me fut possible cet obligeant Fauory, de toutes les bontez qu'il auoit eu pour nous, il ajouta celle de me faire offre de tout ce qui estoit en son pouuoir, en me priant d'assurer Monsieur de..... que sa Majesté & luy, estoient fort faschez de l'insolence de ceux d'*Arcos*, & qu'on les feroit si bien chastier, qu'il auoit sujet d'en estre satisfait. Ie respondis à la ciuilité de ce premier Ministre d'un si grand Roy avec toutes sortes de respects, & m'estant retiré de mesme

ie m'en allay au logis du Comte de *Pigneranda*, où ne l'ayant pas trouué, & apprenant de son Secretaire, que ie ne le pourois voir que sur les neuf ou dix heures de nuit, ie fus obligé de remettre mon départ au lendemain. Comme il est l'un des plus occupez de cette Cour, il donne cette heure à l'expédition des affaires du Conseil des Indes dont il est President. Quand i'y allay il estoit en sa chambre à signer diuerses expéditions, & bien qu'il fust à demy deshabillé, ayant quitté la roupille, il me fit entrer, me confirma tout ce que m'auoit dit *Dom Loüis*, & apres m'auoir fait offre de cheuaux, d'argent, & de tout ce dont ie pourrois auoir affaire, il me pria de m'asseoir pendant qu'il écriroit vne Lettre à Monsieur de..... Ayant beaucoup de monde à expedier, il se mit à signer quelques papiers qu'on luy presentoit, & dit à son Secretaire au sens qu'il vouloit qu'on luy écriuist. Cependant il laissa vn de ses parens auprès de moy pour m'entretenir, & vn moment apres, il me donna luy mesme sa Lettre, & comme ie le remerciois & prenois congé de luy, il m'embrassa deux fois, & me dit que ie luy ferois tort, si me pouuant seruir en quelque chose de plus, ie ne l'employois pas. Je vous auouë que la façon d'agir de cét homme me surprit, & qu'elle est plus souple que ne le porte le naturel de la Nation, qui sans doute se feroit autant aimer qu'elle l'est peu, de la plûpart des Estrangers, si elle auoit beaucoup de *Dom Loüis de Haro* & de Comtes de *Pigneranda*. La Lettre qu'il écriuoit à Monsieur de..... estoit en ces termes.

*Il vend les
mesmes ciui-
litez au
Comte de
Pigneranda.*

Illustrissimo Señor.

Copie d'une
Lettre de
Pigneranda.

RECIVI la carta que vuestra Señoria me escribio, sentiendo mucho la descomodidad, que les han hecho padecer y que essos picaros ayan usado tan mal con unas personas de tanta condicion y obligaciones; mas espero que ellos experimentaràn el deservicio que han hecho en ello à su Magestad con las demostraciones que merece su poca atencion, y si de mi parte pudiere contribuir en algo à la satisfacion y servicio de vuestra Señoria; lo harè en toda voluntad guarde Dios à vuestra Señoria como desseo, Madrid à 25. de Junio 1655.

Il auoit ajousté ces mots de sa main auant de la signer.

He sentido infinito el disgusto y incomodidad de vuestra Señoria pero el que se le hà ocasionado lo pagara.

Conde de Pigneranda.

El parte de
Madrid
auec un Al-
guazil &
un Escri-
uain.

COMME l'Alguazil & l'Escriuain que ie deuois mener auec moy, ne vouloient pas marcher de nuit ny aller en poste, il me falut attendre au lendemain 26. de Iuin à me remettre en chemin, & me resoudre à retourner en mule, qui est la monture ordinaire de ce pays. Je puis dire par experience que de la façon qu'on s'en sert elle est incommode; car outre que pour aller viste, ils vont toujourns le trot, on ne scauroit dire combien la mauuaise bouche de ces bestes lasse & pese à la main, & quel tourment c'est en vne descente de souffrir

leur peu de iambe & leur paresse. Enfin m'estant si bien monté avec vne si venerable compagnie, ie n'espargnay rien de ce qui pouuoit me rendre bien-tost à *Arcos*. Nous y arriuasmes le 29. Iuin, & ie trouuay Messieurs de..... & de..... déjà auertis du succez de mon Voyage: car ils venoient de recevoir vne Lettre que ie leur écriuois de *Madrid*, qui ne me deuança de gueres. Ie menay d'abord l'Alguazil & l'Escriuain executer leur commission. L'Alcalde, se trouua fort estonné, & se preualant de ce qu'il estoit Cheualier de S. Iacques, il refusa d'obeir, parce qu'il n'y auoit point de mandement du Conseil des Ordres. L'Alguazil, qui n'estoit pas vn Alguazil commun, mais vn du premier Ordre de la barre, estant Alguazil de *Corte*, luy fit diuerses sommations de le suiure prisonnier à *Madrid*, mais il n'y voulut iamais consentir, dont il prit acte, nous disant qu'il ne le pouuoit contraindre, parce que cette place estant au Duc de *Medina celi*, il n'y auoit point de *Corregidor* par dessus luy qui luy pût donner main forte; mais qu'il se ruinoit, & qu'il ne doutoit point qu'on ne le renuoyast avec vn Alcalde de *Corte* & d'autres Alguazils, pour le mener pieds & mains liez en prison à *Madrid*. Nous auons appris depuis, qu'afin d'éuiter sa perte assurée, car la Iustice ne pardonne point en Espagne, il estoit allé à *Madrid* pour s'excuser & obtenir son pardon, mais qu'il y a esté pris & puny comme il le meritoit, pour sa rebellion & ses actes de voleur public. Les autres Officiers de la Doüanne voyant l'insolence de leur Protecteur sur le point d'estre

L'Alcalde
d'*Arcos* re-
fuse de se
rendre pri-
sonnier.

*Les autres
Doibanniers
vendent tou-
tes les hardes
saisies.*

rudement punie, estoient aussi souples & civils qu'ils auoient esté arrogans & insupportables. Ils nous rendirent toutes nos hardes sans rien pretendre, & ceux qui auparauant vouloient nostre dépoüille, & qui nous auoient tant menacé de payer tous les frais & toutes les Escritures qu'ils faisoient, ne souhaittoient rien tant que de nous voir éloignez avec la proye, que nous auions garentie de tomber en leurs filets. Nous auions aussi tant d'impatience de n'estre plus parmy ces canailles, que nous nous contentasmes afin de pouoir partir promptement de les recommander à cette autre sorte de harpies, qui ne laschent gueres ce qu'une fois elles serrent, & de leur donner tous les frais & dommages que nous pouions pretendre afin de les animer encore dauantage à nostre vengeance.





L'Autheur & ceux de sa compagnie partent d'Arcos. Erizza, Texa, & Catalaud, Villes d'Arragon. Lorenzo Gracian Infanzon, Autheur moderne. Sa maniere d'écrire. Lastañosa aussi Autheur moderne. Son cabinet. L'Autheur arrive à Sarragoce. Description de cette Ville. Le Duc de Monteleon Viceroy d'Arragon. Raisons pour lesquelles les Espagnols luy ont donné cét Employ.

CHAPITRE XXXIII.



D'S que nous nous vismes hors de l'embaras que nous auoient causé les Doüanniers, nostre principal soin fut de monter à cheual pour marcher vers l'Arragon. Cette Prouince a d'assez beaux endroits, & en sortant des montagnes, au milieu desquelles *Arcos* est enfermé; nous trouuâmes des valées assez agreables, & sur le soir du 29. Iuin nous entraâmes à *Erizza* premiere ville du Royaume de ce costé là. elle est petite mais assez forte pour le pays. Le lendemain nous allâmes dîner à *Texa*, qui n'a rien de remarquable, & coucher à *Catalaud* qui est vne des principales villes de tout le Royaume; aussi est elle située au bout d'une

L'Autheur & ceux de sa compagnie partent d'Arcos.

Entrent dans l'Arragon. Erizza.

Texa.

Catalaud.

Lorenzo
Gracian In-
fançon, Au-
teur moder-
ne.

La maniere
d'écrire.

vallée fort fertile ; ie n'y ay rien veu de considerable si on ne cōpte pour quelque chose que i'y ay appris, que c'étoit le lieu de la naissance & de la demeure de *Lorenzo Gracian Infanzon*. C'est vn Escriuain de ce temps, fort renommé parmy les Espagnols. Il a mis au iour diuers petits Traitez de Politique & de Morale, & entre ses Ouurages il y en a vn qu'il intitule le *Criticon*, dont il n'y a que deux parties imprimées, où suiuant les âges des hommes, il fait vne espece de Satyre de tout le monde assez ingenieuse à l'imitation de Barclay en son *Emphormion*. En cette piece son stile est bien different de celuy de ses petits Traitez, où il est si concis, si rompu & si estrange-ment coupé, qu'il semble qu'il ait pris l'obscurité à tasche : aussi le Lecteur a besoin d'en deuiner le sens, & souuent quand il l'a compris, il trouue qu'il s'est estudié à faire vne Enigme d'vne chose fort commune. Seneque & Tacite n'ont rien entendu en cette façon d'écrire au prix de luy, & si l'on dit du premier que son stile est du sable sans chaux, & que celuy du second est si mysterieux, qu'il contient plus qu'il n'exprime, on peut assurer que celuy de *Gracian* a si peu de liaison en ses periodes, & tant de restriction en ses paroles, que la pensée y est comme vn diamant mal taillé & mal enchassé, dont le feu & le brillant ne paroist qu'à demy, & fait tort de plus de la moitié du prix à vn si bel Ouurage.

Lastañosa,
Auteur
moderne.

Ily a vn autre Scauant en ce mesme Royaume, qui affecte comme luy d'encherir sur l'ancien Laco- nisme, il se nomme *Dom Vincencio Iuan de Lastañosa*, c'est par son moyen que la plûpart des Ouurages de

Gracian font imprimez ; aussi y a-il grande amitié entr'eux, & l'on voit vn Liure publié par *Lastañosa* qui n'est qu'un recueil des Sentences & Aphorismes politiques & moraux, qui se trouuent dans les Ouvrages de *Gracian*. Ce *Lastañosa* passe pour vn de plus curieux de toute l'Espagne. Il se tient à *Huesca* seconde ville de l'Arragon, où l'on dit qu'il a dressé vn Cabinet, qui est vn agreable theatre de l'antiquité Grecque & Romaine, on y voit quantité de Statuës de pierres anciennes, de vases, d'urnes, de lames, de camayeux, & vn ramas de monnoyes du vieux temps, de medailles & d'anneaux. Aussi s'est-il si fort estudié sur toutes ces antiquailles, qu'il en a tiré vn Liure des anciennes monnoyes d'Espagne, qui passe pour exquis sur ce sujet, & rare en les remarques.

Le premier Iuillet ayant dîné à *Ofranco*, nous fumes coucher à *Alumna* qui est vn bourg tres-bien situé dans vne agreable plaine, & dont les auenuës sont belles de quelque costé qu'on le regarde, nous n'auions de là à *Saragosse* que neuf lieuës, & nostre dessein estoit d'aller le lendemain dîner à *la Muela*, & d'y arriuer auant la grande chaleur, mais par malheur nous manquasmes le chemin, & nous nous trouuasmes sur vne grande bruyere qui n'a ny eau, ny arbre, ny maison, & qui s'estend iusques à *Saragosse*, sans qu'on ait moyen de s'y rafraischir ny de se soustraire aux rayons du Soleil cinq ou six lieuës durant. Ce iour là ne fut pas extrêmement chaud, ce qui nous sauua d'une grande souffrance; ce n'est pas qu'il n'y eult quelqu'un de la compagnie

qui se chagrinaſt avec excez d'auoir à faire cette longue traite ſans debrider, & qui ſ'en plaignit autant que ſ'il eut eu à trauerſer les ſables de la Libye, mais où il n'y a point de remede on a beau ſ'inquieter; il faut prendre patience, & auant qu'elle fuſt à bout nous trouuaſmes à vne demie lieuë de *Saragoſſe* vn ruiſſeau où chacun mit pied à terre pour ſe rafraichir, & comme à la bonne faim rien n'eſt trop dur, la grande ſoiſ qu'on auoit, fit que cette eau qui n'eſt pas la meilleure du monde, fut beuë avec delices: Nous arriuaſmes enfin à *Saragoſſe* qui eſt la Capitale de l'Arragon, ſituée en vne plaine d'aſſez grande eſtenduë, elle eſt ſeparée en deux par l'Ebre, mais la plus grande partie eſt du coſté que nous l'abordions.

L'Autheur
arrine à Sa-
ragoſſe.

Description
de cette vil-
le.

Auant que d'arriuer à la porte, on trouue vn vieil Chasteau ceint de quelques méchans foſſez qu'on nomme *Alta feria*, on nous dit que c'auoit eſté le Palais des anciens Roys, & qu'à preſent c'eſtoit celuy de l'Inquiſition. A l'entrée de la Ville nous rencontraſmes quelques gardes du Douñannier, qui voyant que nous ne portions rien ne nous arreſterent pas long-temps, ſur tout quand ils ſceurent que les valets venoient apres nous, & qu'ils auoient les hardes. Nous leur diſmes qu'ils les auertiffent que nous allions à la place de la *Virgen del Pilar*, & qu'ils apprendroient noſtre logis chez Remondon. C'eſtoit l'vn des Marchands pour qui nous auions des lettres de credit, où nous fuſmes mettre pied à terre, nous le trouuaſmes à table, & il nous fit boire frais & d'aſſez bon vin, qui nous rendit vn peu de la vigeur
que

que la longue traite & la grande chaleur nous auoient ostée. Apres ce rafraischissement, il nous mena à la meilleure *Posade* de la Ville, où nous eufmes vne fort belle chambre & assez fraische, & pour empescher qu'à la Douianne on n'arrestast nos valises ou elles deuoient de necessité estre portées, ie fus parler à l'*Arrendador* general, & luy montray nos passeports; cela l'obligea d'en vser ciuilement, & dés que l'on les amena à son Bureau, il nous les renuoya. Nous demeurasmes tout ce iour là à nous delasser du surcroist de fatigue que nous auions eu, pour auoir manqué la disnée à la *Muela*. Quelques-uns de nous se mirent au liét pour reprendre leurs esprits, les autres se contenterent de se dépoüiller, & de changer de linge pour se rafraischir. Le sieur de qui arriua le dernier, estoit le plus alteré de tous, bien qu'il n'en fust pas le plus abatu; aussi demeura-t'il debout, mais il but au commencement tant d'eau & apres tant de vin pour en corriger la crudité, qu'enfin il s'en trouua incommodé. Il est vray qu'oultre qu'il trauailla tout à coup à esteindre sa soif, il se tint long-temps deboutonné, & presque tout nud dans le logis, mesmes comme nous estions sur le bord de l'Ebre qui passoit derriere l'Hostellerie, où nous estions, & que de ce beau quay nous humions vn petit vent frais qui souffloit le long de cette riuere, il nous y vint trouver sans pourpoint & en pantoufles. Le lendemain il fut saisi d'vne fieure qui luy dura cinq ou six iours, ce qui fit que nous en sejournasmes dix en cette Ville. Le lendemain de nostre arriuée nous

*Le Duc de
Monteleon
Viceroy
d'Arragon.
Raisons pour
lesquelles les
Espagnols
luy ont don-
né cét em-
ploy.*

fusmes voir le Duc de *Monteleon* Viceroy de cē Royaume. C'est vn des principaux Seigneurs de Naples, qui dans les dernieres reuolutions de cette Ville, deuint suspect aux Espagnols, bien qu'aux premieres il les eust vtilement seruis. Pour se guerir de la ialousie qu'il leur donnoit. Ils l'ont fait venir en Espagne, & pour couvrir mieux leur deffiance, ils l'ont fait Viceroy d'Arragon. C'est vn employ fort honorable, mais fort peu lucratif, car il n'a guere du Roy & moins encore du Royaume, aussi n'y a-t'il aucun esclat en sa maison. Comme nous luy eusmes rendu la lettre du Roy & celle de *Donn Louys*, il les leut en nostre presence, & nous fit offre de tout ce qui dependoit de luy. Il ne nous parut pas d'vn esprit fort sublime, soit que les afflictions qu'il a de se voir ainsi traité par les Espagnols le luy ayent miné, soit qu'il en cache vne partie, de peur que cela ne luy nuist de le montrer tout entier. Outre le Viceroy dont la Charge ne dure que trois ans, il y a vn Gouverneur de la Ville ou plutôt du pays, puis qu'on dit que son pouuoir s'estend principalement sur tout le territoire. Sa Charge est d'autant plus considerable qu'il ne la quitte qu'avec la vie.



Grande authorité du Chef de la Justice du Royaume d'Arragon, appelé el Iusticia. Remarques sur les droits & privileges de ce Royaume. Estrange Serment des Arragonois à leur Roy. La Loy qui ordonnoit ce Serment, abolie par Dom Pedro el Puñal. Beau privilege des Arragonois qui subsiste encore. Deux Iuges accusez en vertu de ce privilege. Le Roy les protege. Ils sont exilez & leurs bien confisqueZ. Grand bruit dans le Royaume pour la conseruation de ses privileges. Pourquoi les Iuges de ce Royaume tremblent quand ils iugent. Le procez fait au Iuge dans l'Arragon pour un Arrest iniuste, n'empesche pas l'execution du mesme Arrest.

CHAPITRE XXXIV.



VOY que la Viceroyauté & le Gouvernemét de Sarragosse, soient les deux plus grandes Charges du Royaume, il n'y en a point néanmoins qui égale en autorité celle du Chef de la Justice qu'ils nomment *el Iusticia*, pour montrer que c'est luy qui doit faire Justice en tout & par dessus tous : telle-

Grande authorité du Chef de la Justice du Royaume d'Arragon appelé el Iusticia.

Remarques
sur les droits
& priuileges
de ce Royau-
me.

ment qu'il iuge du Roy, du Royaume, des Sujets, de la Loy & des priuileges; mais pour mieux entendre cecy, & ce que i'obserueray plus bas touchant vne grande contestation que nous auons trouuée icy entre les Puissances souueraines: il est necessaire que ie marque ce que l'on m'a appris touchant les droits de ce Royaume.

Après l'entrée des Maures en Espagne, par le tort que fit le Roy *Dom Rodrigue* au Comte *Dom Iulian*, en la personne de sa fille qu'il viola, nommée *la Caua*, l'Arragon fut la premiere Province qui se retira de ioug de ces Infideles, & qui trouuant la memoire & la race de ses anciens Roys tout à fait esteinte, se reconquit à soy-mesme & par soy-mesme, sans reconnoistre aucun Souuerain en terre. Mais pour n'estre pas vn corps sans teste, & viure plus en repos & avec plus de fermeté en leur nouvelle liberté, les Arragonois de ce temps là, delibererent de se choisir vn Roy. Ils ietterent les yeux sur vn Gentil-homme particulier nommé *Garcia Ximenes*. Il est vray qu'ils le firent plûtost leur Prince ou President de leur Gouvernement que leur Souuerain, & qu'à l'imitation des Spartes, ils lierent si fort son pouuoir, que celuy de *Theopompus* ne le fut pas dauantage par le Conseil des Ephores, que celuy de ce Roy par les Loix qu'ils luy imposerent qu'ils nommerent *Fueros*, & sans l'observation desquelles il n'auoit point d'autorité sur eux: & comme il est facile de violer les Loix les plus fondamentales d'un Estat, quand il s'agit de regner s'il n'y a personne, qui au peril de sa teste soit obligé de

veiller à leur conseruation, ils establirent *el Iusticia*, ou Magistrat Souuerain, dont ie viens de parler, & afin qu'il ne craignist rien en faisant sa Charge avec vigueur, ils ordonnerent qu'il ne pourroit estre condamné, ny en sa personne, ny en ses biens pour quelque cas que ce fust qu'en l'assemblée generale des Estats, c'est à dire du Royaume & du Roy, qu'on nomme *las Cortes*. Apres auoir ainsi bridé ce-luy qu'ils vouloient choisir pour leur Roy, ils firent vne Loy qu'ils nommerent *de la Vinon*, qui portoit qu'aussi tost que le Roy violeroit leurs priuileges, ils pourroient en choisir vn autre, encore qu'il fust payen, & qu'en cas que le Roy fist aucun tort à quelque Sujet ou Vassal, ou qu'il violast quelques priuileges; Les Nobles & les plus considerables du Royaume, pourroient s'assembler pour deffendre & empescher qu'on ne luy payast aucune pension, iusques à ce que celuy auquel il auroit fait tort, fust dedommagé, & le priuilege restably en sa force. Ils establirent pour Conseruateur de cette Ordonnance & de plusieurs autres *el Iusticia*, comme ie viens de le dire, & afin qu'il eust plus d'authorité, ils voulurent qu'estant élevé sur vn siege, & ayant le chapeau sur la teste, le Roy sans chapeau, & à genoux deuant luy, iurast leurs priuileges entre ses mains; apres quoy ils le reconnoistroient pour leur Roy, mais d'vne estrange façon, car au lieu de luy promettre fidelité, ils luy disoient, nous qui valons autant que vous, vous faisons nostre Roy & Seigneur, à condition, que vous garderez nos priuileges & franchises; autrement non. Les termes Espa-

*Estrange
serment des
Aragnois
à leur Roy.*

gnols sont ceux-cy, *Nos que valemus tanto como vos os hazemos nuestro Rey y Señor, contal que guardéis nuestros fueros y libertades, sino, no.* Cette vile façon de reconnoître vn Roy, déplût tellement au Roy, *Dom Pedro* surnommé *el Puñal*, que par prieres, par brigues, & en offrant d'autres priuileges au lieu de celuy-cy, il la fit abolir à vne assemblée des Estats, & dès qu'il eut le parchemin où estoit écrite cette Loy; il tira son poignard, & en se coupant la main volontairement: il dit qu'une Loy qui portoit que les Vassaux pourroient élire leur Roy, deuoit s'effacer avec le sang du Roy, *Ley de poder eligir Rey los Vassallos, sangre de Rey auia de Costar*, sont les paroles qu'on dit qu'il prononça; depuis il fut nommé *el Rey Dom Pedro el Puñal*, on voit sa Statuë dans la salle de la deputation à *Sarragoſſe*, où il tient le poignard en vne main, & le priuilege en l'autre, & où est marqué le coup qu'il s'en donna en celle-cy. Outre tous ces priuileges, dont ie viens de parler, & dont la plûpart a esté mal obseruée par les derniers Roys, ils en establirent vn qui est encore aujourd'huy en sa force, on le nomme la loy de *Manifestation*: Elle porte que chaque Sujet qui se sentira lezé, en sa personne ou en ses biens, par quelque Iurisdiction que ce soit, s'en pourra plaindre deuant *el Iusticia*, qui sera obligé apres vne exacte recherche, de faire punir le Iuge qui a mal iugé. Cette Ville est à present toute en murmure, pource que l'on veut violer cette Loy. Il y a deux Iuges qui ont esté accusez pour vn Arrest qu'ils ont donné contre vne personne qui se croit lefée: & suiuant les formes, elle a con-

La Loy qui l'ordonnoit. Ce serment aboly par le Roy Dom Pedro el Puñal.

Beau priuilege des Aragonois qui subsiste encoy.

Deux Iuges accusez en vertu de ce priuilege.

signé cinq cens escus, & s'est plainte de ces deux
 Iuges. *El Tribunal del Iusticia*, le Roy, le Viceroy, le
 Gouvernement, & quelques autres qui taschent
 d'augmenter l'authorité du Prince, & de diminuer ^{Le Roy les}
 celle du Royaume, ont pris ces Iuges en leur protec- ^{protegs.}
 ction. La partie lezée, voyant qu'elle ne peut auoir
 raison du tort qu'elle pretend luy auoir esté fait, &
 à la Loy; a eu recours à *las Cortes*, ou Estats du
 Royaume, qui nonobstant que les Inquisiteurs fa-
 uorisassent les Iuges accusez, luy ont donné des
 Commissaires qu'on nomme icy *Iudicantes*. Ce sont
 neuf personnes qu'on tire des quatre corps de l'Ar-
 ragon, c'est à dire des grands Nobles qu'on nom-
 me *Señores*, des Ecclesiastiques, de la petite Nobles-
 se qu'on nomme *Hidalgos* ou *Caualleros*, & des Com-
 munautez qu'on nomme *Vniuersidades*. Du premier
 Corps, on en prend trois, & de chacun des autres
 deux, on choisit les moins lettrez pour iuger de ces
 gens de Robbe, soit afin qu'ils le fassent avec moins
 de faueur, soit que la raison qu'on en donne soit
 veritable, qui est que la loy doit estre si claire que
 le payfan mesme, & l'homme le plus ignorant puis-
 se iuger de son equité, & voir si on l'a suiui. Ces
 neuf Commissaires ou Deputez condamnerent les ^{Ils sont exi-}
 Iuges comme n'ayant pas fait iustice, & ordonne- ^{lez, & leurs}
 rent qu'ils seroient exilez, & que leurs biens se- ^{biens confis-}
 roient confisquez. Cette Sentence fit grand bruit, ^{quez.}
 le Viceroy & le Gouverneur par Ordre de la Cour,
 firent tout ce qu'ils purent pour en empescher l'e-
 xecution; le Roy mesme en écriuit au *Iusticia*. Le
 peuple s'est réueillé au bruit de cette affaire, & l'on

Grand bruit dans le Royaume, pour la conservation de ses privilèges.

n'entend parler icy que de pasquins & de menâces, si l'on n'exécute la Sentence. Les Payfans viennent en foule des champs à la Ville, & ne s'entretiennent que du tort que l'on veut faire aux à leurs privilèges; de peur qu'en portant les affaires à l'extrémité, on ne mist tout en combustion en vn temps, où la guerre de la Catalogne, rend encore les Arragonois plus fiers & plus hardis. Le Viceroy & les autres, auteurs des Iuges, sans parler dauantage & si à contre temps de la volonté du Roy, ont souffert qu'on mist hors de leurs Charges & de la Ville, ces deux Iuges iniques, & qu'on ait confisqué leurs biens: que s'il en estoit par tout de mesme, on ne verroit pas tant d'Arrests donnez selon la faueur, la passion, & l'interest des Iuges, plutôt que selon la Loy & l'equité, qui ne peut estre conuë qu'en ce seul endroit de l'Europe, où on dit que les Iuges tremblent quand ils doiuent prononcer vn Arrest, craignant que ce ne soit souuent le leur, ou celuy de leur mort ou de leur ruine, si ils y commettent la moindre iniustice, ou la moindre erreur.

Pourquoy les Iuges de ce Royaume tremblent quand ils iugent.

Le procez fait au Iuge pour un Arrest iniuste, n'empesche pas l'exécution du mesme Arrest.

Cependant la Iustice ne laisse pas d'y estre souueraine, car encore qu'on punisse le Iuge qui a failly, l'Arrest qu'il a prononcé, quoy qu'iniuste, demeure en son entier: tellement que celuy qui accuse son Iuge n'a que le plaisir de se vanger, en faisant plus pour le public que pour soy-mesme; car par là il assure le droit de tout le peuple, en poursuiuant celuy qui luy a fait iniustice, & reueille l'attention des autres Iuges à bien faire leurs Charges. S'il a accusé son Iuge à tort, il ne perd que les cinq cens écus qu'il a
consignez

consignez, & sion trouue qu'il ait euraison de se plaindre, on ne luy rend guere plus que sa consignation qui se prend en ce cas sur les biens du Iuge inique. L'exil de ces deux Iuges dissipa l'apprehension des troubles en laquelle on estoit à *Sarragosse*, le peuple estant bien persuadé par l'execution de leur Sentence qu'on ne vouloit point pour cette fois donner atteinte à son privilege.





Differente maniere de trancher la Teste par deuant & par derriere à Sarragosse. Particularitez de cette Ville. De l'humeur des Arragonois. Leurs pays n'a iamais manqué de grands hommes. Qualitez de Ferdinand. Il aspira à la Monarchie uniuerselle. D'un Arragonois qui vouloit arracher les dents aux François en Catalogne. La guerre de cette Prouince a esté auantageuse à l'Arragon. Preparatifs ridicules de ceux de Sarragosse pour la prise d'Arras.

CHAPITRE XXXV.



Differente maniere de trancher la teste par deuant & par derriere à Sarragosse.

Si nous eussions sejourné plus longtemps à Sarragosse, nous eussions veu vne ceremonie qu'on y obserue en decolant les meurtriers & les assassins; car on y tranche la teste par deuant à ceux qui ont tué leur homme par deuant, mais à ceux qui l'ont pris par derriere on la coupe de mesme, qui est vne coustume qui n'a pour but que de faire connoistre si le criminel a procedé en traistre, ou en vaillant homme; car il n'y a point de doute que le coup du Bourreau qui vient par derriere, est moins cruel que celuy qui vient par deuant, &

qu'on le deuroit plûtoſt donner à celuy qui a tué le plus genereuſement. Pendant noſtre ſejour en cette Ville, nous auons receu mille ciuilitéz de *Dom Pedro Miranda*, il eſt natif d'*Oleron* en Bearn, & eſt vn des plus riches Banquiers de cette Ville. Il auoit ordre de nous fournir de l'argent, & bien que nous n'en euſſions pas beſoin, il nous rendit toute ſorte de ſeruices & de bons offices, nous enuoyant tous les iours ſon carroſſe, & venant ſouuent luy-mesme nous tenir compagnie, & nous conduire en tous les endroits les plus remarquables de cette ville. Il nous mena en vn Conuent où il y a vn Saint ou vne Sainte fort eſtimée pour ſes miracles, mais ie n'y vis rien de merueilleux qu'une lampe qui brûle tous les iours, & où il y a de la meſme huile qu'aux autres, ſans que pourtant elle iette iamais de fumée qui noirciſſe, en effet l'endroit où elle eſt & l'argent qui l'accompagne, n'en ſont point teints, & l'on me fit tenir la main au deſſus de ſa flamme, que ie retiray de meſme que ie luy auois portée ſans noirceur ny humidité puante, ce qui me fait croire que l'on ſe fert de quelque autre coton que de l'ordinaire, & qu'on y mêle quelque ingrediēt qui empêche cette fumée, ce qui me ſemble plus apparent que ce qu'en dit la populace qui rapporte cette petite particularité, à la vertu des Reliques du Saint ou de la Sainte. Ils ont de plus en cette Ville vne Image pour laquelle ils ont vne grande veneration. Elle eſt en l'Egliſe de la Vierge *del Pilar*. Les baſtimens ſont icy aſſez grands & hauts, & en general ont quelque choſe de plus beau que ceux de *Madrid*, il y a vne rue

*Particulari-
tez de cette
Ville.*

large, longue, & fort belle où l'on fait le Cours, de mesme qu'à la *Calle Mayor* de *Madrid*. Il est vray que son propre lieu est sur le bord de l'Ebre, de mesme qu'à *Madrid* le *Prado*; mais en celuy-cy on voit plus de carosses & attelés de plus belles mules que sur le quay: ce n'est pas qu'il n'y ait assez de gens de condition, mais où il n'y a point de Cour, il n'y a d'ordinaire pas grande pompe. La maison qui est la plus considerable est celle du Duc de *Villa hermosa* qui se dit de celle des vieux Roys d'Arragon, aussi pretend-il à la Couronne, & croit que ceux qui en iouissent luy font tort.

De l'humeur des Arragonois.

A parler en general de l'humeur des Arragonois, ils ont sans doute autant d'orgueil que les Castillans, & s'estiment plus qu'eux, & que toutes les Nations d'Espagne, aussi peut-on dire qu'il n'y en a guere dont ils n'égalent l'esprit, & qu'ils ne surpassent souuent, tantost en bien, tantost en mal. Leur terroir est fort peu fertile, & hors quelques valées & quelques endroits où l'on conduit de l'eau de l'Ebre par des canaux, pour en oster la secheresse, le reste n'est que sable, bruyere où rochers, tellement qu'à peine y croist il du bled pour les nourrir. Si ce pays n'est pas abondant en denrées, il n'a iamais manqué de grands hommes, & depuis leur premier Roy iusques à Ferdinand, ils n'en comptent pas vn, qui par son esprit ou par sa valeur ne se soit rendu considerable à ses voisins; le dernier sur tout, a esté vn prodige en l'art de regner; sa grande ambition s'accordant mal avec les bornes de son petit Royaume, il entreprit de les changer, & les porta

Leur pays n'a iamais manqué de grands hommes.

Qualitez de Ferdinand leur Roy.

si avant, que des pieds des Pyrenées, il les estendit iusques au détroit de Gibraltar. Ces succez & quel-
ques autres luy firent dresser le plan d'une Monarchie
vniuerselle, dont on accuse ses successeurs de
garder le secret & la tablature qu'il en donna dés-
lors à son petit fils, qui deuoit estre heritier de
tant de Prouinces, & vnir en sa personne tant de
Puissances, qui seules auoient esté formidables à
leurs voisins. Outre les richesses d'un nouveau
Monde qu'il luy laissa en partage pour en faciliter
l'entreprise, & l'aider à establir vn Empire si vaste,
qu'il n'y en eust iamais eu d'esgal. Je sçay qu'il est des
Curieux qui iugent que c'est l'accuser d'une chime-
re, que de dire qu'il a eu cette pensée, mais ce fa-
meux Arragonois qui vient de nous donner vn ta-
bleau racourcy de la politique, en parle en ce sens,
*Parécieronle à Fernando Estrechos sus hereditarios Reynos de
Arragon para sus dilatados desseos y assi hanbelo siempre à
la grandeza y anchura de Castilla y de ally à la Monar-
quia de toda España y aun à la vniuersal de entrambos
mundos; c'est à dire que les vastes desseins de Ferdi-
nand, se trouuerent trop resserrez dans ses Royau-
mes hereditaires d'Arragon, qu'il aspira incont-
nient, à l'estenduë de la Castille, ensuite à la Mo-
narchie de toute l'Espagne, & enfin à l'vniuerselle
des deux Mondes. Ce n'est pas qu'il fut grand Ca-
pitaine, & que cette ambition luy vint d'un excez
de courage, aussi vescu-il en vn temps où l'espris
& l'adresse faisoient plus que les bras & la vaillance.
Il eut à balancer la Politique d'un Louys XI. l'indu-
strie d'un Alexandre VI. la finesse d'un Louys le*

*Il aspira à la
Monarchie
vniuerselle.*

More, la vigilance du Henry VIII. & la prudence d'un Maximilian premier. Il mit toute leur dissimulation, & toute leur sagesse, en un si bon creuset, qu'il en separa le solide d'avec la fumée, qu'il en vit le fort & le foible, & en sceut tirer un establissement pour luy & ses successeurs, qui faisoit à bon droit dire à Philippe II. lors qu'il voyoit son portrait, à celuy cy nous devons tout, *A este lo deuemos todo.* La plûpart des Escriuains Espagnols se perdent dès qu'ils viennent à parler de la grandeur de la maison de leurs Roys, & il y en a qui en sont presque venus à l'impieté, *Casa*, dit un Auteur moderne, *que la escogio Dios en la Ley de gracia, assi como la de Abraham en la escrita, para llamar se Dios de Austria, Dios de Rodolphi, de Philippe y de Ferdinando.*

Mais pour reuenir à ce peuple, parmy lequel naquit ce Prince si adroit, & que les Politiques ioignent à Tibere & à Louys XI. pour vne troisieme Idole de leur raison d'Etat, i'adiousteray qu'il n'est guere Hospitalier ny amateur de l'Estranger. Son humeur altiere n'est pas temperée de tant de bonté que celle des Castillans, aussi est-ce de cette Province qu'il s'épand iusques dans la Castille quelques voleurs, qu'on nomme *Vandoleros*, & qui rendent bien souuent les grands chemins peu seurs, ce qui vient peut-estre, qu'ayant la guerre en son voisinage, les habitans s'adonnent plus aux armes que ceux des autres parties de l'Espagne, mesme la Noblesse se picque d'une brauoure effectiue, & qui passe iusques à protester incessamment qu'elle ne respire rien, que de dédaigner l'espée pour le seruice de son

Roy. Ce n'est pas qu'elle n'y rapporte la rodomontade naturelle à la Nation, & on m'a raconté qu'un ieune Gentil-homme s'estant monté le mieux qu'il auoit pû pour aller en Catalogne, faire vne campagne, s'amusa auant que de partir à se promener plus d'un mois dans *Sarragosse*, tantost sur vn cheual & tantost sur vn autre, & dès qu'il rencontroit quelqu'un qui loüoit ses cheuaux, son adresse, ou ses armes, il luy demandoit frauec vn tel secours, & vn bras comme le sien, il ne croyoit pas qu'il y auoit moyen d'arracher les dents aux François, *con estas armas y esto braço no se sacaran las muelas à los Gauachos*, dès qu'il fut en Catalogne, il trouua occasion de faire paroistre son cœur, mais il y fut assez malheureux pour y receuoir d'abord vn coup au bras, & vn autre à la jambe qui l'ont estropié, à present on le nomme l'arracheur de dents, *el Sacador de muelas*. Cependant si cette guerre a causé quelque incommodité à ce Royaume, elle l'a rendu plus pecunieux, car le passage des Troupes & l'amas des munitions, ont fait rouler l'argent du Roy dans ses principales Villes, & comme il a des priuileges particuliers, & qu'il ne se mesnage pas suivant les Ordres de la Cour, mais à sa mode, nonobstant la guerre avec la France, il a toujours maintenu le commerce libre au delà des Montagnes, & les Marchands d'Oleron, de Thoulouse, & des autres endroits du Bearn & du Languedoc, vont & viennent fort librement à *Sarragosse* & en tous ces quartiers cy, & mesme la plûpart des Banquiers de *Sarragosse*, sont de ces pays-là. Il est vray qu'il faut qu'ils prennent bien

Vn Arracheur de dents qui vouloit arracher les dents aux François en Catalogne.

garde à ne rien dire & à ne rien faire, qui donne le moindre pretexte de mettre la main sur eux, car comme on sçait qu'ils sont accommodez, il est certain que la Justice les regarde comme vne bonne curée, & dont elle ne seroit pas faschée de se graisser les doigts. *Pedro Miranda* est vn des plus apparens & des mieux appuyez parce qu'il a espousé vne femme du pays tres-bien apparentée. C'est vn des plus curieux de *Sarragosse*, & chaque ordinaire il reçoit les Gazettes de Paris, & d'autres auis écrits à la main, mais il ne les communique qu'à ses amis particuliers. Il nous a raconté que lors du siege d'Arras, il vint vn ordre de *Madrid* au Magistrat de cette Ville, de faire des preparatifs pour vne grande réjouissance, sur la prise d'vne place de cette importance. Comme on ne doutoit point qu'on apprist au premier iour qu'elle s'étoit rendue, on fit trauailler à des échaffaux pour vne Feste de Taureaux. A peine en auoit-on dressé la moitié que par vne lettre particuliere, *Miranda* sceut qu'Arras auoit esté secouru: n'osant publier vne si mauuaise nouvelle, il voyoit avec admiration continuer cet Ouurage, ne pouuant s'imaginer que le Viceroy & les principaux de la Ville n'eussent eu auis aussi bien que luy, qu'on s'estoit preparé à chanter le triomphe auant la Victoire. A quelques iours de là, & comme tout estoit prest pour la Feste, le Viceroy receut vne lettre de *Madrid*, que le siege d'Arras n'auoit pas reussi, aussi-tost il mande le Gouverneur & le Magistrat de la Ville, & leur fait voir ce qu'on leur en escriuoit, ils en furent fort surpris, & pour s'en mieux éclaircir,

Preparatifs
ridicules de
ceux de Sar-
ragosse, pour
la prise
d'Arras.

ils

ils manderent sur le champ *Miranda*, qui leur confessa qu'outre qu'un de ses correspondans de Paris le luy auoit écrit il y auoit plus de huit iours, il venoit de receuoir avec les Gazettes un Imprimé, qui en disoit les particularitez. Un de ces Messieurs la mit en colere contre luy, & voulut presque le maltraiter de ce que sçachant ce mauuais succez, il ne les en auoit pas auertis, afin qu'ils ne fissent pas vne dépense inutile, & qu'ils ne fussent pas moquez du peuple, le menassant qu'il luy feroit payer les quatre ou cinq mil francs qu'il en coustoit à la Ville. Le Viceroy qui est plus moderé, appaisa la colere de cet homme, & fit retirer *Miranda*, sans que iamais on luy en ait parlé. Cependant le peuple vit abbatre les échaffaux qu'on auoit dressez pour la Feste, avec plus de tristesse de se voir priué de ce diuertissement, que de ce que l'on n'auoit pas reconquis Arras.



L'Authheur part de Sarragoſſe. Plaiſant equipage d'un voyageur Eſpagnol, qui conte à l'Authheur, & aux perſonnes de ſa Compagnie, trois galanteries du Duc d'Oſſone Viceroy de Naples. Applications que font les Eſpagnols des differentes pointes, & traits de l'Efprit à quelques-uns de leurs Roys. Liberalité de Philippe II. Tudela Ville de Nauarre, habitée par des Voleurs & par des Bandits. L'Authheur rapporte ce qui eſtoit arrivé au Cardinal de Retz, en paſſant par cette Ville. Ce Cardinal perſuada ingenieufement aux Eſpagnols, que le ſiege d'Arras n'eſtoit pas levé, afin d'eſtre mieux traité en traaverſant leur pays.

CHAPITRE XXXVI.

L'Authheur part de Sarragoſſe.



A PRES que nous euſmes ſejourné huit iours à Sarragoſſe, & que nous fuſmes reſolus de rentrer en France par la Nauarre, plutôt que par la Catalogne, où l'on ditoit que l'on ne pouoit voyager, ny ſeulement, ny commodement : nous fuſmes prendre congé du Duc de Monteleon, qui nous donna vne Lettre pour le Comte de S. Eſteuan Viceroy de Nauarre.

Le 10. Juillet iour de nostre depart, nous fumes coucher à *Halagon*, qui n'est qu'un chetif Village. Un Commis de *Miranda* nommé Bertrand, qui estoit de *S. Jean pied de port*, nous seruit de guide en ce Voyage, car son Maistre ayant à enuoyer un homme à Bayonne pour quelques affaires, eut la bonté de le faire partir à mesme temps que nous, afin qu'il nous conduisist par tout ce pays-là, dont il connoist parfaitement les routes, parce qu'il y fait toutes les années deux ou trois Voyages, le 21. de Juillet, nous eumes en nostre compagnie un Espagnol qui estoit homme d'esprit & de bonne chere à la mode du pays. Il voyageoit en un plaisant équipage, il auoit seló la coustume du pays à l'endroit du pomeau de la selle de sa mule, sa valise ou porte manteau sur lequel il s'appuyoit. Aux deux arçons & sur ses cuisses pendoit son bissac de mangeaille, & sur le poitrail de son cheval, estoient attachez en guise de custodes deux fourreaux de cuir, où au lieu d'armes, il auoit des bouteilles de vin qui se rafraischissoient par la glace qu'il y mettoit toutes les fois qu'il les remplissoit, c'est pour cette raison qu'on nomme ces estuits de cuir bouilly *Refreadores*. A chaque lieuë ou demy lieuë, il tiroit vne bouteille & nous inuitoit fort ciuilement à nous rafraischir de son vin, nous en excusant, il prenoit Bertrand pour compagnon de sa desbauche, qui y estoit mieux accoustumé que nous. Dans l'entretien il nous fit mille contes assez iolis, mais il ne me ressouient que de trois galanteries du Duc d'Osse dont il nous parla, en nous representant l'humeur de cet enjoué Viceroy

Plaisant
équipage
d'un Voyageur
Espagnol.

Qui conte à
l'auteur
& à sa compagnie
trois galanteries
du Duc
d'Osse.

de Naples, qui a esté si fameux pour la gentillesse de son esprit, & pour la bizarrerie de sa conduite. Il nous dit qu'un iour pour se vanger d'une veuve qui luy auoit esté vn peu cruelle, & qu'il scauoit pourtant ne l'estre pas à tout le monde, il fit épier auprès de sa maison, vn certain Moine qu'il soupçonnoit estre fort bien avec elle, & qu'on l'assuroit estre toute la consolation de son veufuage. Comme il sceut qu'il y estoit entré, il vint avec ses Gardes, fit inuestir la maison, & faire commandement qu'on luy en ouurist la porte, disant qu'il importoit au service du Roy qu'elle fust visitée. Il pressa si fort les valets de la Dame, que sans l'en auertir ils luy ouurirent la porte comme elle estoit avec le Moine, & qu'il estoit déjà bien tard, il s'amusa le reste de la nuit à l'en railler, & sur les huit heures du matin il fit prendre en croupe le Reuerend Pere à vn Cavalier, & commanda qu'un trompette allast deuant, & qu'il s'arrestast à chaque carrefour, où apres auoir sonné de sa trompette il le montreroit, & crieroit qui a besoin d'un Moine consolateur des veuves à minuit, s'adresse à ce Cavalier, il l'en accommodera, & qu'apres l'on allast de Conuent en Conuent demander qui auoit perdu vn Religieux, & qu'ayant trouué le sien, on le rendist à l'Abbé, le priant que quand il s'iroit coucher, il prist la clef de la Cellule, de peur qu'il ne s'égarast vne autre fois. Le second trait de ses Galanteries qu'il nous raconta fut, qu'ayant vis à vis de son logis vn Marchand fort riche, & fort auare, qu'il voyoit tousiours de son cabinet qui regardoit sur la Mer aller à ses commoditez,

qui auoient leur décharge sur le mesme lieu, avec des coquilles de moules ou huïstres à la main: il enuoya vn iour prendre chez luy à credit trois ou quatre pieces de la plus belle batiste qu'il eust en sa boutique. Dés qu'il les eut, il les fit porter à la Viceroyne, & la pria de les luy faire couper en petits morceaux quarrez & larges de quatre doigts, & de les luy enuoyer apres en sa chambre. Quand il les eut, il appella son Maistre d'Hostel, & luy commanda de mettre toutes ces pieces dans ses plus beaux bassins d'argent, en guise de magnifique regale, de les faire porter par les Pages chez ce Marchand, de les y conduire, & de luy tesmoigner qu'en reconnoissance de tant de bons seruices qu'il auoit rendus à son Excellence, elle luy enuoyoit ce present, & qu'apres ce compliment, il mit les bassins sur la table en se retirant incontinent, & que si le Marchand luy offroit quelque gratification il la prist. Il ne manqua point de s'acquitter dignement de sa Commission, & le Marchand surpris de cet honneur, voulant paroistre liberal, luy coula aussitost quelques pistoles en la main, qu'il receut avec moins de refus qu'un Medecin, disant qu'il enuoyeroit querir les plats, quand il les auroit vuidez; le Marchand qui l'auoit accompagné, remonte tout glorieux d'auoir esté regalé par le Viceroy, & fort empessé de voir ce qu'il luy auoit enuoyé, mais il fut bien surpris de ne trouuer en tant de plats que des morceaux de linges, & quand il pensoit à l'argent qu'il auoit donné au Maistre d'Hostel, à peine pouuoit-il s'empeschier de se mettre au desespoir.

Comme il estoit en sa cuisante affliction, les Pages vinrent requerir les plats, qu'il rendit sans rien témoigner du trait que l'on venoit de luy iouer, & peur de le faire éclatter, & d'estre hautement moqué, apres auoir esté si vilainement trompé. Le Viceroy de son costé, attendant la fin du jeu, ne fit semblant de rien, commandant à son Maistre d'Hostel d'en vser de mesme. A quelque temps de là, cet auaricieux Marchand qui ne vouloit pas perdre le prix de ses toiles, en fut demander le payement, on luy dit qu'on les luy auoit renuoyées, surquoy ce Marchand s'en va à son Excellence, se plaint de son monde, qui ayant pris des toiles chez luy pour son seruice, le vouloient frauder du payement. Le Duc en riant luy dit, que c'auoit esté pour le sien, & qu'on les luy auoit renuoyées, sans luy demander la façon de tant de petits mouchoirs, qui valoient mieux que les coquilles de moules ou d'huiſtres. Alors il fut hué de tous ceux qui connoissoient le personnage, & il se retira si confus & si honteux, que le Viceroy ne le vit plus au lieu d'où il luy auoit donné occasion de luy iouer ce trait. La troisiéme Galanterie qu'il nous en raconta, fut, qu'y ayant à Naples trois Courtisanes si superbes, qu'à peine plioient elles les genoux pour faire la reuerence quand elles le rencontroient : ce Viceroy s'auisa vn iour de les faire iauiter à vne collation. Elles ne manquerent pas d'y venir les mieux ajustées qu'elles purent, & bien qu'elles le fussent differemment, & qu'elles eussent chacune vne beauté differente, elles ne laisserent pas d'y apporter vne égale fiereté,

& firent les Reines avec ce Viceroy, qui les receut fort ciuilement, & comme il vit qu'elles n'en deuenoient point plus souples, il les obligea à se deshabiller sous pretexte qu'il faisoit trop chaud, & qu'elles estoient trop gelnées en leurs habits. Il fit apres ietter par la chambre quantité de dragées, & sur tout de ces gros muscadins qui sont comme des pois, & les leur faisant amasser sans permettre qu'elles quittassent leurs *Zoccoli* ou patins, elles faisoient à chaque moment des glissades propres à leur estendre les nerfs, & afin qu'il les y aidast dauantage, il prit vne arbaleste, & à chaque fois qu'elles se baissoient, il en tiroit vn coup tantost à l'vne tantost à l'autre, & quand il leur eut bien fait arpenner la chambre à force de glisser, de se baisser, de tomber, & de se releuer, il les quitta, leur disant qu'apres vn tel manège, il ne les trouuoit pas si robustes qu'on luy auoit fait croire. Le pere de cet Espagnol auoit esté au Duc d'*Ossone*, & il en sçauoit mille autres contes de cette sorte que j'ay oubliés, il est vray que ce n'estoit la plûpart que des tours d'Espagnols, qui ne meritoient pas d'estre retenus, non plus que ceux cy, que ie n'ay rapportés que pour mieux marquer le genie de la Nation, qui se frappe de ces petits traits, & de ces gaillardises d'esprit, & qui oppose les subtilitez de ce Duc à toutes celles qu'on leur peut dire du feu Mareschal de Bassompierre. Outre ces Galanteries que l'on nomme *Donosas*, c'est à dire facetieuses, comme sont celles du *Zapata de balenquer*, & autres semblables faillies d'esprits railleurs, elle en a qu'elle appelle *Heroï-*

*Applications
que font les
Espagnols de
différents
traits &
traits d'Es-
prit, à quel-
ques-uns de
leurs Roys.*

ques, & elle met en ce rang toutes les pointes d'un grand Capitaine, toutes les profondeurs de Ferdinand, tous les Apophtegmes de Charles V. & toutes les réponses aiguës de Philippe II. elle attribue à Charles V. celles de la valeur, à Philippe I. celles de la prudence, à Philippe III. celles de la piété, & à Philippe I V. celles de l'amour, mais elle n'en a point qu'elle estime davantage que celles de Philippe II. qu'elle tient pour le Prince, du goût le plus délicat & le plus relevé qu'elle ait eu. Outre quantité de preuves qu'elle en a, elle raconte avec admiration un trait de son esprit & de sa libéralité, de ce qu'un jour un Portuguais ayant porté en sa Cour un Diamant de grand prix, qui passa aussitôt parmi les Courtisans, pour la plus riche merveille que l'Orient eut jamais produite, il ne s'en émeut pas, & le regarda avec peu d'estime. Le Portuguais s'en étant aperçu, luy dit : Sire soixante & dix mil écus que j'ay abrégé en ce digne enfant du Soleil, ne sont pas à mépriser, *Señor (dixo) setenta mil ducados que abreuie en este digno nieto del sol no son de asquear*, le Roy à qui sa hardiesse pleut, luy demanda à quoy il auoit pensé en l'achetant si chèrement, *En que pensauadeis quando disteis tanto*, Sire, répondit le rusé Portuguais, j'ay pensé qu'il y auoit un Philippe II. au monde, cette subtilité ou cette flatterie luy pleut de telle sorte que le Gracian qui a mis ce trait en son Heros, ajoute que le Roy luy fit sur le champ payer son Diamant, & récompenser la pointe d'esprit *Ostendando*, dit-il, *la superioridad de su gusto en el precio y en el premio*, mais la gaillardise de cet Espagnol qui

se

se ioignit à nous, & qui s'en alloit en Biscaye, m'a fait oublier par ses contes la suite de nostre Voyage que ie décris: il est vray que comme ie marque tout ce que nous y auons veu & appris, ce que ie viens de dire peut passer à la montre avec tant d'autres bagatelles que i'ay rapportées. Il ne me fournira plus de sujet de digression, car apres la disnée que nous fismes le onzième à Cortes, qui est le premier Village de la Nauarre, & la couchée de ce même iour, il prit le chemin de Logrono, & nous le quitasmes à Tudela, qui est vne assez iolie Ville, mais qui se trouuant sur les confins de l'Arragon, de la Castille, & de la Biscaye, est la retraite & le nid de quantité de Malfaiteurs & de Bandits, qui ont abandonné leur patrie, pour éuiter la punition qui estoit deuë à leurs crimes. A ce qu'on nous en dit, c'est vne vraye retraite de Voleurs, mais i'y vis des personnes d'assez bonne mine, pour me faire croire que parmy ces canaille il ya des gens de bien: aussi en quelques endroits il y a d'assez beaux bastimens, d'où l'on peut iuger qu'il ya de la Noblesse ou des hommes de meilleure conditiõ que celle de simples Refugiez qui les habitent. Quoy qu'il en soit, comme nous estions prests d'en partir, il y eut quelques Gardes qui auoient dessein de nous faire payer au passage, mais comme ils virent que ie me mocquois d'eux, & que nous auions de bons passeports, ils n'oserent l'entreprendre. Cependant on nous raconta que le Cardinal de Rets, apres s'estre sauué de France, passant de S. Sebastien au Royaume de Valence, où il vouloit s'embarquer pour l'Italie, fut

Tudela vñlle de Nauarre, habitée par des Voleurs & par des Bandits.

L'Auteur rapporte ce qui est arrivé au Cardinal de Rets en passant par cette Ville.

arresté & gardé fort étroitement en cette Ville. Il y arriua en litiere avec assez petit train; l'Alcalde qui se promenoit alors sur le pont, enuoya demander qui il estoit, mais ne voulant pas estre connu, il refusa de dire son nom & ses qualitez; aussi tost l'Alcalde luy enuoya des Gardes, & le fit arrester dans l'Hostellerie où il estoit allé mettre pied à terre. Ce procedé le surprit, & il ne sçauoit que iuger d'un tel traitement en vn pays où il croyoit auoir mis en seureté cette liberté qu'il venoit de recouurer, pour ne la pas perdre en mesme temps qu'il commençoit de la guster. Il depesche vn homme à *Pampelune*, écrit au Viceroy ce qui luy estoit arriué, & le supplie de punir l'insolence de ce Iuge, & de le deliurer de ses mains; l'Alcalde de son costé enuoye au Viceroy & au Conseil de Nauarre vn procez verbal de ce qu'il auoit fait suiuant le deu de sa Charge, croyant euitier par là, le blasme que l'on pourroit luy donner d'auoir plûtost agy par curiosité & par capricé, qu'avec iugement & raison. Mais tout ce qu'auança son écrit fut, qu'il retarda d'un iour l'élargissement du Cardinal, & que ce Viceroy ayant esté obligé d'assembler le Conseil de Nauarre, y fit resoudre en mesme temps le chastiment de ce temeraire, qui fut absolument déposé de sa Charge, & chassé pour quelque temps de la Ville, où le Cardinal ayant esté connu, receut en suite mille ciuilitéz, & quand il en partit, il fut accompagné de tous les principaux avec beaucoup d'honneur & de respect. En mesme temps on eut auis que les François auoient forcé les lignes, & chassé les Espagnols de deuant Arras,

mais il soustint si fortement que cela ne pouuoit estre, qu'il laissa par tout vne impression du contraire, qui dure encore parmy le peuple. *Pedro Miranda* ou vn de ses hommes qui se trouua alors à *Tudela*, luy fit voir ce que l'on luy en escriuoit de Paris, mais il persista tousiours à dire qu'il estoit impossible, & combatit par toutes les raisons qu'il peust la nouvelle qu'il en auoit. Il estoit aisé à voir qu'il vouloit carresser les Espagnols par cette flaterie, & qu'il ne se soucioit pas que le temps la détruisit, pourueu qu'on luy en fit meilleur visage par tout où il passeroit, reconnoissant par là qu'il estoit entièrement entré dans leurs interests; aussi l'arrifice & le soin qu'il apporta à decrediter cette fascheuse nouvelle, en vn pays où l'on fait tout ce que l'on peut, pour cacher ce qui n'est pas à l'auantage de l'Estat, le fit mieux receuoir par tout où il passa, car ce bon office qu'il rendoit au Roy, en semant ainsi vn bruit contraire à celuy qui couroit, s'estendit iusques à *Madrid*, où chacun écouitoit à l'enuy que le Cardinal les auoit desabusez, de ce que l'on publioit de la deffaite de l'Armée de Flandre deuant Arras. Cela obligea le Ministre d'ordonner de nouveau qu'on luy fit bon accueil par tout où il passeroit, & de commander au Duc de *Montalte* Viceroy de Valence, de ne rien oublier de ce qui pourroit contribuer à ce qu'il sortist d'Espagne, fort content de la reception & de l'honneur qu'on luy auoit fait.

Ce Cardinal persuada ingénieusement aux Espagnols que le siege d'Arras n'estoit pas leué, afin d'estre mieux traité en trauersant leur pays.

Arrivée de l'Authheur à Pampelune. Description de cette Ville. Il visite le Viceroy de Navarre. Description de la Citadelle. Moulin à bras merueilleux. L'Authheur & ceux de sa compagnie, vont remercier le Viceroy du bon accueil qu'il leur avoit fait. Leur entretien avec luy. Bassesse du Capitaine de ses Gardes, pour avoir des gans. Le Roy d'Espagne ne tire aucun profit du Royaume de Navarre. L'inclination que conserve les Navarrois, de retourner sous la domination de leur Prince legitime, les garantit de subsides. L'Authheur passe la plaine de Roncevaux. Il raille agreablement sur les traditions des bonnes gens du pays. Montagne de Roncevaux, la plus haute des Pyrenées.

CHAPITRE XXXVII.



LE douziesme de Juillet apres avoir disné à Caborosso & trauerié Olite, où les anciens Roys de de Navarre tenoient leur Cour, où il reste quelque chose de leur Palais, mais qui est à present vn miserable lieu, ruiné par les guerres qu'il y a eu entre les vrayz heritiers de cette Couronne,

& ceux qui l'ont enuahié, nous fumes coucher à *Tessalia*, qui est vn assez bon Bourg, à cause du terroir qui est plus fertile qu'aux autres endroits que nous auions passez. Le lendemain nous arriuasmes à *Pampelune*, qui est la Capitale de tout le Royaume; elle est située au bout d'vne assez grande plaine, mais qui ne semble pas fort fertile. Elle est presque au pied des Pyrenées, avec vne telle distance toutefois qu'elle n'est commandée d'aucune hauteur. Sa Citadelle qui est si fameuse, regarde la plaine, & est entourée d'vn costé d'vn assez grand marais. La Ville n'a pas de fortifications fort considerables, elle est sur vne espece de pente qui y fait trouuer des montées & des descentes, mais qui sont presque imperceptibles: il y a vne fort grande place où l'on fait la Feste des Taureaux. Le peuple y est grossier & adonné au commerce qu'il fait en France aussi librement, que s'il n'y auoit point de guerre entre les deux Couronnes, nous y arriuasmes sur la fin de la foire, & nous y rencontrafmes encore quantité de Marchands François, qui estoient venus pour leurs payemens. Il n'y a que la sortie de l'argent qui leur donne peine, mais s'ils ne peuvent auoir permission pour le transporter, ou qu'il leur fasche de l'acheter trop chèrement: ils trouuent des payfans sur les lieux qui s'obligent de le leur rendre à vn ou deux pour cent à *S. Iean pied de port*, ou au premier Village de la basse Navarre. Ces payfans sont affidez & connus pour éuiter la rencontre des Gardes des passages, ils marchent la nuit ou prennent des routes peu connues au trauers des rochers &

*Arrivée de
l'Auteur à
Pampelune.*

*Description
de cette Vil-
le.*

des montagnes, où il ne va que des chevres ou des bergers. Nous sejournaſmes trois iours en cette Ville, tant à cauſe de l'indispoſition de Monsieur qui n'eſtoit gueres bien remis de la fièvre qu'il auoit eüe à *Sarragoſſe*, que parce que nous auions vn cheual qui iettoit la gourme, & qu'à peine on pouuoit faire auancer plus loin, ſans luy donner quelque repos. Cependant nous fuſmes voir le Comte de *S. Eſteuan*, Viceroy & Capitaine general de ce Royaume, & luy rendre la Lettre que nous auions pour luy, c'eſt vn petit homme fort ciuil & fort curieux de toutes les belles choſes, il nous receut fort bien, & donna ordre au Capitaine de ſes Gardes qu'il nous fiſt voir l'apreſdisnée la Citadelle. Comme il eſtoit preſt de ſortir, & qu'il alloit au Conſeil, nous l'entretinſmes fort peu en cette premiere viſite. A deux heures apres midy, le Capitaine de ſes Gardes nous vint prendre avec vn carroſſe de ſon Maïſtre, & nous conduiſit à la Citadelle. Elle eſt ſituée à l'endroit qui regarde la plaine, comme ie l'ay déjà dit, & du coſté de la ville elle a vne belle place, où il n'y a que quelques allées d'arbres pour la promenade; c'eſt vne place à cinq baſtions, que Philippe II. fit conſtruire avec ſoin, comme vn fort rempart contre les François, tous ces baſtions ſont reueſtus de pierre, & les foſſez ſont fort beaux, & en partie remplis d'eau, elle n'a point de dehors, auſſi n'en a-t'elle pas beſoin à cauſe du marais qui eſt du coſté dont on la pourroit le plus facilement attaquer, ſi elle eſtoit aſſiegée. Ils diſent qu'elle eſt toute ſur le roc, & quoy que ce ſoit la

*Il viſite le
Viceroy.*

*Description
de la Ci-
delle.*

plus importante place de tout le Royaume, & la seule qui puisse empêcher les François d'aller iusques à *Madrid*, s'ils auoient passé les Pyrenées, elle n'est pas des mieux entretenues. Les fortifications ont besoin de reparations en beaucoup d'endroits, & la garnison en est assez chetive, car il y a peu de soldats, & pour suppléer à ce défaut, ils obligent les payfans de s'y rendre au premier commandement qu'on leur en fait. Afin que nous ne la trouuassions pas si dépourueue de monde, on y en auoit fait entrer bon nombre, qu'on mesla parmy les Soldats effectifs qu'on y entretient, mais il nous fut aisé de les reconnoistre, par ce qu'oultre qu'ils n'auoient point la mine de traisneurs d'épée, la plûpart n'en portoient point, & faisoient la parade avec vn simple mousquet ou quelque vieille picque, qu'ils tenoient si mal, qu'ils montroient qu'ils estoient plus accoustumez à manier le hoyau que les armes. Le corps de la place est assez bien estendu, car au milieu des maisons pour la garnison on voit vn grand espace rond où l'on se peut mettre en bataille, & par cinq grandes ruës, s'en aller tout droit aux cinq bastions qui la composent. On nous fit voir les magasins qui ne sont pas trop bien fournis de munitions de bouche, ny de munitions de guerre; a vne fort belle tour qui a esté faite pour y tenir de la poudre, en est tout à fait dégarnie, & on la fait seruir de prison pour les plus Criminels. On nous y montra vn fort beau moulin à bras, & où l'on peut aussi se seruir de cheuaux pour le faire tourner. C'est la plus grande machine en son espece que

*Moulin à
bras mar-
ueilleux.*

i'aye veuë, elle a quatre ou cinq meules & autant de
 tremies, & on nous dit qu'à chacune on pouuoit à
 mesme temps moudre 24. charges de bled par iour;
 cela me sembloit impossible, & ie ne sçay ce que
 i'en dois croire. Je leur dis qu'vn si grand corps où
 il y auoit tant de cheuilles, pouuoit à peine trauail-
 ler long-temps sans qu'il se démontast & se rendist
 inutile, & qu'à moins que le Maistre qui l'auoit fait
 vécust autant que dureroit le moulin, il seroit fort
 difficile de le racommoder aux occasions quand on
 s'en seruiroit, & qu'il y manqueroit quelque chose,
 veu qu'il me sembloit estre de la particuliere inuen-
 tion de l'Ouurier qui l'auoit construit, & qu'il s'en
 trouueroit à peine vn autre qui entendist la fabrique
 & tous les ressorts, & qui pust les rajuster quand ils
 seroient rompus; mais ils m'assurerent qu'ils auoient
 successiuement conserué vn homme qui entendoit
 bien la construction de cette machine, & qu'afin
 qu'il ne leur en manquast point, il auoit tousiours
 sous lui vn apprentif qu'il formoit à la sçauoir entre-
 tenir. Elle a deux ou trois bons puits, où l'on dit qu'il
 y a des sources d'eau viue. Nous trouuasmes peu de
 sentinelles sur le rempart, aussi bien que du canon,
 & nous n'y vismes qu'vne assez belle couleurine,
 qui portoit les armes de France & le nom de Fran-
 çois I. Il y a vn Gouverneur particulier, & qui y est
 mis immediatement par le Roy, il en estoit absent,
 & nous y fusmes receus par son Lieutenant, qui
 nous fit toutes sortes de carresses, même apres que
 nous eusmes fait le tour de la place, il nous condui-
 sit à son logis, & nous y donna la collation de bonne
 grace

grace & de meilleur cœur qu'il ne nous fit bonne chere, sa franchise nous pleut beaucoup, & nous nous apperceûmes qu'en nous éloignant peu à peu de la secheresse de *Castille*, & de l'austerité d'*Arragon*, qui n'a rien d'ouuert ny pour soy ny pour l'Estranger, nous nous approchions d'un pays plus lié, & où il y a plus de communication entre ceux qui l'habitent, aussi bien que pour ceux qui n'y font que quelque sejour.

N'ayant plus rien à voir au Chasteau, pour n'abuser pas de la bonté du Lieutenant, & ne pas lasser la ciuilité du Capitaine des Gardes du Viceroy, nous prîmes congé de l'un, en luy témoignant que nous estions tres satisfaits de la reception & des caresses qu'il nous auoit faites en sa place, & nous remontâmes en carosse avec l'autre, qui nous reconduisit en nostre logis où nous mîmes pied à terre, afin qu'il allast rejoindre son Maistre, & le remerciasmes de la peine qu'il auoit pris. Le lendemain nous allâmes remercier le Viceroy mesme, & comme nous le trouuâmes de loisir, nous eûmes le moyen de l'entretenir plus particulièrement que la premiere fois que nous l'auions veu. Comme c'est vn homme sçauant, & qui est du Conseil d'Etat & de guerre de sa Majesté, il nous mit aussi tost sur le Gouvernement des Pays-bas, & nous fit remarquer qu'il sçauoit assez bien comment les affaires s'y passoient, il est curieux de bons Liures, & en parlant de la netteté des Impressions de Hollande, il nous dit que parmy les *Republiques* que les *Elzeuirs* ont imprimées, il auoit trouué tant de fau-

*L'Auheny
& ceux de
sa compa-
gnie vont re-
mercier le
Viceroy du
bon accueil
qu'il leur
auoit fait.*

*Leur entre-
tien avec
luy.*

tes en celle d'Espagne aux Matieres, & tant d'erreurs aux noms des principales familles qu'on y a décrites, que n'ayant pû souffrir l'ignorance grossiere de son Autheur, il l'auoit toute corrigée de sa main, & que si Elzeuir auoit dessein de la reimprimer, tant pour l'honneur de son Imprimerie, que pour celuy de sa Nation, il seroit aisé de la luy enuoyer avec ses corrections. Cela nous obligea de luy offrir de le sçauoir d'Elzeuir, & de luy en écrire. Il nous dit en suite que le Comte de *Pigneranda* estoit son proche parent, & nous luy témoignasmes l'estime que nous faisons d'un si honnestre homme, & de l'un des plus habiles Ministres qu'eust l'Espagne, & auquel nous auions principalement esté recommandez; & sur cela nous prîmes congé de luy, en le remerciant de tout le bon aceueil qu'il nous auoit fait, bien que nous eussions vn passeport du Roy aussi auantageux que celuy que i'ay inseré dans l'un des precedens Chapitres, il nous en falut vn de sa main. Son Secretaire qui estoit Brabançon, & qui enseigne le Latin & le François à ses enfans nous l'apporta sur le soir, & nous demanda de la part de son Maistre l'adresse pour nous écrire, que nous luy donnasmes: & ie pretends dès que ie seray à Paris, tascher de lier commerce avec vn si honnestre homme, & qui a fait tant d'auances, afin qu'il eust quelque communication avec nous. Le quinziesme au matin, comme nous nous preparions pour monter à cheual, & aller coucher au dernier Village de la haute Nauarre sujette au Roy d'Espagne. Le valet du Capitaine des Gardes du Viceroy, vint deman-

der si l'on n'auoit point trouué en nostre chambre les gans de son Maistre, qui croyoit les y auoir laissez le iour precedent, nous fismes aussi tost chercher par tout, & luy dismes qu'il y montast avec le Valet de Chambre de Monsieur de..... Apres auoir bien cherché ce qu'il n'y auoit pas perdu, il s'en alla, & par sa mine & par son geste, il nous fit bien comprendre que ce n'estoit pas pour ceux-là qu'il estoit venu, mais pour voir si nous ne luy en enuoyerions pas quelques paires des parfumez que nous auions dans nos valises, & qui estoient sur nos passeports; mais comme il n'y a point de plus grands sourds que ceux qui ne veulent pas entendre, nous le laissames aller sans luy faire connoistre que nous nous doutions de son dessein: & à la verité son Maistre auoit tort de vouloir de nous cette petite liberalité; car il pouuoit croire que nous n'emportions des gans que comme des raretez à demy promises & données; puisque ceux qui ont esté au pays, où elles se font ne s'en souciant pas pour eux, ne les emportent que pour leurs amis, & qu'estant en chemin, ils donneroient plus volontiers deux fois autant d'argent qu'elles valent, que la moindre partie de ce qu'ils ont destiné pour des presens, quand ils feroient de retour chez eux. Cependant il n'eust pas toutes ces considerations, & croyant que nous n'auions pas esté assez subtils pour comprendre son artifice, il renuoya son Valet nous demander par vn mauvais compliment *de los nuestros guantes de Ambar*. Ce procedé nous surprit, & comme nos valises se chargeoient, & que nous estions prests de monter

*Bassesse des
Capitaine
de ses Gar-
des pour
auoir des
gans.*

à cheval, nous luy fismes voir que tout estoit enpaqueté & ferré, & qu'il faudroit trop de temps à r'ouvrir les valises, & à rompre les enueloppes des parfums qui estoient bien liez, cōfus & embalez, de peur qu'ils ne se gastassent, mais que s'il vouloit nous escrire à nostre Marchand de *Madrid*, de luy en enuoyer autant de paires qu'il voudroit; ainsi nous nous desfismes de luy le plus adroitement que nous pūmes, sans croire auoir peché contre la bien-seance, puisque celuy qui demande trop hardiment & sans consideration a tousiours plus de la moitié de la honte du refus. Apres nous estre ainsi tirez de *Pampelune*, nous prīmes le grand chemin des Pyrenées par où l'on va en France. On n'est pas fort loin de la Ville qu'on commence à monter, & auant que nous fussions au premier Village que l'on rencontre, nous trouuāmes quelques Soldats de la garnison du Chasteau qui nous demanderent l'aumosne; ce qui me surprit, car quoy que le Roy d'Espagne ait bien besoin d'argent, si est-ce qu'il ne touche point aux quarante mille écus de rente qu'on dit que vaut le Royaume de Nauarre, & l'on m'a assuré que tout ce que l'on y leue, quand mesme il excède la somme dont ie viens de parler, demeure dans le pays pour payer le Viceroy qui a dix mil écus d'appointemens, bien que celuy d'Arragon n'en ait que six, pour les gages du President & des six Conseillers, & pour l'entretien des Places & des Garnisons. Aussi ceux qui connoissent bien ce Royaume, assurent que le Roy d'Espagne n'en recoit autre auantage que celuy de la sureté, & de

Le Roy d'Espagne ne tire aucun profit du Royaume de Nauarre.

l'estenduë de la Frontiere, iufques aux Pyrenées, qui est la vraye & naturelle barriere que Dieu a mise entre la France & l'Espagne; ce n'est pas que si les impofts y estoient comme en Castille, il n'en pût tirer quelque chose de plus. Mais les Priuileges que les Nauarrois se sont referuez, & la consideration de ce que s'ils se rebelloient, ils pourroient retourner sous la domination de leur legitime Prince, & pour lequel ils referuent encore quelque inclination, fait qu'on n'oze entreprendre de les charger de subsides; tellement que les deniers les plus clairs qui se leuent pour les frais qu'il faut faire, se tirent de la Douanne qu'on afferme vingt quatre mille écus. Cependant l'auarice & la mauuaise foy de ceux qui manient cet argent qui se leue en Nauarre, pour l'entretien de ses Garnisons, qui y deuroient estre les mieux payées de toute l'Espagne, fait que ces pauvres Soldats sont reduits a la gueuserie, & que le seruire du Roy est si hautement negligé, qu'il y a apparence que si on y enuoyoit vne Armée, elle y feroit d'abord de grands progresz. Il est vray qu'hors l'incommodité qu'on donneroit par là au Roy d'Espagne, il n'y a pas tant d'auantage à attendre de ce costé cy qu'on y doie enuoyer les moindres Troupes, tandis qu'on pourra plus vrilement les employer en Flandres, en Catalogne, ou dans le Milanez.

L'inclinaison que conseruent les Nauarrois de retourner sous la domination de leur Prince legitime, les garantit des subsides.

Auant que d'arriuer au *Burguette*, nous fusmes repaistre, plütoft que disner à vn certain méchant Village où nous trouuafmes vn Commandant, ou Garde du passage, qui estoit assez honneste hom-

me ; il vint voir nos passeports avec ciuilité, & nous entretint du temps qu'il auoit seruy en Flandres sous le Marquis *Spinola*. Apres auoir trauerfé des bois, des valées, & des montagnes, & trouué quelquefois d'assez bon, & quelquefois d'assez mauuais chemin, nous arriuasmes enfin sur le soir à la plaine de Ronceuaux, qui est si fameuse pour cette grande bataille que Charlemagne y donna, & y perdit contre les Sarrazins. Messieurs de & de qui auoient pris le deuant, arriuerent de iour au Village qui se nomme *Burguette*, ils y purent à peine trouuer logis, & il falut qu'ils s'adressassent au Iuge du lieu, qui les fit receuoir en celuy où nous passasmes la nuit. Le lendemain sixième de Iuillet, sans estre beaucoup incommodez de la chaleur en vne si grande plaine, enfoncée dans les Pyrenées: nous la trauerasmes, en nous faisant montrer par des Marchands d'*Oleron*, qui font souuent ce chemin, le lieu où s'estoit donnée la bataille. En vn endroit ils nous disoient, icy Roland fut assommé, non-obstant la roideur de sa lance, ils nous montroient vne Croix, & nous disoient, là perit le braue Renaut; & si nous eussions esté curieux de tout ce que leur a appris la tradition fausse ou veritable, ie crois qu'ils nous auroient designez tous les endroits où perirent les douze Pairs de France, & que peut estre enfin ils nous y auroient fait remarquer de leur sang, car celuy des Heros ne s'efface iamais, & on dit qu'il y a vn endroit qui en est encore teint. Pour nous qui n'auons iamais eu vne curiosité si creuse, que celle qui s'amuse au marbre, aux pierres, à la

L' Auteurs
passe la plaine
de Ron-
ceuaux.

La bataille
agrement
sur les tradi-
tions du
pays.

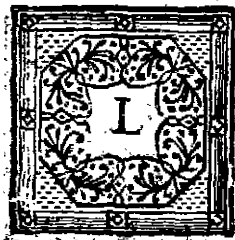
terre , aux tombeaux , & à tous ces objets muets , nous ne vîmes tout cela qu'en chemin faisant , & ne nous destournâmes pas seulement d'un pas pour aller voir si l'air estoit autre en ces endroits , où l'on veut que ces grands hommes ayent rendu ou vomy ces ames prodigieuses qui animoient ces corps qu'on range parmy les Geans de l'antiquité. Nous ne vîmes pas nostre-Dame de Roncevaux , où il y a quelqu'un de ces Illustres enseuely , & qui a esté bastie à son sujet , ou à celuy de la bataille , & où la Sainte qui y preside , fait des miracles en vertu de cette grande journée ou de ces grands os , qui y reposent. Portez par l'enuie d'estre bien-tost au delà des Pyrenées , nous nous hastâmes de trauffer tous ces pays de Romans ou d'Histoire. Estans au bout de la plaine nous nous trouuâmes au pied d'une montagne à qui elle donne le nom , car on la nomme la montagne de Roncevaux. On nous dit que c'estoit la plus haute des Pyrenées , cependant elle n'auoit point de neige sur son sommêt , bien que presque toutes les autres que nous auions à main droite , en eussent la teste blanchie , mais on nous dit que cela n'empeschoit pas qu'elle n'approchast de plus près le Ciel , que toutes celles qui en portoient la liurée , & que celle cy perdoit la sienne de bonne heure , & au commencement de l'Esté à cause du voisinage de la Mer qui par l'acrimonie de ses vapeurs l'aide à se fondre & à disparoistre plûtost que celles des autres qui en sont plus éloignées.

*Montagne
de Ronca-
vaux , les
plus hautes
des Pyre-
nées.*



*Conclusion de cét Ouvrage par vne comparai-
son admirable de l'Espagne avec la France,
& de l'humeur des Espagnols avec celle des
François.*

CHAPITRE XXXVIII.



LORSQUE nous fusmes au sommet de la montagne de Roncevaux? *Egregia contemplatione pavimus animum*, nous nous arrestames à considerer d'un costé l'Espagne que nous venions de quitter, & de l'autre la France où nous allions entrer. Celle-là nous paroissoit vne campagne brûlée, & où les montagnes pelées, & qui ne font voir qu'un rocher nud, ne cachotent que fort peu de plaines & de vallées, où il y eust quelque vert & quelque marque de fertilité. Celle-cy au contraire, se representoit à nos yeux comme vn jardin, où la Nature n'auoit disposé ses hauteurs, ses enfonceures, ses terres, ses plaines & ses vallées, que pour montrer vne plus grande diuersité en ce beau theatre d'une fertilité presque generale, qu'elle y a semée si abondamment, que ces pays mesmes que nous voyions, & qui ne sont pas les plus beaux de la France, nous sembloient quelque chose de surprenant & de fort agreable, dès que nous les comparions avec ceux que nous venions de quitter. Enfin sans me seruir d'hyperbole

d'hyperbole ny d'exageration, & croyant dire les choses comme elles sont; ie puis assurer que faisant agir mon esprit sur deux objets si diuers, ie trouuois qu'en l'vn le iour du iugement n'auroit gueres à brûler, & qu'en l'autre les flames qui feront les funeraillles du monde seront les dernieres esteintes, parce qu'il semble qu'en celuy-là, il est déjà tombé du feu du Ciel qui l'a à demy cuit: & qu'en celuy-cy il n'enuoye qu'une chaleur bien faisante, & qui ne s'échauffe que pour viuifier. Peut-estre que cét Italien n'auoit pas mauuaise raison, qui se faschant contre ces Docteurs qui estoient en peine du lieu, où ils mettroient le Purgatoire, disoit qu'ils estoient bien embarrassez pour des gens d'esprit, & que s'ils eussent sceu la Carte, ils auroient mis celuy de l'Europe en Espagne, & celuy du Leuant en Lybie. S'il auoit raison ou s'il s'extrauaguoit, ie m'en rapporte aux Maistres de la Foy qu'il professoit, & il me suffit d'ajouster que ce que ie viens de dire de la diuersité de ces deux veuës, n'empesche pas que ie n'estime l'Espagne, & que ie n'admire la sagesse, la temperance, la prudence, & tant de vertus morales & politiques, qui brillent en la plûpart des hommes qu'elle produit. Ce n'est donc ny par vn esprit de mespris pour l'une, ny par vne trop grande idée que i'aye de l'autre, que ie remarque la difference que mon œil y a trouuée: le sçay que les meilleures terres ne sont pas tousiours celles qui rendent le plus, & qui portent les plus grands hommes. Le plus habile de tous les Grecs nasquit parmy les rochers d'Itaque, & il y a en Prouence vn endroit

qu'on nomme la Crau tout couuert de cailloux, que les Maistres ne voudroient pas auoir changé pour vn autre tout remply de fleurs & de fruits, parce qu'en ce champ de la sterilité mesme, il croist vne herbe si fine & de si grande vertu, qu'vn brin en vaut mieux que des poignées entieres de celles des prez les plus gras; cela veut dire que les plantes du plus haut goust viennent souuent des terres les plus maigres, & que si l'Espagne est seche & arride, elle ne laisse pas d'estre vigoureuse & robuste. En effet on sçait que les Espagnols sont d'ordinaire plus forts & plus capables des longues fatigues, que ceux qui sont nais en des pays delicats. Et l'on remarque qu'entre eux-mesmes les plus vaillans & les plus fiers naissent aux endroits les plus éleuez, & aux Prouinces les plus sablonneuses, au lieu que celles qui sont plus abondantes, sont habitées des personnes qui ont l'esprit moins guerrier, & l'imagination moins enflée, la fertilité estant ordinairement compagne de l'humilité. Aussi les Romains ne se trouuerent iamais plus embarrassez qu'à se rendre Maistres de cette Nation, son courage indomptable, la difficulté des passages, la disette des provisions, l'excez de la chaleur qui regne presque par toute cette peninsule, leur cousterent plus de six vingts ans de trauail pour la conquerir, & il n'en faudroit guere moins essuyer, à qui l'entreprendroit en ce temps, si elle auoit autant d'hommes qu'en celuy là.

Mais auant que de leuer la main de dessus mon papier, & pour rendre iustice à l'Espagne auant que

ie la perde tout à fait de veüe, il faut que ie remarque que cette sterilité & cette disette, dont on l'accuse, ne vient pas tant de sa faute, s'il m'est permis de le dire ainsi que de celle de ses habitans. S'ils auoient vn peu plus d'industrie, & si au lieu de se nourrir de fumée, auprès de leurs miserables foyers, ils cultiuoient vn peu mieux la terre, & ne méprisoient pas de s'adonner aux Arts mecaniques, elle leur seroit vne liberale mere de tout ce qui est necessaire à l'entretien de la vie, tant pour le vestement, que pour la nourriture; en effet ils peuuent recueillir chez eux assez de bled, de vin, d'huile & de toutes sortes de fruits, pour se passer de ceux de leurs voisins, quand les années sont bonnes, & s'ils entendoient l'Agriculture, ou qu'ils voulussent s'y appliquer, ils pourroient viure dans vne si grande abondance, que non seulement les Prouinces les plus fertiles supléroient à la sterilité de quelques vnes qui le sont moins, mais encore enuoyroient de leurs biens aux pays Estrangers, sans s'apauvrir ny sans s'épuiser. Les matieres les plus excellentes de toutes les estoffes, les laines de *Segouie*, les soyes de *Grenade*, les cordouans de *Ciudad Rodrigo*, les lins & les chanvres de l'*Andalousie*, le fer & le cuiure de la *Biscaye*, & quantité d'autres riches dépouilles de son bestail, de son terroir, & de ses mines, deuroient remplir les villes d'Artisans, & des meilleures fabriques de l'Europe. Cependant on y en trauaille si peu que comme ie l'ay remarqué ailleurs, on les en tire toutes cruës, & apres les auoir conuerties en vne autre espece, & les auoir disposées à l'usage des

hommes , on luy en réporte vne partie par le moyen de laquelle on retire souuent avec double interest tout l'argent qu'on en a donné , & on garde l'autre à pur & à simple gain.

Enfin me voicy au deça des Pyrenées , & si du sommet de cette haute Montagne , qui separe la France d'auec l'Espagne , contemplant ces deux grands Royaumes , ie me suis emporté à comparer leurs climats , & à rapporter ensemble , & comme en vn lieu tout ce que i'ay remarqué en décrivant mon Voyage , il faut que ie finisse en comparant les mœurs , & la politique de ces deux Nations voisines , & qu'on veut estre si opposées l'vne & l'autre , que les mouuemens qui font monter le feu , & ceux qui font descendre la terre , ne le sont pas dauantage. Pour en dire d'abord mon sentiment , il est certain que pendant que i'ay esté à *Madrid* , i'ay tâché de connoistre si cette auersion qu'on dit leur estre reciproque & naturelle , estoit si forte au fonds & dans la realité qu'on le croit & qu'elle le paroist. Mais i'ay trouué que cette contrariété qu'on met en leurs humeurs , & en leur conduite publique & particuliere , est plûtoست vne diuersité de genie & de temperament , qu'vne vraye contrariété qui rende plus incompatible le François avec l'Espagnol , qu'auec l'Italien , l'Alleman , l'Anglois , ou quelque autre Nation que ce soit. Chacune a son caractere particulier , & son sceau spécifique , tant au corps qu'en l'esprit , qui est (pour ainsi dire) son principe d'indiuuation , qui la distingue l'vne de l'autre. Si outre cette diuersité commune & generale qui

vient du pays où l'on naist, il y en a quelque vne de plus expresse & de plus formelle d'un peuple à l'autre, elle vient de quelques accidens d'une certaine cōjoncture, ou de quelques autres circonstances qui font le mesme effet, pour la haine & le mépris sur des Communautéz entieres que sur des particuliers, qui hors de là ne sont pas plus opposez que deux rivières qui ont leur cours different, & qui suivent leur lit avec vne inclination égale, bien que ce ne soit pas tousiours avec la mesme vehemence, & qu'il y en ait de plus rapides & de moins impetueuses. Cela posé, ie dis que hors cette competence de puissance, & cet estat de riuales, auquel ces deux Nations se trouuent depuis si long temps, & qui a esté échauffé par tant de guerres & par tant de disputes, qui ne sont pas encore finies; on ne remarqueroit pas plus d'opposition entr'elles, que chacune d'elles en a avec les autres; aussi quand ces considerations ont esté leuées, & que ce sujet d'auerfion d'Etat à Etat, & d'animosité publique a cessé, elles n'ont pas moins bien vescu l'une avec l'autre, qu'aucune des deux le fait avec le reste des Estrangers. Outre ce que j'en ay moy-mesme veu en tant de François qui peuplent *Madrid* & *Sarragosse*, & qui n'époulans pas les interests de leur patrie, s'accomodent fort bien avec les Espagnols; les Catalans & les Portuguais fournissent vne preuue conuainquante de cette verité. Il n'y a personne qui ne sçache qu'en se soustrayant de la dominatió du Roy Catholique, & abiurát avec l'obeyssance qu'il luy deuoiet, sous les mysteres de la Monarchie Espagnole, ceux-

cy font entrez en confidence avec la France, & en vne telle correspondance, que nonobstant la diuersité d'humeur, ceux des deux Nations ont esté aussi bien veus & aussi bien receus à *Paris* & à *Lisbone*, qu'ils le peuuent estre à *Stockolm* ou à *Warsouie*, où ie croy qu'on ne s'imaginera pas, qu'on ait quelque antipathie pour aucune des deux; ceux-là ont fait vn quart de conuersion de plus, & se sont iettez entre les bras des François, sans que la difference de mœurs & d'inclinations qui est entr'eux, ait empesché qu'ils ne se soient aussi bien accordez que les Flamans avec les Espagnols ou les Napolitains avec les mesmes. C'est donques depuis cette emulation de gloire, qui commença avec l'agrandissement de l'Empire d'Espagne sous Ferdinand, qui s'accroit sous Charles-quin, & qui s'est continuée sous ses Successeurs, que ces deux peuples n'ont pû se souffrir, ny en public, ny en particulier, & qu'ils ont ajoutté à la diuersité de leur temperament & de leur naturel, vn esprit de haine, d'enuie, & de mépris, qui les rend insupportables l'vne à l'autre. Ainsi l'vn n'est pas seulement reserré & speculatif; mais il ne peut souffrir l'humeur gaye & sociable de l'autre, l'vn n'est pas seulement lent & tardif, mais il ne peut souffrir la promptitude & l'actiuité de l'autre, l'vn ne va pas seulement à pas comptés, mais il ne peut souffrir la demarche rompuë & deliberée de l'autre. L'vn ne fait pas seulement la reuerence, en se relevant sur le derriere, mais il ne peut voir qu'en riant, que l'autre se panche sur le deuant pour la faire. Enfin l'vn n'a rien de conforme à son humeur & à ses

coustumes, qui ne déplaist à l'autre, & qu'il ne condamne par ce principe de jalousie & d'ambition, dont ie viens de parler. Ces différentes proprietéz de naturel de ces deux Nations, aidées de cette emulation de grandeur, & de ce desir de prééminence, qui les trauaille depuis si long-temps, & qui a cousté tant de sang à la Chrestienté, sont la source de la diuersité de leur politique, tant en son essence qu'en ses maximes. Ce n'est pas que l'une n'emprunte quelquefois la nature & les qualitez de l'autre, & qu'elle ne copie souuent quelques-vns de ses traits les plus subtils, mais comme elle n'y apporte iamais la mesme main ny le mesme pinceau, & qu'il est difficile de vestir si bien l'habit d'autrui, qu'on ne reconnoisse qu'il n'a pas esté fait pour nous. Il y a tousiours quelque chose en l'action & aux moyens qu'elle obserue, qui montre que les principes ne sont pas les mesmes, non plus que les agens. Qui aura leu cette fameuse dispute des Venitiens avec Paul V. & qui y aura remarqué quelle part y prirent sur la fin, & de quelle façon s'y ménagerent ces deux grandes Puissances pour leur interest & pour leur gloire, y trouuera vne preuue manifeste de cette verité. Il est donc certain qu'en leur politique elles marchent souuent sur les brisées l'une de l'autre, mais il l'est encore dauantage, qu'elles ne vont iamais à pas égal, quelque chemin qu'elles fassent. On represente celle d'Espagne dans vn char & sur vn trosne d'écailles de tortuë, tiré par des Remores, qui au trauers des longs espaces du temps, perd souuent celui de l'occasion. On luy donne

touté la patience, & beaucoup d'attention dans le ieu, où elle sçait si bien messer les cartes, qu'elle rompt souuent le bonheur, & embarrasse presque tousiours l'adresse des plus fins ioüeurs. Si on la met à vn exercice plus violent, elle ne tombe iamais pour aller trop viste, elle attend sa balle au bond, & si elle luy fait faux, elle se console de ne l'auoir pas mal iugée, & de n'auoir pas perdu son coup par precipitation, en voulant la prendre de volée. Aussi par la profondeur de ses pensées, elle embrasse toute l'estenduë de l'objet qu'elle se propose. Elle en voit toutes les parties, tous les muscles & toutes les iointures, & si elle ne s'en rend pas maistresse, ce n'est pas qu'elle se trompe au choix de l'endroit, par où elle s'y doit prendre: mais parce qu'elle s'atache trop à en estudier le moment & l'heure, qui passe souuent, ou luy est enleuée pendant qu'elle l'attend & qu'elle delibere.

Il faut auoüer que ce malheur ne luy arriue guerres dans le cabinet, & aux affaires qui n'ont pour but que la negociation. On sçait qu'il n'y a point de partie en l'art de regner qui luy soit plus auantageuse, où son esprit arresté & fixé à toutes les circonstances feüssisse mieux, & où il ait moyen de faire paroistre plus adroitement la delicatesse de ses ressorts, en prenant toutes les mesures pour cette operation lente & circonspecte, qui l'assure du succez de tout ce qu'elle peut lors manier avec loisir, & sans estre pressée. Au lieu qu'à la campagne & aux affaires de la guerre, où elle n'a pas ce mesme espace ny cette même liberté de soumettre à vne longue

&

& meure deliberation, vn objet qui d'ordinaire n'en souffre point, où il faut anticiper sur le temps & sur l'occasion, & où souuent on donne plus au hazard & à la fortune, qu'à la prudence & au raisonnement, elle n'a pas ce mesme auantage, & se trouue quelquefois si courte au compte qu'elle auoit fait, qu'elle voit perir ses plus hauts desseins pour ne les auoir pas commencez assez tost, & pour auoir esté preuenüe au terme qu'elle destinoit à leur accouchement, s'il m'est permis de le dire ainsi. Je ne m'amuseray pas à rapporter des exemples de cette verité, puis qu'outre le siege de *Mastricht*, où elle perdit le temps de le faire leuer faute de l'entreprendre, dès qu'il fut commencé, & où elle voulut ioindre tant de force & tant de conseil, qu'elle n'employa puis apres ny l'vn ny l'autre, que pour y receuoir vn affront avec plus d'éclat, les guerres d'aujourd'huy nous en fournissent quelques preuues que tout le monde sçait, & qu'il seroit inutile de marquer icy.

Mais j'ajouâteray que cette lenteur, & cette trop grande circonspection avec laquelle les Espagnols bronchent quelquefois pour vouloir asseoir leurs pieds trop seurement est suiuiue, & comme recompensée d'vne qualité bien considerable, sçauoir vne constance extraordinaire dans le malheur, quand elle leur a esté ruineuse, & vne perseuerance sans relasche avec vne vigueur infatigable à poursuiure leurs auantages, quand elle leur a reüssi; aussi si on considere les rudes épreues auxquelles ils ont esté exposez par le souleuement de

tant de peuples, par la defection d'une de leurs plus riches Prouinces, & par la separation d'un Royau-
me; si on regarde les grandes secouffes qu'ils ont
receuës par mer & par terre des Armées de tant de
Princes liguez contre eux, & si on examine les per-
tes des batailles qu'ils ont souffertes, on trouuera
qu'il y a dequoy s'estonner qu'ils soient encore de-
bout, & qu'il n'appartient qu'à leur grandeur de
supporter tant de maux sans y succomber, & qu'à
vn estomach fait comme le leur, de digerer de si fas-
cheux morceaux sans perdre l'appetit: que s'il leur
en reste encore, comme il n'en faut pas douter, à
quoy le peut-on attribuer qu'à cette chaleur lente
& naturelle qui agit sans precipitation, & qui souf-
fre sans alteration ce qu'elle ne peut digerer ny re-
foudre, pour le donner à guerir au temps, & à vne
saison plus fauorable, c'est à dire qu'à cette politi-
que constante & si bien concertée, qu'elle ne pa-
roist iamais entreprise ny faillie de cœur, bien qu'elle
la soit souuent de force & d'expediens, & que
dans l'ordre de l'action, elle ne voye point de merite
qu'en la patience & qu'en l'exercice de quelques
vertus qu'elle pratique dans le cabinet & à la cam-
paigne, pour abatuë qu'elle soit. Aussi n'a-t-elle
guere accoustumé de le retirer sur la perte, pour
malheureux que luy soit le jeu, & elle abandonne
rarement la partie & l'esperance de se raquitter, &
d'auoir sa reuanche, quelque épuisée qu'elle soit.
Que si de nos iours elle a cedé aux Prouinces vnies
leur liberté, & si elle a renoncé au droit qu'elle auoit
de la leur disputer, ce n'a esté qu'après vne guerre

de quatre-vingts ans ; & par cette necessité absoluë, qui oblige à choisir de deux maux le moindre, sans qu'on puisse inferer qu'elle ait eu mal de cœur, & qu'elle s'accoustume à rendre ce qu'elle a vne fois aualé. Peut-estre aussi vn iour, si elle est dégagée de tant de liens qui la pressent, & si elle a le moyen de se seruir à son aise de tout le raisonnement de sa prudéce, elle fera voir qu'elle n'a remis la partie qu'à cause de la quantité de iouëurs qu'elle auoit sur les bras, & qu'elle peut la reprendre avec cette protestation, qu'il n'y a point de prescription pour les Roys qui sont tousiours mineurs, que l'acte & le iurement contraire à celuy de leur Sacre, ne les lie point, qu'il peut tomber en leur ame, aussi bien qu'en celle de l'homme de bien des Casuistes, vne certaine crainte qui les dispense de tenir ce qu'ils ont promis.

Si l'on considere d'vn autre costé (& c'est pour reuenir à ce que j'ay auancé de leur vigueur égale en sa prosperité) combien les Espagnols scauent vsfer à propos des faueurs de la Fortune, & se seruir de leurs auantages, quand le Ciel a secondé cette circonspection, & cette longue preuoyance avec laquelle ils agissent, on reconnoistra aisément qu'il n'y a point de politique semblable à la leur, qui soit plus hardie, plus actiue & plus vigilante apres vn bon succez, qui poursuiue mieux le gain d'vne bataille, qui s'assure mieux d'vne place apres l'auoir conquisse, qui soumette mieux vn peuple apres l'auoir vaincu ou l'auoir ramené à son deuoir, s'il s'en estoit escarté, qui accommode mieux à ses inte-

rests, ceux des Princes qui sont de son party, & qui en vn mot traueille plus vertement apres la victoire, à en recueillir tous les fruits qu'elle peut produire, & en tirer toutes les bonnes suites qu'elle peut donner. Au lieu qu'il y en a qui s'émoussent dans la prosperité, dont l'ardeur se rallentist apres le combat, & qui aiment mieux iouyr de leur bonheur, que de s'en seruir, & perdre la gloire & le profit de leurs belles actions, que de ne s'arrester pas pour se reposer, & pour reprendre haleine au bout de la carriere. Cette politique n'appartient qu'à ceux qui ont les bras meilleurs que la teste, & qui n'estiment pas tant le prix que la course ny le triomphe, & la Couronne que la bataille & la victoire, c'est à dire qui preferent les moyens à la fin, & les bonnes œuures à la felicité où elles menent.

A ces deux auantages de celle d'Espagne dont ie viens de parler, & qui découlent de cette grande circonspection qui l'accompagne, on pourroit en adiouster vn troisieme qui a vne mesme source, qui est que quand elle a quelque haut dessein en main, elle en scait si bien dérober la connoissance au monde, & le meurir si en secret, qu'il ne paroist que pour surprendre & pour estonner tout à la fois. Elle traueille en secret, & dresse ses batteries avec vn soin extremé de ne rien éuenter de son intention; & de peur qu'on ne la deuine à son port & à sa contenance, elle fait semblant de fermer les yeux & de dormir, lors qu'elle est la mieux éveillée, qu'elle est le plus en sentinelle, & qu'elle est sur le point de tirer son plus grand coup. Elle est mesme bien aise

qu'en cette occasion, bien qu'elle soit d'ailleurs si jalouse de sa reputation, on décrie ses forces, on l'accuse de foiblesse, & que sur ce faux préjugé, on se tienne si mal sur ses gardes, qu'elle puisse prendre au dépourueu, & porter par terre celuy qui la croyoit en estat de ne se pouuoir remüer, ny se defendre. A l'ombre de ce secret & à la faueur de cet artifice, elle a quelquefois remporté de tres grands avantages; & sans parler de ce que luy a autrefois valu la conqueste de toute la *Sicile*, on sçait que de nosiours elle s'en est vtilement seruie, & que lors qu'on s'y attendoit le moins, elle s'est faite sentir deuant *Taragone*, & deuant *Lerida*, avec plus de force qu'on ne croyoit qu'elle en eust. Enfin elle a toujours esté merueilleusement secrette, & a si bien pratiqué cette dissimulation d'Estat, qui aide tant à regner, & qui se fert si bien des apparences & de la feinte, qu'elle a d'ordinaire redressé par là ses affaires, quand elle n'a pû les restablir hautement. Mais lors que ces petites maximes qui entrent en sa conduite dans la paix & dans la guerre, ne peuuent luy estre vtiles en celle-cy, elle a recours aux traitez & aux conferences, où elle les employe si adroitement qu'elle en tire d'une façon ou d'autre, le fruit qu'elle en pouuoit attendre. Surquoy ie remarqueray que ce qui la rend superieure en fait de negotiations, est cette grande froideur, avec laquelle elle laisse & abat le feu des autres Nations, & les mene par tant de destours, qu'enfin ennuyées de ne rien conclure & de tant conferer, elles se laissent aller à vne partie de ce qu'elle veut, & achètent encore

souuent d'un quart ou d'une moitié de l'autre qu'ils luy disputent, le repos, qu'elle semble ne leur vouloir pas accorder, lors qu'elle connoist leur foible, qui est de souhaitter avec patience ce qu'ils ont vne fois commencé d'esperer.

Ainsi elle vient souuent à bout par vne espece d'opiniaistreté iudicieuse de la plus forte resistance qu'on puisse faire aux auantages qu'elle cherche & arrache par souplesse ce qu'elle n'auroit pû obtenir à ieu découuert & de droit fil.

Mais pour ne m'arrester pas plus long-temps à la consideration d'une politique qui a dans elle des plis & des recoins tous particuliers, j'ajousteray seulement que touchant les maximes qu'elle obserue, on trouue qu'il y auroit quelque chose à corriger en son Catholicisme, c'est à dire en cet excez de zele vray ou apparent qu'elle fait paroistre dans les choses de la Religion. On sçait que souuent c'est vn feu qui ne l'échauffe que pour luy nuire; & qu'elle pourroit en estre consommée, sans le persuader à ceux qu'elle veut par là attacher à ses interests. On sçait que les Papes ne leur en font pas de plus grandes faueurs, & qu'ils soupçonnent tousiours leur passion pour l'Eglise d'une infirmité humaine qui ne pousse vers le Ciel, que pour s'auancer sur la terre. On sçait qu'elle ne s'aquiert des amis qu'à demy, & dont elle ne gagne qu'une partie de la volonté, par les mesmes moyens qu'elle se fait de veritables ennemis, & qui luy donnent toute leur haine & toute leur auersion. En effet, le dessein constant qu'elle a fait, & auquel elle semble s'estre deuouée com-

me par serment, de ne point souffrir de Protestans en ses Estats, & de les persecuter iusques dans les leurs mesmes, est vne piece de son cabinet, qui a esté trop bien examinée par les Catholiques, pour n'en sçauoir pas le iuste prix & la valeur, & qui l'a assez esté par ceux contre qui elle butte, afin qu'ils ayent compris que sur de si beaux principes elle s'est engagée à leur destruction & à leur ruine, pour satisfaire à son ambition, & à ce haut point dont on l'accuse de vouloir ramasser en vn corps tant de differents Estats, & donner vn Chef à la Chrestienté. Cependant de la façon que l'Europe est aujourd'huy composée, & que le Christianisme y est establi, c'est vne pensée qu'elle ne doit plus auoir, il faut qu'elle considere que les deux partis ausquels il est diuisé, sont à peu prés égaux, & que s'ils venoient à se choquer avec toute la masse de leurs forces, la victoire flotteroit long-temps incertaine, de quel costé elle se rangeroit, & que peut-estre elle ne prendroit pas le sien, encore qu'il fust suivy de toutes les Legions Romaines. Il faut qu'elle regarde sa raison d'Etat trauestie de son Catholicisme comme vn tres mauuais masque, qui a cent fois trahy le secret, & qui a esté par tout reconnu, quelque deguisé qu'il fut, il faut enfin qu'elle examine le peu d'auantage qu'il y a, à suivre des maximes qui irritent tout vn party, & qui ne gagnent l'autre qu'à demy, & qui donnent moyen à ses ennemis de luy en accroistre le nombre. Cela veut dire qu'elle doit se restreindre dans les limites de l'interest temporel, qu'elle ne doit point y mesler la Religion, qui n'est

pas descenduë du Ciel pour détruire la société, & qu'elle ne doit point en vn mot tant faire de signes de Croix contre les Protestans. Mais les laissant viure en viuant avec eux, leur faire connoistre qu'elle s'est defaite du vœu qui la lioit (s'il y en a quelqu'vn) de traualler à leur destruction, & à celle de leur Eglise, par tout où elle se rencontreroit. En changeant ainsi de conduite, elle en tirera deux grands auantages, car elle en sera plus confiderée à Rome, en se montrant moins attachée aux interests de sa Cour, & plus redoutable à la France, en luy soustrayant vne partie de l'inclination des Religionnaires, qu'elle croit posseder toute entiere, & preferablement à tous les autres Princes Catholiques, depuis que par vn saint rauissement de prudence, elle s'est resoluë de ne point donner des marques d'vne haine ouuerte, & de ne plus traiter de persecution, de feu & de fer, vne matiere qui ne doit estre que l'obiet de la priere, de la persuasion, & de la parole. Apres auoir tiré quelques traits de la nature, & des proprietes de la Politique des Espagnols, il me resteroit à esbaucher le plan de celle des François, qui en fist voir vne partie de son étenduë & de sa force, afin qu'en comparant ces deux ennemies on pust iuger laquelle est pour l'emporter sur la riuale ; mais celle-cy est si vague & d'vne forme si passagere, que les momens & les heures qui roulent touiours, ne sont pas dans vn plus grand flux qu'est sa conduite ; & celle-là luy est vn si puissant correctif, & si propre à l'arrester, que s'il est difficile de dépeindre l'vne lors qu'elle va le plus viste, à cause
de

de la rapidité de sa course, qui suit le mouvement des Cieux, il ne l'est pas moins de déterminer laquelle des deux est la plus forte, à cause de ce continuel conflit, où elles vivent depuis si long-temps, sans qu'aucune ait encore succombé. On diroit qu'elles se sont partagées toute l'adresse de l'escrime, & que l'une va mieux à la parade, & a le poignet plus delié, mais que l'autre a la botte plus preste, & allonge mieux son coup; ainsi Dieu pour maintenir en vn point presque égall la valeur de ces deux Nations, a opposé à la viuacité & au grand esprit de l'une, la prudence & la fermeté de l'autre, afin que ce qui manque à celle-cy de promptitude, soit récompensé par son attention à tout ce qu'elle fait, & que ce que l'autre n'a pas de circonspection & de lenteur, soit supléé par sa diligence incroyable en tout ce qu'elle entreprend. Par là leurs victoires & leurs triomphes sont à peu près parallèles, & leurs bons & leurs mauuais succez sont si fort meslez, qu'elles ne se doiuent gueres de retour l'une à l'autre, si l'on en oste ce qui s'est passé de nos iours, & dont on ne sçait encore quelle sera l'issuë.

Il faut neantmoins auoüer que quand la promptitude du François, n'est pas destituée de son esprit ny de son iugement, & que ce feu qui l'accompagne, ne vient pas à l'éblouyr ny à le priuer de lumiere, il produit d'autres effets que la retenuë & l'attention de l'Espagnol, pour clairuoyante qu'elle soit.

Il n'y a rien de prodigieux & d'heroïque dont elle ne soit capable. Elle force les affaires à changer de face, & oblige la fortune & la victoire à se ranger

de son party, lors qu'elles sont sur le point de le quitter. Elle anticipe sur l'arriué des malheurs par sa preuoyance, & sur l'application des remedes par son actiuité. Elle porte enfin en mesme temps l'œil, la main, & le cœur, sur tout ce qui luy peut aider ou nuire; de l'un elle voit tout ce qu'elle doit embrasser ou éuiter, de l'autre elle saisit tout ce qui luy est auantageux, & repousse tout ce qui luy seroit funeste; avec le dernier, elle soustient tout le faix du travail, & arriue souuent où ses forces ne pouuoient atteindre, & avec tous les trois ensemble, elle coupe d'un costé chemin au mal & luy fait prendre l'écart, & de l'autre elle s'ouure le passage au bien & va au deuant de luy. Au lieu que la profonde intelligence de l'Espagnol, laisse souuent geler en fleur par le froid de son irresolution & de sa longue deliberation, le fruiet de ses plus belles entreprises, pour n'estre pas aussi diligent à les executer, qu'il est subtil à en rechercher les moyens; Je pourrois apporter quelques exemples de cette verité tirés de nostre temps, & qui seroient assez concluans pour le sujet que ie traite, si ce n'estoit que ie desire finir. Ainsi ie me contenteray d'ajôûter que ie sçay bien que la vitesse des François fait souuent auorter leurs desseins: que quelquesfois leur diligence n'est pas celle des sages, & qu'elle court avec si peu de discours & de reflexion, qu'elle ne prend garde à rien, & qu'ainsi n'ayant que les pieds & les mains, elle va de toute sa force donner dans la confusion, & se precipite dans le malheur avec cette surprise, qui fait souuent qu'elle est si peu maistresse

d'elle mesme, qu'elle dement son grand courage, & recule avec frayeur. Mais c'est vne ancienne plainte & vn vieux reproche contre leur conduite, dont il semble qu'ils se font de nos iours hautement iustifier par tant de belles actions & de grandes entreprises, où ils ont montré vne diligence pour l'exécution, qui n'a gueres esté abandonnée de conseil & d'intelligence, ny faillie de cœur & de iugement. C'estoit donc au temps passé que l'usage & l'expérience n'auoient pas encore épuré leur feu, ny chastié cet excez de chaleur avec laquelle ils commençoient bien & finissoient mal, qu'on pouuoit les accuser de n'agir qu'avec furie, & de n'auoir que cet emportement aueugle qui apres sa premiere faillie se tourne en peur; ils n'en font pas en ces termes, & ne font gueres vne retraite de lieure apres vne attaque de Lyons. C'est à dire que si leurs entreprises ne sont pas tousiours suiuiues de bon succez, ils s'en demellent tres souuent avec reputation, & sans perdre tout à fait contenance; enfin la plus grande vitesse quand elle est accompagnée de lumiere & de iugement, est aussi souuent mere de la bonne fortune, qu'elle en est la marastre. Alexandre conquist tout en ne laissant rien pour le lendemain, & Cesar ne mettoit qu'vn moment entre la deliberation & l'exécution, parce qu'il craignoit ou que la grandeur du dessein ne l'épouuantast, ou que l'occasion n'en passast s'il s'amusoit à l'examiner. Mais comme la celerité de ces deux Heros a presque touiours esté heureuse, à cause de leur prodigieuse capacité en tout ce qu'ils entreprenoient,

& que la lenteur & la circonspection de *Fabius Maximus*, & du grand *Gonsalve* a restably des Estats & conquis des Royaumes, à cause qu'elle n'estoit ny languissante ny molle, on peut dire que chacune de ces deux Nations, selon que la qualité qui la predomine est temperée de raison & éclairée d'intelligence, a l'estomac propre aux grands morceaux & aux longs traits de la fortune, bien que souuent l'une a des maux de cœur, qui luy causent des vomissemens, & que l'autre souffre des douleurs de teste qui l'obligent à se reposer; *Auguste* auoit tasté le poux à l'une & à l'autre, lors qu'il prononça son *Festina lentè*, & on peut aisurer que de la promptitude des François, & de la lenteur des Espagnols, il se peut faire vn admirable composé pour la conquête du monde & pour le gouvernement des Estats.

F I N.



Extrait du Priuilege du Roy.

PAR grace & Priuilege du Roy, donné à Paris le 3. iour d'Octobre 1664. signé par le Roy en son Conseil BOVCHARD, & scellé en cire iaune, il est permis à CHARLES DE SERCY Marchand Libraire à Paris, d'imprimer ou faire imprimer, vendre & debiter vn Liure intitulé *Voyage d'Espagne*, autant de fois que bon luy semblera, durant le temps & espace de sept années, à commencer du iour que ledit Liure sera acheué d'imprimer pour la premiere fois, avec deffences à tous Libraires & Imprimeurs, de l'imprimer, vendre ny contrefaire, à peine de mil liures d'amende, confiscation des Exemplaires contrefaits, & de tous dépens, dommages & interests, comme il est plus amplement porté par ledit Priuilege.

Registré sur le Liure de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de cette Ville, suiuant l'Arrest du Parlement du 3. Avril 1653. fait ce 17. Octobre 1664.

signé, E. MARTIN Syndic.

Les Exemplaires ont esté fournis.

Acheué d'imprimer pour la premiere fois le 8. Ianuier 1665.

PAge 4. estans, *lisez* estant, & par tout où il sera. pag. 12. au Roy d'un œuf, *lis*. au Roy pour un œuf. p. 20. à la bourse. *lis*. à la bouche. p. 18. les maux Espagnols. *lis*. les mort Espagnols. p. 23. si auancée au milieu. *lis*. si auancée & au milieu. décentes. *lis*. descentes. p. 25. vne hauteur. *lis*. vne haueur. p. 31. halefne. *lis*. alefne. p. 32. opposez. *lis*. opposées: tous deux se vantc. *lis*. tous deux se vantent. p. 39. il coucha *lis*. il couchast. p. 41. cependant que la Reyne. *lis*. mais la Reyne. p. 52. le Roy les traitteer. *lis*. le Roy les traitte. p. 53. avec des auantages. *lis*. avec ses auantages. p. 55. & que le Duc. *lis*. & comme le Duc. p. 58. l'autre qu'ils n'y font pas, qu'ils se debandent. *lis*. lorsqu'ils n'y font pas ils se debandent. p. 52. à la marge, rares. *lis*. receuës. p. 59. conquesta. *lis*. conquit. p. 64. par quelque charge proportionnée à leur naissance de cinq ou six ans. *lis*. par quelque charge de cinq ou six ans, pteportionnée à leur naissance. p. 74. on compte que dans Madrid il y a plus de quarante mille. *lis*. on conte dans Madrid plus de quarante mille. p. 79. Amoureux. *lis*. Amans. p. 86. ce n'est pas que cette Courne soit *lis*. ce n'est pas que cette Cour soit. p. 92. de 50000. *lis*. 5000. p. 98. en un Ciceton. *lis*. avec un Ciceton. p. 99. qui ierre. *lis*. qu'y ierre. p. 100. incrustées. *lis*. incrustez. p. 104. aussi il entre. *lis*. aussi entre. t. il. p. 111. nias. *lis*. nays. p. 113. rappeler. *lis*. appeller. p. 114. la Reyne & sa fille. *lis*. la Reyne & l'Infante. p. 120. francs. *lis*. livres. p. 121. liuure. *lis*. liure. p. 124. chere. *lis*. cher. p. p. 127. qui amene. *lis*. qui emmene. p. 132. Chapitre XVIII. *lis*. Chapitre XXI. p. 137. obserua. *lis*. obseruast. p. 157. que leur. *lis*. qui leur. p. 162. plus moins. *lis*. plus ou moins: il en pourra. *lis*. qui en pourront. p. 164. libre que. *lis*. libre avec la Flandre que. p. 181. c'estoit là. *lis*. c'estoient p. 183. auerry. *lis*. auertis. p. 187. ressort. *lis*. sort. p. 191. pour reduire tout le monde creé en pouffiere. *lis*. peut reduire tout le monde en pouffiere, deuancier. *lis*. predecesseur. p. 194. cependant que c'estoit. *lis*. mais c'estoit. p. 198. on n'en auroit. *lis*. on en auroit. p. 217. cruauté. *lis*. creance. p. 218. par leur. *lis*. pour leur. p. 219. pour la consoler. *lis*. pour la consoler. p. 229. la font habiller. *lis*. font courir cette biere. p. 232. particuliere. *lis*. particulier. p. 234. pour que ie ne les couche point icy. *lis*. pour n'en rien dire icy. p. 135. Vuallestin. *lis*. Vualstein. p. 236 & n'en ayant *lis* ou n'en ayant: n'attendoient. *lis*. n'attendoit. p. 238. du Corpus. *lis*. del Corpus. p. 242. en celuy qu'il s'estoit mis. *lis*. en celuy où il s'estoit mis. p. 246. ils le rendroit. *lis*. ils le rendroient. p. 248. ou il donne a leurs cheuaux. *lis*. ou on donne aux cheuaux. p. 256. quand on coure. *lis*. quand on court. p. 294. dedaigner l'épée. *lis*. deguainer l'épée. p. 297. la mit en colere. *lis*. se mit en colere. p. 252. suplicarme. *lis*. suplicame. bolurse. *lis*. boluerse. contrenidos. *lis*. contenidos. p. 308. que conferue. *lis*. que conferuent. p. 311 à vne fort belle. *lis*. & vne fort belle: en est. *lis*. qui en est. p. 313 il auoit pris. *lis*. il auoit prise. p. 321. s'échauffe. *lis*. l'échauffe.